Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Arioste

# ROLAND FURIEUX

## TOME II

1532

Traduction de Francisque Reynard
Paris Alphonse Lemerre, 1880

Table des matières

Chant XXVI ..... 4
Chant XXVII ..... 33
Chant XXVIII ..... 62
Chant XXIX ..... 84
Chant XXX ..... 100
Chant XXXI ..... 120
Chant XXXII ..... 143
Chant XXXIII ..... 166
Chant XXXIV ..... 193
Chant XXXV ..... 213
Chant XXXVI ..... 230
Chant XXXVII ..... 248
Chant XXXVIII ..... 274
Chant XXXIX ..... 293
Chant XL ..... 311
Chant XLI ..... 329
Chant XLII ..... 350
Chant XLIII ..... 372
Chant XLIV ..... 414
Chant XLV ..... 436

Chant XLVI ..... 460
À propos de cette édition électronique ..... 488

# Chant XXVI

*ARGUMENT. – Le chevalier rencontré sur le lieu où Maugis et Vivian doivent être livrés est Marphise. Les Mayençais, auxquels s'était adjointe une nombreuse troupe de Maures, sont défaits, et les deux prisonniers sont délivrés. Maugis donne la signification des figures sculptées sur la fontaine de Merlin. Survient Hippalque sans Frontin. Roger va avec elle pour le ravoir. Combat entre Mandricard et Marphise, interrompu par Rodomont qui décide Marphise à se rendre au camp d'Agramant. Roger vient à la fontaine, où, par suite de divers incidents, s'élève une querelle entre les guerriers païens. Maugis y met fin en éloignant Doralice par ses enchantements. Les quatre guerriers se dirigent vers Paris.*

Il y eut, dans l'antiquité, des dames courtoises qui aimèrent la vertu et non les richesses. De notre temps, elles sont rares celles qui ne mettent pas l'intérêt au-dessus de tout. Aussi, celles qui, dans leur générosité d'âme, n'imitent pas la cupidité du plus grand nombre, méritent-elles d'être heureuses de leur vivant, et éternellement glorifiées après leur mort.

C'est ainsi que Bradamante est digne d'une louange immortelle, elle qui n'aima ni les richesses, ni la puissance, mais la vertu, mais l'âme chevaleresque, mais la haute noblesse de Roger. Elle mérita bien d'avoir pour amant un si valeureux chevalier ; elle mérita surtout qu'il accomplît pour elle des choses dont les siècles à venir devaient s'émerveiller.

Roger, comme il vous a été dit plus haut, s'était mis en route avec les deux chevaliers de la maison de Clermont, – je veux dire avec Aldigier et Richardet – pour aller au secours des

deux frères prisonniers. Je vous ai dit aussi qu'ils avaient vu venir à eux un chevalier portant sur ses armes l'oiseau qui se renouvelle de ses propres cendres, et qui est unique au monde.

Le chevalier les ayant aperçus qui se tenaient prêts à combattre, il lui prit envie d'éprouver si leur valeur était égale à leur air martial. « Est-il un de vous – dit-il – qui veuille essayer lequel, de lui ou de moi, est le plus vaillant, soit à la lance, soit à l'épée, jusqu'à ce qu'un de nous deux reste en selle après avoir renversé l'autre ? »

« Je lutterais volontiers avec toi – dit Aldigier – soit que tu voulusses croiser l'épée, soit que tu préférasses rompre une lance ; mais une autre entreprise, dont tu pourras être témoin si tu restes ici, m'empêche d'accepter ta proposition ; loin de pouvoir jouter ensemble, j'ai à peine le temps de te dire ces quelques mots, car nous attendons, au passage, six cents hommes, ou même davantage, contre lesquels nous devons aujourd'hui lutter.

» Pour leur arracher deux des nôtres qu'ils doivent amener ici prisonniers, la pitié et l'affection nous ont conduits en cet endroit. » Il poursuivit en racontant les motifs qui les avaient fait venir armés de pied en cap. « L'excuse que tu m'opposes est si juste – dit le guerrier – que je ne puis y contredire ; et je vous tiens certainement pour trois chevaliers qui avez peu d'égaux.

« Je désirais échanger avec vous un coup de lance ou deux, pour voir quelle était votre valeur. Mais dès que vous vous proposez de m'en donner la preuve contre d'autres adversaires, cela me suffit, et je ne tiens plus à jouter avec vous. Mais je vous prie de me permettre de joindre aux vôtres mon casque et mon écu. J'espère vous prouver, si je vais avec vous, que je ne suis point indigne d'une telle compagnie. »

Je crois m'apercevoir que quelques-uns de mes lecteurs désirent savoir le nom de ce chevalier qui, arrivé près de Roger et de ses amis, s'offrait à eux comme compagnon d'armes dans cette périlleuse entreprise. C'était Marphise, la même qui donna au malheureux Zerbin l'ordre d'accompagner partout Gabrine, la vieille ribaude si ardente à toute espèce de mal.

Les deux chevaliers de Clermont et le brave Roger l'acceptèrent volontiers parmi eux, car ils la prenaient pour un chevalier et non pour une damoiselle, et surtout pour la damoiselle qu'elle était. Peu après, Aldigier aperçut et fit voir à ses compagnons une bannière agitée par le vent, et autour de laquelle force gens étaient groupés.

Quand ces gens furent plus près, et qu'on put mieux distinguer leur costume mauresque, les chevaliers les reconnurent pour des Sarrasins, et virent au milieu d'eux, liés et conduits sur deux petits roussins, les prisonniers qui devaient être échangés contre de l'or. Marphise dit aux autres : « Puisque les voilà, qu'attendons-nous pour commencer la fête ? »

Roger répondit : « Tous les invités ne sont pas encore arrivés ; il en manque une grande partie. C'est un grand bal qui s'apprête, et pour qu'il soit tout à fait solennel, usons de toute notre adresse. Mais les retardataires ne peuvent être loin. » À peine ces mots étaient-ils achevés, qu'ils voient les traîtres de Mayence venir de leur côté, comme s'ils étaient prêts à commencer la danse.

Les Mayençais s'avançaient d'un côté, conduisant des mulets chargés d'or, de riches vêtements et d'autres objets précieux. De l'autre côté, au milieu des lances, des épées et des arbalètes, venaient les deux frères, tristes de se voir attendus au passage et d'entendre leur impitoyable ennemi Bertolas traiter de leur livraison avec le capitaine maure.

À la vue du Mayençais, le fils de Beuves, non plus que le fils d'Aymon, ne purent se contenir plus longtemps. Tous deux mettent leur lance en arrêt ; tous deux frappent le traître. L'un lui transperce le ventre et la cuisse, l'autre les deux joues. Sous ces coups, Bertolas tombe. Ainsi puissent périr tous les méchants !

À ce signal, et sans attendre les trompettes, Marphise et Roger s'élancent. La lance de la première, mise en arrêt, ne se relève pas avant d'avoir jeté à terre, l'un après l'autre, trois ennemis. Roger juge digne de son premier coup de lance le païen qui commande aux autres, et l'occit en un tour de main. Du même coup, il en envoie deux autres avec lui aux sombres royaumes.

Cette brusque attaque produisit parmi les deux troupes assaillies une erreur qui causa leur perte. D'un côté, les Mayençais se croient trahis par les Sarrasins ; de l'autre, les Maures traitent les Mayençais d'assassins. S'attaquant à coups de flèches, de lances et d'épées, ils se massacrent entre eux.

Roger se rue tantôt sur une troupe, tantôt sur l'autre ; il terrasse dix, vingt adversaires. La damoiselle en jette çà et là un même nombre par terre, blessés ou morts. Tous ceux que touchent les épées tranchantes tombent de selle. Les casques et les cuirasses n'arrêtent pas plus le fer que, dans un bois, les branches desséchées n'arrêtent le feu.

Si vous vous rappelez avoir jamais vu, ou si l'on vous a raconté ce qui se passe parmi les abeilles, alors que, la discorde s'étant mise dans l'essaim, elles se battent dans les airs et servent de proie à l'avide hirondelle qui se précipite sur elles, vous vous imaginerez facilement ce que devaient être Roger et Marphise parmi ces gens.

Richardet et son cousin ne partageaient pas leurs coups entre les deux troupes ; laissant de côté les Sarrasins, ils ne pre-

naient garde qu'à ceux de Mayence. Le frère du paladin Renaud joignait une grande force à un grand courage, et la haine qu'il portait aux Mayençais redoublait, en cette circonstance, sa vigueur et son énergie.

Une même haine fait du bâtard de Beuves un lion féroce. De son épée, à laquelle il ne laisse pas une minute de repos, il fend les casques ou les brise comme un œuf. Mais qui donc n'aurait pas senti doubler son audace, qui donc n'aurait pas montré le courage d'Hector, ayant pour compagnons Roger et Marphise, l'élite et la fleur des guerriers ?

Marphise, tout en combattant, jetait souvent les yeux sur ses compagnons ; en voyant les preuves de leur force, elle s'étonnait et s'en réjouissait. Mais ce qui la stupéfiait le plus, et lui paraissait sans égal au monde, c'était la vaillance de Roger. Parfois elle croyait que c'était Mars lui-même descendu du cinquième ciel en cet endroit.

Elle admirait les coups horribles qu'il portait ; elle s'étonnait de ce qu'ils ne tombaient jamais en vain. Il lui semblait que, contre Balisarde, le fer était du carton et non un dur métal. L'épée terrible partageait les cuirasses épaisses, fendait les cavaliers jusqu'à la croupe du cheval, et les jetait de chaque côté sur l'herbe en deux parties égales.

Souvent le même coup d'estoc tuait le cheval avec le maître. Les têtes volaient loin des épaules, et les bustes étaient séparés net des hanches. Parfois, d'un seul coup, cinq combattants, et même plus, étaient fendus en deux ; j'en dirais davantage, si je ne craignais d'être accusé de mensonge ; mais c'est inutile.

Le bon Turpin, qui sait qu'il dit la vérité, laisse croire à chacun ce qui lui plaît, et raconte, au sujet de Roger, des choses si merveilleuses, qu'en les entendant, vous le traiteriez de men-

teur. De même, chaque guerrier paraît de glace près de Marphise, plus ardente que le feu. Elle n'attire pas moins les regards de Roger, que la haute valeur de celui-ci n'excite sa propre admiration.

Et si elle l'avait comparé à Mars, il l'aurait, de son côté, comparée à Bellone s'il avait su qu'elle était femme. Mais tout, dans l'aspect de sa personne, semblait indiquer le contraire. Une sorte d'émulation s'élève entre eux, au grand détriment de leurs malheureux ennemis, dont la chair, le sang, les nerfs, les os, servent à montrer lequel des deux déploie le plus de force.

L'audace et le courage des quatre champions suffisent à mettre les deux troupes en déroute. Les fuyards ne conservaient que leurs armes de dessous. Heureux ceux dont le cheval était bon coureur, car ce n'était point là le cas d'aller, à l'amble ou au trot. Ceux qui n'avaient point de destrier purent s'apercevoir combien le métier des armes est triste à pied.

Le camp, et tout ce qu'il renfermait, demeura au pouvoir des vainqueurs, pas un des gens de pied et des muletiers n'étant restés. Les Mayençais fuyaient d'un côté, les Maures de l'autre, les uns abandonnant leurs prisonniers, les autres leurs trésors. Les quatre chevaliers, la joie sur le visage et dans le cœur, s'empressèrent de délivrer Maugis et Vivian de leurs liens. Les écuyers ne furent pas moins empressés à décharger les mulets.

Outre une bonne quantité d'argenterie, consistant en vases de formes diverses, outre des vêtements de femme richement ornés, des tapisseries d'or et de soie, ouvrées en Flandre et dignes d'appartements royaux, ils trouvèrent une foule d'autres objets précieux, ainsi que des flacons de vin, du pain et des vivres.

Lorsqu'ils ôtèrent leurs casques, ils virent qu'ils avaient été aidés dans leur entreprise par une damoiselle, ainsi qu'ils pu-

rent en juger à ses cheveux dorés retombant en boucles, et à sa belle et délicate figure. Ils lui prodiguèrent les marques de respect et la prièrent de ne pas leur cacher le nom qu'elle portait si glorieusement ; et elle, toujours courtoise envers ses amis, ne refusa pas de se faire connaître.

Ils ne peuvent se rassasier de la regarder, se rappelant ce qu'ils lui avaient vu faire pendant la bataille. Pour elle, elle ne voit que Roger, elle ne parle qu'à lui ; elle fait peu de cas des autres. Cependant les serviteurs viennent l'inviter, elle et ses compagnons, à prendre part au repas qu'ils ont préparé près d'une fontaine abritée par un coteau des rayons brûlants du soleil.

C'était une des quatre fontaines que Merlin avait élevées en France. Elle était entourée d'un beau marbre fin, brillant et poli, et plus blanc que le lait. Merlin y avait sculpté des figures avec un art vraiment divin. On aurait dit qu'elles respiraient, et, si la voix ne leur avait fait défaut, qu'elles étaient vivantes.

On y voyait une bête qui paraissait sortir d'une forêt. Son aspect était féroce et haineux. Elle avait les oreilles d'un âne, la tête et les dents d'un loup qu'une grande faim aurait desséché, les pattes d'un lion ; tout le reste du corps était d'un renard. Elle semblait parcourir la France, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, l'Europe et l'Asie, toute la terre enfin.

Partout elle avait porté la dévastation et la mort chez les nations, s'attaquant aussi bien à la plèbe qu'aux gens de condition élevée. Cependant elle nuisait de préférence aux rois, aux grands seigneurs, aux princes, aux puissants barons. C'était à la cour de Rome qu'elle avait causé le plus de ravages ; elle avait tué des cardinaux et des papes, souillé le siège de Pierre et porté le scandale au sein de la foi.

Il semblait que, devant cette bête horrible, toute muraille, tout rempart touché par elle s'écroulât. Point de cité, de château ou de forteresse qui pût s'en défendre. On la voyait pourtant prétendre aux honneurs divins, adorée qu'elle était par la multitude imbécile, et se vanter d'avoir en sa puissance les clefs du ciel et du ténébreux abîme.

Derrière elle, on voyait s'avancer un chevalier, la tête couronnée du laurier impérial, et accompagné de trois jeunes hommes portant les lis d'or brodés sur leurs vêtements royaux. Recouvert des mêmes insignes, on voyait un lion marcher avec eux contre le monstre. Ils avaient leur nom écrit, qui au-dessus de la tête, qui sur le bord de leur vêtement.

Au-dessus de l'un d'eux, dont l'épée était plongée jusqu'à la garde dans le ventre de la bête féroce, était écrit : François 1er, de France. À côté de lui, sur le même rang, était Maximilien d'Autriche. L'empereur Charles-Quint avait transpercé de sa lance la gorge du monstre ; l'autre, dont la flèche se voyait fichée dans sa poitrine, était désigné sous le nom d'Henri VIII d'Angleterre.

Le lion, dont les dents étaient enfoncées dans les oreilles du monstre, portait, écrit sur le dos, le chiffre X. Il avait déjà tellement harassé et secoué la bête, que les autres assaillants avaient eu le temps d'arriver. À cette vue, le monde semblait avoir rejeté toute crainte, et, pour racheter leurs vieilles erreurs, des gens de noble race accouraient, non en foule cependant, à l'endroit où la bête expirait.

Les chevaliers et Marphise regardaient, désireux de connaître ceux par qui était mise à mort cette bête qui avait jeté l'épouvante et le deuil en tant de contrées. Bien que leurs noms fussent inscrits sur le marbre, ils ne leur étaient point connus. Ils s'interrogeaient mutuellement, demandant que celui d'entre eux qui connaîtrait cette histoire voulût bien la dire aux autres.

Vivian, se tournant enfin vers Maugis qui les écoutait tous sans rien leur répondre : « À toi – dit-il – de nous raconter cette histoire que tu connais, à ce que je vois. Quels sont ces gens qui, à coups de flèches et de lances, ont mis l'animal à mort ? » Maugis répondit : « C'est une histoire dont aucun auteur n'a pu jusqu'ici avoir connaissance.

» Sachez que ceux dont les noms sont écrits sur ce marbre n'ont pas encore existé en ce monde. Ils vivront seulement dans six cents ans d'ici, pour le grand honneur des siècles futurs. Merlin, le savant enchanteur de Bretagne, construisit cette fontaine, au temps du roi Arthus ; il y fit sculpter, par de bons artistes, les événements à venir.

» Cette bête cruelle sortit du fond de l'enfer, à l'époque où des bornes furent posées dans les champs, où l'on commença à se servir de poids et de mesures, et à passer les engagements par écrits. Mais tout d'abord elle n'envahit pas le monde entier. Elle laissa intactes un grand nombre de contrées. De notre temps, elle porte le trouble en beaucoup de pays, s'attaquant au populaire et à la tourbe vile.

» Depuis son apparition, jusqu'au siècle présent, elle a toujours été en augmentant ses ravages, et elle ira les augmentant toujours. Le monstre ira croissant lui-même, pendant un long espace de temps, jusqu'à ce qu'il devienne le plus énorme, le plus horrible de ceux qui aient jamais existé. Python, que les chroniques et les documents nous donnent comme si gigantesque et si épouvantable, n'atteignit jamais la moitié de la taille de celle-ci, et fut loin de l'égaler en perversité et en laideur.

» Elle se livrera à un cruel carnage, et il n'y aura point de contrée où elle ne porte le trouble, le ravage et l'infection. Ce que marque cette sculpture est peu de chose, en comparaison de ses abominables méfaits. Le monde sera déjà enroué de crier

merci, quand ceux dont nous venons de lire les noms, qui brillent plus que le rubis, viendront à son secours.

» Celui d'entre eux qui se montrera le plus terrible envers la bête cruelle sera François, le roi des Français. Et il est bien naturel qu'en cette circonstance il l'emporte sur la plupart de ses rivaux, et en laisse peu prendre place à ses côtés, puisque sa splendeur royale et ses autres qualités auront depuis longtemps éclipsé les plus illustres. Ainsi toute autre splendeur s'efface dès que le soleil paraît.

» La première année de son règne glorieux, et la couronne n'étant pas encore bien assurée sur son front, il franchira les Alpes, brisant la résistance de quiconque voudra lui disputer le passage, et justement indigné, dans son cœur généreux, que les hontes infligées à l'armée de France par des pâtres et des montagnards n'aient pas encore été vengées.

» De là, il descendra dans la riche plaine de Lombardie, entouré de la fleur des guerriers de France. Il écrasera tellement l'armée suisse, qu'elle ne songera plus jamais à relever le front. À la grande honte de l'Église, de l'Espagne et de Florence, il s'emparera de la forteresse réputée jusque-là imprenable.

» Pour s'en rendre maître, celle de ses armes qui lui servira le plus sera l'épée illustre avec laquelle il aura d'abord arraché la vie au monstre corrupteur des nations. Devant cette épée, tout étendard fuira ou sera foulé aux pieds. Il n'y aura fossés, remparts, ni murs assez forts pour défendre les cités contre lui.

» Ce prince aura toutes les vertus que doit posséder un empereur victorieux : l'âme du grand César, la prudence du vainqueur de Trasimène et de Trebbia, et la fortune d'Alexandre, sans laquelle toute entreprise s'en irait en fumée et en nuages. Sa libéralité sera telle, que je ne vois personne qui puisse lui être comparé sur ce point. »

Ainsi disait Maugis, et son récit inspira aux chevaliers le désir de connaître le nom des autres personnages qui devaient tuer la bête infernale. Parmi les premiers, on lisait le nom d'un Bernard[1], dont Merlin faisait un grand éloge. Par lui – disait Maugis – Bibiena deviendra aussi célèbre que Sienne et que Florence sa voisine.

Personne ne passait avant Sigismond, Jean et Ludovic ; le premier était un Gonzague ; le second, un Salviati ; le troisième, un Aragon. Tous trois se montraient ennemis acharnés du monstre. Il y avait également François de Gonzague, dont le fils Frédéric suivait les traces. Près de lui étaient son beau-frère et son gendre, les seigneurs de Ferrare et d'Urbino.

Fils de l'un d'eux, Guidobalde ne veut pas rester en arrière de son père ni des autres. Accompagné d'Ottobon, de Fiesque et de Sinibald, il donne la chasse à la bête, et tous marchent de front et d'un pas pressé. Louis de Gazoles a plongé dans le cou du monstre le fer encore fumant d'une flèche lancée par l'arc que lui donna Phébus, bien qu'il porte aussi au côté l'épée que Mars lui ceignit lui-même.

Deux Hercule, deux Hippolyte d'Este, un autre Hercule, un autre Hippolyte de Gonzague, un autre Hippolyte de Médicis, suivent les traces du monstre harassé de leur longue poursuite. Julien ne se laisse point dépasser par son fils, ni Ferrante par son frère ; Andréa Doria est prompt à courir sur leurs pas, et Francesco Sforza ne permet à personne de prendre les devants.

Deux d'entre ces personnages, issus du généreux et illustre sang d'Avalos, ont pour insignes un rocher qui, de la tête aux pieds, paraît écraser l'impie Typhée, à la queue de serpent. Au-

[1] Le cardinal Bernard Divizio, da Bilriena, qui écrivit une comédie intitulée *la Calandra*.

cun ne court avec plus d'empressement que ces deux guerriers à la rencontre de l'horrible monstre. Au bas de l'un est écrit le nom de François de Pescaire, l'invincible ; au bas de l'autre on lit : Alphonse du Guast.

Mais comment ai-je oublié Consalve Ferrante, l'honneur de l'Espagne, tenu en si grande estime, et dont Maugis fit un tel éloge que peu d'entre ces héros auraient pu lui être comparés ? On voyait Guillaume de Montferrat, parmi ceux qui mettaient la bête à mort. Cependant ils étaient peu nombreux, en comparaison de tous ceux qu'elle avait tués ou blessés.

C'est ainsi qu'en honnêtes passe-temps et en joyeuses causeries, après le repas, ils passaient les heures brûlantes du jour, couchés sur de fins tapis, sous les arbres dont la rive était ornée. Maugis et Vivian, afin de protéger le repos de leurs compagnons, veillaient tout autour sous les armes. Soudain ils virent une dame, seule, accourir vers eux en toute hâte.

C'était cette Hippalque à qui Frontin, le bon destrier, avait été ravi par Rodomont. Elle avait, pendant tout le jour précédent, suivi le ravisseur, tantôt le suppliant, tantôt l'accablant d'injures. Mais, n'obtenant aucun résultat, elle avait rebroussé chemin pour aller retrouver Roger dans Aigremont. En route, elle avait appris, je ne sais comment, qu'elle le trouverait en cet endroit avec Richardet.

Et comme elle connaissait bien le lieu, y étant allée d'autres fois, elle s'en vint droit à la fontaine. C'est ainsi qu'elle le rejoignit, comme je viens de vous le dire. Mais, en bonne et rusée messagère, qui sait encore mieux s'acquitter de sa mission qu'on ne lui a dit de le faire, elle fit semblant de ne pas connaître Roger, en le voyant avec le frère de Bradamante.

Elle se dirigea vers Richardet, comme si c'était pour lui qu'elle fût venue, et celui-ci, dès qu'il l'eut reconnue, vint à sa

rencontre, et lui demanda où elle allait. Elle, les yeux encore rouges des pleurs qu'elle avait longuement versés, dit en soupirant, mais assez haut pour que ses paroles parvinssent à Roger :

« J'emmenais – dit-elle – par la bride, comme me l'avait ordonné ta sœur, un cheval beau et bon à merveille. Ta sœur l'aime beaucoup, et il s'appelle Frontin. Je l'avais conduit déjà plus de trente milles du côté de Marseille, où elle-même devait se rendre au bout de quelques jours, et où elle m'avait dit de l'attendre.

» Je cheminais sans crainte, ne croyant pas que quelqu'un fût assez hardi pour m'enlever ce cheval, quand je lui aurais dit qu'il était à la sœur de Renaud. Mais hier j'ai été détrompée, car un ribaud de Sarrasin me l'a pris. J'ai eu beau lui dire à qui appartenait Frontin, il n'a jamais voulu me le rendre.

» Tout hier et tout aujourd'hui, je l'ai prié, et quand j'ai vu que prières et menaces étaient vaines, je l'ai laissé, après l'avoir accablé de malédictions et d'injures, à peu de distance d'ici, défendant de son mieux le cheval et lui-même contre un guerrier qui lui donne une telle besogne, que j'espère bien ne pas tarder à être vengée. »

À ce récit, Roger est soudain sur pieds. Il s'était contenu pour l'écouter jusqu'au bout. Se tournant vers Richardet, il lui demande, pour prix du service qu'il lui a rendu – et cela avec des prières sans fin – de le laisser aller seul avec la dame, jusqu'à ce qu'elle lui ait fait voir le Sarrasin qui lui a enlevé des mains le bon destrier.

Bien qu'il semble peu loyal à Richardet de laisser à un autre le soin de terminer une affaire qui lui incombe, il finit cependant par se rendre aux prières de Roger ; celui-ci prend aussitôt congé de ses compagnons, et s'éloigne avec Hippalque, laissant

les chevaliers non pas seulement émerveillés, mais stupéfaits de sa vaillance.

Quand ils furent à une certaine distance, Hippalque lui raconta qu'elle était envoyée vers lui par celle qui portait son image gravée au plus profond du cœur. Et, sans plus feindre, elle lui dit tout ce que sa maîtresse l'avait chargée de dire, ajoutant que si elle avait d'abord parlé d'une autre façon, c'était à cause de la présence de Richardet.

Elle dit que celui qui lui avait pris le destrier avait ajouté d'un air plein d'orgueil : « Puisque je sais que le cheval est à Roger, je le prends encore plus volontiers justement à cause de cela. S'il a envie de le ravoir, fais-lui savoir – car je ne tiens pas à le lui cacher – que je suis ce Rodomont, dont la vaillance projette son éclat sur le monde entier. »

Roger écoute, et, sur son visage, il montre de quelle indignation son cœur est embrasé. Frontin lui est cher ; de plus, il lui est envoyé par Bradamante, et voilà qu'on le lui enlève avec des paroles de mépris ! Il voit quel déshonneur l'atteindra s'il ne s'empresse de reprendre son cheval à Rodomont et d'en tirer une éclatante vengeance.

La dame conduit Roger sans s'arrêter, désireuse de le mettre face à face avec le païen. Elle arrive à un endroit où la route se divise en deux branches. L'une va vers la plaine, et l'autre sur la montagne. Toutes deux conduisent à la vallée où elle a laissé Rodomont. Le chemin qui prend par la montagne est rude, mais plus court que celui de la plaine ; celui-ci est beaucoup plus long, mais plus facile.

Le désir qui pousse Hippalque de ravoir Frontin et de venger l'offense qu'on lui a faite lui fait choisir le sentier de la montagne, qui doit abréger de beaucoup leur voyage. Pendant ce temps, le roi d'Alger chevauche par l'autre sentier, en compa-

gnie du Tartare et des autres chevaliers dont j'ai parlé plus haut. Comme il suit la route plus facile qui traverse la plaine, il ne peut se rencontrer avec Roger.

Ils ont différé leurs querelles pour porter secours à Agramant. Cela, vous le savez déjà ; Doralice, cause de tous leurs débats, est avec eux. Écoutez maintenant la suite de l'histoire. La route qu'ils suivent conduit droit à la fontaine où Aldigier, Marphise, Richardet, Maugis et Vivian se livrent aux douceurs du repos.

Marphise, cédant aux prières de ses compagnons, avait revêtu des vêtements de femme pris parmi ceux que le traître de Mayence croyait envoyer à Lanfuse. Bien qu'elle se montrât rarement sans son haubert et sans ses autres bonnes armes, elle consentit à les retirer ce jour-là, et, sur leurs prières, elle se laissa voir à eux sous des habits de dame.

Aussitôt que le Tartare voit Marphise, il conçoit l'espérance de la conquérir, et il lui vient à la pensée de la donner à Rodomont, en échange de Doralice ; comme si l'amour pouvait s'accommoder de pareilles façons d'agir ! comme si un amant pouvait vendre ou changer sa dame, et se consoler de sa perte en en prenant une autre !

Donc, pour le pourvoir d'une donzelle en remplacement de celle qu'il lui a enlevée, il conçoit le projet de lui donner Marphise, laquelle lui semble charmante et belle, et digne de devenir la compagne de tout chevalier. Il pense qu'elle lui deviendra tout de suite aussi chère que l'autre. C'est pourquoi, il provoque au combat tous les chevaliers qu'il voit auprès d'elle.

Maugis et Vivian, qui étaient restés armés pour veiller à la sûreté du reste de la troupe, s'élancent du lieu où ils se trouvaient, tous deux prêts au combat et croyant avoir affaire à deux agresseurs. Mais l'Africain, qui n'est pas venu pour cela, ne fait

ni un signe ni un mouvement pour leur répondre ; de sorte qu'ils se trouvent en présence d'un seul adversaire.

Vivian arrive le premier ; plein d'ardeur, il met en arrêt sa lourde lance. De son côté, le roi païen, habitué aux vaillantes prouesses, s'en vient à sa rencontre avec une énergie plus grande encore. Tous deux dirigent leur lance là où ils croient que le coup sera plus dangereux. Vivian frappe en vain le casque du païen ; loin de le faire tomber, il ne le fait pas même ployer.

Le roi païen, dont la lance est plus dure, fait voler en éclats l'écu de Vivian, comme s'il eût été de verre, et l'envoie lui-même hors de selle au milieu du pré, parmi les herbes et les fleurs. Maugis survient et tente à son tour l'aventure, désireux de venger son frère. Mais il est si promptement jeté à terre à côté de lui, qu'au lieu de le venger, il doit se contenter de lui tenir compagnie.

Leur autre frère, plus prompt que leur cousin à revêtir ses armes, s'est élancé sur son destrier. Défiant le Sarrasin, il accourt à toute bride à sa rencontre, et brûlant d'ardeur. Sa lance frappe d'un coup retentissant le casque à fine trempe du païen, à un doigt au-dessous de la visière. La lance vole au ciel, rompue en quatre tronçons. Mais le païen n'est pas même ébranlé sous cette botte terrible.

Le païen le frappe au flanc gauche. Le coup est tellement fort, que l'écu et la cuirasse, n'y pouvant résister, s'entr'ouvrent comme une écorce. Le fer cruel transperce la blanche épaule. Aldigier, percé de part en part, ploie sous le coup, et tombe enfin parmi l'herbe et les fleurs, pâle sous ses armes rouges de sang.

Richardet accourt derrière lui plein de rage, sa lance en arrêt, et son aspect montre bien, comme toujours, qu'il est un digne paladin de France. Et il l'eût bien prouvé au païen si les

chances fussent restées égales. Mais il n'arrive pas jusqu'à lui, car, sans qu'il y ait de sa faute, son cheval tombe et l'entraîne.

Aucun autre chevalier ne se montrant pour lutter avec le païen, celui-ci pense avoir gagné le prix de la bataille, c'est-à-dire la dame. Il vient à elle, près de la fontaine, et dit : « Damoiselle, vous êtes à moi, à moins que quelqu'un ne monte encore en selle pour combattre en votre faveur. Vous ne pouvez vous refuser à le reconnaître, car c'est la loi de la guerre. »

Marphise, levant la tête d'un air altier, dit : « Tu te trompes beaucoup. Je reconnais que tu dirais vrai, en prétendant que je t'appartiens selon le droit de guerre, si l'un de ceux que tu as jetés à terre eût été mon seigneur ou mon chevalier. Mais je ne suis à aucun d'eux ; je ne suis à personne autre qu'à moi. Donc, c'est à moi-même que celui qui désire m'avoir doit m'enlever.

» Moi aussi, je sais manier l'écu et la lance, et j'ai jeté à terre plus d'un chevalier. » Et, se tournant vers les écuyers : « Donnez-moi. – dit-elle – mes armes et mon destrier. » Elle enlève ses vêtements de femme et apparaît en simple chemisette, montrant les beautés et les admirables proportions d'un corps dont chaque partie, si ce n'est le visage, semble appartenir à Mars.

À peine armée, elle ceint son épée, saute légèrement à cheval, le fait caracoler trois ou quatre fois de côté et d'autre, puis, défiant le Sarrasin, elle saisit sa forte lance et commence l'assaut. Telle, dans le camp troyen, devait être Penthésilée[2], combattant contre Achille le Thessalien.

---

[2] Penthésilée était reine des Amazones. Elle était accourue au secours des Troyens assiégés par les Grecs, et combattit souvent contre Achille.

À la terrible rencontre, les deux lances se brisent jusqu'à la poignée, comme verre. Pourtant les adversaires ne plient pas d'un doigt. Marphise, voulant voir si elle ne réussirait pas mieux contre le fier païen en le serrant de plus près, revient sur lui, l'épée à la main.

Le cruel païen, en la voyant rester en selle, blasphème le ciel et les éléments. Elle, qui pensait lui avoir rompu le bouclier, n'apostrophe pas le ciel d'une manière moins courroucée. Déjà l'un et l'autre ont le fer nu en main et martellent de coups leurs armures enchantées. Les armures sont de part et d'autre enchantées, et jamais elles n'en eurent plus besoin qu'en ce jour.

Les hauberts et les cottes de mailles sont d'une si bonne trempe, qu'ils ne peuvent être entamés par l'épée ou la lance. De sorte que l'âpre bataille aurait pu durer tout ce jour et l'autre jour encore, si Rodomont ne s'était jeté au milieu d'eux, et n'avait réprimandé son rival sur le retard qu'il leur occasionnait. « Si cependant tu veux batailler à toute force – lui dit-il – achevons la lutte déjà commencée entre nous.

» Nous avons conclu, comme tu sais, une trêve, pour porter secours à notre armée. Nous ne devons, avant d'avoir rempli cette obligation, entreprendre aucune autre bataille ni joute. » Ensuite, se tournant avec déférence vers Marphise, il lui montre le messager envoyé par Bradamante, et lui raconte comment il était venu réclamer leur aide.

Puis il la prie de renoncer à cette lutte, ou de la différer et de venir avec eux au secours du fils du roi Trojan. Sa renommée montera ainsi au ciel d'un vol plus rapide que par une querelle d'un moment, dont le seul résultat serait d'entraver un si noble dessein.

Marphise brûlait toujours d'éprouver, l'épée ou la lance à la main, les chevaliers de Charles. Elle n'avait été amenée de si

loin en France que par le désir de constater par elle-même si leur éclatante renommée était méritée ou mensongère. Aussitôt qu'elle apprit le grand besoin dans lequel se trouvait Agramant, elle se décida à partir avec Rodomont et Mandricard.

Cependant Roger avait suivi en vain Hippalque par le sentier de la montagne. Arrivé à l'endroit où il croyait trouver Rodomont, il vit que celui-ci était parti par un autre chemin. Pensant qu'il n'était pas loin, et qu'il avait pris le sentier qui conduisait droit à la fontaine, il se lança au grand trot derrière lui, guidé par les traces fraîches, empreintes sur le sol.

Il ordonna à Hippalque de prendre la route de Montauban qui n'était qu'à une journée de marche. Il ne voulut pas qu'elle revînt avec lui à la fontaine, afin de ne pas trop la détourner du droit chemin. Il lui recommanda de dire à Bradamante que s'il n'avait pas eu à recouvrer Frontin, il serait allé à Montauban, ou partout où elle aurait été, prendre de ses nouvelles.

Il lui donna la lettre qu'il avait écrite à Aigremont et qu'il portait sur son sein. Il lui dit encore de vive voix beaucoup d'autres choses, et la chargea de l'excuser auprès de sa dame. Hippalque, ayant bien fixé tout cela dans sa mémoire, prit congé de lui, et fit faire volte-face à son palefroi. La fidèle messagère ne s'arrêta plus qu'elle ne fût arrivée le soir même à Montauban.

Roger suivait en toute hâte le Sarrasin, dont les traces se voyaient tout le long du chemin, mais il ne put le rejoindre que près de la fontaine où il le vit escorté de Mandricard. Les deux guerriers s'étaient promis de ne point s'attaquer pendant la route, jusqu'à ce qu'ils eussent délivré le camp de leur maître, auquel Charles s'apprêtait à imposer le joug.

Arrivé près d'eux, Roger reconnut Frontin, et par là vit sur-le-champ auquel des deux chevaliers il avait à faire. Ôtant sa lance de dessus l'épaule, il défia l'Africain d'une voix altière. Ce

jour-là, Rodomont surpassa Job en patience, car, domptant son orgueil féroce, il refusa le combat que d'habitude il était le premier à chercher avec insistance.

Ce fut la première et la dernière fois que le roi d'Alger refusa le combat. Mais le désir qu'il avait de courir au secours de son roi lui semblait tellement sacré, que, même s'il avait cru tenir Roger entre ses mains aussi facilement que le léopard agile et preste tient le lièvre, il n'aurait pas consenti à s'arrêter le temps d'échanger avec lui un coup d'épée ou deux.

Ajoutez qu'il savait que c'était Roger qui le défiait au combat à cause de Frontin, Roger si fameux qu'il n'y avait pas un autre chevalier qui pût l'égaler en gloire ; Roger dont il avait toujours désiré éprouver, par expérience, la force sous les armes. Pourtant il ne voulut pas accepter le combat avec lui, tellement il avait à cœur de secourir son roi assiégé.

Sans cette circonstance, il aurait fait trois cent milles et plus pour courir au-devant d'une telle rencontre. Mais en ce moment, si Achille lui-même l'avait défié, il n'aurait pas agi autrement que comme vous venez de l'entendre, tant il avait réussi à assoupir la flamme de sa colère. Il raconte à Roger pourquoi il refuse le combat, et le prie de l'aider dans son entreprise.

Ce faisant, il fera ce que doit à son seigneur tout chevalier fidèle. Lorsque le siège sera levé, ils auront toujours bien le temps de vider leur querelle. Roger lui répond : « Il me sera facile de différer ce combat jusqu'à ce qu'Agramant ait échappé aux forces de Charles, pourvu que tu me rendes sur-le-champ mon cheval Frontin.

» Si tu veux que je consente à remettre à notre arrivée à la cour de prouver que tu as commis une chose indigne d'un homme brave en enlevant mon cheval à une dame, abandonne Frontin, et mets-le à ma disposition. Ne crois pas qu'autrement

j'accepterai de différer entre nous la bataille seulement d'une heure. »

Pendant que Roger réclame de l'Africain ou Frontin ou la bataille immédiate, et que celui-ci le renvoie à plus tard et ne veut ni donner le destrier, ni s'arrêter, Mandricard s'avance de son côté, et soulève un nouveau sujet de querelle en voyant que Roger porte sur ses armes l'oiseau qui règne sur tous les autres.

Roger portait, sur champ d'azur, l'aigle blanche qui fut jadis l'emblème glorieux des Troyens. Il avait le droit de la porter, puisqu'il tirait son origine de l'illustre Hector. Mais Mandricard ignorait cela, et ne voulait pas souffrir, car il le considérait comme une grande injure, qu'un autre que lui portât sur son écu l'aigle blanche du fameux Hector.

Mandricard portait également sur ses armes l'oiseau qui ravit Ganymède sur l'Ida. Comment il obtint ces armes pour prix de sa victoire, le jour où il fut victorieux dans le château où il courut de si grands périls[3], cela vous est, je crois, présent à l'esprit avec d'autres histoires. Vous savez également comment la fée lui donna toute la belle armure que Vulcain avait donnée jadis au chevalier troyen.

Mandricard et Roger s'étaient déjà battus une autre fois rien que pour ce motif. Comment ils avaient été séparés par hasard, je n'ai pas à le dire ici. Sachez seulement que, depuis ce moment, ils ne s'étaient pas encore rencontrés. Mandricard, aussitôt qu'il vit l'écu, se mit à pousser des cris hautains et à menacer Roger en lui disant : « Je te défie !

» Ce sont mes armoiries que tu portes, téméraire. Ce jour n'est pas le premier où je te l'ai dit. Et tu crois, fou que tu es, que parce que je t'ai épargné une fois, je le supporterai encore

---

**3** Voir Boïardo, *Orlando innamorato*, livre III, chant II.

aujourd'hui ! Puisque ni les menaces ni les ménagements n'ont pu t'enlever cette folie de la tête, je te montrerai combien c'eût été pour toi un meilleur parti de m'avoir obéi sur-le-champ. »

De même que le bois sec et bien échauffé s'enflamme subitement au moindre souffle, ainsi s'allume l'indignation de Roger au premier mot qu'il entend de cette menace. « Tu crois – dit-il – m'intimider d'un signe, parce que je suis en contestation avec cet autre. Mais je te montrerai que je suis bon pour arracher à lui Frontin et à toi le bouclier d'Hector.

» Une autre fois, il est vrai, j'en suis venu aux mains avec toi pour ce motif, et il n'y a pas encore longtemps de cela. Mais je me retins alors de te tuer, parce que tu n'avais pas d'épée au flanc. Ce qui n'était qu'une menace va devenir un fait accompli. Cet oiseau blanc t'attirera malheur, car, dès l'antiquité, il sert d'armoiries à ma race ; tu l'as usurpé, et moi je le porte à juste titre. »

« C'est toi, au contraire, qui as usurpé mes armoiries, » répond Mandricard ; et il tire son épée. C'était celle que, peu auparavant, Roland, dans sa folie, avait jetée par la forêt. Le brave Roger, qui ne pouvait en aucune circonstance se départir de sa courtoisie, laissa tomber sa lance sur le chemin, quand il vit que le païen avait tiré l'épée.

En même temps il saisit Balisarde, la bonne épée, et assujettit son écu à son bras. Mais l'Africain pousse son destrier entre les deux adversaires, suivi de Marphise. Les prenant chacun à part, ils les prient de ne point en venir aux mains. Rodomont se plaint que Mandricard ait deux fois rompu le pacte qu'ils ont fait ensemble ;

La première fois, s'imaginant conquérir Marphise, il s'était arrêté pour rompre plus d'une lance. Maintenant, pour disputer à Roger une devise, il montre peu de souci du roi Agramant.

« Si, cependant – ajoute-t-il – tu veux continuer à agir de cette façon, terminons d'abord notre propre querelle. Elle est plus juste et plus pressée qu'aucune de celles que tu t'es faites depuis.

» C'est à cette condition qu'une trêve a été conclue entre nous d'un commun accord. Quand j'en aurai fini avec toi, je ferai raison à celui-ci au sujet du destrier. Pour toi, si tu sors de mes mains la vie sauve, tu lutteras avec lui pour ton bouclier. Mais je te donnerai, j'espère, une telle besogne, que Roger n'aura plus grand'chose à faire. »

« Il n'en arrivera pas comme tu penses – répond Mandricard à Rodomont – C'est moi qui te donnerai plus de besogne que tu ne voudras, et te ferai suer des pieds à la tête. Il me restera encore assez de vigueur – de même que l'eau ne manque jamais à la fontaine – pour tenir tête à Roger, à mille autres avec lui, et à tout l'univers s'il veut lutter contre moi. »

La colère et les paroles de défi allaient se multipliant de tous les côtés. L'irritable Mandricard veut combattre en même temps Rodomont et Roger. Celui-ci, qui n'est pas habitué à supporter l'outrage, ne veut plus entendre parler d'accommodement ; il ne respire que bataille et dispute. Marphise va de l'un à l'autre pour rétablir la paix, mais elle ne peut suffire seule à une aussi forte tâche.

Souvent, lorsque le fleuve a franchi ses rives élevées et cherche à se creuser un nouveau lit, le villageois, ardent à défendre contre l'inondation ses verts pâturages et la moisson en laquelle il espère, se morfond à combler tantôt une brèche, tantôt une autre. Pendant qu'il répare le côté qui menace de tomber, il voit sur un autre point céder la digue trop faible, et l'eau se précipiter par-dessus avec plus d'impétuosité.

Ainsi, pendant que Roger, Mandricard et Rodomont sont tous les trois à se disputer, chacun d'eux voulant se montrer le plus vaillant, et prendre l'avantage sur ses compagnons, Marphise s'efforce de les apaiser. Mais elle perd sa fatigue et son temps. À peine a-t-elle réussi à en tirer un hors de la bagarre, qu'elle voit les deux autres recommencer leur querelle avec une colère nouvelle.

Marphise, voulant les mettre d'accord, disait : « Seigneurs, écoutez mon conseil. Il convient de remettre toute querelle jusqu'à ce qu'Agramant soit hors de péril. Si personne ne veut céder, je vais me reprendre moi aussi avec Mandricard, et je verrai enfin si, comme il l'a dit, il est assez fort pour me conquérir par les armes.

» Mais si nous devons aller au secours d'Agramant, allons-y sans retard, et qu'entre nous cesse toute contestation. » « Pour moi, je n'irai pas plus avant – dit Roger – à moins que mon destrier ne me soit rendu. Sans plus de paroles, qu'il me donne mon cheval, ou qu'il le défende contre moi. Je resterai mort ici, ou je retournerai au camp sur mon destrier. »

Rodomont lui répond : « Obtenir ce dernier résultat ne te sera pas aussi facile que d'obtenir le premier » Et il poursuit en disant : « Je te préviens que s'il arrive malheur à notre roi, ce sera par ta faute, car pour moi, je suis prêt à faire pour lui ce que je dois. » Roger ne s'arrête pas à cette observation ; saisi de fureur, il tire son épée.

Comme un sanglier, il se précipite sur le roi d'Alger, le heurte de l'écu et de l'épaule, l'ébranle et le met dans un tel désordre, qu'il lui fait perdre un étrier. Mandricard lui crie : « Roger, diffère cette bataille, ou combats avec moi. » Et ce disant, plus cruel, plus félon qu'il ne s'était jamais montré, il frappe Roger sur son casque.

Roger s'incline jusque sur le cou de son destrier. Lorsqu'il veut se relever, il ne peut, car il est atteint par un nouveau coup que lui porte le fils d'Ulien. Si son casque n'eût pas été d'une trempe aussi dure que le diamant, il aurait été fendu jusqu'au menton. Roger, suffoqué, ouvre les deux mains, abandonnant les rênes et son épée.

Son destrier l'emporte à travers la campagne ; derrière lui Balisarde reste à terre. Marphise, qui ce jour même avait été sa compagne d'armes, frémit, et s'indigne de voir qu'un seul soit ainsi attaqué par deux à la fois. La magnanime et vaillante guerrière se dresse contre Mandricard, et, faisant appel à toute sa vigueur, elle le frappe à la tête.

Rodomont se précipite à la poursuite de Roger, et Frontin va lui appartenir comme au vainqueur, si un autre adversaire n'intervient. Mais Richardet, suivi de Vivian, accourt en toute hâte et se jette entre Roger et le Sarrasin. L'un heurte Rodomont, le fait reculer et l'entraîne de force loin de Roger. L'autre, c'est-à-dire Vivian, place sa propre épée dans la main de Roger, qui a déjà repris ses sens.

Aussitôt que le brave Roger est revenu à lui, et qu'il tient l'épée que Vivian lui présente, il n'est pas long à venger son injure. Il fond sur le roi d'Alger, rapide comme le lion débarrassé des cornes du taureau, et qui ne sent plus la douleur. L'indignation, la colère stimulent, fouettent son désir d'une prompte vengeance.

Roger s'abat comme la tempête sur la tête du Sarrasin. S'il avait pu reprendre son épée qui, ainsi que je l'ai dit, lui était échappée des mains dès le commencement de la bataille, par suite de la félonie dont il avait été victime, je crois que la tête de Rodomont n'eût pas été préservée par son casque, bien que ce casque fût l'œuvre du roi qui éleva la tour de Babel pour faire la guerre aux cieux étoilés.

La Discorde, persuadée que ce lieu ne peut plus être que le théâtre de conflits et de risques, et qu'il ne saurait y être conclu ni paix ni trêve, dit à sa sœur qu'elle peut désormais revenir en toute sécurité avec elle auprès de leurs bons petits moines. Laissons-les partir toutes deux, et restons auprès de Roger qui a frappé Rodomont au front.

Le coup de Roger fut porté avec une si grande force, qu'il fit résonner, jusque sur la croupe de Frontin, le casque et la dure cuirasse d'écailles dont le Sarrasin était armé. Lui-même chancela trois ou quatre fois à droite et à gauche, comme s'il allait tomber la tête la première. Il aurait, lui aussi, laissé échapper son épée, si elle n'avait été attachée à sa main.

Cependant Marphise avait fait couler la sueur du front, du visage et de la poitrine de Mandricard qui, de son côté, lui rendait bien la pareille. Mais leurs hauberts, à tous les deux, étaient si parfaits, qu'ils n'avaient pu être entamés sur aucun point, de sorte que les combattants se maintenaient à avantages égaux. Soudain, un écart de son destrier fit que Marphise eut besoin de l'aide de Roger.

Le destrier de Marphise, en voulant tourner trop court, glissa sur l'herbe humide d'une si malheureuse façon, que la guerrière ne put le retenir et qu'il tomba sur le côté droit. Au moment où il cherchait à se relever, il fut heurté en plein flanc par Bride-d'Or, sur lequel s'avançait le païen peu courtois, et forcé de tomber de nouveau.

Roger, voyant la damoiselle par terre et en grand danger, se hâta de la secourir. Il le pouvait d'autant plus facilement que son adversaire, tout étourdi, avait été emporté au loin. Il frappa sur le casque du Tartare un coup terrible qui lui aurait fendu la tête comme un trognon de chou, si Roger avait eu Balisarde en main, ou si Mandricard avait eu sur la tête un autre armet.

Le roi d'Alger cependant, ayant repris ses sens, tourna ses regards tout autour de lui et aperçut Richardet. Se souvenant que c'était lui qui l'avait attaqué et qui avait secouru Roger, il piqua droit à lui, et il allait lui faire payer cher son intervention, si Maugis, avec un grand art et par un nouvel enchantement, n'était venu s'interposer.

Maugis, en fait de maléfices, en savait autant que le plus habile magicien. Bien qu'il n'eût pas avec lui le livre avec lequel il aurait pu arrêter le soleil, il avait parfaitement à l'esprit la formule par laquelle il conjurait d'habitude les démons. Il en envoie un sur-le-champ dans le corps du roussin de Doralice, et le met en fureur.

Avec une seule parole, le frère de Vivian fait entrer un des anges de Minos dans le paisible coursier qui porte sur son dos la fille du roi Stordilan, et celui-ci, qui jamais auparavant ne s'était emporté, et qui avait toujours obéi à la main, fait soudain un saut de trente pieds de long et de seize pieds de haut.

Le saut fut grand, mais non cependant de nature à faire vider la selle à la cavalière. Quand elle se vit en l'air, la donzelle, se tenant pour morte, se mit à crier de toutes ses forces. Le roussin, après ce saut énorme, partit emporté par le diable, avec Doralice qui criait au secours, et d'une course si rapide, qu'une flèche ne l'aurait pas rejoint.

Aux premiers sons de cette voix, le fils d'Ulien quitte la bataille, et pique des deux derrière le palefroi qui s'enfuit furieux, afin de porter secours à la dame. Mandricard en fait autant, sans plus s'occuper de Roger et de Marphise. Sans leur demander ni paix ni trêve, il suit les traces de Rodomont et de Doralice.

Cependant Marphise s'était relevée de terre. Toute ardente d'indignation et de colère, elle croit qu'elle va se venger, mais elle est trompée dans son espoir ; elle aperçoit son ennemi trop loin d'elle. Roger, voyant la bataille se terminer de la sorte, pousse des soupirs qui ressemblent au rugissement d'un lion. Tous deux savent bien qu'avec leurs chevaux ils ne peuvent rejoindre Frontin et Bride-d'Or.

Roger ne veut point lâcher prise avant que ne soit vidée sa querelle avec le roi d'Alger à propos de son cheval ; Marphise ne veut pas laisser le Tartare aller en paix avant de s'être encore mesurée avec lui. Abandonner leur querelle ainsi paraît à l'un et à l'autre une lâcheté. D'un commun accord, ils prennent le parti de suivre les pas de ceux dont ils ont à se plaindre.

Ils les retrouveront dans le camp sarrasin, s'ils ne peuvent les rejoindre avant, car ils savent qu'ils s'y rendent pour faire lever le siège du camp, avant que le roi de France ne s'en soit complètement emparé. Ils s'en vont donc tout droit où ils pensent les rencontrer sans faute. Roger, cependant, ne s'éloigne pas avant d'avoir dit adieu à ses compagnons.

Roger s'approche de l'endroit où le frère de sa belle dame se tient à l'écart, et l'assure de son amitié partout où il sera, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Puis il le prie – et cela avec beaucoup d'adresse – de saluer sa sœur en son nom. Il lui fait cette dernière recommandation avec tant de prudence, qu'il ne donne de soupçon ni à lui ni aux autres.

Puis il prend congé de lui, de Vivian, de Maugis et d'Aldigier qui est blessé. Eux aussi, en souvenir des services rendus, l'assurent de leur reconnaissance éternelle. Quant à Marphise, elle avait tellement à cœur d'aller à Paris, qu'elle avait oublié de dire adieu à ses amis. Mais Maugis et Vivian coururent sur ses pas jusqu'à ce qu'ils pussent la saluer de loin.

Richardet en fit autant. Aldigier, qui gisait à terre, fut forcé, bien contre son gré, de rester. Marphise et Roger prirent le chemin que Rodomont et Mandricard avaient suivi et qui conduisait vers Paris. J'espère, seigneur, vous dire dans l'autre chant les exploits merveilleux et surhumains qu'au grand détriment des guerriers de Charles accomplirent les deux couples dont je vous parle.

# Chant XXVII

*ARGUMENT. – Mandricard, Roger, Rodomont et Marphise, suivant les traces de Doralice, arrivent sous les murs de Paris. Ils assaillent l'armée chrétienne et repoussent Charles au dedans des murailles. Cela fait, ils reviennent à leur première querelle. Le roi d'Afrique laisse à Doralice le choix entre Mandricard et Rodomont. Ce dernier est repoussé, et part plein de dépit, dans l'intention de s'en retourner en Afrique ; il loge un soir dans une hôtellerie sur les bords de la Saône.*

Souvent les résolutions prises à l'improviste par les dames sont meilleures que celles qu'elles adoptent après avoir longtemps réfléchi. C'est là un don spécial qui leur est propre, parmi tous ceux dont le ciel les a si largement gratifiées. Au contraire, les résolutions des hommes risquent fort de ne pas être bonnes, si une mûre réflexion ne les appuie, ou si on ne les rumine longuement, avec beaucoup de soin et d'application.

La résolution prise par Maugis lui parut bonne, mais elle ne le fut pas en réalité, bien que, comme j'ai dit, elle lui servît à délivrer son cousin Richardet d'un grand péril. Il avait forcé le démon à éloigner Rodomont et le fils du roi Agricant, sans songer qu'ils étaient entraînés vers un lieu où leur présence amènerait la défaite des chrétiens.

S'il avait eu le temps de réfléchir à cela, il est à croire qu'il aurait secouru son cousin sans danger pour la gent chrétienne. Il aurait pu, en effet, ordonner au démon d'emporter la donzelle si loin sur la route du Levant ou du Ponant, qu'on n'en eût plus jamais de nouvelles en France.

De la sorte, ses amants l'auraient suivie, de même qu'ils la suivaient à Paris et en tout autre lieu. Mais, n'ayant pas eu le temps de réfléchir longuement, Maugis ne songea point à cela, et le Malin chassé du ciel, toujours en quête de sang, de carnage et de ruines, prit le chemin par où il espérait apporter le plus vite l'affliction dans l'armée de Charles, son maître ne lui en ayant imposé aucun.

Le palefroi, ayant le démon dans ses flancs, emporta Doralice épouvantée. Fleuves, fossés, bois, marais, ravins ou précipices, rien ne put l'arrêter, jusqu'à ce que, traversant le camp anglo-français, ainsi que l'armée innombrable des ennemis des étendards du Christ, il l'eût remise aux mains de son père, le roi de Grenade.

Rodomont et le fils d'Agrican la suivirent pendant quelque temps le premier jour, l'apercevant, mais de loin ; puis ils ne tardèrent pas à la perdre de vue, et furent obligés de la suivre à la trace, comme le chien suit le lièvre ou le chevreuil. Ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent arrivés au camp, où ils apprirent qu'elle était auprès de son père.

Garde-toi, Charles. Voici que s'apprête à tomber sur toi une telle fureur, que je ne te vois pas en sûreté. Tu ne vas pas seulement avoir à faire à ces deux guerriers. Le roi Gradasse s'est levé, ainsi que Sacripant, pour la perte de ton armée. La Fortune, voulant t'éprouver jusqu'au bout, t'enlève en même temps les deux flambeaux de force et de sagesse qui étaient auprès de toi, et tu restes plongé dans les ténèbres.

Je parle de Roland et de Renaud. L'un, tout plein de fureur et de folie, erre nu, par la plaine et par la montagne, à ciel découvert, sous la pluie, le froid et le chaud. L'autre, à peine un peu plus sain d'esprit, t'a quitté au moment où tu avais le plus

besoin de son aide. Ne trouvant point Angélique à Paris, il est parti ; et il va, cherchant ses traces.

Un vieillard, enchanteur rusé, comme je vous l'ai dit tout d'abord, lui a fait croire, par une fantastique erreur, qu'Angélique s'en allait en compagnie de Roland. Le cœur mordu de la plus grande jalousie que jamais amant ait éprouvée, il vint à Paris. À peine arrivé à la cour, son mauvais destin le fit envoyer en Bretagne.

Après la bataille dont tout l'honneur lui revint, et où il avait réussi à enfermer Agramant dans son camp, il était retourné à Paris. Là, il avait fouillé tous les monastères de femmes, les maisons, les châteaux. Amant infatigable, il aurait trouvé sa maîtresse, si elle avait été dans ces murs. Voyant enfin que ni elle ni Roland ne s'y trouvaient, il partit avec la ferme volonté de les chercher tous les deux.

Il pensa d'abord que Roland jouissait d'elle, au sein des fêtes et des jeux, dans ses châteaux d'Anglante et de Blaye. Il y courut, mais il ne la trouva dans aucun de ces deux endroits. Il retourna alors à Paris, comptant saisir bientôt le paladin à son retour, car il ne pouvait prolonger son absence loin de l'armée sans encourir un blâme sévère.

Renaud séjourna un jour ou deux dans la cité. Puis, Roland ne revenant pas, il reprit ses recherches, tantôt vers Anglante, tantôt vers Blaye, toujours en quête d'apprendre des nouvelles d'Angélique ; chevauchant de nuit et de jour, à la fraîcheur de l'aube ou à l'heure ardente de midi, il fit, sous la lumière du soleil et de la lune, non pas une fois, mais deux cents fois ce chemin.

Mais l'antique ennemi, celui qui poussa Ève à lever la main vers le fruit défendu, jeta un jour ses yeux livides du côté de Charles, et voyant que le brave Renaud était loin de lui, com-

prenant quel carnage on pouvait faire en ce moment de l'armée des chrétiens, il conduisit vers eux tout ce qu'il y avait de meilleur parmi les chevaliers sarrasins.

Il inspira au roi Gradasse et au brave roi Sacripant, qui étaient devenus compagnons d'armes au sortir du château enchanté d'Atlante, le désir de venir au secours des troupes assiégées d'Agramant, et d'anéantir l'armée de l'empereur Charles. Il les conduisit lui-même par des chemins inconnus qui abrégèrent leur voyage.

Il chargea un des siens de pousser Rodomont et Mandricard sur les traces de Doralice emportée par son camarade. Il en envoya également un autre pour presser Marphise et le vaillant Roger. Toutefois il recommanda à celui qui devait conduire ces deux derniers de retenir un peu la bride, afin qu'ils n'arrivassent pas en même temps que les autres.

Marphise et Roger furent conduits de façon à arriver une demi-heure en retard. L'ange noir, dans son désir d'écraser les chrétiens, prévit que la dispute pour la possession du destrier pourrait bien contrarier ses desseins. Et cette dispute se serait infailliblement renouvelée, si Roger et Rodomont étaient arrivés en même temps.

Les quatre premiers se rencontrèrent ensemble à un endroit d'où ils pouvaient voir les tentes de l'armée assiégée et celles des assiégeants dont le vent agitait les bannières. Ils tinrent un instant conseil, et conclurent qu'ils devaient, en dépit de l'obstacle que leur opposait Charles, secourir le roi Agramant, et le délivrer du cercle où il était enfermé.

Serrés les uns contre les autres, ils s'élancent au beau milieu des logements de l'armée chrétienne, criant : Afrique ! Espagne ! et faisant voir ainsi qu'ils sont païens. On entend par tout le camp retentir le cri : Aux armes, aux armes ! Mais, aux

premiers coups, un grand nombre de soldats s'enfuient en déroute avant même d'avoir été attaqués.

L'armée chrétienne, mise sens dessus dessous par ce tumulte, s'agite sans comprendre ce qui se passe. Elle croit d'abord que c'est une des alertes habituelles des Suisses ou des Gascons. Mais comme la plupart des soldats ignorent la vérité, chaque nation se forme en bataille, les unes au son du tambour, les autres au son de la trompette. La rumeur est grande et rebondit jusqu'au ciel.

Le magnanime empereur, entièrement armé, fors la tête, a près de lui ses paladins. Il accourt, et s'informe de ce qui a mis ainsi les escadrons en désordre. Il menace les fuyards et les arrête. Il voit qu'un grand nombre d'entre eux sont blessés au visage et à la poitrine ; d'autres ont la tête et la gorge ruisselantes de sang ; d'autres enfin s'en reviennent avec une main ou un bras coupés.

Il pousse plus avant ; une multitude de guerriers gisent à terre, baignant dans un horrible lac vermeil, formé de leur propre sang. Ni médecin ni magicien ne sauraient les rendre à la vie. Charles voit, cruel spectacle, les têtes, les bras, les jambes, séparés des troncs. Partout, depuis les premières jusqu'aux dernières tentes, il ne rencontre que des morts.

La petite troupe, digne d'une éternelle renommée, avait laissé sur son passage cette longue trace sanglante, comme un témoignage à jamais mémorable pour l'univers. Charles s'avance, contemplant la cruelle boucherie ; plein de stupeur, de colère et d'indignation, il va, pareil à celui dont la maison a été frappée par la foudre, et qui cherche de tous côtés parmi les décombres.

Ce premier secours n'était pas encore arrivé jusqu'aux remparts qui protégeaient le camp du roi africain, lorsque Mar-

phise et l'impétueux Roger survinrent d'un autre côté. Le digne couple, après avoir jeté une fois ou deux les yeux autour de lui, comprit bien vite quel était le plus court chemin pour secourir son souverain assiégé, et s'élança soudain.

Lorsqu'on a mis le feu à la mine, la flamme, libre, ardente, court le long du sillon noir tracé par la poudre, si rapide que l'œil peut à peine la suivre, puis l'on entend le bruit de l'écroulement des durs rochers et des murs épais qui retombent brisés. Tel fut le fracas que produisirent Roger et Marphise en entrant dans la bataille.

De long et de large, ils commencèrent à fendre les têtes, à tailler les bras et les épaules dans ces foules trop lentes à s'enfuir et à leur débarrasser la voie. Quiconque a vu la tempête battre le versant d'une montagne ou d'une vallée, tandis qu'elle épargne l'autre versant, peut se représenter le chemin que les deux guerriers s'ouvrirent à travers tant de gens.

Un grand nombre qui s'étaient dérobés par la fuite aux coups de Rodomont et de ses compagnons rendaient déjà grâce à Dieu qui leur avait octroyé des jambes si promptes et des pieds si agiles. Mais, en venant donner du front et de la poitrine contre Marphise et Roger, ils virent bien, les malheureux, que l'homme, qu'il s'arrête ou qu'il fuie, ne peut éviter sa destinée.

Celui qui échappe à un danger retombe dans un autre, et paye le tribut de chair et d'os. Ainsi le timide renard, croyant s'échapper, tombe avec ses petits dans la bouche du chien, après avoir été chassé de son ancienne tanière par le paysan voisin qui l'a adroitement fait déloger, grâce au feu et à la fumée, du seul endroit où il n'eût rien à craindre.

Marphise et Roger pénètrent dans l'enceinte du camp des Sarrasins. Là, tous ceux qu'ils viennent sauver, les yeux levés au ciel, remercient Dieu de leur arrivée. On n'y a plus peur des pa-

ladins ; le plus faible païen en défie un cent, et l'on décide que, sans prendre le moindre repos, on retournera porter le carnage dans leur camp.

Les cornets, les trompettes, les cloches mauresques emplissent le ciel de sons formidables. On voit, dans les airs, trembler aux vents les bannières et les gonfalons. D'un autre côté, les capitaines de Charles rangent auprès des Allemands et des Bretons les troupes de France, d'Italie et d'Angleterre, et la mêlée, âpre et sanglante, recommence.

La force du terrible Rodomont, celle du furieux Mandricard, du brave Roger, source inépuisable de vaillance, du roi Gradasse si fameux dans le monde ; l'intrépide physionomie de Marphise, celle du roi de Circassie à nulle autre seconde, forcèrent le roi de France à regagner Paris aux cris de : Saint Jean et saint Denis !

Ces chevaliers et Marphise déployèrent un élan si invincible, une si admirable puissance, qu'on ne saurait s'en faire une idée, seigneur, loin que cela se puisse décrire. Par là, vous pouvez Juger combien de gens furent occis dans cette journée, et quel cruel revers éprouva le roi Charles, d'autant plus que vinrent bientôt à la rescousse Ferragus et plus d'un Maure fameux.

Beaucoup de chrétiens, dans leur empressement à fuir, se noyèrent dans la Seine, car le pont ne pouvait suffire à faire passer une telle multitude. Ayant la mort devant et derrière eux, ils souhaitaient d'avoir des ailes comme Icare. Excepté Ogier et le marquis de Vienne, tous les paladins furent faits prisonniers. Olivier revint blessé sous l'épaule droite ; Ogier, la tête fendue.

Et si, comme Renaud et Roland, Brandimart eût abandonné la partie, Charles, en pleine déroute, aurait été chassé de Paris, si même il avait pu sortir vivant de cette fournaise. Brandimart fit tout son possible pour arrêter les Sarrasins, et quand il

se vit impuissant, il céda devant leur furie. Ainsi la Fortune sourit à Agramant qui assiégea Charles une seconde fois.

Les cris et les plaintes des veuves, des enfants orphelins, des vieillards aveugles, s'élevant au-dessus de cette atmosphère morbide, montent jusqu'à l'éternelle sérénité où siège Michel, et lui font voir que le peuple fidèle est la proie des loups et des corbeaux, et que les guerriers de France, d'Angleterre et d'Allemagne couvrent au loin la campagne.

Le visage de l'Ange bienheureux se colore de rougeur. Il lui semble que le souverain Créateur a été mal obéi, et il se plaint d'avoir été trompé, trahi par la Discorde perfide. Il lui avait commandé d'exciter des querelles entre les païens, et ses ordres ont été mal exécutés. À voir le résultat, il semble qu'on a fait tout le contraire de ce qu'il avait ordonné.

Comme un serviteur fidèle qui, doué de plus de zèle que de mémoire, s'aperçoit qu'il a oublié la chose qu'il devait avoir à cœur plus que sa propre vie, et qui s'empresse de réparer son erreur avant que son maître n'en ait connaissance, ainsi l'Ange ne veut point reparaître devant Dieu avant d'avoir rempli sa mission.

Il dirige son vol vers le monastère où il a vu plusieurs autres fois la Discorde. Il la trouve assise au chapitre assemblé pour l'élection des dignitaires. Elle prenait plaisir à voir les bréviaires voler à la tête des moines. L'Ange la saisit par les cheveux, et la roue de coups de pied et de coups de poing.

Il lui rompt sur la tête, sur le dos et sur les bras, le manche d'une croix. La misérable crie merci de toutes ses forces, et embrasse les genoux du divin messager. Michel ne la laisse pas avant de l'avoir chassée devant lui jusque dans le camp du roi d'Afrique. Alors il lui dit : « Attends-toi à un traitement pire, si je te vois encore hors de ce camp. »

Bien que la Discorde ait le dos et les bras rompus, comme elle craint de se trouver une autre fois sous cette averse de coups, comme elle redoute la fureur de Michel, elle court prendre ses soufflets, et redoublant les feux déjà allumés, en allumant de nouveaux, elle fait jaillir de tous les cœurs un immense incendie de colère.

Elle embrase tellement Rodomont, Mandricard et Roger, qu'à peine les païens victorieux sont-ils délivrés de Charles, les trois chevaliers s'en viennent ensemble devant le roi maure. Ils lui racontent leurs différends ; ils lui en disent la cause et l'objet ; puis ils s'en remettent à lui pour décider lesquels d'entre eux doivent combattre les premiers.

Marphise expose aussi son cas, et dit qu'elle veut finir le combat qu'elle a commencé avec le Tartare. Ayant été provoquée par lui, elle ne veut ni céder son tour à un autre, ni différer le combat d'un jour, d'une heure. Elle insiste vivement pour que la bataille avec le Tartare lui soit accordée avant les autres.

Rodomont n'est pas moins résolu à avoir le premier le champ libre, afin de terminer avec son rival la querelle qu'il a interrompue pour venir au secours du camp africain, et qu'il a dû suspendre jusqu'à ce moment. Roger l'interrompt, et dit qu'il a souffert trop longtemps que Rodomont détienne son destrier, pour qu'il ne se batte pas le premier avec lui.

Pour surcroît d'embarras, le Tartare s'avance à son tour, et nie que Roger ait le moindre droit de porter l'aigle aux ailes blanches. Il est tellement furieux de colère et de rage, qu'il veut, si les trois autres y consentent, vider les querelles d'un seul coup. Et il ne serait pas démenti par les trois autres, si le roi donnait son consentement.

Le roi Agramant, par prières et bonnes raisons, fait tout ce qu'il peut pour ramener la paix entre eux. Enfin, quand il voit qu'ils restent sourds à ses observations et qu'ils ne veulent consentir à aucune paix, à aucune trêve, il leur dit d'attendre au moins qu'il ait assigné à chacun son rang pour combattre, et il pense que le meilleur parti à prendre est de tirer au sort.

Il fait préparer quatre billets ; sur l'un sont écrits les noms de Mandricard et de Rodomont ; sur l'autre ceux de Roger et de Mandricard ; le troisième porte les noms de Rodomont et de Roger ; le quatrième, ceux de Marphise et de Mandricard. Puis, il s'en remet à la décision de l'inconstante déesse. Le premier billet sortant est celui du roi de Sarze et de Mandricard.

Les noms de Mandricard et de Roger viennent en second ; ceux de Roger et de Rodomont sortent après, et le billet qui reste est celui de Marphise et de Mandricard. La dame semble fort contrariée de ce résultat, et Roger ne paraît pas plus content qu'elle. Il connaît la force des deux premiers combattants ; il sait que leur combat peut se terminer de façon qu'il ne reste plus rien à faire ni à lui ni à Marphise.

Non loin de Paris s'étendait un emplacement d'un mille environ de tour. Une chaussée peu élevée l'entourait de toutes parts, comme si c'eût été un amphithéâtre. Un château s'y élevait jadis, mais le fer et la flamme avaient renversé ses murs et ses toits. On peut en voir un semblable sur la route qui va de Parme à Borgo.

Ce fut en cet endroit qu'on établit la lice. On entoura de pieux un espace suffisant, auquel on donna une forme carrée, en ménageant deux portes, selon l'usage. Le jour marqué par le roi pour le combat étant arrivé, et les chevaliers persistant dans leur intention, leurs tentes furent dressées de chaque côté, en dehors des barrières.

Dans la tente qui s'élève du côté du Ponant, se tient le roi d'Alger, à la stature de géant. L'ardent Ferragus et Sacripant lui mettent sur le dos la cuirasse en écailles de serpent. Le roi Gradasse et l'illustre Falsiron sont de l'autre côté de la lice, dans la tente dressée au Levant, occupés à endosser de leurs propres mains les armes troyennes au successeur du roi Agrican.

Le roi d'Afrique, ayant à ses côtés le roi d'Espagne, est assis sur un tribunal spacieux et élevé. Près de lui se tiennent Stordilan et les autres chefs que révère l'armée païenne. Heureux ceux qui peuvent trouver sur la chaussée, ou à la cime des arbres, une place d'où ils dominent la plaine ! Grande est la foule qui de tous côtés ondoie autour de la barrière extérieure.

Près de la reine de Castille, on voit les reines, les princesses et les nobles dames d'Aragon, de Grenade, de Séville et des pays qui confinent aux colonnes de l'Atlantide. Parmi elles est assise la fille de Stordilan. Son vêtement consiste en deux riches draperies, l'une d'un rouge pâle, l'autre verte ; la première semble avoir perdu sa couleur, tellement elle tire sur le blanc.

Marphise porte un vêtement court, convenant à la fois à une dame et à une guerrière. C'est ainsi que le Thermodon dut voir autrefois Hippolyte et ses compagnes[4]. Déjà le héraut portant sur sa cotte d'armes la devise du roi Agramant, est entré dans le camp, pour rappeler le règlement qui défend aux spectateurs de prendre parti, de fait ni de parole, pour l'un des combattants.

La foule épaisse est dans l'attente du combat qu'elle appelle de tout son cœur, et parfois se plaint du retard que mettent à paraître les deux fameux chevaliers. Soudain une grande ru-

---

**4** Fleuve de Cappadoce qui se jetait dans le Pont-Euxin, et sur les bords duquel habitaient les Amazones. C'est probablement celui que les cartes modernes désignent sous le nom de *Thermeh*.

meur qui ne fait que s'accroître s'élève de la tente de Mandricard. Or vous saurez, seigneur, que c'est le vaillant roi de Séricane et le farouche Tartare qui produisent ce tumulte et qui poussent ces cris.

Le roi de Séricane, ayant entièrement armé de ses mains le roi de Tartarie, s'apprêtait à lui attacher au flanc l'épée qui avait jadis appartenu à Roland, lorsqu'il vit, écrit sur le pommeau, le nom de Durandal, et la devise habituelle d'Almonte. Cette épée avait été ravie au malheureux Almonte, aux bords d'une fontaine près d'Aspromonte, par Roland, tout jeune encore.

En la voyant, Gradasse fut convaincu que c'était cette épée si fameuse du seigneur d'Anglante, pour la possession de laquelle il avait équipé la plus grande flotte qui eût jamais quitté le Levant, conquis le royaume de Castille, et vaincu la France peu d'années auparavant. Mais il ne put comprendre par quel hasard Mandricard l'avait actuellement en sa possession.

Il lui demanda si c'était par force ou par traité qu'il l'avait enlevée au comte, où et quand. Mandricard lui dit qu'il avait soutenu une grande bataille avec Roland, pour avoir cette épée, et que celui-ci avait feint d'être fou, « espérant ainsi, ajouta-t-il, dissimuler la peur que lui inspirait la lutte qu'il aurait eue à soutenir contre moi, tant qu'il aurait gardé l'épée. »

Il dit qu'il avait imité le castor qui se coupe lui-même les parties génitales, à l'aspect du chasseur, car il sait qu'on ne le recherche pas pour autre chose. Gradasse ne l'écouta pas jusqu'à la fin ; il dit : « Je ne veux la donner ni à toi, ni à d'autres. Pour elle, j'ai dépensé tant d'or, j'ai supporté tant de fatigues, j'ai exterminé tant de gens, qu'elle m'appartient à bon droit.

» Songe à te munir d'une autre épée, car je veux celle-ci, et cela ne doit pas t'étonner. Que Roland soit sage ou fou, j'entends m'en emparer partout où je la retrouve. Toi, tu l'as

volée sans témoin sur la route. Moi, je te la disputerai ici. Mon cimeterre te dira mes raisons, et nous irons au jugement dans l'arène.

» Il faut que tu la gagnes avant de t'en servir contre Rodomont. C'est un vieil usage, qu'avant d'affronter la bataille un chevalier doit payer ses armes. » « Il n'est pas de son plus doux à mon oreille – répondit le Tartare en élevant le front – que d'entendre quelqu'un me défier à la bataille. Mais fais que Rodomont y consente.

» Fais que le roi de Sarze te cède la première place, et se contente pour lui de la seconde, alors tu peux être certain que je te répondrai à toi et à tout autre. » Roger s'écria : « Je n'entends pas qu'on change rien au pacte qui a été conclu et que le sort soit de nouveau consulté. Que Rodomont descende le premier en champ clos, ou bien que sa querelle ne se vide qu'après la mienne.

» Si le raisonnement de Gradasse doit prévaloir, c'est-à-dire si avant de se servir de ses armes il faut les gagner, tu ne dois pas porter mon aigle aux blanches ailes avant de m'en avoir désarmé. Mais puisque j'ai consenti au traité, je ne veux pas revenir sur ma parole : la seconde bataille sera pour moi, si la première reste acquise au roi d'Alger.

» Si vous troublez en partie l'ordre du combat, je le troublerai totalement, moi. Je n'entends pas te laisser ma devise, si tu ne la disputes pas à moi-même sur-le-champ. » « Vous seriez Mars l'un et l'autre – répondit Mandricard furieux – que ni l'un ni l'autre vous ne seriez capables de m'empêcher de me servir de la bonne épée, ou de cette noble devise. »

Et, poussé par la colère, il s'avance le poing fermé vers le roi de Séricane et lui frappe si rudement la main droite, qu'il lui fait lâcher Durandal. Gradasse, ne s'attendant pas à une telle

audace, à une telle folie, est si surpris, qu'il reste tout interdit, et que la bonne épée lui est enlevée.

À un tel affront, son visage s'allume de vergogne et de colère ; on dirait qu'il jette du feu. L'injure lui est d'autant plus sensible, qu'elle lui est faite dans un lieu si public. Affamé de vengeance, il recule d'un pas pour tirer son cimeterre. Mandricard a une telle confiance en lui-même, qu'il défie aussi Roger au combat.

« Venez donc tous deux ensemble, et que Rodomont vienne faire le troisième ; viennent l'Afrique, l'Espagne et toute la race humaine ; je ne suis pas homme à baisser jamais le front. » Ainsi disant, il fait tournoyer l'épée d'Almonte, assure son écu à son bras, et se dresse, dédaigneux et fier, en face de Gradasse et du brave Roger.

« Laisse-moi – disait Gradasse – le soin de guérir celui-ci de sa folie. » « Pour Dieu – disait Roger – je ne te le laisse pas, car il faut que ce combat soit à moi. Toi, reste en arrière. » « Restes-y toi-même, » criaient-ils tous deux à la fois, ne voulant point se céder le pas. Cependant la bataille s'engagea entre les trois adversaires, et elle aurait abouti à un terrible carnage,

Si plusieurs des assistants ne s'étaient interposés entre ces furieux, et cela un peu trop sans réfléchir, car ils apprirent à leurs dépens ce qu'il en coûte de s'exposer pour sauver les autres. Le monde entier n'aurait pas séparé les combattants, si le fils du fameux Trojan n'était venu, accompagné du roi d'Espagne. À leur aspect, tous s'inclinèrent avec un profond respect.

Agramant se fit exposer la cause de cette nouvelle et si ardente querelle. Puis il s'efforça de faire consentir Gradasse à ce que Mandricard se servît, pour cette journée seulement, de

l'épée d'Hector, et jusqu'à ce qu'il eût vidé son grave différend avec Rodomont.

Pendant que le roi Agramant s'étudie à les apaiser, et raisonne tantôt l'un, tantôt l'autre, le bruit d'une nouvelle altercation entre Sacripant et Rodomont s'élève de l'autre tente. Le roi de Circassie, comme il a été dit plus haut, assistait Rodomont. Aidé de Ferragus, il lui avait endossé les armes de son aïeul Nemrod.

Puis ils étaient venus tous ensemble à l'endroit où le destrier mordait son riche frein qu'il couvrait d'écume. Je parle du bon Frontin, au sujet duquel Roger s'était mis si fort en colère. Sacripant, à qui avait été commis le soin d'amener en champ clos un tel chevalier, avait regardé avec soin si le destrier était bien ferré, et s'il était harnaché convenablement.

L'ayant examiné plus attentivement, certains signes particuliers, ses allures sveltes et dégagées, le lui firent reconnaître, sans qu'il pût conserver le moindre doute, pour son destrier Frontalet qui jadis lui était si cher, et pour lequel il avait eu à soutenir autrefois mille querelles. Plus tard, ce destrier lui ayant été volé, il en fut tellement affligé que, pendant longtemps, il ne voulut plus aller qu'à pied.

Brunel le lui avait volé devant Albraca[5], le même jour où il déroba l'anneau à Angélique, le cor et Balisarde à Roland, et l'épée à Marphise. Le même Brunel, de retour en Afrique, avait donné Balisarde et le cheval à Roger, qui avait appelé ce dernier du nom de Frontin.

Quand le roi de Circassie eut reconnu qu'il ne se trompait pas, il se retourna vers le roi d'Alger et lui dit : « Sache, seigneur, que c'est là mon cheval. Il m'a été volé à Albraca. Je ne

---

**5** Voir Boïardo, *Orlando innamorato,* livre II, chant V.

manquerais pas de témoins pour le prouver, mais comme ils sont tous fort loin, si quelqu'un le nie, je suis prêt à soutenir, les armes à la main, la vérité de mes paroles.

» Je suis très content, puisqu'en ces derniers jours nous avons été compagnons d'armes, de te prêter aujourd'hui ce cheval, car je vois bien que tu ne pourrais rien faire sans lui, à condition cependant que tu reconnaîtras par traité qu'il est à moi et que je te l'ai prêté. Autrement, ne pense pas l'avoir ; à moins de combattre sur-le-champ avec moi pour sa possession. »

Rodomont, qui ne connut jamais de chevalier plus orgueilleux que lui dans le métier des armes, et dont aucun guerrier de l'antiquité n'égala la force et le courage, répondit : « Sacripant, tout autre que toi qui oserait me parler de la sorte s'apercevrait bien vite à ses dépens qu'il eût mieux valu pour lui naître muet.

» Mais eu égard à la camaraderie qui, comme tu l'as dit, s'est établie depuis peu entre nous, je me contente de t'avertir de remettre à plus tard cette entreprise, jusqu'à ce que tu aies vu le résultat de la bataille qui va se livrer tout à l'heure entre le Tartare et moi. J'espère, grâce à l'exemple que tu en recevras, que tu me diras de bon cœur : Garde le destrier. »

« C'est peine perdue que d'être courtois avec toi – dit le Circassien plein de colère et de dédain – Mais je te dis maintenant plus clair et plus net que tu n'aies plus à compter sur ce destrier. Je t'en empêcherai, moi, tant que ma main pourra soutenir mon épée vengeresse. Et j'y emploierai jusqu'aux ongles et jusqu'aux dents, si je ne peux, l'empêcher autrement. »

Des paroles, ils en vinrent aux injures, aux cris, aux menaces, à la bataille, qui, excitée par la colère, s'alluma plus vite que la paille ne s'enflamme au contact du feu. Rodomont avait son haubert et tout le reste de ses armes ; Sacripant n'avait ni cui-

rasse ni cotte de mailles, mais il s'escrimait si bien de son épée, qu'il s'en couvrait tout entier.

La puissance et la férocité de Rodomont, bien qu'infinies, étaient tenues en échec par le coup d'œil et la dextérité qui doublaient les forces de Sacripant. La roue qui écrase le grain ne tourne pas plus vite sur la meule que ne faisait Sacripant, bondissant de çà, de là, partout où il était besoin.

Mais Ferragus, mais Serpentin, prompts à tirer l'épée, se jetèrent entre eux, suivis du roi Grandonio, d'Isolier et de beaucoup d'autres seigneurs de l'armée maure. C'étaient là les rumeurs entendues dans l'autre tente par ceux qui s'efforçaient en vain d'accorder le Tartare avec Roger et le roi de Séricane.

C'est là que fut rapporté au roi Agramant comment, pour un destrier, Rodomont et Sacripant avaient commencé un âpre et rude assaut. Le roi, troublé de tant de discordes, dit à Marsile : « Veille ici à ce que la querelle ne s'envenime pas davantage avec ces guerriers, pendant que je vais apaiser l'autre contestation. »

Rodomont, voyant le roi son maître, contient son orgueil et fait un pas en arrière. Le roi de Circassie recule avec non moins de respect, à l'arrivée d'Agramant. Celui-ci, d'un air royal, et d'une voix grave et imposante, demande la cause d'une telle colère. Après avoir écouté leurs explications, il cherche à les mettre d'accord, mais il n'y parvient pas.

Le roi de Circassie ne veut pas que le roi d'Alger reste plus longtemps en possession de son destrier, s'il ne condescend à le prier de le lui prêter. Rodomont, orgueilleux comme toujours, lui répond : « Ni le ciel, ni toi, ne ferez que je m'abaisse à demander à d'autres ce que je peux avoir par ma seule force. »

Le roi demande au Circassien quels droits il a sur le cheval, et comment il lui fut enlevé. Sacripant lui rapporte le fait de point en point, et il ne peut s'empêcher de rougir, en racontant que le subtil larron, l'ayant surpris dans une rêverie profonde, avait soulevé sa selle sur quatre piquets et lui avait enlevé le destrier nu, sous lui.

Marphise était accourue aux cris, avec les autres. Aussitôt qu'elle entendit parler du vol du cheval, son visage se troubla. Elle se souvint qu'elle-même avait perdu son épée ce jour-là, et elle reconnut le destrier qu'elle avait vu s'enfuir loin d'elle comme s'il avait eu des ailes. Elle reconnut aussi le bon roi Sacripant, ce qu'elle n'avait pas fait jusque-là.

Ceux qui l'entouraient, et qui avaient souvent entendu Brunel se vanter de ce mauvais tour, commencèrent à se tourner vers ce dernier, et indiquaient par leurs gestes que c'était bien lui en effet. Marphise, soupçonneuse, s'informa aux uns et aux autres de ses voisins, et put enfin acquérir la certitude que celui qui lui avait ravi son épée était Brunel.

Elle apprit que, pour le récompenser de ce larcin, pour lequel il aurait mérité qu'on lui passât une corde bien graissée autour du cou, le roi Agramant l'avait élevé au trône de Tingitane, exemple assez étrange. Marphise, rappelant sa vieille indignation, résolut de se venger sur-le-champ, et de punir les railleries et les injures que Brunel lui avait adressées sur la route, après lui avoir dérobé son épée.

Elle se fit lacer son casque par son écuyer, car elle avait déjà sur elle le reste de ses armes. Je ne crois pas que, dans toute sa vie, elle ait été vue plus de dix fois sans son haubert, du jour où, brûlant de s'illustrer, elle se décida à l'endosser. Le casque en tête, elle se dirigea vers les gradins les plus élevés, où Brunel était assis au milieu des premiers seigneurs de la cour.

À peine arrivée près de lui, elle le saisit en pleine poitrine, et l'enleva aussi facilement que l'aigle rapace enlève un poulet dans ses serres crochues. Elle le porta ainsi jusqu'à l'endroit où le fils du roi Trojan cherchait à apaiser la dispute. Brunel, se voyant en de si mauvaises mains, ne cessait de pleurer et de demander merci.

Par-dessus la rumeur, le vacarme, les cris dont tout le camp était pour ainsi dire partout rempli, le bruit que faisait Brunel qui faisait appel tantôt à la pitié, tantôt au secours des assistants, s'entendait si fort, qu'à ses plaintes, à ses hurlements, les soldats accoururent de tous côtés. Arrivée devant le roi d'Afrique, Marphise, l'air altier, lui parla de cette façon :

« Je veux pendre par le col, de mes propres mains, ce larron, ton vassal, parce que le jour même qu'il enleva le cheval de celui-ci, il me vola mon épée. Et si quelqu'un prétend que je ne dis pas la vérité, qu'il s'avance et prononce un seul mot ; en ta présence, je soutiendrai qu'il en a menti et que je fais selon mon devoir.

» Mais comme on pourrait peut-être me reprocher d'avoir choisi pour accomplir cet acte de justice le moment où ceux-ci, les plus fameux parmi tes chevaliers, sont tous engagés dans de graves querelles, je consens à retarder de trois jours la pendaison. Pendant ce temps, vienne qui voudra à son secours. Après ce délai, si personne n'est venu me l'arracher des mains, je le servirai en pâture à mille oiseaux joyeux.

» À trois lieues d'ici, dans cette tour qui s'élève sur la lisière d'un petit bois, je me retire sans autre compagnie qu'une de mes damoiselles et qu'un valet. S'il se trouve quelqu'un d'assez hardi pour vouloir m'enlever ce larron, qu'il vienne, c'est là que je l'attendrai. » Ainsi elle dit, et sans attendre de réponse, elle prend sur-le-champ le chemin du château dont elle avait parlé.

Elle place Brunel devant elle, sur le cou du destrier ; le misérable, qu'elle tient par les cheveux, pleure et crie, et appelle par leur nom tous ceux dont il espère du secours. Agramant reste tellement confus de toutes ces complications, qu'il ne voit plus comment il pourra les faire cesser. Ce à quoi il est le plus sensible, c'est que Marphise lui ait ainsi enlevé Brunel.

Non qu'il l'estime, ou qu'il ait de l'amitié pour lui ; il y a longtemps au contraire qu'il le hait profondément. Souvent il lui est venu à la pensée de le faire pendre, depuis que l'anneau lui a été enlevé. Mais l'acte de Marphise lui semble injurieux pour lui, et son visage s'enflamme de vergogne. Il veut en toute hâte la poursuivre lui-même, et en tirer la plus éclatant et vengeance.

Mais le roi Sobrin, qui est présent, le dissuade de ce projet, en lui disant que ce serait peu convenable à la majesté royale. Quand bien même il aurait la ferme espérance, la certitude de revenir victorieux, il en recueillerait plus de blâme que d'honneur, car on ne manquerait pas de dire qu'il aurait vaincu une femme.

Il recueillerait peu d'honneur, et courrait un grand danger en engageant la bataille avec elle. Le meilleur conseil qu'il puisse lui donner est de laisser pendre Brunel. Et quand il n'aurait qu'à faire un signe de tête pour l'arracher au nœud coulant, il ne devrait pas faire ce signe, afin de ne pas s'opposer à ce que la justice ait son cours.

« Si tu veux avoir satisfaction sur ce point – disait-il – tu peux envoyer à Marphise quelqu'un qui lui promette de ta part que la corde sera mise autour du cou du larron, ce qui lui donnera satisfaction à elle-même. Et si elle s'obstine à se refuser de te le livrer, respecte son désir ; car il ne faut pas que ton amitié protège Brunel ni aucun autre voleur. »

Le roi Agramant se rendit volontiers au raisonnement discret et sage de Sobrin. Il laissa Marphise tranquille, et ne permit pas que personne allât lui faire outrage. Il ne voulut pas non plus envoyer vers elle. Il s'y résigna, Dieu sait avec quel effort, afin de pouvoir apaiser de plus graves querelles et de purger son camp de toutes ces rumeurs.

La folle Discorde rit de tout cela, car elle ne craint plus que désormais paix ni trêve puisse se conclure. Elle court de çà, de là, dans tout le camp, sans prendre un seul instant de repos. L'Orgueil l'accompagne en dansant de joie, et porte aussi au feu le bois et la nourriture. Leur cri de triomphe monte jusqu'au royaume céleste, et porte à Michel le témoignage de leur victoire.

À cette voix retentissante, à cet horrible cri, Paris trembla et les eaux de la Seine se troublèrent. Le son retentit jusqu'à la forêt des Ardennes, où, de terreur, toutes les bêtes désertèrent leur tannière. Les Alpes, les Cévennes, les rivages de Blaye, d'Arles et de Rouen l'entendirent, ainsi que le Rhône, la Saône, la Garonne et le Rhin. Les mères en serrèrent leurs enfants sur leur sein.

Ils sont cinq chevaliers qui ont résolu de vider leur querelle chacun le premier, et leurs prétentions sont tellement enchevêtrées l'une dans l'autre, qu'Apollon lui-même ne s'en tirerait pas. Le roi Agramant commence par essayer de débrouiller la première altercation qui s'est élevée entre le roi de Tartarie et l'Africain, au sujet de la fille du roi Stordilan.

Le roi Agramant court de celui-ci à celui-là, pour les mettre d'accord ; il parle à plusieurs reprises à chacun, comme un souverain animé par la justice, comme un frère dévoué. Mais il les trouve tous les deux sourds à tous ses raisonnements, indomptables et rebelles à l'idée que la dame, cause de leur différend, doive rester à l'un au détriment de l'autre.

Il s'avise à la fin d'un moyen qui lui paraît le meilleur et qui en effet satisfait les deux amants ; c'est de donner pour mari à la belle dame celui qu'elle choisira elle-même. Quand elle aura prononcé, on ne pourra plus revenir en arrière, ni passer outre. Le compromis plaît à l'un et à l'autre, car chacun d'eux espère que le choix lui sera favorable.

Le roi de Sarze aimait Doralice bien longtemps avant Mandricard, et celle-ci lui avait accordé toutes les faveurs permises à une dame honnête. Il se flatte que le choix qui peut le rendre heureux tombera sur lui. Il n'est pas seul à concevoir cette croyance, car toute l'armée sarrasine pense comme lui.

Chacun connaissait les exploits qu'il avait déjà accomplis pour elle dans les joutes, dans les tournois, dans les combats. Tous disent qu'en acceptant un tel arrangement Mandricard s'abuse et se trompe. Mais celui-ci, qui a passé plus d'un bon moment en tête-à-tête avec Doralice, pendant que le soleil était caché sous terre, et qui sait les chances certaines qu'il a en main, se rit du vain jugement du populaire.

Les deux illustres rivaux ratifient leur convention entre les mains du roi, puis on va trouver la donzelle, et elle, abaissant ses yeux pleins de vergogne, avoue que c'est le Tartare qui lui est le plus cher. Tous restent stupéfaits, et Rodomont en est si étonné, si éperdu, qu'il n'ose lever le front.

Mais quand la colère a chassé cette honte qui lui a envahi le visage, il traite la décision d'injuste et de non avenue. Saisissant son épée qui pend à son côté, il s'écrie, en présence du roi et des autres, qu'il entend que ce soit elle qui gagne sa cause ou la lui fasse perdre, et non l'arbitrage d'une femme légère, toujours portée vers ce qu'elle doit faire le moins.

Mandricard est déjà debout, disant : « Qu'il en soit comme tu voudras. Avant que ton navire entre au port, il aura à parcourir une longue traite sur l'Océan. » Mais Agramant donne tort à Rodomont et déclare qu'il ne peut plus appeler Mandricard au combat pour cette querelle. Il fait ainsi tomber sa fureur.

Rodomont, qui se voit en un même jour atteint d'un double affront devant tous ces seigneurs, l'un venant de son roi auquel il doit céder par respect, l'autre venant de sa dame, ne veut pas rester un instant de plus dans ces lieux. Parmi ses nombreux serviteurs, il se contente d'en prendre deux avec lui, et il s'éloigne des logements mauresques.

De même que le taureau, obligé d'abandonner la génisse au vainqueur, s'éloigne plein de dépit, fuit loin des pâturages, et cherche dans les forêts et sur les rives les plus solitaires les endroits arides qu'il ne cesse de faire retentir jour et nuit de ses mugissements, sans pouvoir calmer l'amoureuse rage ; ainsi, terrassé par sa grande douleur, s'éloigne le roi d'Alger, renié par sa dame.

Roger veut tout d'abord le suivre, pour lui reprendre son bon destrier, en vue duquel il a déjà revêtu ses armes. Mais il se souvient de Mandricard avec qui il doit se battre. Il laisse donc aller Rodomont, et revient sur ses pas, afin d'entrer dans la lice avec le Tartare, avant que le roi de Séricane n'y descende lui-même vider sa querelle au sujet de Durandal.

Se voir enlever Frontin sous ses yeux et ne pouvoir l'empêcher lui est fort pénible, mais il est fermement résolu à reconquérir son cheval, dès qu'il aura mis fin à son entreprise avec Mandricard. Quant à Sacripant, qui n'est pas retenu par un engagement comme Roger, et qui n'a pas autre chose à faire, il s'élance sur les traces de Rodomont.

Et il l'aurait eu bientôt rejoint, sans une aventure imprévue qui se présenta sur son chemin et qui, le retenant jusqu'au soir, lui fit perdre les traces qu'il suivait. Il vit une dame qui était tombée dans la Seine et qui allait y périr, s'il ne lui avait pas aussitôt porté secours. Il sauta dans l'eau et l'en retira.

Puis, quand il voulut remonter en selle, il s'aperçut que son destrier ne l'avait pas attendu, et il dut le poursuivre jusqu'au soir, car le malin cheval ne se laissa point prendre facilement. Il parvint enfin à le rattraper ; mais alors il ne put revenir au sentier dont il s'était fort écarté. Il erra par monts et par vaux plus de deux cents milles avant de retrouver Rodomont.

Quand il le retrouva, il y eut bataille, au grand désavantage de Sacripant. Je ne dirai pas, pour le moment, comment il perdit son cheval et comment il fut fait prisonnier ; j'ai à vous raconter auparavant avec quel dépit, avec quelle colère contre sa dame et contre le roi Agramant, Rodomont s'était éloigné du camp, et ce qu'il dit contre l'une et contre l'autre.

Partout où passait le dolent Sarrasin, il embrasait l'air de ses soupirs enflammés. Écho, touché de pitié, lui répondait parfois, caché sous les roches creuses. « Ô cœur de la femme – disait-il – comme tu changes vite, comme tu portes facilement ta foi à de nouveaux amants ! Infortuné, malheureux qui croit en toi !

» Ni le long servage, ni le grand amour dont tu as eu mille preuves manifestes, n'ont pu retenir ton cœur, ou faire au moins qu'il ne changeât pas si promptement. Ce n'est point parce que je te parais inférieur à Mandricard que tu me délaisses ; je ne puis trouver d'autre raison à mon infortune, sinon que tu es femme.

» Ô sexe plein de scélératesse, je crois que Nature et Dieu t'ont mis au monde pour punir d'une faute grave l'homme qui,

sans toi, aurait vécu heureux. C'est aussi dans cette intention qu'ont été créés le serpent funeste, le loup et l'ours ; c'est pour cela que l'air est fécond en mouches, en guêpes, en taons, et que l'herbe et l'ivraie croissent parmi les blés.

» Pourquoi la mère Nature n'a-t-elle pas fait en sorte que l'homme pût naître sans toi, comme la culture fait produire au poirier, au sorbier, au pommier des arbres semblables à chacun d'eux ? Mais la Nature même ne peut rien faire avec mesure. Si je songe au nom dont on la nomme, je vois qu'elle ne peut rien faire de parfait ; puisqu'on la représente comme une femme.

» Ne soyez donc pas si fières et si orgueilleuses, ô femmes, en disant que l'homme est votre fils, car de l'épine naissent aussi les roses, et le lis éclôt sur une herbe fétide. Insupportables, vaniteuses, hautaines ; sans amour, sans foi, sans raison ; téméraires, cruelles, iniques, ingrates, vous êtes nées pour l'éternelle pestilence du monde. »

Tout en proférant ces reproches, et une infinité d'autres, le roi de Sarze cheminait, prodiguant tantôt à voix basse, tantôt sur un ton qui s'entendait au loin, les injures et le blâme au sexe féminin. Il avait certainement tort, car pour une ou deux femmes qui se trouvent être mauvaises, il faut croire qu'il y en a cent de bonnes.

Pour moi, bien que, parmi toutes celles que j'ai aimées jusqu'ici, je n'en aie pas trouvé une seule fidèle, je ne voudrais pas dire qu'elles sont toutes ingrates et perfides. J'aime mieux en rejeter la faute sur mon destin cruel. De nos jours, il y a beaucoup de femmes, et il y en a eu encore davantage avant nous, qui ne donnent et n'ont donné aucun sujet de reproches à l'homme. Mais la Fortune a voulu que, s'il y en a une mauvaise entre cent, je devienne sa proie.

Cependant je veux tellement chercher, avant que je meure ou que mes cheveux blanchissent davantage, qu'un jour peut-être je pourrai dire que j'en ai rencontré une qui m'a gardé sa foi. Si cela m'arrive – et je n'en ai pas perdu l'espoir – je ne me lasserai jamais de la glorifier de mon mieux, par mes paroles et par mes écrits, en vers et en prose.

Le Sarrasin n'avait pas moins d'indignation contre son roi que contre la donzelle. Et à cet égard, il déraisonnait encore en jetant sur Agramant autant de blâme que sur Doralice. Il souhaite voir un tel désastre, une telle tempête se déchaîner sur son royaume, que, dans toute l'Afrique, il ne reste pas debout pierre sur pierre.

Il souhaite qu'Agramant, chassé de son royaume, vive misérable et mendiant, dans les tourments et les luttes ; et que ce soit lui, Rodomont, qui vienne ensuite lui rendre tout ce qu'il a perdu, et le replace sur le trône de ses ancêtres. Il lui montrera ainsi ce qu'on peut attendre d'un serviteur fidèle ; il lui fera voir qu'un ami véritable, qu'il ait raison ou tort, doit être soutenu quand même il aurait tout le monde contre lui.

Ainsi, songeant tantôt à son roi, tantôt à sa dame, le Sarrasin chevauche à grandes journées, le cœur plein de trouble. Il ne s'arrête pas, et accorde peu de repos à Frontin. Le jour suivant, ou l'autre après, il se trouve sur les bords de la Saône. De là, il compte s'acheminer droit vers la mer de Provence, afin de s'embarquer pour rejoindre son royaume en Afrique.

L'une et l'autre rive du fleuve était couverte de barques et de petits navires qui amenaient, de divers pays, des vivres pour l'armée. De Paris, jusqu'aux doux rivages d'Aigues-Mortes et aux frontières d'Espagne, toute la campagne à main droite était en effet au pouvoir des Maures.

Les vivres, transbordés hors des navires, étaient chargés sur des chars et des mules, et conduits sous bonne escorte, à partir du point que les barques ne pouvaient dépasser. Les rives étaient encombrées de troupeaux immenses amenés de contrées lointaines. Leurs conducteurs logeaient chaque soir dans de nombreuses hôtelleries, établies le long de la rivière.

Le roi d'Alger, surpris par la nuit noire et épaisse, accepta l'invitation d'un hôtelier de l'endroit qui l'engagea à descendre chez lui. Après avoir pris soin de son destrier, il s'assit devant une table chargée de mets variés, où on lui servit des vins de Corse et de Grèce, car si le Sarrazin mangeait à la mauresque, il voulait boire à la française.

L'hôte, par la bonne chère et par son visage le plus gracieux, s'efforçait de faire honneur à Rodomont, dont l'aspect lui fit tout de suite comprendre qu'il avait à faire à un homme illustre et rempli de vaillance. Mais celui-ci, dont l'esprit et le cœur étaient ce soir bien loin – car, malgré lui, il songeait toujours à sa dame – ne disait mot.

Le brave hôtelier, l'un des plus avisés qui se fussent jamais vus en France, et qui avait su préserver son auberge et ses biens au milieu de tous ces étrangers ennemis, avait fait appel à plusieurs de ses parents, qui s'étaient empressés de venir l'aider à servir ses pratiques. Aucun d'entre eux n'osait parler, voyant le Sarrasin muet et pensif.

De pensée en pensée, le païen avait laissé son esprit errer bien loin de lui, le visage incliné vers la terre. Enfin, après avoir longtemps gardé le silence, il leva les yeux, soupira comme s'il sortait d'un profond sommeil, se secoua brusquement, et ses regards tombèrent sur l'hôte et sa famille.

Rompant alors le silence, avec un air plus doux et un visage moins troublé, il demanda à l'hôte et aux autres assistants si

quelqu'un d'entre eux avait femme. Comme il lui fut répondu que l'hôte, ainsi que tous les autres, étaient mariés, il leur demanda de nouveau s'ils croyaient que leur femme leur fût fidèle.

Excepté l'hôte, tous répondirent qu'ils croyaient posséder des épouses et chastes et fidèles. L'hôte dit : « Chacun, en cette affaire, croit ce qui lui plaît. Pour moi, je sais que vous vous trompez. Votre crédulité vous aveugle tellement, que j'estime qu'aucun de vous n'a sa raison. Je suis certain que c'est aussi l'avis de ce seigneur, à moins qu'il ne veuille vous faire prendre pour noir ce qui est blanc.

» De même que le phénix est seul de son espèce, il n'y a pas deux femmes fidèles au monde. C'est pourquoi il n'y a qu'un homme qui puisse se dire exempt des tromperies de son épouse. Chacun s'imagine être cet heureux mortel ; chacun pense avoir cueilli la palme. Comment est-il possible que tout le monde ait cette chance, puisqu'elle ne peut être que le lot d'un seul ?

» Je suis tombé moi-même autrefois dans l'erreur où vous êtes, à savoir qu'il existe plus d'une épouse chaste. Mais un gentilhomme de Venise, que ma bonne fortune conduisit ici, me tira d'erreur en me citant de nombreux exemples. Il s'appelait Jean-François Valerio, et son nom n'est jamais sorti de ma mémoire.

» Il connaissait toutes les ruses dont les femmes légitimes et les maîtresses usent d'habitude. Outre sa propre expérience, il savait là-dessus une foule d'histoires modernes et anciennes, par lesquelles il me démontra bien vite que, pauvres ou riches, il n'y en eut jamais de pudiques, ajoutant que si quelques-unes avaient passé pour plus chastes que les autres, c'est qu'elles avaient été plus habiles à se cacher.

» Parmi toutes les histoires qu'il me conta – et il m'en dit tant que je ne pourrais m'en rappeler le tiers – il en est une qui s'est gravée dans ma tête plus profondément qu'une inscription

sur le marbre. Quiconque l'entendrait serait convaincu, comme je le fus et comme je le suis encore, de la scélératesse des femmes. Si cela ne vous déplaît point de l'écouter, seigneur, je vais vous la dire pour les confondre. »

Le Sarrasin répondit : « Quel plus grand plaisir, quel plus grand soulagement pourrais-tu me causer en ce moment, que de me dire une histoire, de me donner un exemple qui vienne confirmer ma propre opinion ? Pour que je puisse mieux t'écouter, et pour que tu racontes plus à ton aise, assieds-toi vis-à-vis de moi, que je te voie en face. » Mais je vous dirai dans le chant qui suit ce que l'hôte fit entendre à Rodomont.

# Chant XXVIII

*ARGUMENT. – L'hôtelier conte à Rodomont l'histoire de Joconde. Rodomont, ayant changé son premier dessein d'aller en Afrique, s'arrête dans une petite chapelle abandonnée où arrive Isabelle avec l'ermite, conduisant les restes mortels de Zerbin. Le païen veut détourner Isabelle de la résolution qu'elle a prise de se retirer du monde, et s'impatiente des remontrances de l'ermite.*

Dames – et vous qui avez les dames en estime – pour Dieu ! ne prêtez pas l'oreille à cette histoire que l'hôte s'apprête à raconter pour déverser sur vous le mépris, l'infamie et le blâme. Une langue si vile ne saurait pas plus vous salir que vous glorifier. C'est du reste une vieille habitude de la part du vulgaire ignorant, de gloser sur chacun, et de parler le plus de ce qu'il comprend le moins.

Laissez ce chant ; mon histoire peut aller sans lui et n'en sera pas moins claire. Turpin l'ayant mis, j'ai cru devoir le mettre aussi, non par malveillance ou jalousie. Car je vous aime ; outre que ma bouche vous l'a déjà dit – et vous savez que je ne fus jamais avare d'éloges pour vous – je vous en ai donné mille preuves. Je vous ai montré que je suis, et que je ne puis être que tout à vous.

Celles qui voudront peuvent donc passer trois ou quatre pages sans les lire. Quant à celles qui tiendront à les connaître, elles feront bien de ne pas leur accorder plus de créance qu'on n'en accorde d'ordinaire aux fables ou à de vaines sornettes. Mais revenons à notre récit. Quand il eut vu le chevalier, en face

duquel il s'était assis, prêt à l'écouter, l'hôtelier commença ainsi son histoire :

« Astolphe, roi des Lombards, auquel son frère laissa le trône pour se faire moine, fut, dans sa jeunesse, doué d'une telle beauté, que peu d'hommes l'égalèrent sur ce point. Le pinceau d'Appelles, de Zeuxis, ou de tout autre peintre plus illustre, en admettant qu'il y en ait eu, aurait eu de la peine à peindre un visage aussi parfait. Il était beau et paraissait tel à tout le monde, mais bien plus encore à lui-même.

» Il s'estimait si fort, non pas tant à cause du rang suprême grâce auquel tous les autres étaient ses inférieurs, ni parce que le nombre de ses sujets et ses grandes richesses en faisaient le roi le plus puissant de tous ses voisins, mais parce qu'il l'emportait sur tous en prestance et en beauté. Il était heureux, quand il s'entendait louer à ce sujet, comme de la chose qu'on écoute le plus volontiers.

» Parmi tous ses courtisans, il y en avait un qui lui était plus particulièrement cher. C'était un chevalier romain nommé Fausto Latini, avec lequel il admirait souvent la beauté de son visage ou de sa main. Lui ayant un jour demandé s'il avait jamais vu, de près ou de loin, un autre homme aussi beau et aussi bien fait, il en obtint une réponse tout opposée à celle qu'il attendait.

» "J'avoue – lui répondit Fausto – d'après ce que je vois et ce que j'entends dire à chacun, que tu as peu de rivaux au monde pour la beauté, et même, ces rivaux, je les réduis à un seul, c'est un mien frère, nommé Joconde. Excepté lui, je crois qu'en effet tu surpasses de beaucoup tous les autres hommes en beauté. Mais pour celui-là, non seulement il t'égale, mais il te dépasse."

» La chose parut impossible au roi qui, jusqu'alors, avait tenu la palme. Il eut un immense désir de connaître le jeune homme dont on lui faisait un tel éloge. Il fit si bien auprès de Fausto, qu'il l'amena à lui promettre de faire venir son frère à la cour, bien que Fausto pensât que ce ne serait pas sans peine qu'il pourrait l'y décider, et il en dit la raison au roi.

» Son frère était un homme qui n'avait jamais de sa vie mis les pieds hors de Rome, ayant vécu tranquille et sans soucis, du bien que la fortune lui avait concédé. Il n'avait ni diminué ni accru le patrimoine que son père lui avait laissé en héritage, et aller à Pavie lui semblait un plus long voyage qu'à tout autre aller au Tanaüs.

» La difficulté serait plus grande encore pour le séparer de sa femme, à laquelle il était lié par un amour tel que ce qu'elle ne voulait pas, il lui aurait été impossible de le vouloir. Cependant, pour obéir à son seigneur, il lui dit qu'il irait trouver son frère, et qu'il ferait tout ce qu'il pourrait. Le roi ajouta à ses prières de telles offres, de tels dons, qu'il lui ôta toute possibilité de refuser.

» Il partit, et en peu de jours il se retrouva à Rome dans la maison paternelle. Là, il pria tellement son frère, qu'il le décida à venir chez le roi. Il fit plus encore, bien que ce fût difficile ; il fit consentir sa belle-sœur à ce voyage, en lui montrant le bien qu'elle en retirerait, outre la reconnaissance éternelle qu'il lui en aurait.

» Joconde fixa le jour du départ. En attendant, il se procura des chevaux et des serviteurs, et se fit faire de riches vêtements de cérémonie, car souvent un bel habit ne fait qu'ajouter à la beauté. Sa femme se tenait, la nuit à ses côtés, le jour auprès de lui, les yeux baignés de larmes, lui disant qu'elle ne savait comment elle pourrait supporter sans mourir une telle absence.

» Rien que d'y penser, elle se sentait arracher le cœur de la poitrine. "Ô ma vie – lui dit Joconde – ne pleure pas – et en lui-même il pleurait non moins qu'elle – ce voyage sera si heureux, que je reviendrai dans deux mois au plus. On ne me ferait pas outrepasser ce délai d'un jour, quand le roi me donnerait la moitié de son royaume."

» La dame ne se consola point pour cela, disant que ce terme était encore trop long, et que si, à son retour, il ne la trouvait point morte, ce serait grande merveille. La douleur que jour et nuit elle portait avec elle ne lui permettait pas de goûter à la moindre nourriture, ni de fermer les yeux ; c'était à un tel point que, pris de pitié, Joconde se repentit d'avoir promis à son frère.

» Elle portait au cou une chaîne d'or où pendait une petite croix enrichie de pierreries et contenant de saintes reliques recueillies en divers lieux par un pèlerin de Bohême. Son père l'avait rapportée chez lui en revenant malade de Jérusalem ; à sa mort, elle en avait hérité. Elle se l'ôta du cou, et la donna à son mari,

» En le priant de la porter au cou pour l'amour d'elle et pour que son souvenir ne le quittât jamais. Le cadeau fit plaisir au mari qui l'accepta, bien qu'il n'en eût pas besoin pour se rappeler, car ni le temps, ni l'absence, ni la bonne ou la mauvaise fortune n'étaient capables d'effacer un souvenir aussi vigoureux et aussi tenace, et qui devait durer jusqu'après la mort.

» La nuit qui précéda le jour du départ, il sembla que la dame fût prête à mourir dans les bras de son cher Joconde dont elle ne pouvait s'arracher. Elle ne dormit pas, et une heure avant le lever du jour le mari en vint au suprême adieu. Puis il monta à cheval et partit. Quant à sa femme, elle se remit au lit.

» Joconde n'avait pas encore fait deux milles, qu'il se rappela avoir oublié la petite croix qu'il avait mise la veille au soir

sous son oreiller. Hélas ! se dit-il en lui-même, comment trouverai-je excuse acceptable pour que ma femme ne croie pas que l'amour infini qu'elle me porte m'est de peu de prix ?

» Il cherche une excuse ; puis il lui vient à l'esprit que cette excuse ne sera ni acceptable ni bonne s'il envoie un familier ou un autre de ses gens, et s'il ne va pas s'excuser en personne. Il s'arrête et dit à son frère : "Va doucement jusqu'à Baccano, où est la première auberge. Moi, je suis obligé de rentrer à Rome et je te rejoindrai en chemin.

» "Un autre ne pourrait faire ma besogne. Ne doute pas que je ne te rejoigne bientôt." Et faisant faire volte-face à sa monture, il la mit au trot, en disant : adieu ! et sans vouloir qu'aucun de ses gens le suivît. Lorsqu'il passa le fleuve, l'obscurité commençait à fuir devant le soleil. Il monta dans sa demeure, alla droit au lit, et trouva sa femme profondément endormie.

» Sans dire mot, il lève la courtine et voit ce qu'il s'attendait le moins à voir : sa chaste et fidèle épouse étendue sous la couverture entre les bras d'un jouvenceau. Il reconnut sur-le-champ celui qui avait commis l'adultère, car il était depuis longtemps de son entourage. C'était un jeune garçon, élevé par lui, d'humble naissance, et dont il avait fait un de ses familiers.

» S'il resta étonné et mécontent, mieux est de le penser et d'en croire autrui que d'en faire par soi-même l'expérience, comme, à son grand chagrin le fit Joconde. Saisi d'indignation, il songea à tirer son épée et à les tuer tous les deux, mais il fut arrêté par l'amour qu'en dépit de lui-même il conservait pour son ingrate épouse.

» Ce funeste amour – jugez par là s'il l'avait asservi – l'empêcha même de la réveiller, afin de lui éviter la confusion de se trouver surprise en si grande faute. Le plus doucement qu'il put, il sortit, descendit les escaliers, et, se remettant à cheval,

poussé par sa douleur amoureuse, il n'arrêta sa monture qu'à l'auberge où il rejoignit son frère.

» Il parut à tous changé de visage ; tous virent qu'il n'avait pas le cœur joyeux. Mais aucun ne devina et ne put pénétrer son secret. Ils croyaient qu'il s'était éloigné d'eux pour aller à Rome, et il était allé à Corneto. Car si chacun comprenait que l'amour était cause de son chagrin, personne n'aurait su dire en quoi ni comment.

» Son frère pensa que c'était la douleur d'avoir laissé sa femme seule qui le tourmentait, tandis qu'au contraire il se lamentait, il enrageait de l'avoir laissée trop en compagnie. L'infortuné, le front crispé, la lèvre gonflée, tenait l'œil constamment fixé sur la terre. Fausto, qui employait tous les moyens pour le réconforter, ne sachant point la cause de son chagrin, ne pouvait y parvenir.

» Il arrosait la plaie d'une liqueur contraire ; croyant dissiper la douleur, il l'accroissait ; croyant fermer la blessure, il l'ouvrait et la rendait plus douloureuse, en lui remettant à l'esprit le souvenir de sa femme. Le malheureux ne repose ni jour ni nuit ; le sommeil et l'appétit l'ont fui, et il ne peut les retrouver. Son visage, auparavant si beau, est tellement changé, qu'il ne ressemble plus en rien à ce qu'il était d'abord.

» Les yeux paraissent s'enfoncer dans la tête ; le nez semble démesurément accru sur son visage décharné. Il lui reste si peu de son ancienne beauté, qu'il ne pourrait plus en faire l'épreuve. Au chagrin s'adjoignit une fièvre si violente, qu'elle le força de séjourner sur les bords de l'Arbia et de l'Arno, et le peu qu'il avait conservé de sa beauté tomba, comme se fane soudain au soleil la rose cueillie.

» Outre que Fausto était fort inquiet sur le compte de son frère qu'il voyait si bas, il était encore plus dépité à l'idée que

son prince, auquel il avait vanté sa beauté, le prendrait pour un menteur. Il lui avait promis de lui montrer le plus beau de tous les hommes, et il lui montrerait le plus laid. Cependant, continuant sa route, il traîna son frère jusqu'à Pavie.

» Mais, craignant de passer pour privé de jugement, il ne voulut pas que le roi le vît à l'improviste. Il l'avisa auparavant par lettre que son frère arrivait à peine vivant, et qu'un violent chagrin, accompagné d'une fièvre violente, avait tellement changé son visage, qu'il ne paraissait plus ce qu'il était d'habitude.

» L'arrivée de Joconde fut aussi agréable au roi que si c'eût été celle d'un véritable ami. Il n'avait jamais plus désiré chose au monde que de le voir. Il ne lui déplut pas non plus de le trouver si inférieur à lui en beauté, bien qu'il reconnût que, s'il n'eût pas été malade, il lui aurait été supérieur, ou tout au moins égal.

» Aussitôt arrivé, il le fait loger dans son palais. Il va chaque jour le visiter et s'informe à toute heure de ses nouvelles. Il s'inquiète de savoir s'il a tout ce qu'il lui faut ; enfin il s'efforce de l'honorer et de l'amuser. Mais Joconde languit, car la triste pensée de sa coupable épouse le ronge sans cesse. La vue des jeux, le chant des musiciens, rien ne peut diminuer sa douleur.

» Devant ses appartements, situés tout au haut du palais, juste au-dessous du toit, s'étend une ancienne galerie. C'est là qu'il se retire seul, tout plaisir, toute société lui étant odieux, et qu'il ajoute chaque jour un nouveau poids au fardeau de sa peine. C'est là qu'il trouva – qui le croirait ? – ce qui devait le guérir de sa plaie douloureuse.

» Dans l'endroit le plus obscur de la galerie, où d'habitude les fenêtres ne s'ouvraient jamais, il s'aperçoit que la cloison joignait mal à la muraille, de sorte qu'un rayon de lumière s'en échappait. Il y pose l'œil, et il voit une chose qui aurait été diffi-

cile à croire pour celui qui l'aurait entendu raconter. Lui, qui ne l'entend pas de la bouche d'un autre, mais qui la voit, il ne peut en croire ses propres yeux.

» De l'endroit où il est, il découvre la plus secrète et la plus belle des chambres de la reine, et dans laquelle elle n'admettait que ses fidèles les plus dévoués. Il la voit elle-même engagée en une étrange lutte avec un nain qui la tenait dans ses bras. Et ce nain avait su si bien faire, qu'il avait mis la reine sous lui.

» Joconde reste un instant stupéfait et croit rêver. Mais quand il voit que le fait est réel et que ce n'est pas un songe, il est bien forcé d'en croire à lui-même. "Donc – dit-il – celle-ci se livre à un monstre bossu et contrefait, alors qu'elle a pour mari le plus grand roi du monde, le plus beau, le plus courtois ! quel appétit !"

» Alors sa pensée se reporte vers sa femme qu'il avait jusque-là estimée la plus coupable des épouses, et sur le jouvenceau auquel elle s'était donnée, et voilà qu'elle lui paraît maintenant excusable. N'était-ce pas, plutôt que la sienne, la faute de son sexe qui ne peut se contenter d'un seul homme ? Et si toutes ont une tache d'encre, du moins la sienne n'avait pas été choisir un monstre.

» Le jour suivant, à la même heure, il revient au même endroit ; et il voit encore la reine et le nain qui font au roi le même outrage ; le jour d'après et l'autre encore, il les trouve occupés à la même besogne ; enfin il n'est pas de jour que la fête n'ait lieu. Et, ce qui lui paraît le plus étrange, la reine se plaint toujours que le nain ne l'aime pas assez.

» Étant un jour à regarder, il voit la reine en grande mélancolie et toute troublée, parce qu'elle avait fait appeler deux fois, par sa femme de chambre, le nain qui n'était pas encore venu. Elle envoie une troisième fois, et voici la réponse que Joconde

entendit : “Madame, il joue et il perd ; et pour ne pas rester en perte d’un sou, le pendard refuse de venir.”

» À un si étrange spectacle, Joconde rassérène son front, ses yeux, son visage, et, comme son nom l’indiquait, il redevient de fait joyeux, changeant la plainte en rire. Il redevient si gras et si rubicond, qu’il semble un chérubin du paradis. Le roi, son frère et toute la cour, sont étonnés d’un tel changement.

» Si le roi désirait apprendre de Joconde d’où lui était venu si subitement un tel réconfort, Joconde ne désirait pas moins l’en instruire, et le prévenir de l’injure si grave qui lui était faite. Mais il ne voulait pas plus que le roi punît sa femme de cette faute, qu’il n’avait puni la sienne. De sorte que, avant de lui rien dire, il lui fit jurer sur l’hostie consacrée qu’il ne lui ferait aucun mal.

» Il lui fit jurer, quoi qu’il dût lui dire ou lui montrer de déplaisant et d’injurieux pour Sa Majesté, qu’il n’en tirerait vengeance ni maintenant ni plus tard. Il exigea aussi qu’il gardât le silence, de sorte que la coupable ne pût jamais s’apercevoir, par le moindre signe ou par le moindre mot, que le roi connaissait son crime.

» Le roi, qui s’attendait à toute autre chose, excepté à celle-là, jura sans hésiter. Alors Joconde lui révéla la raison qui l’avait pendant si longtemps rendu malade. Il lui dit que c’était parce qu’il avait trouvé sa femme entre les bras d’un vil sergent de sa maison, et que le chagrin aurait fini par le faire mourir, si le remède avait tardé plus longtemps à venir ;

» Mais qu’il avait vu, dans la demeure même de Son Altesse, une chose qui avait tout à fait calmé sa douleur, et qui lui avait prouvé que, si le déshonneur l’avait atteint, il n’y était pas tombé seul. Ayant ainsi parlé, et parvenu à l’endroit où la cloison était percée, il lui montra le nain difforme qui tenait sous lui

la jument d'autrui, la pressait de l'éperon et lui faisait jouer de l'échine.

» Si le fait parut monstrueux au roi, vous le croirez bien sans que j'insiste. Il fut sur le point de devenir fou de rage, et de se briser la tête contre tous les murs ; il voulut crier, rompre le pacte qui le liait ; mais force lui fut de garder bouche close et d'avaler sa colère âcre et pleine d'amertume, puisqu'il avait juré sur l'hostie consacrée.

» "Que dois-je faire, que me conseilles-tu, frère – dit-il à Joconde – puisque tu m'as enlevé la satisfaction d'assouvir ma juste colère par une vengeance cruelle et digne de l'offense ?" "Laissons – dit Joconde – ces ingrates, et voyons si les autres sont aussi faciles ; faisons aux femmes des autres ce que les autres nous ont fait avec nos femmes.

» "Tous deux nous sommes jeunes et d'une beauté telle qu'on ne trouverait pas facilement nos pareils. Quelle femme pourrait nous être cruelle, puisqu'elles ne savent même pas se défendre des monstres ? Si la beauté et la jeunesse ne suffisent pas pour les séduire, nous pourrons du moins les avoir avec notre argent. Je ne veux pas que nous revenions avant d'avoir obtenu les dépouilles opimes de mille femmes mariées.

» "Une longue absence, la vue de pays variés, la possession de femmes nouvelles, adoucissent et éteignent souvent dans le cœur le feu des passions amoureuses." Le roi approuva fort l'avis et ne voulut pas que le départ fût différé d'un jour. Quelques heures après, suivi de deux écuyers, et en compagnie du chevalier romain, il se mit en route.

» Ils parcoururent incognito l'Italie, la France, le pays des Flamands et des Anglais, et autant ils rencontrèrent de jolis minois, autant ils en trouvèrent de favorables à leurs prières. Ils donnaient, et souvent ils recevaient à leur tour de riches pré-

sents. Par eux, beaucoup furent sollicitées, et il y en eut tout autant qui les sollicitèrent eux-mêmes.

» Séjournant un mois dans un pays, deux mois dans un autre, ils acquirent à n'en pas douter la preuve que la fidélité et la chasteté ne se trouvaient pas plus chez les femmes des autres que chez les leurs. Au bout de quelque temps, tous deux s'ennuyèrent de toujours chasser proie nouvelle, d'autant plus qu'ils ne pouvaient entrer par la porte d'autrui sans courir danger de mort.

» Ils pensèrent qu'il valait mieux en trouver une qui, de visage et de manières, plût à tous les deux, et qui satisfît à leurs besoins communs, sans qu'ils eussent jamais à être jaloux l'un de l'autre, "Et pourquoi – disait le roi – veux-tu qu'il me déplaise de t'avoir pour compagnon plutôt qu'un autre ? Je sais bien que, dans tout le grand troupeau féminin, il n'y en a pas une qui se contente d'un seul homme.

» "Jouissons donc en toute liberté de la même femme à nous deux, sans outrepasser nos forces, et quand le besoin de nature nous y invitera. Nous n'aurons jamais ni contestations, ni dispute, et quant à elle, je ne crois pas qu'elle doive se plaindre, car si les autres avaient deux maris, elles leur seraient plus fidèles qu'à un seul, et l'on n'aurait pas tant de reproches à leur adresser.".

» Le jeune Romain parut très satisfait de ce qu'avait dit le roi. C'est pourquoi, s'étant arrêtés à cette résolution, ils cherchèrent longtemps à travers monts et plaines. Ils trouvèrent enfin une jeune fille à leur convenance. C'était la fille d'un hôtelier espagnol, qui tenait une hôtellerie dans le port de Valence. Elle était gracieuse de manières, et de belle prestance.

» Sa tendre et verte jeunesse était encore à la fleur de son printemps. Le père était chargé de nombreux enfants, et ennemi

mortel de la pauvreté. De sorte que ce fut chose facile que de l'amener à leur céder sa fille. Il consentit à ce qu'ils l'emmenassent où bon leur semblerait, après qu'ils lui eurent promis de la bien traiter.

» Ils prennent donc la jeune fille avec eux, et en jouissent tantôt l'un, tantôt l'autre, amicalement et en paix, comme font alternativement les soufflets qui, chacun à leur tour, attisent les fourneaux. Puis ils partent pour voir toute l'Espagne, et passer ensuite dans le royaume d'Afrique. Le jour où ils quittèrent Valence, ils vinrent loger à Zattira.

» Les deux maîtres vont aussitôt visiter les rues et les palais, les lieux publics et les églises, selon qu'ils avaient l'habitude de faire dans toutes les villes qu'ils traversaient. La jeune fille reste avec les gens de l'hôtellerie, dont les uns préparent les lits, les autres pansent les chevaux ; d'autres veillent à ce qu'à leur retour, les deux seigneurs trouvent leur dîner prêt.

» Dans l'auberge, se trouvait comme domestique un garçon qui avait été autrefois dans la maison de la jouvencelle, au service de son père. Il avait été son amant dès ses premières années, et avait joui de ses faveurs. Ils se reconnurent bien vite, mais ils ne firent pas semblant, chacun d'eux craignant qu'on s'en aperçût. Mais dès que les maîtres et leurs gens leur en laissèrent le loisir, ils purent lever les yeux l'un sur l'autre.

» Le jouvenceau lui demanda où elle logeait et lequel des deux seigneurs l'avait avec lui. La Fiammetta – c'est ainsi qu'elle avait nom, le garçon s'appelait le Grec – lui raconta de tout point l'histoire. "Hélas ! – lui dit le Grec – au moment où j'espérais pouvoir vivre près de toi, ô Fiammetta, ô mon âme, tu t'en vas, et je ne sais plus si je te reverrai jamais !

» "Tous nos projets se changent en amertume, puisque tu appartiens à d'autres et que tu vas si loin de moi. Ayant ramassé

à grand'peine et à la sueur de mon front, un peu d'argent, prélevé sur mon salaire et sur les générosités de nombreux voyageurs, je me proposais de retourner à Valence, de te demander pour femme à ton père, et de t'épouser."

» La jeune fille, haussant les épaules, lui répond qu'il a trop tardé à venir. Le Grec pleure et soupire ; et feint de se retirer. "Veux-tu – dit-il – me laisser ainsi mourir ? Au moins laisse-moi éteindre le feu de mon désir entre tes bras serrés autour de ma poitrine ; le moindre instant passé avec toi, avant que tu partes, me fera mourir content."

» La jeune fille, remplie de pitié, lui répond : "Sois certain que je le désire non moins que toi. Mais nous ne pouvons trouver ni le lieu ni le temps, ici où tant d'yeux sont braqués sur nous." Le Grec reprend : "Je suis certain que si tu as pour moi seulement le tiers de l'amour que j'ai pour toi, tu trouveras un endroit où nous pourrons cette nuit nous ébattre ensemble un peu."

» "Comment le pourrai-je – lui dit la jeune fille – puisque je couche la nuit entre eux deux, et que l'un ou l'autre s'ébat continuellement avec moi, de sorte que je me trouve toujours dans les bras de quelqu'un ?" "Que cela – reprend le Grec – ne t'inquiète pas, car je saurai bien te tirer de cet embarras et te délivrer de leurs obsessions, pourvu que tu le veuilles. Et tu dois le vouloir, si tu compatis à ma peine."

» Après avoir songé un instant, elle lui dit de venir quand il croira tout le monde endormi. Puis, elle lui indique comment il doit s'y prendre pour l'aller et le retour. Le Grec, selon ses instructions, dès qu'il voit toute la maison endormie, arrive à la porte de la chambre, la pousse, et celle-ci cède. Il entre doucement, et va, tâtonnant avec le pied.

» Il fait de longs pas ; fermement appuyé sur la jambe qui est en arrière, il avance l'autre comme s'il craignait de marcher sur du verre. On dirait que ce n'est pas un parquet qu'il a à fouler, mais des œufs. Sa main est étendue devant lui, et il va à tâtons jusqu'à ce qu'il trouve le lit. Une fois là, il se glisse en silence, la tête la première, par où les autres avaient les pieds.

» Il s'en vient droit entre les jambes de Fiammetta, qui était couchée sur le dos, et quand il est à sa hauteur, il l'embrasse étroitement, et se tient sur elle jusqu'au moment où le jour va poindre. Il chevauche fortement, et ne court point en estafette, car il n'éprouve pas le besoin de changer de monture. Celle qu'il a lui paraît trotter si bien, qu'il ne veut en descendre de toute la nuit.

» Joconde, ainsi que le roi, avait senti les secousses continuelles imprimées au lit, et l'un et l'autre, induit en erreur, avait cru que c'était son compagnon qui les produisait. Lorsque le Grec eut fourni son chemin, il s'en retourna de la même façon qu'il était venu. Le soleil ayant dardé ses rayons au-dessus de l'horizon, Fiammetta sauta à bas du lit et fit entrer les pages.

» Le roi dit à son compagnon qui se taisait : "Frère, tu dois avoir fait beaucoup de chemin. Il est bien temps que tu te reposes, après avoir été à cheval toute la nuit." Joconde, lui répondant aussitôt, dit : "Tu me dis ce que je devrais te dire. C'est à toi qu'il convient de te reposer, et grand bien te fasse, car toute la nuit tu as chevauché au galop de chasse."

» "Moi aussi – répondit le roi – j'aurais sans aucun doute laissé courir une traite à mon chien, si tu m'avais prêté un peu le cheval ; mais tu as fait ma besogne." Joconde répliqua : "Je suis ton vassal, et tu peux faire et rompre avec moi tout pacte ; aussi n'est-il pas besoin de te servir de pareils détours. Tu pouvais bien me dire : laisse-la tranquille !"

» De réplique en réplique, une grosse querelle s'élève entre eux ; ils en viennent aux paroles piquantes, car l'un et l'autre sont vexés d'avoir été joués. Ils appellent Fiammetta qui n'était pas loin et tremblait que sa faute n'eût été découverte, pour lui faire dire, en présence de tous deux, lequel mentait.

» "Dis-moi – lui dit le roi d'un air sévère – et ne crains rien de moi ni de lui : quel est celui qui a été assez vaillant pour jouir de toi toute la nuit, sans en faire part à l'autre ?" Tous deux attendaient la réponse, croyant se convaincre l'un l'autre de mensonge. Alors Fiammetta, se voyant découverte, se jeta à leurs pieds, persuadée que c'en était fait de sa vie.

» Elle leur demanda pardon ; vaincue par l'amour qu'elle avait porté à un jeune garçon, émue de pitié à cause des nombreux tourments qu'il avait endurés pour elle, elle s'était laissée entraîner pendant la nuit à commettre la faute suivante ; et elle poursuivit sans rien feindre, en leur expliquant comment elle s'était comportée entre eux, dans l'espoir que chacun d'eux s'imaginât qu'elle était avec son compagnon.

» Le roi et Joconde se regardèrent, confus d'étonnement et de stupeur ; ils convinrent qu'ils n'avaient pas encore ouï dire que deux hommes eussent été jamais ainsi trompés. Puis ils éclatèrent tous deux d'un tel rire que, la bouche ouverte et les yeux fermés, pouvant à peine reprendre leur haleine, ils se laissèrent retomber sur le lit.

» Quand ils eurent tellement ri que la poitrine leur en faisait mal et que leurs yeux en pleuraient, ils se dirent : "Comment voudrions-nous que nos femmes ne nous jouent point de tours, quand nous n'avons pas pu empêcher que celle-ci nous trompe, alors que nous la tenions entre nous et si serrée que tous les deux nous la touchions ? Quand même un mari aurait plus d'yeux que de cheveux sur la tête, il ne pourrait éviter d'être trompé.

» ”Nous avons éprouvé plus de mille femmes, et toutes fort belles ; pas une d’elles n’a fait exception. Si nous tentions l’épreuve sur d’autres, nous les trouverions encore semblables. Mais celle-ci suffit comme dernière épreuve. Donc nous pouvons croire que nos épouses ne sont ni plus ni moins fidèles ou chastes que les autres. Et si elles sont comme toutes les autres, ce que nous avons de mieux à faire, c’est de retourner jouir de leurs caresses.”

» Cette résolution prise, ils firent appeler Fiammetta ainsi que son amant, et en présence d’une nombreuse assistance ils la lui donnèrent pour femme, avec une dot suffisante. Puis ils montèrent à cheval, et, changeant de direction, au lieu de continuer vers le Ponant, ils s’en retournèrent vers le Levant. Ils revinrent auprès de leurs femmes, au sujet desquelles ils ne se créèrent plus jamais d’ennuis. »

L’hôte termina ici son histoire qui fut écoutée avec une grande attention. Le Sarrasin l’entendit jusqu’au bout, sans prononcer une parole. Puis il dit : « Je crois bien que les ruses féminines sont en nombre infini, et que l’on ne pourrait en relater la millième partie dans toutes les chartes qui existent. »

Il y avait là un homme d’âge, qui avait un jugement plus droit que les autres, plus de sens et plus d’ardeur. Ne pouvant souffrir que toutes les femmes fussent ainsi traitées, il se tourna vers celui qui avait conté l’histoire, et lui dit : « Nous avons entendu dire bon nombre de choses qui n’ont aucun fond de vérité, et ta fable en est une.

» À celui qui te l’a contée, je ne donne aucune créance, quand même il serait évangéliste pour tout le reste. C’est son propre sentiment, plutôt que l’expérience qu’il pouvait avoir des femmes, qui le faisait parler ainsi. La haine qu’il portait à une ou deux lui faisait jeter l’odieux et le blâme sur toutes les autres

d'une façon malhonnête. Mais, une fois sa colère passée, je suis sûr que tu aurais pu l'entendre leur prodiguer l'éloge bien plus que le blâme.

» Et quand il voudra les louer, il aura le champ plus large qu'il ne l'eut jamais pour en dire du mal. Il pourra en citer cent qui sont dignes d'être honorées, pour une mauvaise que l'on devra blâmer. Au lieu de jeter le blâme sur toutes, c'est la bonté du plus grand nombre qu'il faudrait célébrer. Et si ton Valerio parle autrement, c'est de colère, et il ne dit pas ce qu'il pense.

» Dites-moi un peu : est-il par hasard un de vous qui ait gardé fidélité à sa femme ; qui ait refusé d'aller, à l'occasion, vers la femme d'un autre, pour lui offrir ses services ? Croyez-vous que dans le monde entier vous trouveriez un seul homme dans ce cas ? Qui le dit, ment, et bien fou qui le croirait. Avez-vous jamais trouvé une femme qui vous ait fait des avances – je ne parle pas des infâmes et des filles publiques ?

» En connaissez-vous un seul, parmi vous, qui ne laisserait pas sa femme, quelque belle qu'elle soit, pour en suivre une autre, s'il espérait l'obtenir vite et facilement ? Et que feriez-vous si une dame ou une damoiselle vous priait, ou vous offrait de l'argent ? Je crois que, pour plaire aux unes ou aux autres, nous y laisserions tous la peau.

» Celles qui ont abandonné leurs maris, le plus souvent avaient des raisons pour cela. Ne voit-on pas en effet ceux-ci, dégoûtés de leur intérieur, porter leurs désirs au dehors et rechercher la maison d'autrui ? Nous devrions aimer, puisque nous voulons qu'on nous aime, et n'exiger de nos femmes qu'en raison de ce que nous leur donnons. Si cela était en mon pouvoir, je ferais une loi telle que l'homme ne pourrait aller contre.

» Cette loi porterait que toute femme surprise en adultère serait mise à mort, si elle ne pouvait prouver que son mari a lui-

même commis une seule fois le même crime. Si elle pouvait le prouver, elle serait remise en liberté, sans avoir à craindre ni son mari ni la justice. Le Christ, parmi ses préceptes, a laissé celui-ci : Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.

» L'incontinence, en admettant qu'on puisse la leur reprocher, ne saurait être le fait de leur sexe tout entier. Mais même en cela, qui de nous ou d'elles a les torts les plus graves, alors qu'il n'est pas un seul homme qui observe la continence ? Nous avons d'ailleurs beaucoup d'autres motifs de rougir, car, à de rares exceptions, le blasphème, le brigandage, le vol, l'usure, l'homicide, si ce n'est pis encore, sont l'apanage de l'homme. »

Le sincère et équitable vieillard s'était empressé de citer, à l'appui de ces raisons, l'exemple de femmes qui, ni en fait ni en pensée, n'avaient jamais manqué à la chasteté. Mais le Sarrasin, qui fuyait la vérité, le regarda d'un air si cruel et si plein de menaces, qu'il le fit taire de peur, sans toutefois changer sa conviction.

Après que le roi païen eut mis fin à ces propos de nature diverse, il quitta la table ; puis il gagna son lit pour dormir jusqu'à ce que l'obscurité eût disparu. Mais il passa la nuit à soupirer sur l'infidélité de sa dame beaucoup plus qu'à dormir. Au premier rayon du jour, il partit avec l'intention de continuer son voyage en bateau.

Comme tout bon cavalier, il avait les plus grands égards pour le cheval si beau et si bon qu'il possédait en dépit de Sacripant et de Roger. Comprenant que, pendant les deux derniers jours, il avait surmené plus que de raison un si excellent destrier, il l'embarque dans le double but de le laisser reposer et d'aller plus vite.

Il donne ordre au patron de lancer sans retard la barque à l'eau et de faire force de rames. La barque, assez petite et peu chargée, descend rapidement la Saône. Mais, sur la terre ou sur l'onde, Rodomont ne peut fuir sa pensée, ni s'en débarrasser. Il la retrouve dans le bateau à la proue comme à la poupe, et s'il chevauche, il la porte en croupe derrière lui.

Elle lui remplit la tête et le cœur, et en chasse tout soulagement. Le malheureux ne voit plus de repos pour lui, puisque l'ennemi est sur son propre domaine. Il ne sait plus de qui espérer merci, puisque ses serviteurs eux-mêmes lui font la guerre. Nuit et jour, il est combattu par le cruel qui devrait lui porter secours.

Rodomont, le cœur chargé d'ennui, navigue tout le jour et la nuit suivante. Il ne peut écarter de son esprit l'injure qu'il a reçue de sa dame et de son roi. Sur le bateau qui l'emporte, il ressent la même peine que lorsqu'il est à cheval. Bien qu'il aille sur l'eau, il ne peut éteindre sa flamme ; il ne peut changer sa souffrance en changeant de place.

Comme le malade qui, brisé par une fièvre ardente, change de position, se retourne tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre, espérant en éprouver du soulagement, et ne peut reposer ni sur le côté droit ni sur le côté gauche, mais souffre également dans les deux cas, ainsi le païen, au mal dont il est atteint, ne peut trouver de remède ni sur la terre, ni sur l'eau.

Rodomont, impatienté de la lenteur du bateau, se fait mettre à terre. Il dépasse Lyon, Vienne, puis Valence, et aperçoit le riche pont d'Avignon. Ces villes, et toutes celles qui sont entre le fleuve et les monts celtibériens, obéissaient au roi Agramant et au roi d'Espagne, depuis le jour où ils avaient été les maîtres de la campagne.

Il se dirige à main droite vers Aigues-Mortes, dans l'intention de gagner Alger en toute hâte. Il arrive sur les bords d'un fleuve, dans une ville chère à Bacchus et à Cérès, en ce moment dépeuplée par suite des assauts qu'elle avait soutenus contre les soldats sarrasins. De là, il aperçoit la vaste mer, et il voit dans les vallées fertiles ondoyer les blondes moissons.

Une petite chapelle s'élevait sur un monticule entouré de murs. Pendant que la guerre flamboyait tout autour, les prêtres l'avaient abandonnée. Rodomont la prit pour demeure, et il s'y plut tellement – tant à cause de la beauté du site que parce qu'elle était éloignée des camps dont il fuyait les nouvelles avec horreur – qu'il renonça à aller à Alger pour s'y fixer.

L'endroit lui parut si commode et si beau, qu'il changea d'idée, et ne songea plus à aller en Afrique. Il y fit loger sa suite, ses bagages et son destrier. La chapelle était située à quelques lieues seulement de Montpellier ; tout près était un riche et beau château ainsi qu'un village qui s'étendait sur le bord d'une rivière ; de sorte qu'il était facile de s'y procurer tout ce dont on avait besoin.

Un jour que le Sarrasin se tenait pensif, ce qui lui arrivait la plupart du temps, il vit venir, le long d'un sentier qui traversait un pré herbeux, une damoiselle au visage respirant l'amour, en compagnie d'un moine barbu. Ils conduisaient un grand destrier ployant sous un lourd fardeau recouvert d'un drap noir.

Quelle était la damoiselle, quel était le moine, et ce qu'ils portaient avec eux, cela doit vous être fort clair ; vous avez bien dû reconnaître Isabelle qui emmenait le corps de son cher Zerbin. Je l'ai laissée traversant la Provence sous la conduite du sage vieillard qui l'avait décidée à consacrer honnêtement à Dieu le reste de sa vie.

Bien que la damoiselle eût la pâleur et l'égarement peints sur le visage, et les cheveux incultes, bien que de sa poitrine embrasée sortissent de continuels soupirs, et que ses yeux fussent deux fontaines, qu'elle portât enfin sur elle tous les témoignages d'une existence malheureuse et insupportable, elle était si belle encore, que les grâces et l'amour auraient pu y faire leur résidence.

Aussitôt que le Sarrasin vit paraître la belle dame, il sentit s'évanouir la haine qu'il avait vouée au sexe que le monde entier adore. Isabelle lui parut en tout digne de lui inspirer un second amour, et d'éteindre le premier, de la même façon que, dans une planche, un clou chasse l'autre.

Il se porta à sa rencontre, et de sa voix la plus douce, de son air le plus gracieux, il s'informa de sa condition. Elle lui découvrit aussitôt le fond de sa pensée ; comment elle était sur le point de quitter le monde trompeur et de se consacrer à Dieu et à ses œuvres saintes. Le païen altier, sans foi ni loi, et qui ne croit pas à Dieu, se met à rire.

Et il traite son intention d'insensée et de légère ; et il dit que pour sûr elle se trompe beaucoup trop, et qu'elle ne doit pas être moins blâmée que l'avare qui enfouit son trésor sous terre, sans utilité pour lui et pour les autres hommes. Ce sont les lions, les ours et les serpents que l'on doit enfermer, et non les créatures belles et inoffensives.

Le moine qui avait l'oreille à tout cela, prêt à venir au secours de l'imprudente jouvencelle afin de l'empêcher de se rejeter dans la vieille voie, se tenait au gouvernail, comme le pilote expérimenté. Il s'empressa de dresser devant elle une table somptueusement chargée de mets spirituels. Mais le Sarrasin, qui était né avec de mauvais goûts, ne les savoura point, et les trouva fort déplaisants.

Puis, comme il interrompait en vain le moine sans pouvoir le faire taire, il perdit patience et, plein de fureur, le saisit dans ses mains. Mais si je vous en disais davantage, mon récit pourrait vous paraître trop long. C'est pourquoi je terminerai ce chant, prenant leçon sur ce qui arriva au vieillard pour avoir trop parlé.

# Chant XXIX

*ARGUMENT. – Triste fin de l'ermite. Isabelle, pour conserver sa chasteté, amène par une pieuse ruse Rodomont à lui trancher la tête. Le païen construit un pont étroit sur le fleuve voisin, et fait prisonnier les chevaliers qui y arrivent, ou les tue ; il place leurs armes comme un trophée sur la tombe d'Isabelle. Arrive en cet endroit Roland qui se prend de querelle avec Rodomont, le jette dans le fleuve, et donne de nombreuses preuves de sa folie.*

Oh ! que l'esprit de l'homme est débile et peu stable ! comme nous sommes prompts à varier dans nos résolutions ! toutes nos pensées changent facilement, surtout celles qui naissent d'un amoureux dépit. J'avais vu jusque-là le Sarrasin dépasser tellement la mesure dans son ressentiment contre les femmes, que loin de penser que sa haine pût s'éteindre, je ne croyais pas qu'il dût jamais l'adoucir.

Gentes dames, j'ai été si irrité par tout ce qu'au mépris du devoir il a dit à votre blâme, que je ne lui pardonnerai pas avant d'avoir montré, par son propre châtiment, dans quelle erreur il était tombé. Je ferai de telle sorte, avec ma plume et mon encre, que chacun verra qu'il est utile et bon de se taire, voire de se mordre un peu la langue, plutôt que de dire du mal de vous.

Mais qu'il ait parlé comme un ignorant ou comme un sot, une claire expérience vous le démontre. Il avait déployé l'arsenal de sa colère contre toutes les femmes, et sans faire de différence entre elles ; soudain, un regard d'Isabelle l'a si fort touché, qu'il le fait subitement changer de sentiment. Déjà il la

désire pour remplacer son ancienne maîtresse, et il l'a vue à peine et ne sait pas encore qui elle est.

Et comme son nouvel amour l'excite et l'échauffe, il met en avant toutes sortes de mauvaises raisons pour rompre l'entière et saine pensée qu'elle avait entièrement tournée vers le Créateur de toutes choses. Mais l'ermite, qui lui sert de bouclier et de cuirasse, la réconforte autant qu'il peut par les plus fermes et les plus solides arguments, afin que la chaste pensée ne soit point détruite.

Le païen impie supporte assez longtemps, bien qu'avec ennui, l'audace du moine ; en vain il lui dit qu'il peut, quand il lui plaira, retourner sans sa compagne à son désert. Quand il voit que le vieillard lui nuit ainsi à visage découvert, et qu'il ne peut en obtenir ni paix ni trêve, il lui porte avec fureur la main au menton, et lui arrache autant de poils de la barbe qu'il peut en saisir.

Et sa fureur croît à tel point, qu'il lui serre le cou dans ses mains comme avec une tenaille. Puis, après l'avoir fait tournoyer une ou deux fois en l'air, il le lance du côté de la mer. Ce qu'il en advint, je ne le sais, ni ne le dis. Il y a plusieurs versions à ce sujet. Les uns disent qu'il alla se briser contre un rocher, et qu'on ne pouvait distinguer ses pieds de sa tête.

D'autres prétendent qu'il alla tomber dans la mer à plus de trois milles au loin, et qu'il mourut, ne sachant pas nager, après avoir adressé en vain au ciel ses prières et ces oraisons. D'autres soutiennent qu'un saint vint à son secours et, d'une main invisible, le tira sur le rivage. Quelle que soit, dans tout cela, la vérité, mon histoire ne parle plus de lui.

Le cruel Rodomont, après s'être débarrassé du loquace ermite, se retourna d'un air moins courroucé vers la dame remplie de tristesse et d'épouvante. Dans le langage habituel aux amou-

reux, il lui dit qu'elle était son cœur et sa vie, son confort et sa chère espérance, et d'autres choses qui vont avec celles-là.

Il se montrait à cette heure si courtois, qu'il ne donnait plus aucune marque de rudesse. Le gentil visage dont il était énamouré, amortissait et domptait en lui l'orgueil accoutumé. Et bien qu'il pût cueillir facilement le fruit qu'il convoitait, il ne voulut pas cependant aller plus loin que l'écorce, car il comprenait qu'il perdrait toute saveur, s'il ne le recevait comme un don de la dame elle-même.

Il croyait ainsi disposer peu à peu Isabelle à satisfaire ses plaisirs. Elle, qui se voyait en un lieu si solitaire et si étrange, comme la souris aux griffes du chat, aurait préféré se trouver au milieu d'un brasier ardent. Toutefois, elle cherchait s'il n'y aurait aucun moyen, aucune voie pour la tirer de là intacte et sans tache.

Elle prend en son âme la résolution de se donner la mort de sa propre main, avant que le cruel barbare n'accomplisse son dessein, et plutôt que de manquer si indignement à ce chevalier que le sort impitoyable avait fait mourir dans ses bras et auquel elle avait, dans sa pensée, fait à tout jamais le sacrifice de sa chasteté.

Elle voit l'appétit aveugle du roi païen croître sans cesse, et elle ne sait que faire. Elle comprend bien qu'il veut en venir à l'acte déshonnête contre lequel toute défense sera inutile. Cependant, à force de chercher, elle trouve le moyen de parer à ce danger et de sauver sa chasteté, ainsi que je vais vous le dire tout au long et clairement.

Au brutal Sarrasin, qui déjà s'approchait d'elle avec des propos et des gestes dépouillés de toute la courtoisie qu'il avait montrée dans ses premières paroles, elle dit : « Si vous m'assurez qu'auprès de vous je n'aurai rien à craindre pour mon

honneur, je vous donnerai en échange une chose qui vous profitera beaucoup plus que de m'avoir ravi l'innocence.

» Pour un plaisir de si peu d'instants et dont il y a une telle abondance en ce monde, ne repoussez pas une perpétuelle satisfaction, une joie véritable à nulle autre seconde. Vous pourrez retrouver cent et mille dames au visage agréable ; mais personne au monde ne pourrait vous faire le même don que moi, ou du moins bien peu de gens le pourraient.

» Je connais une herbe – et je l'ai vue en venant, et je sais où je puis la trouver – qui, bouillie avec du laurier et de la rue sous un feu de bois de cyprès, et pressée par des mains innocentes, donne une liqueur dans laquelle quiconque s'est baigné trois fois, voit son corps acquérir une dureté telle qu'il est à l'épreuve du fer et du feu.

» Je dis que si on s'y baigne trois fois, on devient invulnérable pendant un mois. Il faut répéter chaque mois l'opération, car la vertu de cette liqueur ne va point au delà. Je sais la faire, et je la ferai encore aujourd'hui, et vous en verrez la preuve vous-même. Elle peut, si je ne me trompe, vous être plus utile que la conquête de toute l'Europe.

» En échange, je vous demande de me jurer sur votre foi que, ni en paroles ni en fait, vous ne chercherez plus jamais à porter atteinte à ma chasteté. » Par ces paroles, elle fit revenir Rodomont à des pensées plus honnêtes ; et il désirait tellement devenir invulnérable, qu'il lui promit beaucoup plus qu'elle ne lui avait demandé.

Il lui dit qu'il la respecterait jusqu'à ce qu'il lui eût vu faire l'épreuve de cette eau admirable, et qu'il veillerait, pendant ce temps, à ce qu'il ne lui échappât aucun mouvement, aucun signe de violence. Mais il comptait bien ne pas tenir le pacte, car il

n'avait crainte ni respect de Dieu ou des saints, et, comme manque de foi, toute la trompeuse Afrique lui aurait cédé le pas.

Le roi d'Alger fit à Isabelle plus de mille serments de ne plus la molester, afin qu'elle pût travailler à se procurer l'eau qui devait le rendre invulnérable comme furent autrefois Cignus et Achille[6]. Aussitôt elle se mit à chercher par les ravins et les vallons obscurs, loin des cités et des villes, recueillant de nombreuses herbes ; le Sarrasin ne la perdait pas de vue et se tenait toujours à ses côtés.

Quand ils eurent cueilli en différents endroits autant d'herbes qu'il leur en fallait, avec ou sans leurs racines, ils rentrèrent dans leur demeure. Là, ce modèle de continence passa toute la nuit à faire bouillir toutes ces herbes avec force précautions. Et à tout ce mystérieux labeur, le roi d'Alger était sans cesse présent.

S'étant livré au jeu, pendant toute cette nuit, avec les quelques serviteurs qu'il avait avec lui, il avait éprouvé une telle soif, à cause de la chaleur produite par le feu renfermé dans l'étroite chambre où ils se trouvaient, qu'il avait, en buvant coup sur coup, vidé deux barils pleins de vin de Chypre, enlevés un ou deux jours auparavant par ses écuyers à certains voyageurs.

Rodomont n'était pas habitué au vin dont sa loi condamne et défend l'usage. Dès qu'il en eut goûté, il lui parut une liqueur divine, meilleure que le nectar ou la manne, et narguant le rite sarrasin, il en absorba de grandes tasses et des verres pleins jusqu'aux bords. Le bon vin, circulant à la ronde, leur fit tourner à tous la tête comme un tour.

---

[6] Cignus, personnage mythologique. Il était le fils de Neptune, et invulnérable comme Achille.

Cependant, la dame enleva de dessus le feu le chaudron où cuisaient les herbes, et dit à Rodomont : « Pour qu'il soit manifeste que mes paroles n'ont pas été jetées au vent, et pour prouver combien la vérité diffère du mensonge et qu'elle peut rendre savants les gens grossiers, je veux faire l'expérience, non sur autrui, mais sur moi-même et tout de suite.

« Je veux, la première, faire l'essai de l'heureuse liqueur pleine de vertu, afin que tu ne t'imagines pas que c'est peut-être un poison mortel. Je m'en frotterai de la cime de la tête jusqu'au-dessous du col et de la poitrine. Puis, tu éprouveras sur moi ta force et ton épée, pour voir si l'une est vigoureuse et si l'autre est tranchante. »

S'étant ointe comme elle l'avait dit, elle se plaça souriante et le cou nu, devant l'inepte païen rendu plus inepte encore par le vin qui l'avait vaincu, et sous les coups duquel casque ni écu n'aurait résisté. Ce bestial, croyant ce qu'on lui disait, frappa si fort de la main et du fer cruel, qu'il sépara d'un seul coup le tronc, la poitrine et le dos, de la belle tête, naguère encore séjour favori d'Amour.

La tête rebondit trois fois, et l'on entendit clairement une voix s'en échapper en murmurant le nom de Zerbin. C'est ainsi qu'Isabelle trouva cet étrange moyen de suivre son ami et de fuir des mains du Sarrasin. Âme qui préféras ta foi et la chasteté dont le nom est presque inconnu de nos jours, à la vie et à la verte jeunesse,

Va-t'en en paix, âme bienheureuse et belle. Que mes vers n'ont-ils la force qui leur manque ! J'appellerais à mon secours cet art qui prête tant d'attraits aux paroles pour que dans mille et mille ans, et plus encore, le monde retentît de ton nom illustre. Va-t'en en paix vers les demeures éternelles, et laisse aux autres femmes l'exemple de ta fidélité.

À cet acte incomparable et stupéfiant, le Créateur tourna, du haut du ciel, ses regards ici-bas, et dit : « Je fais plus de cas de toi que de celle dont la mort fut cause que Tarquin perdit son royaume. Et pour ce, parmi toutes mes lois que le temps ne doit jamais détruire, j'entends en établir une sur laquelle, je le jure par les eaux inviolables, les siècles futurs n'auront aucune prise.

» Je veux qu'à l'avenir chaque femme qui portera ton nom soit douée d'un esprit sublime, et qu'elle soit belle, gente, courtoise et sage, et qu'elle parvienne au plus haut degré de l'honneur. Par quoi, les écrivains auront sujet de célébrer ton nom illustre et digne de louanges ; de sorte que le Parnasse, le Pinde et l'Hélicon répètent sans cesse : Isabelle, Isabelle. »

Dieu dit ainsi, et tout autour de lui l'air devint serein, et la mer s'apaisa comme en ses jours de plus grand calme. L'âme chaste retourna au troisième ciel, où elle se retrouva dans les bras de son cher Zerbin. Le féroce païen, nouveau Bréhus sans pitié[7], resta sur la terre, plein de honte et de remords. Quant il eut cuvé le vin qu'il avait pris en trop, il déplora son erreur et en fut très contrit.

Il pensa apaiser ou satisfaire en partie l'âme bienheureuse d'Isabelle, en faisant vivre sa mémoire, puisqu'il avait tué son corps. Il imagina, pour qu'il en fût ainsi, de convertir en sépulture la chapelle où il habitait, et où elle avait été mise à mort ; je vais vous dire de quelle façon.

Il fit venir des artistes de tous les pays d'alentour, soit de bonne volonté soit par menaces ; ayant ensuite rassemblé environ six mille ouvriers, il fit choisir d'immenses rochers dans les monts voisins, il les entassa en une seule masse qui, de la base au faîte, avait nonante brasses de haut, et il y renferma la chapelle qui contenait les restes des deux amants.

---

[7] Personnage des romans de la Table-Ronde, surnommé *sans pitié*.

Il imita ainsi le superbe mausolée qu'Adrien fit élever sur les rives du Tibre. Il voulut qu'auprès du sépulcre se dressât une haute tour qu'il destina à lui servir pendant quelque temps d'habitation. Il fit construire sur la rivière qui courait au pied un pont étroit, large seulement de deux brasses. Le pont était long, mais si étroit qu'à peine-il pouvait donner place à deux cavaliers,

À deux cavaliers qui auraient marché de front, ou qui seraient venus à la rencontre l'un de l'autre. Le pont n'avait ni parapet, ni barrière, et l'on pouvait facilement tomber de chacun de ses côtés. Rodomont voulut que le passage de ce pont coûtât cher à tout guerrier, soit païen, soit baptisé, car il jura de faire avec leurs dépouilles mille trophées pour le tombeau d'Isabelle.

En dix jours, peut-être un peu moins, le pont, jeté au-dessus du fleuve, fut achevé. Mais le sépulcre ne fut point aussi prompt à se construire, non plus que la tour à s'élever. Lorsqu'elle fut terminée, on établit sur la cime une vedette, chargée d'indiquer à Rodomont, par le son du cor, la venue de tout chevalier.

Rodomont s'armait aussitôt et venait disputer le passage, tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre. Si le chevalier se présentait du côté de la tour, le roi d'Alger se transportait sur l'autre bord. Le pont étroit servait de champ clos, et pour peu que le cheval déviât de la ligne, il tombait dans le fleuve qui était très profond. Il n'y avait pas de péril égal au monde.

Le Sarrasin avait imaginé ce genre de combat pour être exposé à tomber souvent du haut du pont la tête la première dans le fleuve, où il aurait été obligé de boire beaucoup d'eau. Il voulait expier ainsi l'erreur où l'avait entraîné le vin bu outre mesure. L'eau, non moins que le vin, rachète la faute que la main ou la langue a commise sous l'influence du vin.

En peu de jours, beaucoup de chevaliers passèrent par là ; quelques-uns y arrivèrent tout naturellement en suivant leur chemin ; c'étaient ceux qui allaient en Italie ou en Espagne, et qui n'avaient pas d'autre route plus fréquentée. D'autres y vinrent d'eux-mêmes, estimant l'honneur plus que la vie, et désireux de faire montre de leur vaillance. Et tous, là où ils croyaient cueillir la palme, étaient forcés d'abandonner leurs armes ; beaucoup y perdaient en même temps la vie.

Si ceux qu'il abattait étaient païens, Rodomont se contentait de les dépouiller de leurs armes qu'il suspendait aux marbres de la chapelle, après y avoir fait inscrire les noms de ceux à qui elles avaient d'abord appartenu. Mais il retenait prisonniers tous les chrétiens, et les envoyait ensuite en Algérie. Les constructions n'étaient pas encore achevées, lorsque le fou Roland vint à passer par là.

Le comte, dans sa folie, arriva par hasard sur les bords de cette grande rivière, où Rodomont, comme je vous l'ai dit, faisait bâtir en grande hâte. La tour ni le sépulcre n'étaient terminés, et le pont l'était à peine. Le païen armé de toutes pièces, hors son casque, se trouvait justement sur le pont, au moment où Roland y arriva.

Roland, poussé par sa folie furieuse, franchit la barrière et se met à courir sur le pont. Mais Rodomont, la face troublée par la colère – il se tenait à pied en avant de la grande tour – crie de loin après lui et le menace, ne le jugeant pas digne de le repousser avec l'épée : « Arrête-toi, vilain, indiscret, téméraire, importun et arrogant.

Ce pont est fait uniquement pour les seigneurs et les chevaliers, non pour toi, bête brute. » Roland, dont la pensée était fort loin, s'avance toujours et fait la sourde oreille. « Il faut que je châtie ce fou », dit le païen. Et, dans cette intention, il

s'élance pour le précipiter dans l'eau, ne pensant point trouver qui lui réponde.

En ce moment, une gente damoiselle arrive sur les bords du fleuve et s'apprête à passer le pont. Elle est richement vêtue ; sa figure est belle, et, sous ses manières accortes, elle montre une grande réserve. C'était, s'il vous en souvient, seigneur, la damoiselle qui s'en allait cherchant des nouvelles de Brandimart son amant, partout ailleurs qu'où il était, c'est-à-dire à Paris.

Fleur-de-Lys – c'est ainsi que se nommait la damoiselle – arriva près du pont, au moment même où Roland entrait en lutte avec Rodomont qui voulait le jeter dans la rivière. La dame, qui avait longtemps fréquenté le comte, le reconnut sur-le-champ, et s'arrêta, remplie d'étonnement à la vue de la folie qui le faisait ainsi aller nu.

Elle s'arrêta pour regarder comment se terminerait la lutte furieuse de deux hommes si vigoureux. Pour se faire tomber l'un l'autre du haut du pont, tous deux concentrent toute leur force. « Comment se fait-il qu'un fou soit si fort ? » se dit entre ses dents le fier païen. Et de çà, de là, il tourne et s'agite, plein de dépit, d'orgueil et de colère.

De l'une et l'autre main il cherche à le saisir à l'endroit le plus favorable ; il lui passe adroitement entre les jambes, tantôt le pied droit, tantôt le pied gauche. Rodomont, aux prises avec Roland, ressemble à l'ours stupide qui croit pouvoir déraciner l'arbre d'où il est tombé, et qui, lui attribuant sa mésaventure, s'acharne contre lui dans sa rage haineuse.

Roland, dont l'esprit était perdu je ne sais où, et qui se servait uniquement de sa force, de cette force prodigieuse dont personne au monde, à quelques rares exceptions près, n'aurait pu se défendre, se laissa tomber à la renverse, du haut du pont,

avec le païen qu'il tenait embrassé ; tous deux tombèrent dans le fleuve et allèrent jusqu'au fond. L'onde rejaillit en l'air et le rivage en gémit.

L'eau les fit sur-le-champ se séparer. Roland est nu, et nage comme un poisson. Des bras et des pieds il fait si bien qu'il regagne le rivage. À peine hors de l'eau, il se met à courir, sans s'arrêter à regarder en arrière, et sans s'inquiéter s'il s'expose au blâme ou à l'éloge. Mais le païen, empêché par ses armes, revient plus lentement et avec plus de peine au rivage.

Pendant la lutte, Fleur-de-Lys avait, en toute sécurité, traversé le pont et la rivière. Elle avait visité le sépulcre dans ses moindres recoins, pour voir s'il n'y avait pas trace du passage de son Brandimart. N'y voyant ni ses armes ni ses vêtements, elle espère le retrouver ailleurs. Mais retournons au comte qui laisse derrière lui tour, fleuve et pont.

Ce serait folie à moi que de promettre de vous raconter une à une les folies de Roland. Il en commit tant et tant, que je ne saurais comment en finir. Mais j'en choisirai quelques-unes des plus éclatantes et dignes d'être citées dans mes vers, et qui me paraissent nécessaires à mon histoire. Je ne tairai point, entre autres l'aventure merveilleuse qui lui arriva dans les Pyrénées, au-dessus de Toulouse.

Le comte, depuis qu'il avait été pris de folie furieuse, avait parcouru beaucoup de pays ; il arriva enfin au sommet de la chaîne de montagnes qui sépare la France de l'Aragon. Il se dirigeait du côté où le soleil se couche, suivant un étroit chemin qui surplombait une vallée profonde.

Du côté opposé, s'en venaient deux jeunes bûcherons qui poussaient devant eux un âne chargé de bois. S'apercevant à son aspect qu'il avait la cervelle vide, ils lui crièrent d'une voix me-

naçante qu'il eût à reculer ou à se ranger de côté, et à laisser libre le milieu du chemin.

Roland ne fit pas d'autre réponse que de presser le pas d'un air furieux, jusqu'à ce qu'il fût arrivé vers l'âne. Alors, il le saisit par le flanc et, avec cette force qui n'avait point d'égale, il le lança si haut, qu'il semblait un petit oiseau volant dans les airs. L'âne alla tomber sur la cime d'une colline qui se dressait à un mille de la vallée.

Puis le comte s'approcha des deux jeunes gars. L'un d'eux fut en cette circonstance plus heureux que prudent. Il se jeta, par peur, du haut d'un ravin haut de deux fois trente brasses. Il tomba au beau milieu d'un amas de ronces, d'herbes et de terre molle. Il en fut quitte pour quelques égratignures au visage, et put s'échapper sain et sauf.

L'autre s'accrocha à une souche qui sortait du rocher, espérant grimper jusqu'à la cime assez promptement pour éviter les atteintes du fou. Mais celui-ci, acharné à sa poursuite, le saisit par les pieds pendant qu'il s'efforçait de grimper, et, écartant les bras autant que faire se put, il le fendit en deux morceaux,

De la même façon qu'on écartèle un héron ou un poulet, lorsqu'on veut donner leurs entrailles en pâture au faucon ou au vautour. L'autre, qui avait risqué de se casser le cou, put se vanter d'avoir échappé à une belle mort ! Il le raconta dans la suite comme un vrai miracle, et ce récit vint aux oreilles de Turpin qui l'écrivit à notre intention.

Roland fit encore beaucoup d'autres choses étonnantes en traversant la montagne. Enfin, après avoir longtemps erré, il descendit, du côté du midi, sur la terre d'Espagne. Il prit la route qui longe la mer dont les flots baignent les rivages de l'Aragon, et, sous l'influence de la folie qui le poussait, il songea à se creuser une tanière dans le sable,

Afin de se garantir du soleil. Il s'enfouit dans le sable aride et léger, et il y était à moitié caché, lorsque survinrent par hasard Angélique la belle et son mari qui descendaient, comme je vous l'ai raconté plus haut, des monts Pyrénées sur le rivage espagnol. Elle arriva à moins d'une brassée du comte sans l'avoir encore aperçu.

Que ce fût là Roland, elle ne pouvait le penser, tellement il différait de ce qu'il était d'habitude. Depuis que cette fureur le possédait, il était toujours allé nu, à l'ombre et au soleil. S'il était né dans les champs de Sienne, dans les pays où les Garamantes adorent Jupiter Ammon, ou près des monts où le grand Nil prend sa source, il n'aurait pu avoir la peau plus brûlée.

Ses yeux étaient quasi cachés dans sa tête ; il avait la figure maigre et décharnée comme un os, la chevelure inculte, hirsute et en désordre, la barbe épaisse, épouvantable, hideuse. À peine Angélique l'eut-elle vu, qu'elle s'empressa de tourner bride, toute tremblante. Toute tremblante et emplissant le ciel de ses cris, elle se retourna pour chercher secours auprès de son compagnon.

Dès que Roland, dans sa folie, l'eut aperçue, il se leva d'un bond pour la saisir, tellement son gracieux visage lui plut, et tellement l'appétit lui en vint subitement. De l'avoir tant aimée et respectée, aucun souvenir ne restait plus en lui ; il court derrière elle, à la façon d'un chien qui poursuivrait une bête fauve.

Le jouvenceau qui voit le fou poursuivre sa dame, le heurte avec son cheval, et le frappe en même temps juste au moment où il lui tourne le dos. Il croit lui séparer la tête du buste ; mais la peau était dure comme un os, et, à vrai dire, plus que l'acier. Roland en effet était né complètement invulnérable.

Roland, se sentant frapper par derrière, se retourne, et en se retournant, il serre le poing ; avec cette force qui dépasse toute mesure, il frappe le destrier du Sarrasin. Il le frappe sur la tête et, comme s'il était de verre, il la brise et tue le cheval. Puis il s'élance de nouveau sur les traces de celle qui fuyait devant lui.

Angélique chasse sa jument en toute hâte ; elle la presse du fouet et de l'éperon. Il lui semble que si elle pouvait voler aussi vite qu'une flèche, elle irait encore trop lentement. Soudain, elle se rappelle l'anneau qu'elle a au doigt et qui peut la sauver. Elle le porte à sa bouche, et l'anneau, qui n'avait rien perdu de sa vertu, la fait disparaître comme une lumière qu'un souffle éteint.

Soit qu'elle eût peur que la jument ne trébuchât, soit qu'elle fît un faux mouvement en changeant l'anneau de place, – je ne puis affirmer quel est le vrai – au moment même où elle plaça l'anneau dans sa bouche, et où elle rendit ainsi invisible son beau visage, elle leva la jambe, vida les arçons et se trouva à la renverse sur le sable.

Il s'en fallut de deux doigts qu'elle ne fût atteinte par le fou, qui, dans le choc, lui eût ôté la vie. Elle fut, en cette occurrence, grandement favorisée par la fortune. Cependant elle cherche le moyen de se procurer une autre monture, ainsi qu'elle a fait déjà, car elle ne peut plus songer à ravoir jamais celle qu'elle vient de quitter, et qui galope sur le rivage, poursuivie par le paladin.

Ne doutez point qu'elle ne sache se pourvoir, et suivons Roland, dont l'impétuosité et la rage augmentent en voyant Angélique disparaître. Il poursuit la jument sur le sable nu, et en approche toujours de plus en plus. Déjà il la touche et, la saisissant par la crinière, puis par la bride, il s'en rend enfin maître.

Le paladin s'en empare avec la même joie qu'un autre se serait emparé d'une donzelle. Il rassemble les rênes et la bride, et, d'un bond, saute en selle. Il la fait courir pendant plusieurs milles, de çà, de là, sans lui laisser de repos, sans jamais lui ôter la selle ni le frein, et sans lui laisser goûter ni herbe ni foin.

En voulant franchir un fossé, il roule au fond avec la jument. Non seulement il n'éprouve aucun mal, mais il ne sent pas même la secousse. Quant à la malheureuse bête, elle se brise l'épaule au fond du fossé. Roland ne voit pas comment il pourra la tirer de là ; finalement, il la charge sur son épaule et, sous ce poids énorme, il parcourt encore trois portées d'arc.

Mais sentant que la charge devient trop lourde, il la dépose à terre, et cherche à la tirer après lui. La jument le suit d'un pas lent et boiteux. Roland lui disait : « Marche ! » mais il parlait en vain. Du reste, l'eût-elle suivi au galop, que son désir insensé n'eût pas été satisfait. À la fin, il lui enlève le licol et l'attache par le pied droit.

Puis il la tire après lui, et la réconforte en lui disant qu'ainsi elle pourra le suivre plus facilement. Le poil et la peau de la malheureuse bête restent aux pierres du chemin, et elle meurt enfin de fatigue et de coups. Roland ne s'en aperçoit même pas, et, sans la regarder, il poursuit son chemin en courant.

Il va, la traînant toujours, bien que morte. Il dirige sa course vers l'Occident. Sur son passage, il saccage palais et chaumières. Lorsqu'il éprouve le besoin de manger, il s'empare des fruits, des viandes, du pain ; tout lui est bon, pourvu qu'il l'engloutisse. Partout il use de sa force contre les gens, laissant celui-ci mort, celui-là estropié. Il s'arrête rarement, et va sans cesse devant lui.

Il aurait traité de même sa dame, si elle ne s'était cachée, car il ne distinguait plus le noir du blanc, et croyait être utile en

nuisant à tout le monde. Ah ! que maudits soient l'anneau et le chevalier qui l'avait donné à Angélique. Sans lui, Roland se serait vengé, et du même coup en aurait vengé mille autres.

Et ce n'est pas celle-là seulement qui aurait dû tomber aux mains de Roland, mais toutes celles qui existent aujourd'hui, car, de toutes façons, elles sont toutes ingrates, et, parmi elles, il ne s'en trouve pas une de bonne. Mais avant que les cordes détendues de ma lyre ne rendent un son en désaccord avec mon chant, il vaut mieux le renvoyer à une autre fois, afin qu'il soit moins ennuyeux pour qui l'écoute.

# Chant XXX

*ARGUMENT. – Étranges preuves de folie de Roland. – Mandricard et Roger combattent l'un contre l'autre pour l'écu d'Hector et l'épée de Roland. Roger est blessé et Mandricard est tué. – Bradamante reçoit des mains d'Hippalque la lettre de Roger et se plaint de lui. – Renaud vient à Montauban, et emmène avec lui ses frères et ses cousins au secours de Charles.*

Quand la raison se laisse dominer par l'impétuosité et la colère ; quand elle ne sait pas se défendre de l'aveugle fureur qui pousse la main et la langue à nuire à ses propres amis, bien qu'ensuite on en pleure et qu'on en gémisse, la faute commise n'en est point rachetée. Hélas ! je pleure et je m'afflige en vain de tout ce que, dans un moment de colère, j'ai dit à la fin du dernier chant.

Mais je suis comme un malade qui, après avoir pris longtemps patience, ne peut plus résister à la douleur, cède à la rage et se met à blasphémer. La douleur passe, ainsi que l'irritation qui poussait la langue à maudire. Le malade se ravise et se repent, il a honte de lui-même ; mais nous ne pouvons faire que ce que nous avons dit n'ait pas été dit.

J'espère beaucoup, dames, en votre courtoisie, pour obtenir un pardon que j'implore de vous. Vous m'excuserez ; car si j'ai failli, c'est sous l'influence de la frénésie, vaincu d'une âpre passion. Rejetez-en la faute sur mon ennemie qui me traite d'une telle façon que je ne pourrais pas être plus mal traité. C'est elle qui me fait dire ce dont je me repens ensuite. Dieu sait

que c'est à elle que le tort appartient ; quant à elle, elle sait si je l'aime !

Je ne suis pas moins hors de moi que le fut Roland, et je ne suis pas moins excusable que lui qui s'en allait errant à travers les monts et les plaines, et qui parcourut ainsi la plus grande partie du royaume de Marsile. Pendant plusieurs jours, il traîna, sans rencontrer d'obstacle, la jument toute morte qu'elle était. Mais arrivé à un endroit où un grand fleuve entrait dans la mer, force lui fut d'abandonner son cadavre.

Sachant nager comme une loutre, il entra dans le fleuve et gagna l'autre rive ; au même moment, un berger arrivait, monté sur un cheval qu'il venait abreuver dans le fleuve. Bien que Roland s'avance droit sur lui, le berger qui le voit seul et nu ne cherche pas à l'éviter : « Je voudrais, – lui dit le fou – faire un échange de ton roussin avec ma jument.

» Je te la montrerai de l'autre côté, si tu veux, car elle gît morte sur l'autre rive ; tu pourras ensuite la faire panser. Je ne lui connais pas d'autre défaut. En y ajoutant peu de chose, tu peux me donner ton roussin. Descends-en donc de toi-même, car il me plaît. » Le berger se met à rire, et, sans répondre, il va vers le gué et s'éloigne du fou.

« Je veux ton cheval : holà ! n'entends-tu pas ? » reprend Roland ; et, plein de fureur, il s'élance. Le berger avait à la main un bâton noueux et solide ; il en frappe le paladin. La rage, la colère du comte dépassant alors toutes les bornes, il semble plus féroce que jamais. Il frappe du poing sur la tête du berger qui tombe mort, les os broyés.

Le comte saute à cheval et s'en va courant par divers chemins, saccageant tout sur son passage. Le roussin ne goûte jamais foin ni avoine, de sorte qu'en peu de jours il reste sur le flanc. Roland n'en va point à pied pour cela ; il entend aller aus-

si en voiture tout à son aise ; autant il en rencontre, autant il en prend pour son usage, après avoir occis les maîtres.

Il arriva enfin à Malaga et y commit plus de dommages que partout ailleurs. Non seulement il sema le carnage parmi la population, mais il extermina tant de gens que cette année, ni la suivante, les vides qu'il fit ne purent être comblés. Il détruisit et brûla tant de maisons, que plus du tiers du pays fut ravagé.

Après avoir quitté ce pays, il vint dans une ville nommé Zizera, et qui s'élève sur le détroit de Gibraltar ou de Zibelterre – car on l'appelle de l'un et de l'autre nom. – Là, il vit une barque qui s'éloignait de terre ; elle était pleine de gens qui s'ébattaient joyeusement sur les eaux tranquilles de la mer, aux rayons naissants du matin.

Le fou commença par leur crier de toutes ses forces de l'attendre, car l'envie lui était venue de monter sur la barque. Mais c'est bien en vain qu'il prodigue ses cris et ses hurlements, car il était une marchandise que l'on n'embarque pas volontiers. La barque file sur l'eau, aussi rapide que l'hirondelle qui fend l'air. Roland presse son cheval, le frappe, le serre, et comme une catapulte, le pousse à la mer.

Force est enfin au cheval d'entrer dans l'eau. En vain la pauvre bête veut reculer ; en vain il résiste de toutes ses forces ; il y entre jusqu'aux genoux, puis jusqu'au ventre, jusqu'à la croupe ; bientôt on ne voit plus que sa tête qui dépasse à peine la vague. Il n'a plus espoir de revenir en arrière, et les coups de houssine lui pleuvent entre les oreilles. Le malheureux ! il faut qu'il se noie, ou qu'il traverse le détroit jusqu'à la rive africaine.

Roland n'aperçoit plus ni la poupe ni la proue du bateau qui lui avait fait quitter le rivage pour se jeter dans la mer. Il a fui dans le lointain, et les flots mobiles le cachent aux regards. Roland pousse toujours son destrier à travers l'onde, résolu à

passer de l'autre côté de la mer. Le destrier, plein d'eau et vide d'âme, cesse de vivre et de nager.

Il va droit au fond et il aurait entraîné son cavalier avec lui, si Roland ne s'était soutenu sur l'eau par la seule force de ses bras. Il se démène des jambes et des mains, et rejette, en soufflant, l'eau bien loin de sa figure. L'air était suave et la mer dans tout son calme. Et ce fut fort heureux pour le paladin, car pour peu que la mer eût été mauvaise, il y aurait perdu la vie.

Mais la Fortune, qui prend soin des insensés le fit aborder au rivage de Ceuta, sur une plage éloignée des murs de la ville de deux portées de flèche. Pendant plusieurs jours, il courut à l'aventure le long de la côte, du côté du Levant, jusqu'à ce qu'il vînt à rencontrer, se déployant sur le rivage, une armée innombrable de guerriers noirs.

Laissons le paladin mener sa vie errante ; le moment reviendra bien de parler de lui. Quant à ce qui, seigneur, arriva à Angélique après qu'elle eut échappé des mains du fou, à la façon dont elle trouva bon navire et meilleur temps pour retourner en son pays, et dont elle donna le sceptre de l'Inde à Médor, un autre le chantera peut-être sur un meilleur luth.

Pour moi, j'ai à parler de tant d'autres choses, que je ne me soucie plus de la suivre. Il faut que je reporte ma pensée vers le Tartare qui, après avoir écarté son rival, jouit en paix de cette beauté dont l'Europe ne renferme plus l'égale, depuis qu'Angélique l'a quittée et que la chaste Isabelle est montée au ciel.

Mais l'altier Mandricard ne peut jouir entièrement du bénéfice de la sentence qui lui a octroyé la possession de la belle dame, car il a sur les bras d'autres querelles. L'une lui est suscitée par le jeune Roger, auquel il ne veut pas céder le droit de

porter l'aigle blanche sur ses armes ; l'autre, par le fameux roi de Séricane, qui veut lui faire rendre l'épée Durandal.

Agramant perd sa peine, ainsi que Marsile, à vouloir débrouiller cet inextricable conflit. Non seulement il ne peut parvenir à les rendre amis, mais Roger ne veut point consentir à laisser à Mandricard l'écu de l'antique Troyen, et Gradasse exige qu'on lui rende l'épée ; de sorte que l'une et l'autre querelle sont loin d'être apaisées.

Roger ne veut point qu'il se serve de son écu contre un autre adversaire que lui ; de son côté Gradasse n'entend point qu'il combatte, excepté contre lui, avec l'épée que le glorieux Roland portait d'habitude. À la fin, Agramant dit : « Trêve aux paroles, et voyons ce que la Fortune décidera. Celui qu'elle désignera passera le premier.

» Et si vous voulez encore plus me complaire, ce dont je vous aurai une obligation éternelle, vous allez tirer au sort à qui de vous combattra, mais à la condition que le premier dont le nom sortira de l'urne sera chargé de vider les deux différends, de façon que, s'il est vainqueur, il aura vaincu aussi pour le compte de son compagnon ; et, s'il est vaincu, il aura succombé pour tous les deux.

» Entre Gradasse et Roger, je crois que la différence est nulle, ou à peu près, comme valeur, et celui des deux qui combattra le premier se comportera excellemment sous les armes. Quant à la victoire, elle sera du côté que la divine Providence voudra. Le chevalier vaincu n'aura rien à se reprocher ; tout sera imputable à la Fortune. »

Roger et Gradasse n'opposèrent mot à la proposition d'Agramant, et furent d'accord que le premier d'entre eux dont le nom sortirait, se chargerait de l'une et l'autre querelle. En conséquence, leurs noms furent écrits sur deux billets ayant

même ressemblance et même forme et renfermés dans une urne que l'on agita longtemps, de manière à les bien remuer.

Un innocent enfant mit la main dans l'urne et prit un billet ; le hasard amena le nom de Roger et laissa au fond celui du Sérican. On ne saurait dire quelle allégresse ressentit Roger, quand il vit son nom sortir de l'urne. Par contre, le Sérican en fut très affligé ; mais ce que le ciel décide, force est de l'accepter.

Le Sérican passe tout son temps, met tous ses soins à conseiller, à aider Roger, afin qu'il soit vainqueur. Il lui montre une à une et lui rappelle toutes les choses qu'il a déjà expérimentées par lui-même ; comment on se couvre tantôt de l'épée, tantôt de l'écu ; quelles bottes sont mauvaises et quelles sont celles dont on est sûr ; à quel moment il faut avancer puis reculer.

Le reste de ce jour, où l'accord avait eu lieu ainsi que le tirage au sort, est consacré de part et d'autre par les amis à encourager les deux guerriers, selon l'usage. La foule, avide d'assister au combat, s'empresse d'occuper les places. Beaucoup veillent toute la nuit, dans la crainte d'arriver trop tard le lendemain.

La vile multitude attend avec impatience que les deux braves chevaliers en viennent aux mains, car elle n'en voit pas et n'en comprend pas plus long que ce qui se passe devant ses yeux. Mais Sobrin et Marsile, qui voient plus loin et comprennent ce qui peut nuire ou être utile, blâment cette bataille et Agramant qui la permet.

Ils ne cessent de lui faire voir quel grave dommage ce sera pour le peuple sarrasin, quel que soit celui des deux qui meure, de Roger ou du roi tartare. La mort d'un seul de l'un d'eux profitera plus au fils de Pépin, que celle de dix mille autres guerriers, parmi lesquels il serait difficile d'en retrouver un aussi brave.

Le roi Agramant reconnaît que tout cela est vrai, mais il ne peut plus refuser ce qu'il a promis. Il prie bien Mandricard et le brave Roger de lui rendre sa parole, d'autant plus que l'objet de leur querelle est sans importance et ne mérite pas de subir l'épreuve des armes. Il leur demande que s'ils ne veulent point lui obéir en cela, ils consentent au moins à différer le combat ;

Qu'ils reportent leur combat singulier à cinq ou six mois, plus ou moins, jusqu'à ce qu'il ait chassé Charles de son royaume et lui ait enlevé le sceptre, la couronne et le manteau impérial. Mais l'un et l'autre, bien que désireux d'obéir au roi, restent inflexibles, estimant un tel accord honteux pour celui qui y consentirait le premier.

Mais plus que le roi, plus que tous les autres, la belle fille du roi Stordilan fait dépense de paroles pour apaiser le Tartare. Suppliante, elle le prie ; elle se lamente et gémit. Elle le conjure de consentir à la demande du roi africain et de vouloir ce que veut le camp tout entier. Elle se lamente et se plaint d'être, grâce à lui, toujours tremblante et pleine d'angoisses.

« Hélas ! – disait-elle – pourrai-je jamais vivre tranquille, si un nouveau désir vous prend à chaque instant de chercher querelle tantôt à l'un, tantôt à l'autre ? Comment pourrai-je me réjouir de ce que la bataille projetée entre vous et Rodomont soit évitée, alors qu'une autre non moins dangereuse est prête à s'allumer ?

» Hélas ! c'est bien en vain que j'étais fière qu'un roi si glorieux, qu'un chevalier si redoutable consentît à risquer pour moi la mort dans un combat périlleux et acharné, puisque je vois maintenant que vous n'hésitez pas à vous exposer aux mêmes dangers pour une cause si futile ! c'était votre ardeur naturelle, et non votre amour pour moi, qui vous poussait.

» Mais s'il est vrai que votre amour soit tel que vous vous efforcez de me le montrer à toute heure, je vous prie par cet amour même, et par cette angoisse qui m'oppresse l'âme et le cœur, de ne pas vous tourmenter plus longtemps de ce que Roger garde sur son écu l'oiseau aux plumes blanches. Je ne sais pas en quoi il peut vous être utile ou nuisible qu'il abandonne cette devise ou qu'il la porte.

» Vous gagnerez peu de chose, et pourrez perdre beaucoup à la bataille que vous allez livrer. Quand vous aurez arraché l'aigle des mains de Roger, ce sera un maigre résultat pour un grand travail. Mais si la Fortune vous est contraire – et vous ne la tenez pas encore par son cheveu – vous serez cause d'un malheur à la seule pensée duquel je sens que mon cœur se déchire.

» Si vous tenez pour vous-même assez peu à la vie pour lui préférer une aigle peinte, qu'elle vous soit au moins chère pour ma vie à moi, car l'une ne saurait s'éteindre sans entraîner l'autre avec elle. Ce n'est pas de mourir avec vous qui me paraît douloureux ; je vous suivrai dans la vie, comme dans la mort ; mais je ne voudrais pas mourir avec la douleur de descendre après vous dans la tombe. »

Par de telles paroles et beaucoup d'autres semblables, accompagnées de larmes et de soupirs, elle ne cesse toute la nuit de supplier son amant et de le ramener à des idées de paix. Celui-ci cueille ces douces larmes sur ses beaux yeux humides, et ces tendres plaintes sur ses lèvres plus vermeilles que la rose. Pleurant lui aussi, il répond ainsi :

« Ô ma vie, ne vous mettez par Dieu point en souci pour si peu de chose ; quand même Charles et le roi d'Afrique, et tout ce qu'ils ont avec eux de chevaliers maures et français, déploieraient leurs bannières contre moi seul, vous ne devriez pas vous en effrayer davantage. Vous paraissez me tenir en peu d'estime, puisqu'un Roger seul vous fait trembler pour moi.

» Vous devriez cependant vous rappeler que seul, et n'ayant ni épée ni cimeterre, j'ai avec un tronçon de lance exterminé une troupe de chevaliers armés. Gradasse, bien qu'il en ait vergogne et dépit, raconte à qui le lui demande qu'il fut mon prisonnier dans un château de Syrie ; et pourtant il a une bien autre renommée que Roger.

» Le roi Gradasse ne nie point également, votre Isolier et Sacripant savent aussi – je dis Sacripant, roi de Circassie, – et le fameux Griffon et Aquilant, et cent autres et plus, qu'ayant été faits prisonniers quelques jours auparavant à ce passage, je les délivrai tous, mahométans et gens baptisés, le même jour.

» Leur étonnement dure encore des grandes prouesses que je fis en ce jour et qui dépassèrent ce que j'aurais pu faire si j'avais eu autour de moi, comme ennemis, les armées des Maures et des Francs. Et maintenant Roger, un simple jouvenceau, pourrait, dans un combat seul à seul, être pour moi sujet de péril ou d'affront ? Et maintenant que je possède Durandal et l'armure d'Hector, Roger doit-il vous faire peur ?

» Ah ! pourquoi n'ai-je pas eu besoin de vous conquérir tout d'abord par les armes ! Je vous aurais tellement rendue certaine de ma vaillance, que vous pourriez déjà prévoir la fin destinée à Roger. Séchez vos larmes, et de par Dieu ne me faites pas un présage aussi triste. Soyez persuadée que c'est le souci de mon honneur qui me pousse, et non pas l'oiseau blanc peint sur l'écu. »

C'est ainsi qu'il lui parla. La dame, remplie de tristesse, lui répliqua par une foule de raisons capables non pas seulement de le faire changer de résolution, mais de faire bouger de place une colonne. Elle finit par le vaincre, bien qu'il fût armé et qu'elle fût en jupons, et elle l'avait amené à dire que si le roi leur parlait de nouveau d'un accord, il y consentirait.

Et il l'aurait fait, si, dès le lever de l'aurore avant-courrière du soleil, l'impétueux Roger, qui voulait montrer qu'il portait à juste titre l'aigle brillante, sans écouter davantage les paroles de conciliation, n'avait fait sonner du cor et ne s'était présenté tout armé, dans la lice dont le peuple entourait la palissade.

Aussitôt que le Tartare entend le son éclatant qui le défie au combat, il ne veut plus entendre parler d'accord. Il se jette hors de son lit et crie qu'on lui apporte ses armes. Son visage respire une telle résolution, que Doralice elle-même n'ose plus lui parler de paix ni de trêve. Il faut enfin que la bataille ait lieu.

Mandricard s'arme rapidement et reçoit avec impatience les services de ses écuyers. Puis il s'élance sur le bon cheval qui avait appartenu au grand défenseur de Paris, et il court en toute hâte vers la place choisie pour vider par les armes les grandes querelles. Le roi et la cour y arrivent en même temps que lui, de sorte que l'assaut éprouve peu de retard.

On leur lace en tête les casques reluisants, et on leur remet leurs lances. Puis la trompette donne le signal qui fait pâlir les joues à plus de mille spectateurs. Les chevaliers mettent la lance en arrêt et, donnant de l'éperon dans les flancs de leurs coursiers, ils viennent avec une telle impétuosité à la rencontre l'un de l'autre, que le ciel semble s'abîmer et la terre s'entr'ouvrir.

De l'un et de l'autre côté, on voit s'avancer l'oiseau blanc qui soutient Jupiter dans les airs[8], ainsi qu'on le vit plus d'une fois jadis en Thessalie, mais avec d'autres ailes. Chacun des deux champions montre son ardeur et sa force dans le maniement des massives antennes. Sous le choc terrible, ils sont plus

[8] L'aigle. Arioste qualifie l'aigle d'oiseau blanc, parce que l'aigle qui figure sur les armoiries de la maison d'Este est blanc.

inébranlables que la tour battue des vents ou l'écueil fouetté par les vagues.

Les éclats de leur lance volent jusqu'au ciel. Turpin, très véridique en cette circonstance, raconte que deux ou trois de ces éclats, qui étaient parvenus jusqu'à la sphère du feu, en retombèrent tout enflammés. Les chevaliers avaient saisi leur épée, et, comme des gens peu accessibles à la peur, ils revinrent l'un sur l'autre. Tous deux se frappèrent à la visière de la pointe du glaive.

Ils se frappèrent tout d'abord à la visière. Ils ne songèrent pas, pour se démonter, à donner la mort aux chevaux, ce qui aurait été une mauvaise action, car les pauvres bêtes ne sont pas cause de la guerre. Celui qui penserait qu'ils agissaient ainsi par suite d'une convention conclue entre eux, se tromperait beaucoup et ne connaîtrait pas l'usage antique : en dehors de toute convention, celui qui frappait le cheval de son adversaire, encourait une éternelle honte et un blâme général.

Ils se frappèrent à la visière qui était double, et qui, malgré cela, eut peine à résister à une telle furie. Les coups se succèdent l'un après l'autre ; les bottes sont plus serrées que la grêle qui brise et dépouille les branches des arbres, et détruit la moisson désirée. Vous savez si Durandal et Balisarde coupent, et ce qu'elles valent en de telles mains.

Mais ils ne portent pas encore de coups dignes d'eux, tant l'un et l'autre se tiennent sur leurs gardes. C'est Mandricard qui fit la première blessure dont le brave Roger faillit recevoir la mort. D'un de ces grands coups, comme les chevaliers de ce temps savaient en porter, il fend en deux l'écu de son adversaire, lui ouvre la cuirasse, et son glaive cruel pénètre dans sa chair vive.

L’âpre coup glace le cœur dans la poitrine des assistants, dont la majeure partie, sinon tous, manifestaient leurs préférences et leur sympathie pour Roger. Et si la Fortune se prononçait selon le vœu de la majorité, Mandricard serait déjà mort ou prisonnier. C’est pourquoi le coup porté par lui fait frémir tout le camp.

Je crois qu’un ange dut intervenir pour sauver le chevalier de ce coup. Roger, plus terrible que jamais, riposte sur-le-champ. Il dirige son épée sur la tête de Mandricard ; mais l’extrême colère qu’il éprouve soudain le fait se presser tellement, que ce n’est pas sa faute si l’épée ne frappe point du tranchant.

Si Balisarde était retombée droit sur le casque d’Hector, c’est en vain qu’il eût été enchanté. Mandricard fut si étourdi sous le coup, qu’il laissa échapper les brides de sa main. Il inclina trois fois la tête, pendant que Bride-d’Or, que vous connaissez de nom, encore tout ennuyé d’avoir changé de maître, courait tout autour de la lice.

Le serpent foulé sous les pieds, ou le lion blessé, n’ont jamais éprouvé une colère, une fureur semblable à celle du Tartare, quand il revint de l’étourdissement où l’avait plongé ce coup d’épée. Sa force et sa vaillance croissent en raison de sa colère et de son orgueil. Il fait faire à Bride-d’Or un bond prodigieux, et revient sur Roger l’épée haute.

Il se lève sur ses étriers et dirige le coup sur le casque de son adversaire et vous croiriez cette fois qu’il va le fendre jusqu’à la poitrine. Mais Roger est plus agile que lui ; avant que le bras du Tartare soit redescendu pour frapper, il lui plonge son épée sous l’aisselle droite, s’ouvrant un passage à travers la cotte de mailles qui la protège.

Il retire Balisarde ruisselante d'un sang tiède et vermeil, amortissant ainsi le coup porté par Durandal. Cependant bien qu'il ait ployé la tête jusque sur la croupe de son cheval, la douleur lui fait froncer les sourcils, et s'il avait eu un casque de moins bonne trempe, il se serait souvenu à jamais de ce coup formidable.

Roger ne s'arrête pas ; il pousse son cheval, et frappe Mandricard au flanc droit. La finesse et la trempe de l'armure de ce dernier ne peuvent rien contre l'épée de Roger qui ne frappe point vainement et qui n'a pas besoin d'autre preuve pour montrer qu'elle est véritablement enchantée, puisque les cuirasses ni les cottes de mailles enchantées ne peuvent résister à ses coups.

Elle taille tout ce qu'elle touche et blesse au flanc le Tartare qui blasphème le ciel et frémit d'une colère telle, que la mer soulevée par la tempête est moins effrayante à voir. Il s'apprête à déployer toutes ses forces ; plein de dédain, il jette loin de lui l'écu sur lequel est peint l'oiseau blanc et saisit son glaive à deux mains.

« Ah ! – lui dit Roger – cela seul suffit à prouver que tu n'es pas digne de porter cet emblème, puisque tu le jettes après l'avoir taillé en deux. Tu ne pourras désormais plus dire qu'il t'appartient. » Il dit, et il n'a que le temps d'apercevoir Durandal qui descend sur son front avec une telle furie et d'un poids si lourd, que le choc d'une montagne lui paraîtrait plus léger.

L'épée lui fend la visière par le milieu – heureusement pour lui qu'elle ne touche pas le visage – ; puis elle retombe sur l'arçon qui ne peut résister, bien qu'il soit doublé d'acier. Le fer atteint le cuissard, l'entr'ouvre comme de la cire, ainsi que l'étoffe qui le recouvre, et blesse si gravement Roger à la cuisse qu'il fut longtemps ensuite à en guérir.

Un double filet de sang rougit les armes des deux adversaires, de sorte qu'on ne saurait dire encore lequel d'entre eux a l'avantage. Mais Roger lève aussitôt ce doute ; de son épée qui a déjà châtié tant d'ennemis, il porte un terrible coup de pointe juste à l'endroit que Mandricard a découvert en jetant son bouclier.

Il le frappe au côté gauche de la cuirasse, et trouve un chemin jusqu'au cœur, car le fer entre de plus d'une palme dans le flanc de Mandricard ; de sorte qu'il faut que celui-ci tombe et perde tous les droits qu'il pouvait avoir sur l'oiseau blanc et sur la fameuse épée, et qu'il perde aussi la vie, plus précieuse qu'épée et bouclier.

Le malheureux ne mourut pas sans vengeance. Au moment même où il était frappé, il levait son épée et il aurait fendu en deux la tête de Roger, si celui-ci ne lui avait enlevé une bonne partie de sa vigueur et de sa force par la blessure qu'il lui avait faite tout d'abord sous l'aisselle droite.

Roger fut frappé par Mandricard juste au moment où il lui arrachait la vie. Le coup fut encore assez fort pour fendre en deux la coiffe d'acier et le cercle de fer qui la surmontait. Durandal, taillant le casque et les os, entra de deux doigts dans la tête de Roger qui tomba à la renverse, baigné dans un ruisseau de sang.

Celui des deux qui tomba le premier à terre fut Roger ; l'autre, avant de tomber, resta encore un instant en selle, de sorte que tout d'abord chacun crut que Mandricard avait remporté le prix et l'honneur de la bataille. Sa Doralice qui partageait l'erreur générale, et qui avait plus d'une fois passé des pleurs au rire, levait les mains au ciel et rendait grâce à Dieu de ce que le combat eût eu une semblable fin.

Mais quand on vit manifestement lequel des deux était vivant et lequel était mort, il se fit un grand changement dans l'esprit des assistants ; ceux qui étaient joyeux devinrent tristes. Le roi, les seigneurs et les chevaliers les plus renommés, qui s'affligeaient déjà de la mort de Roger, poussèrent des cris d'allégresse, coururent l'embrasser, exaltant sa gloire et son mérite.

Chacun se réjouit de la victoire de Roger ; chacun pense et parle de même à ce sujet. Seul, Gradasse nourrit un sentiment contraire à celui qu'il laisse paraître. Son visage rayonne de joie, mais en lui-même il envie la gloire acquise par Roger, et maudit le sort qui a fait sortir ce nom le premier de l'urne.

Que dirai-je de la faveur, des caresses aussi affectueuses que sincères, dont le roi Agramant combla Roger ! Il ne voulut pas lever le camp, ni retourner sans lui en Afrique. C'est en vain qu'il est entouré de tant de braves chevaliers. Depuis que Roger a vaincu et mis à mort le fils d'Agrican, il ne se fie plus qu'à lui, et fait plus de cas de lui que de l'univers entier.

Ce n'était pas seulement les hommes qui étaient ainsi disposés en faveur de Roger, mais aussi les dames qui avaient suivi sur le territoire des Francs les troupes d'Afrique et d'Espagne. Doralice elle-même, bien qu'elle pleurât son amant pâle et inanimé, aurait peut-être suivi l'exemple des autres, si un dur frein de vergogne ne l'avait retenue.

Je dis que peut-être – mais sans l'affirmer – elle aurait pu être inconstante, telle était la beauté, tels étaient le mérite, les manières et la prestance de Roger. Quant à elle, d'après ce que nous avons déjà vu, elle était si facile à changer de sentiments, que, pour ne pas rester sans amours, elle aurait très bien pu porter son cœur à Roger.

Mandricard vivant lui convenait fort bien, mais qu'en aurait-elle fait une fois mort ? Il lui fallait se pourvoir d'un amant qui nuit et jour fût vaillant et fort à la besogne. Cependant le médecin le plus expérimenté de la cour n'avait pas tardé à accourir. Après avoir examiné chaque blessure de Roger, il avait répondu de sa vie.

Le roi Agramant fit promptement coucher Roger sous sa propre tente ; nuit et jour il veut l'avoir devant les yeux, tellement il l'aime et tellement il s'intéresse à lui. Le roi fait suspendre aux pieds de son lit l'écu et toutes les armes qui ont appartenu à Mandricard, excepté Durandal, qui est laissée au roi de Séricane.

Avec les armes, les autres dépouilles de Mandricard sont données à Roger. On lui donne aussi Bride-d'Or, ce bel et brave destrier que Roland avait abandonné dans sa fureur. Roger l'offre en présent au roi, pensant que ce don lui serait très agréable. Mais laissons tout cela, et revenons à celle pour qui Roger en vain soupire et qu'il réclame en vain.

J'ai à vous parler des tourments amoureux que Bradamante eut à souffrir dans l'attente de son amant. Hippalque, de retour à Montauban, lui avait apporté des nouvelles de celui qu'elle désirait tant. Elle lui raconta d'abord ce qui lui était arrivé avec Rodomont, au sujet de Frontin ; puis elle lui parla de Roger, qu'elle avait trouvé près de la fontaine avec Richardet et les frères d'Aigremont.

Elle lui dit qu'il était parti avec elle dans l'espoir de retrouver le Sarrasin et de le punir d'avoir enlevé à une dame son cheval Frontin, mais qu'il n'avait pu accomplir son dessein, parce qu'il avait pris un autre chemin que Rodomont ; elle lui expliqua ensuite la raison pour laquelle Roger n'était pas venu à Montauban.

Elle lui rapporta de point en point les paroles que Roger l'avait chargée de transmettre pour s'excuser. Enfin, tirant la lettre de son sein, elle la lui donna. D'un air plus troublé que calme, Bradamante prit la lettre et la lut. Cette lettre lui aurait été bien plus agréable, si elle n'avait pas nourri l'espoir de voir arriver Roger lui-même.

Avoir attendu Roger, et, à sa place, être obligée de se contenter d'un message, voilà ce qui troublait son beau visage de crainte, de douleur et de dépit. Elle baisa dix et dix fois la lettre, reportant sa pensée vers celui qui l'avait écrite. Les larmes dont elle l'arrosa empêchèrent seules qu'elle ne la brûlât de ses soupirs ardents.

Elle lut l'écrit quatre ou cinq fois, et pendant ce temps, elle se fit répéter par son ambassadrice tout ce que celle-ci lui avait déjà dit. Elle l'écoutait en pleurant ; on aurait pu croire qu'elle ne se serait jamais consolée, si elle n'avait eu pour la réconforter l'espoir de revoir bientôt son Roger.

Roger avait fixé le terme de son retour à quinze ou vingt jours, et avait affirmé avec mille serments à Hippalque qu'il n'y avait pas à craindre qu'il dépassât ce délai. « Hélas ! – disait Bradamante – qui m'assure des accidents qui peuvent arriver en tous lieux et surtout à la guerre ? Qui me dit qu'il ne s'en produira pas un qui détourne tellement Roger qu'il ne puisse plus revenir ?

» Hélas ! Roger ; hélas ! qui aurait cru que t'ayant aimé plus que moi-même, tu pourrais me préférer ta nation ennemie ? Tu portes secours à ceux que tu devrais combattre, et tu tortures celle que tu devrais secourir. Je ne sais si tu mérites le blâme ou l'éloge, car tu comprends bien peu ce qu'il faut récompenser et ce qu'il faut punir.

» Ton père, j'ignore si tu le sais, fut mis à mort par Trojan ; les rochers eux-mêmes le savent ; et tu mets tous tes soins à ce que le fils de Trojan ne reçoive ni déshonneur ni dommage. Est-ce là la vengeance que tu tires du meurtre de ton père, ô Roger ? Est-ce pour récompenser ceux qui l'ont vengé, que, moi qui suis de leur sang, tu me fais mourir de douleur et de chagrin ? »

La dame adressait ces paroles et d'autres encore à son Roger absent, et versait d'abondantes larmes. Non pas une fois, mais souvent, Hippalque venait lui tenir compagnie et la consolait en lui disant que Roger lui garderait entièrement sa foi, et qu'elle n'avait qu'à l'attendre, puisqu'elle ne pouvait faire autrement, jusqu'au jour marqué pour son retour.

Les consolations d'Hippalque et l'espérance, compagne assidue des amoureux, calmèrent la crainte et le chagrin de Bradamante et la firent rester à Montauban pour y attendre le terme fixé par Roger. Mais celui-ci tint mal son serment.

Ce ne fut point sa faute s'il manqua à sa promesse ; et plusieurs causes indépendantes de sa volonté l'empêchèrent de tenir son engagement. Il dut rester pendant plus d'un mois étendu sur son lit, en danger de mort, tellement son état avait empiré depuis le combat qu'il avait soutenu contre le Tartare.

L'énamourée jouvencelle l'attendit jusqu'au jour marqué, mais elle l'attendit en vain. Elle n'en eut pas de nouvelles autrement que par Hippalque et par son frère qui lui raconta que Roger avait pris sa défense, et avait délivré Maugis et Vivien. Cette nouvelle, bien qu'elle lui fût agréable, lui avait cependant causé quelque amertume.

Dans le récit de son frère, elle avait entendu vanter la haute valeur et la beauté de Marphise. Elle avait appris que Roger était parti avec elle en disant qu'il se rendait au camp dans lequel Agramant était mal en sûreté. La dame le félicita d'être en

si digne compagnie, mais elle n'avait pas lieu de s'en réjouir, ni de l'approuver.

Et le soupçon qui l'oppresse n'est pas petit, car si Marphise est belle, comme la renommée le rapporte, et que Roger soit resté jusqu'à ce jour près d'elle, c'est un miracle s'il ne l'aime pas. Pourtant, elle ne veut pas le croire encore, et elle espère et elle craint. Dans sa misère, elle attend le jour qui doit la rendre heureuse ou plus infortunée encore. Soupirant, elle reste à Montauban sans jamais porter ses pas au dehors.

Elle y était encore, lorsque le prince, le seigneur de ce beau domaine, le premier de ses frères – je ne dis point le premier par l'âge, mais par l'honneur, car deux autres de ses frères étaient nés avant lui – Renaud, qui jetait sur tous les siens des rayons de gloire et de splendeur, comme le soleil sur les étoiles, arriva un jour au château à l'heure de none. Hormis un page, il n'avait personne avec lui.

La cause de son arrivée était celle-ci : retournant un jour de Brava vers Paris, – je vous ai dit que souvent il faisait ce voyage pour retrouver les traces d'Angélique – il avait appris la fâcheuse nouvelle que ses cousins Vivien et Maugis allaient être livrés au Mayençais. C'est pour cela qu'il avait pris le chemin d'Aigremont.

Là, on lui avait dit qu'ils avaient été délivrés, que leurs ennemis étaient morts et détruits, que c'était Marphise et Roger qui les avaient mis en cet état, et que ses frères et ses cousins étaient retournés tous ensemble à Montauban. Il se souvint alors qu'il y avait un an qu'il ne s'était plus trouvé au château avec eux, et qu'il ne les avait embrassés.

Renaud s'en vint donc à Montauban où il embrassa sa mère, sa femme, ses fils, ses frères et ses cousins qui étaient naguère captifs. Il ressemblait, en arrivant parmi les siens, à

l'hirondelle qui vient au nid, apportant à la bouche la pâture pour ses petits affamés. Après être resté un jour ou deux au château, il partit, emmenant tous les autres avec lui.

Richard, Alard, Richardet, les fils d'Aymon, le plus âgé des deux Guichard, Maugis et Vivien, suivirent en armes le vaillant paladin. Bradamante, voyant s'approcher le temps où celui qu'elle désirait tant devait venir, dit à ses frères qu'elle était malade, et refusa de se joindre à leur troupe.

Et elle leur disait bien vrai, car elle était malade, non de fièvre ou de douleur corporelle ; mais c'était le désir qui consumait son âme, et la souffrance amoureuse qui altérait son visage. Renaud ne s'arrêta pas davantage à Montauban, et partit emmenant avec lui la fleur de sa famille. Je vous dirai dans l'autre chant comment il arriva à Paris, et combien il vint en aide à Charles.

# Chant XXXI

*ARGUMENT. – Funestes effets de la jalousie. – Combat de Renaud et de Guidon le Sauvage. Ce dernier est reconnu et se joint à la troupe des guerriers de Montauban qui, réunis aux forces dont dispose Charles, fait un grand carnage des Maures. – Brandimart va avec Fleur-de-Lys sur les traces de Roland, et arrive au petit pont construit par Rodomont dont il devient prisonnier. – L'armée des Sarrasins se retire à Arles.*

Quel état serait plus doux, plus agréable que celui d'un cœur amoureux ; quelle vie serait plus heureuse, plus fortunée que celle que l'on passerait en servage d'amour, si l'homme n'était sans cesse tourmenté de ce soupçon funeste, de cette crainte, de ce martyre, de cette frénésie, de cette rage qu'on appelle jalousie ?

Cependant, quelle que soit l'amertume qui se glisse dans cette suavissime douceur, elle ne fait qu'augmenter la force ou aiguiser la finesse de l'amour. La soif fait paraître l'eau bonne et savoureuse, et c'est grâce à la faim que l'on apprécie les aliments. Celui-là ne connaît point la paix et en ignore le prix, qui n'a pas d'abord éprouvé ce que c'est que la guerre.

On supporte paisiblement de ne point voir avec les yeux ce que le cœur voit toujours ; plus on reste éloigné de ce qu'on aime, plus le retour, quand il s'effectue, apporte de soulagement. Servir sans récompense se peut accepter, pourvu que l'espérance ne soit pas morte, car le prix d'un fidèle servage finit toujours par venir, quelque tard qu'il vienne.

Le souvenir des dédains, des refus, et finalement de tous les martyres, de toutes les peines d'amour, fait que l'on goûte mieux un plaisir quand il arrive. Mais si cette infernale peste vient à infester un esprit malade, elle l'affaiblit et l'empoisonne au point que, s'il survient par la suite une occasion de joie et d'allégresse, l'amant n'en a plus souci, et ne l'apprécie pas.

Voilà la plaie cruelle, empoisonnée, que ne peuvent guérir ni les liqueurs ni les drogues, ni les grimoires, ni les inventions des sorcières, ni la longue observation des astres bienfaisants, ni tout l'art magique dont Zoroastre est l'inventeur. Voilà la plaie qui fait plus souffrir que toute autre douleur, et qui conduit l'homme au désespoir et à la mort.

Ô plaie incurable qui s'attache aussi facilement au cœur d'un amant sur un faux que sur un vrai soupçon ! Plaie qui accable si cruellement l'homme, qu'elle lui offusque la raison et l'intelligence, et le rend si dissemblable à ce qu'il était auparavant ! ô jalousie inique, comme tu as, bien à tort, enlevé toute joie à Bradamante !

Je ne parle pas de l'impression amère que le récit d'Hippalque et de son frère lui avait laissée au cœur, mais d'une nouvelle aussi cruelle que fausse qui lui avait été annoncée quelques jours plus tard, et en comparaison de laquelle les autres n'étaient rien. Je vous la dirai, mais après quelque digression. J'ai à vous parler auparavant de Renaud qui se dirige vers Paris avec les siens.

Le jour suivant, vers le soir, ils rencontrèrent un chevalier qui avait une dame à ses côtés. Son écu et sa soubreveste étaient entièrement noirs et coupés seulement par une bande blanche. Ce chevalier défia au combat Richardet qui marchait le premier, et qui avait l'air d'un franc guerrier. Celui-ci, qui ne refusa jamais pareille proposition, tourna bride et prit du champ.

Sans dire un mot, sans plus se demander qui ils étaient, ils coururent à la rencontre l'un de l'autre. Renaud et les autres chevaliers s'arrêtèrent pour voir le résultat de la joute. « En voilà un – se disait à part lui Richardet – qui va tout à l'heure se trouver par terre, si je le frappe bien à l'endroit où je le vise. » Mais il arriva tout le contraire de ce qu'il pensait,

Car le chevalier inconnu lui porta, au-dessous de la visière, un coup tel qu'il l'enleva de selle et le jeta à plus de deux longueurs de lance loin de son destrier. Alard, qui voulut aussitôt le venger, se retrouva en un instant à ses côtés, étourdi et contusionné, tellement fort fut le coup qui rompit son écu.

Guichard, voyant les deux frères à terre, mit sur-le-champ sa lance en arrêt, bien que Renaud lui criât : « Attends, attends. » Mais Renaud n'avait pas encore son casque attaché sur la tête, de sorte que Guichard eut le temps de courir à la rencontre du chevalier. Mais il ne sut pas mieux se tenir que les autres, et en un clin d'œil il se retrouva par terre.

Richard, Vivien et Maugis se disputaient déjà à qui jouterait le premier. Mais Renaud, ayant fini de s'armer, mit fin à leur contestation en disant : « Il est temps d'arriver à Paris, et ce serait nous retarder trop que de vouloir attendre que chacun de vous fût abattu l'un après l'autre. »

Il dit cela entre ses dents et de façon à n'être pas entendu, parce que c'eût été pour les autres une injure et une honte. Les deux adversaires avaient déjà pris du champ et s'en revenaient avec impétuosité l'un sur l'autre. Renaud ne fut point jeté à terre, car il valait à lui seul tous ses compagnons. Les lances se brisèrent comme du verre, mais les cavaliers ne reculèrent pas d'une ligne.

Les deux chevaux se heurtèrent avec une telle force que leur croupe alla toucher le sol. Bayard se releva aussitôt, et c'est

à peine s'il interrompit sa course. L'autre tomba si malencontreusement, qu'il se rompit l'épaule et les reins. Le chevalier, voyant son destrier mort, abandonna les étriers, et se retrouva en un instant sur pied.

Il dit au fils d'Aymon, qui s'en revenait vers lui la main vide : « Seigneur, ce serait manquer à mon devoir que de laisser sans vengeance la mort du bon destrier dont tu viens de me priver, et qui me fut cher tant qu'il vécut. Viens-t'en donc, et fais de ton mieux, car il faut qu'il y ait bataille entre nous. »

Renaud lui dit : « Si c'est à cause du destrier mort, et non pour autre chose, que nous devons nous livrer bataille, je te donnerai un des miens, et sois assuré qu'il ne vaut pas moins que le tien. » L'autre reprit : « Tu te trompes, si tu crois que je manque de destrier. Mais puisque tu ne comprends pas ce que je veux, je t'expliquerai plus clairement la chose.

» Je veux dire que je croirais commettre une faute en ne t'éprouvant pas aussi à l'épée, et en ne cherchant à savoir si, dans cette nouvelle joute, tu es mon égal, ou si tu vaux mieux ou moins que moi. Donc, comme il te plaira, descends ou reste à cheval. Pourvu que tu ne tiennes pas tes mains inoccupées, je suis content de te donner tout l'avantage, tellement je désire t'éprouver à l'épée. »

Renaud, ne le fit pas attendre longtemps, et dit : « Je te promets la bataille, puisque tu es si ardent ; et pour que tu n'aies point soupçon au sujet des gens qui m'accompagnent, ils continueront leur route jusqu'à ce que je les rejoigne. Il ne restera avec moi qu'un valet pour tenir mon cheval. » Là-dessus, il ordonna à ses compagnons de s'en aller.

La courtoisie du vaillant paladin fut fort appréciée par le chevalier étranger. Renaud mit pied à terre et remit les rênes de son destrier Bayard aux mains du valet. Puis, lorsqu'il ne vit

plus son étendard qui était déjà bien loin, il embrassa son écu, saisit son glaive redoutable, et défia le chevalier au combat.

Alors commença une bataille telle qu'on n'en vit jamais de plus fière. Chacun des chevaliers ne pensait pas que son adversaire fût de force à lui résister longtemps. Mais quand à l'épreuve ils virent que des deux côtés les forces étaient bien égales, ils comprirent que ni l'un ni l'autre n'avaient à se réjouir ou à s'attrister. Mettant l'orgueil et la colère de côté, tous deux déploient toute leur habileté pour obtenir l'avantage.

Leurs coups, implacables et féroces, remplissent tous les environs d'un bruit horrible, soit qu'ils tombent sur les boucliers, sur les cuirasses ou sur les cottes de mailles. Sous peine de laisser l'adversaire prendre l'avantage, l'un et l'autre doivent s'étudier à bien parer plutôt qu'à attaquer, car la première faute commise pouvait entraîner un éternel dommage.

L'assaut dura une heure, et plus de la moitié de l'heure suivante. Déjà le soleil se cachait sous l'onde, et les ténèbres étendaient leur filet jusqu'aux extrémités de l'horizon, sans que les combattants eussent pris le moindre repos, ni interrompu leurs coups furibonds. Cependant, ils n'étaient excités au combat ni par la colère ni par la haine, mais seulement par le point d'honneur.

Entre temps, Renaud songeait que le chevalier inconnu possédait une telle force que non seulement il aurait peine à se tirer de ses mains sain et sauf, mais qu'il courait grand danger de mort. Il en avait déjà été si fortement travaillé et si échauffé, que la sueur lui coulait du front, et qu'il commençait à douter de l'issue du combat. Il y aurait volontiers mis fin, si son honneur eût été sauvegardé.

De son côté, le chevalier étranger – qui ne savait également pas que c'était le seigneur de Montauban, ce guerrier si fameux

dans toute la chevalerie, contre lequel il avait été amené à lutter l'épée à la main avec si peu d'animosité – était certain que les armes ne pouvaient lui donner la preuve d'un homme plus excellent.

Il aurait voulu ne pas avoir entrepris de venger la mort de son cheval, et, s'il avait pu le faire sans encourir de blâme, il se serait volontiers retiré de cette périlleuse bataille. La nuit était déjà si obscure et si épaisse, que presque tous les coups portaient dans le vide. Ils ne pouvaient attaquer et encore moins parer, car c'est à peine s'ils voyaient leurs épées dans leurs mains.

Le sire de Montauban fut le premier à dire que la bataille ne pouvait se continuer ainsi dans l'obscurité, et qu'il valait mieux la remettre jusqu'à ce que le paresseux Arthur eût accompli son évolution[9] terrestre. En attendant, son adversaire peut venir sous sa tente où il ne sera pas moins en sûreté, ni moins bien servi et honoré qu'en aucun autre lieu.

Renaud n'a pas besoin de prier beaucoup le courtois chevalier, pour que ce dernier accepte son invitation ; ils s'en vont donc ensemble à l'endroit où le pennon de Montauban s'était arrêté en un lieu sûr. Renaud, cependant, ôtant des mains de son écuyer un beau cheval, bien harnaché et bon pour le combat à la lance et à l'épée, en a fait don au chevalier.

C'est alors que le guerrier étranger apprit qu'il marchait à côté de Renaud, car, avant d'arriver à la tente, celui-ci s'était, par hasard, nommé lui-même. Et comme ils étaient frères, il se sentit le cœur doucement remué d'une pieuse affection, et se mit à pleurer de joie et de tendresse.

---

**9** Une des étoiles voisines du pôle arctique. Le poète la traite de paresseuse, parce qu'elle se meut autour de l'horizon, avec plus de lenteur que les autres étoiles les plus éloignées du pôle.

Ce guerrier était Guidon le sauvage, qui, en compagnie de Marphise, de Sansonnet et des fils d'Olivier, avait naguère longtemps voyagé sur mer, comme je vous l'ai dit. Le félon Pinabel, en le faisant prisonnier et en le retenant ensuite conformément à la honteuse loi qu'il avait établie, l'avait empêché de revoir plus tôt sa famille.

Guidon, en apprenant que c'était là ce Renaud, fameux parmi tous les chevaliers, et qu'il avait toujours plus désiré voir qu'un aveugle ne désire recouvrer la lumière du jour qu'il a perdue, s'écria plein de joie : « Ô mon seigneur, quelle fatalité m'a conduit à vous combattre, vous que depuis longtemps j'aime et j'honore par-dessus tout en ce monde !

» Constance me donna le jour sur les rivages extrêmes du pont Euxin. Je suis Guidon, conçu, comme vous, de l'illustre semence du généreux Aymon. C'est le désir de vous voir, vous et tous les nôtres, qui m'a fourni l'occasion de venir ici. Et, lorsque mon vœu le plus cher est de vous honorer, il se trouve que j'en suis venu à vous faire injure !

» Mais excusez l'erreur qui a fait que je ne vous ai point reconnu, vous ni vos autres compagnons ; pour la racheter, si faire se peut, dites-moi ce que je dois faire ; je ne reculerai devant rien. » Après qu'ils se furent plusieurs fois embrassés, Renaud lui répondit : « Qu'il ne vous reste souci de vous excuser envers moi de cette bataille.

» Pour témoigner que vous êtes véritablement un rameau de notre antique souche, vous ne pouviez pas donner de meilleure preuve que la grande vaillance que nous avons éprouvée en vous. Si vos actes avaient été plus pacifiques, et plus calmes, nous vous aurions cru avec plus de peine, car le daim n'engendre pas le lion, ni la colombe l'aigle ou le faucon. »

Tout en raisonnant ainsi, ils ne laissaient pas de poursuivre leur route, de sorte qu'ils arrivèrent vers les tentes. Là, le brave Renaud apprit à ses compagnons que le chevalier était Guidon, qu'ils avaient tant désiré voir, et qu'ils avaient si longtemps attendu. Cette nouvelle remplit tout le monde de joie, et tous déclarèrent qu'il ressemblait à son père.

Je ne dirai pas l'accueil que lui firent Alard, Richardet et les autres deux, non plus que celui qu'il reçut de Vivian, d'Aldigier, de Maugis, ses cousins. Ce fut entre chaque chevalier et lui un échange d'affectueuse courtoisie, et je conclurai simplement en disant que sa venue fut bien vue de tous.

L'arrivée de Guidon aurait été de tout temps chère à ses frères, mais elle leur fut surtout agréable en ce moment où, plus que jamais, ils en avaient besoin. Dès que le soleil eut émergé ses rayons lumineux hors des vagues de l'Océan, Guidon partit sous la bannière de ses frères et de ses parents, dont il augmenta la troupe.

Ils marchèrent de telle sorte qu'en deux jours ils arrivèrent sur les rives de la Seine, à moins de dix milles des portes assiégées de Paris. Là, ils retrouvèrent par un heureux hasard Griffon et Aquilant, les deux guerriers à la redoutable armure : Griffon le blanc et Aquilant le noir, que Gismonde conçut d'Olivier.

Ils causaient avec une damoiselle dont l'apparence annonçait la haute condition, et dont la robe blanche était ornée d'une broderie d'or. Elle était très belle et d'un aspect fort agréable, bien qu'elle parût triste et larmoyante. Elle semblait, par ses gestes et sa contenance, parler de choses fort importantes.

Quand il fut près d'eux, Guidon reconnut les deux chevaliers, et dit à Renaud : « En voici deux que peu de guerriers dépassent en vaillance. S'ils viennent avec nous au secours de Charles, les Sarrasins ne résisteront pas. » Renaud confirma les

dires de Guidon, en assurant que l'un et l'autre étaient des guerriers accomplis.

Lui aussi les avait reconnus à leurs armes habituelles. L'un était revêtu d'une armure toute noire, l'autre d'une armure toute blanche ; tous deux portaient par-dessus de riches ornements. De leur côté, les deux frères reconnurent et saluèrent Guidon, Renaud et ses frères. Ils embrassèrent Renaud comme un ami, car ils avaient depuis longtemps oublié leur ancienne haine.

Ils avaient, pendant un certain temps, été en grande contestation avec Renaud, à cause de Truffaldin ; mais ce serait trop long à vous raconter. Oubliant toute colère, ils s'embrassèrent tous avec une affection fraternelle. Renaud se retourna ensuite vers Sansonnet qui avait un peu plus tardé que les autres à venir, et le reçut avec les honneurs qui lui étaient dus, dès qu'il fut instruit de sa grande valeur.

Dès que la damoiselle eut vu Renaud de plus près et l'eut reconnu – car elle connaissait tous les paladins – elle lui apprit une nouvelle qui la tourmentait beaucoup. Elle commença ainsi : « Seigneur, ton cousin, auquel l'Église et l'Empire doivent tant, Roland, autrefois si sage et si honoré, est devenu fou et s'en va errant à travers le monde.

» D'où lui est venu un tel malheur, je ne saurais te le dire. J'ai vu son épée et ses autres armes qu'il avait jetées par les champs. Je les ai vues ramassées de côté et d'autre par un chevalier pieux et courtois qui les suspendit comme un trophée glorieux aux branches d'un arbuste.

» Mais, le jour même, l'épée fut enlevée par le fils d'Agrican. Tu peux penser quelle perte c'est pour la chrétienté que Durandal soit encore une fois retombée au pouvoir des

païens. Bride-d'Or, qui errait en liberté autour des armes de son maître, a été pris aussi par le Sarrasin.

» Il y a peu de jours, j'ai vu Roland, sans vergogne et privé de sa raison, courir nu en poussant des cris et des hurlements épouvantables. En somme, il est complètement fou. Et je ne l'aurais pas cru, si je n'avais vu de mes yeux un spectacle aussi déplorable et aussi cruel. » Puis elle lui raconta comment elle avait vu Roland tomber du haut du pont dans sa lutte corps à corps avec Rodomont.

» À tous ceux que je ne crois pas être ennemis de Roland, je raconte cela – ajouta-t-elle – dans l'espoir que, parmi les nombreux chevaliers auxquels j'en parle, il s'en trouvera un qui, ému de pitié pour une situation si étrange et si fâcheuse, essaiera de ramener le comte à Paris ou dans tout autre lieu ami, afin qu'on lui guérisse le cerveau. Si Brandimart le savait, je suis bien sûre qu'il fera tout son possible pour cela. »

Cette damoiselle était la belle Fleur-de-Lys que Brandimart aimait plus que lui-même. Elle venait à Paris pour le retrouver. Elle raconta encore qu'une grande querelle avait éclaté entre le roi de Séricane et le roi de Tartarie pour la possession de l'épée ; qu'elle était restée à Mandricard dont elle avait par la suite causé la mort, puis qu'enfin elle appartenait actuellement à Gradasse.

Renaud ne cesse de gémir et de se lamenter sur une aussi étrange et aussi malheureuse aventure. Il sent son cœur s'attendrir à ce récit, comme la glace fond au soleil. Il prend en lui-même la résolution immuable de chercher Roland où qu'il soit. Il espère, quand il l'aura retrouvé, qu'il pourra le guérir de cette rage.

Mais comme, soit volonté du ciel soit hasard, il a pu réunir une troupe de chevaliers illustres, il veut tout d'abord mettre les

Sarrasins en fuite, et délivrer les remparts de Paris. Toutefois il lui paraît avantageux de différer l'attaque jusqu'à ce que la nuit soit devenue tout à fait obscure, entre la troisième et la quatrième vigile, alors que l'eau du Léthé aura répandu le sommeil sur la terre.

Il logea les siens au milieu d'un bois, et les y laissa reposer pendant tout le jour. Mais quand le soleil, laissant le monde plongé dans les ténèbres, fut retourné vers son antique nourrice, et que les ourses, le capricorne, les serpents et les autres bêtes, qui jusque-là s'étaient tenues cachées à cause de la lumière trop éclatante du jour, eurent illuminé le ciel, Renaud fit avancer sa troupe taciturne.

Accompagné de Griffon, d'Aquilant, de Vivien, d'Alard, de Guidon, de Sansonnet et des autres, il marche à pas mesurés, et sans prononcer une parole, pendant un mille, jusqu'à ce qu'il rencontre l'avant-garde d'Agramant, qu'il trouve endormie. Il tue tout, sans faire un prisonnier. De là, il pénètre au cœur de l'armée maure, sans avoir été vu ni entendu.

À peine arrivé dans le camp des infidèles, Renaud tombe à l'improviste sur la garde dont il fait un tel carnage que pas un homme n'échappe à la mort. Cette première troupe exterminée, les Sarrasins n'ont plus la partie belle, car, pleins de sommeil, inertes et effarés, ils ne peuvent faire que peu de résistance à de tels guerriers.

Pour augmenter l'épouvante des Sarrasins, Renaud, dès le commencement de l'attaque, fait soudain souffler dans les trompes et les cornets, et crier à haute voix son nom. Il éperonne Bayard qui n'est pas lent à lui obéir ; d'un bond, il franchit la barrière élevée, renverse les cavaliers, foule aux pieds les fantassins, et abat les baraques et les tentes.

Les plus hardis, parmi les païens, s'arrachent les cheveux quand ils entendent résonner dans les airs les noms redoutés de Renaud et Montauban. Les Espagnols fuient pêle-mêle avec les Africains, sans perdre de temps à charger les bêtes de somme. Aucun n'est d'avis d'attendre une telle furie dont ils ont déjà, à leur grand dam, éprouvé les effets.

Guidon suit Renaud et ne fait pas moins que lui. Les deux fils d'Olivier les imitent, ainsi qu'Alard, Richardet et les deux autres frères. Sansonnet s'ouvre un chemin avec son épée. Aldigier et Vivien font éprouver leur vaillance à bon nombre d'ennemis. Tous ceux qui suivent l'étendard de Clermont se conduisent en vaillants guerriers.

Renaud avait avec lui sept cents combattants, venus de Montauban et des pays d'alentour, habitués à braver sous les armes le froid et le chaud, et non moins redoutables que les Mirmidons d'Achille. Chacun était si solide à la besogne, que cent d'entre eux n'auraient pas reculé devant mille adversaires. Beaucoup l'emportaient sur les plus fameux guerriers.

Et bien que Renaud ne fût pas riche, bien qu'il n'eût ni cités ni trésors, il se les attachait tellement par ses bonnes paroles et ses bons traitements, partageant toujours avec eux ce qu'il possédait, que pas un d'eux ne consentit jamais à servir un autre maître, même pour une paye plus forte. Il fallait une bien grande nécessité pour qu'ils consentissent à quitter Montauban.

Afin de porter à Charlemagne un secours plus efficace, Renaud avait laissé son château sous la garde de peu de monde. À peine sa bannière, cette bannière dont je raconte la gloire, fut-elle arrivée parmi les Africains, qu'elle en fit un carnage pareil à celui que fait le loup féroce au milieu des troupeaux laineux du Galèse, au pays de Phalante, ou le lion parmi les troupeaux de chèvres barbues des bords du Cinyphe.

Charles, qui avait été avisé par Renaud de son arrivée aux environs de Paris, et de son intention d'assaillir pendant la nuit le camp des Sarrasins, se tenait en armes et prêt à combattre. Quand il jugea qu'il était temps, il vint en aide à Renaud avec ses paladins, auxquels s'était joint le fils du riche Monodant, le fidèle et sage amant de Fleur-de-Lys.

Celui qu'elle avait pendant tant de jours, et par de si longs chemins, cherché en vain dans toute la France, elle le reconnut de loin aux insignes qu'il avait l'habitude de porter. Dès que Brandimart la vit, il abandonna le champ de bataille, et tout entier revenu à des sentiments plus humains, il courut l'embrasser. Plein d'amour, il lui donna mille baisers, ou peu s'en fallut.

Les chevaliers de cette antique époque avaient grande confiance en leurs dames et en leurs damoiselles. Ils les laissaient aller sans escorte par monts et par vaux dans des contrées étrangères ; et, au retour, ils les tenaient pour bonnes et belles, sans que jamais le soupçon vînt les saisir. Fleur-de-Lys raconta sur-le-champ à son amant que le seigneur d'Anglante était devenu fou.

Brandimart aurait eu peine à croire d'une autre bouche une si étrange et si fâcheuse nouvelle ; mais il la crut, venant de la belle Fleur-de-Lys qui lui avait déjà fait croire des choses bien plus fortes. Elle ajouta qu'elle l'avait non pas entendu dire, mais qu'elle l'avait vu de ses propres yeux, et qu'elle connaissait Roland de longue date et mieux que tout autre ; et elle dit où et quand.

Elle lui rapporta la scène dont elle avait été témoin sur le pont dangereux, dont Rodomont disputait le passage à tous les chevaliers, afin de leur enlever leur soubreveste et leurs armes pour servir d'ornement à un riche sépulcre. Elle lui dit qu'elle avait vu Roland furieux se livrer en cet endroit à des actes hor-

ribles et terrifiants, et comment il avait jeté le païen dans le fleuve, au risque de s'y noyer lui-même.

Brandimart qui aimait le comte autant qu'on peut aimer un compagnon, un frère ou un fils, résolut d'aller à sa recherche et de ne reculer devant aucune fatigue, aucun danger, pour essayer de le guérir de sa fureur, soit avec le concours d'un médecin, soit à l'aide d'enchantements. Comme il se trouvait en selle, tout armé, il se mit sur-le-champ en route avec sa belle dame.

Tous deux se dirigèrent vers le lieu où la dame avait vu le comte. De journée en journée, ils arrivèrent au pont que gardait le roi d'Alger. La sentinelle avertit Rodomont dont les écuyers apprêtèrent aussitôt les armes et le cheval, et qui se trouva tout prêt à combattre quand Brandimart voulut tenter le passage.

D'un ton qui dénotait sa fureur, le Sarrasin cria à Brandimart : « Qui que tu sois, toi qu'une erreur de chemin ou ta propre folie amène ici, descends de cheval et dépouille-toi de tes armes, et fais-en hommage à ce grand sépulcre, avant que je ne te tue et que je ne t'offre comme victime expiatoire aux ombres qu'il renferme. Si tu refuses, je te tuerai tout de même, et je ne t'en aurai aucun gré. »

Brandimart ne voulut pas répondre à cette sommation altière autrement qu'avec la lance. Il éperonne Batolde, son gentil destrier, et s'élance contre son adversaire avec une impétuosité telle qu'il fit bien voir qu'en fait de courage, il pouvait être comparé à n'importe quel chevalier du monde. Quant à Rodomont, mettant sa lance en arrêt, il galope à toute bride sur le pont étroit.

Son destrier, qui avait l'habitude de ce chemin difficile sur lequel il avait déjà fait souvent tomber plus d'un cavalier, accourait avec assurance à la rencontre. L'autre, effrayé par cette course inaccoutumée, s'avançait hésitant et timide. Le pont

tremblait sous leurs pieds et semblait près de s'écrouler dans l'eau, outre qu'il était fort étroit et sans parapet.

Les chevaliers, tous deux maîtres en l'art de jouter, avaient des lances grosses comme des madriers et telles encore qu'elles étaient dans leurs écorces sylvestres. Ils s'en portèrent des coups si terribles, qu'il ne servit à rien à leurs coursiers d'être vigoureux et lestes. Tous les deux furent renversés sur le pont, ainsi que leurs maîtres, ne formant qu'un tas.

Pressés par les éperons, ils voulurent se relever immédiatement, mais le pont était si étroit, qu'ils ne trouvèrent pas où poser un pied ferme. Tous deux, par une égale fatalité, tombèrent dans l'eau. Leur chute produisit un bruit effroyable qui monta jusqu'au ciel, pareil à celui que fit en tombant dans notre fleuve celui qui sut si mal diriger le char du soleil.

Les deux chevaux, chargés du poids de leurs cavaliers, qui étaient restés fermes en selle, allèrent voir au fond de la rivière si quelque belle nymphe n'y était pas cachée. Ce n'est pas le premier, ni le second saut que le païen fait avec son audacieux destrier, du haut du pont dans l'eau. Il connaît fort bien, par conséquent, le fond du fleuve.

Il sait les endroits où le fond est ferme et où il est vaseux, où l'eau est basse et où elle est profonde. Il a bientôt la tête, la poitrine et la ceinture hors de l'eau et peut attaquer Brandimart avec un grand avantage. Brandimart était tombé au beau milieu du courant ; son destrier, enfoncé dans le sable qui formait le fond, ne pouvait plus s'en retirer, et tous deux risquaient de se noyer.

L'eau, soulevée par la chute, les eut bientôt culbutés et les entraîna à l'endroit le plus profond. Brandimart était dessous et le destrier dessus. Fleur-de-Lys, restée sur le pont, presque morte d'épouvante, pleure et adresse au vainqueur ses vœux et

ses supplications : « Ah ! Rodomont, par celle que tu révères dans sa tombe, ne sois pas si cruel que de laisser noyer un tel chevalier !

» Ah ! seigneur plein de courtoisie, si tu as jamais aimé, aie pitié de moi, car je l'aime. Qu'il te suffise, au nom de Dieu, de le faire prisonnier et d'orner ton monument de cette nouvelle dépouille. Parmi toutes celles que tu as gagnées, celle-ci sera la plus belle et la plus glorieuse. » Elle sut si bien dire, qu'elle émut le roi païen, quelque cruel qu'il fût.

Et elle fit si bien, qu'il se hâta de porter secours à son amant ; celui-ci était retenu sous l'eau par son destrier et était sur le point de perdre la vie, ayant bu beaucoup d'eau sans la moindre soif. Toutefois, Rodomont ne le tira d'embarras qu'après lui avoir pris son épée et son casque. Il le sortit ensuite de l'eau, et le fit transporter dans la tour, où se trouvaient déjà beaucoup d'autres prisonniers.

La dame sentit toute sa joie tomber, quand elle vit son amant s'en aller prisonnier. Cependant, elle préférait cela à le voir périr dans le fleuve. Elle s'adressait à elle-même toute sorte de reproches. C'était elle en effet qui avait fait venir son amant en lui racontant qu'elle avait reconnu le comte sur le pont si dangereux.

Enfin elle part, ayant déjà conçu la pensée de mener en ces lieux le paladin Renaud, ou Guidon le sauvage, ou Sansonnet, ou tout autre chevalier illustre de la cour du fils de Pépin, capable de lutter avec le Sarrasin sur la terre et sur l'eau. Elle espère que ce nouveau champion sera sinon plus fort, du moins plus heureux que son cher Brandimart.

Elle marche pendant plusieurs jours avant de rencontrer un chevalier tel qu'elle le voulait pour combattre contre le Sarrasin et délivrer son amant. Après avoir longtemps cherché

quelqu'un qui convînt à cette besogne, elle rencontra un chevalier à la soubreveste riche et ornée, toute brodée de troncs de cyprès.

Je vous raconterai ailleurs qui c'était. Je veux auparavant retourner à Paris, et vous dire la suite de la grande déroute que Renaud et Maugis firent essuyer aux Maures. Je ne saurais vous énumérer ceux qui purent fuir et ceux qui furent envoyés sur les bords du Styx. L'obscurité de la nuit ne permit pas à Turpin, qui avait entrepris de le faire, de les compter.

Dans le premier sommeil, sous sa tente, dormait Agramant. Un chevalier vient le réveiller en lui disant qu'il va être fait prisonnier, s'il ne prend immédiatement la fuite. Le roi, regardant alors autour de lui, voit la confusion qui règne parmi les siens. Ceux-ci, sans songer à faire tête à l'ennemi, fuient çà et là, nus et désarmés, car ils n'ont pas même eu le temps de prendre leur bouclier.

Le roi, fort perplexe et sans un seul conseiller autour de lui, se faisait attacher sa cuirasse, quand arrivent Falsiron, le fils de Grandonio, Balugant et d'autres encore. Ils montrent à Agramant le danger qu'il court de rester mort ou prisonnier en ce lieu ; ils ajoutent même que s'il peut sauver sa personne ; la fortune se sera montrée propice et bonne envers lui.

Ainsi parle Marsile, ainsi parle le brave Sobrin, ainsi disent tous les autres d'un commun accord. Sa perte est d'autant plus prochaine, que Renaud s'avance avec plus d'impétuosité. S'il attend que le paladin, cet homme avide de carnage, soit arrivé avec tous ses gens, il peut être certain que lui et ses amis resteront tous morts, ou aux mains des ennemis.

Mais il peut se réfugier dans Arles ou dans Narbonne avec le peu de gens qu'il a autour de lui. L'une et l'autre de ces villes sont fortes et peuvent supporter un siège de plusieurs jours.

Quand il aura mis sa personne en sûreté, il pourra venger cet affront, et refaire promptement une nouvelle armée avec laquelle il vaincra Charles.

Le roi Agramant se rend à leur avis, bien que ce parti lui semble cruel et dur. Il se dirige vers Arles, par le chemin qui lui paraît le plus sûr, et il semble qu'il ait des ailes. Il a de bons guides, et l'obscurité favorise grandement son départ. Vingt mille Africains et Espagnols purent ainsi échapper à Renaud.

Quant à ceux qui furent occis par lui, par ses frères, par les deux fils du sire de Vienne, par les sept cents hommes d'armes obéissant à Renaud, par Sansonnet, ou qui, dans leur fuite, se noyèrent dans la Seine, celui qui pourrait les compter compterait aussi les feuilles que Zéphire et Flore font éclore en avril.

D'aucuns pensent que Maugis prit une grande part à la victoire de cette nuit, non pas en arrosant la campagne du sang sarrasin, ni par le nombre des ennemis qu'il occit de sa propre main, mais en faisant sortir, par son art, les esprits infernaux des grottes du Tartare, et cela en si grande quantité, qu'un royaume deux fois grand comme la France n'aurait pu lever autant de bannières ni de lances.

On ajoute qu'il fit entendre tant d'instruments métalliques, tant de tambours, tant de bruits divers, tant de hennissements de chevaux, tant de cris et de tumulte de fantassins, que plaines, monts et vallées devaient en retentir jusqu'aux contrées les plus lointaines, et que les Maures en éprouvèrent une telle peur, qu'ils s'empressèrent de prendre la fuite.

Le roi d'Afrique n'oublia pas que Roger était blessé et qu'il gisait encore gravement malade sur son lit. Il s'enquit d'un destrier à l'allure la plus douce qu'il put trouver, fit placer le blessé dessus, et après l'avoir mis en sûreté, il le fit porter sur son na-

vire et conduire doucement jusqu'à Arles, où il avait donné rendez-vous à tous ses gens.

Ceux qui s'enfuirent devant Renaud et Charles – et ils furent, je crois, cent mille ou à peu près – cherchèrent, à travers champs, bois, montagnes et vallons, à échapper aux mains des populations franques. Mais la plupart trouvèrent tout chemin fermé, et rougirent de leur sang l'herbe verte et les routes blanches. Il n'en arriva point ainsi du roi de Séricane, qui avait sa tente loin des autres.

En apprenant que c'est le sire de Montauban qui a assailli ainsi le camp, il ressent en son cœur une telle allégresse, qu'il en saute çà et là de joie. Il remercie le souverain Auteur de lui avoir fourni l'occasion si rare de s'emparer cette nuit de Bayard, ce coursier qui n'a pas son pareil.

Il y avait longtemps – je crois que vous l'avez déjà lu ailleurs – que ce roi désirait avoir la bonne Durandal à son côté, et chevaucher ce coursier accompli. Il était jadis venu en France pour cela à la tête de cent mille hommes d'armes. Il avait alors défié Renaud au combat, pour la possession de ce cheval.

Et il s'était rendu sur le rivage de la mer où la bataille devait avoir lieu ; mais Maugis en faisant partir malgré lui son cousin qu'il avait embarqué sur un navire, était venu tout déranger. Il serait trop long de dire toute l'histoire. Depuis ce jour, Gradasse avait tenu le gentil paladin pour lâche et couard.

Maintenant que Gradasse apprend que c'est Renaud qui a assailli le camp, il s'en réjouit. Il revêt ses armes, il monte sur son cheval et s'en va cherchant son ennemi à travers l'obscurité. Autant de guerriers il rencontre, autant il en couche à terre, frappant indifféremment de sa bonne lance les gens de France ou de Libye.

Il va de çà de là, cherchant Renaud, l'appelant de sa voix la plus forte, et se portant toujours vers les endroits où il voit le plus de morts amoncelés. Enfin ils se trouvent en face l'un de l'autre l'épée à la main, car leurs lances avaient été brisées en mille morceaux, et les éclats en avaient volé jusqu'au char constellé de la Nuit.

Quand Gradasse reconnaît le vaillant paladin, non à son enseigne, mais aux coups terribles qu'il porte, ainsi qu'à Bayard qui semble à lui seul être maître de tout le camp, il se met sans retard à lui reprocher – conduite indigne de lui – de ne s'être pas présenté sur le champ du combat, au jour fixé, pour vider leur différend.

Il ajoute : « Tu espérais sans doute, en te cachant ce jour-là, que nous ne nous rencontrerions plus jamais en ce monde ; or, tu vois que je t'ai rejoint. Quand même tu descendrais sur les rives les plus extrêmes du Styx, quand même tu monterais au ciel, sois certain que je t'y suivrais, si tu emmenais avec toi ton destrier au séjour de la lumière, ou là-bas dans le monde aveugle.

» Si tu n'as pas le cœur de te mesurer avec moi, et si tu comprends que tu n'es pas de force égale ; si tu estimes la vie plus que l'honneur, tu peux sans péril te tirer d'affaire, en me laissant de bonne grâce ton coursier. Tu pourras vivre ensuite, si vivre t'est cher ; mais tu vivras à pied, car tu ne mérites pas de posséder un cheval, toi qui déshonores à ce point la chevalerie. »

Ces paroles avaient été dites en présence de Richardet et de Guidon le sauvage. Tous deux tirent en même temps leur épée pour châtier le Sérican. Mais Renaud s'oppose à leur intervention, et ne souffre point qu'ils lui fassent cet affront. Il dit : « Ne suis-je donc pas bon pour répondre à qui m'outrage, sans avoir besoin de vous ? »

Puis, se retournant vers le païen, il dit : « Écoute, Gradasse ; je veux, si tu consens à m'entendre, te prouver clairement que je suis allé sur le bord de la mer pour te rejoindre. Puis, je te soutiendrai les armes à la main, que je t'ai dit vrai de tout point, et que tu en auras menti chaque fois que tu diras que j'ai manqué aux lois de la chevalerie.

» Mais je te prie instamment, avant que nous nous livrions au combat, d'écouter jusqu'au bout mes justes et vraies excuses, afin que tu ne m'adresses plus des reproches non mérités. Ensuite, j'entends que nous nous disputions Bayard à pied, seul à seul, en un lieu solitaire, comme tu l'as toi-même désiré. »

Le roi de Séricane était courtois, comme tout cœur magnanime l'est d'ordinaire. Il fut satisfait d'entendre la pleine justification du paladin. Il vint avec lui sur la rive du fleuve, et là, Renaud, simplement, lui raconta sa véridique histoire et prit tout le ciel à témoin.

Puis il fit appeler le fils de Bauves, lequel était parfaitement au courant de l'affaire. Celui-ci raconta de nouveau, en présence des deux champions, comment il avait usé d'un enchantement, sans en dire ni plus ni moins. Renaud reprit alors : « Ce que je t'ai prouvé par témoin, je veux t'en donner maintenant par les armes, et quand il te plaira, une preuve encore plus évidente. »

Le roi Gradasse qui ne voulait pas, pour une nouvelle querelle, abandonner la première, accepta sans contester les excuses de Renaud, bien que doutant encore si elles étaient vraies ou fausses. Les deux adversaires ne fixèrent plus le lieu du combat sur le doux rivage de Barcelone, comme ils l'avaient fait la première fois, mais ils convinrent de se rencontrer le lendemain matin, près d'une fontaine voisine,

Où Renaud ferait amener le cheval, lequel serait placé à égale distance des combattants. Si le roi tuait Renaud, ou s'il le faisait prisonnier, il devait prendre le destrier sans autre empêchement. Mais si Gradasse trouvait la mort dans le combat, ou si, ne pouvant plus se défendre, il se rendait prisonnier, Renaud lui reprendrait Durandal.

Avec plus d'étonnement et de douleur que je n'ai dit, Renaud avait appris de la belle Fleur-de-Lys que son cousin était hors de sa raison. Il avait appris également ce qu'il était advenu au sujet de ses armes, et le conflit qui s'en était suivi. Il savait enfin que c'était Gradasse qui possédait cette épée que Roland avait illustrée par mille et mille exploits.

Après que les deux chevaliers se furent mis d'accord, le roi Gradasse rejoignit ses serviteurs, bien qu'il eût été engagé par le paladin à venir loger chez lui. Dès qu'il fut jour, le païen s'arma, et Renaud en fit autant. Tous deux arrivèrent à la fontaine près de laquelle ils devaient combattre pour Bayard et Durandal.

Tous les amis de Renaud paraissaient redouter beaucoup l'issue de la bataille qu'il devait soutenir seul à seul contre Gradasse, et ils s'en lamentaient d'avance. Gradasse possédait une grande hardiesse, une force prodigieuse et une expérience consommée. Maintenant qu'il avait au côté l'épée du fils du grand Milon, chacun tremblait de crainte pour Renaud.

Plus que tous les autres, le frère de Vivien redoutait ce combat. Il se serait encore volontiers entremis pour le faire manquer, mais il craignait d'encourir l'inimitié du sire de Montauban, qui lui en voulait encore d'avoir empêché la première rencontre en l'enlevant sur un navire.

Mais, tandis que tous les siens sont plongés dans le doute, la crainte où la douleur, Renaud s'en va calme et joyeux de se disculper d'un soupçon injuste qui lui avait semblé si dur, et de

pouvoir imposer silence à ceux de Poitiers et de Hautefeuille. Il s'en va plein de confiance et sûr en son cœur de remporter l'honneur du triomphe.

Quand les deux champions furent arrivés quasi en même temps à la claire fontaine, ils se saluèrent et s'accueillirent l'un et l'autre avec un visage aussi serein, aussi bienveillant, que si Gradasse eût été le parent ou l'ami du chevalier de la maison de Clermont. Mais je veux remettre à une autre fois de raconter comment ils en vinrent aux mains.

# Chant XXXII

*ARGUMENT. – Mesures prises par Agramant pour renforcer son armée. – Bradamante, jalouse de Roger à cause de Marphise, quitte son château et arrive à la Roche-Tristan. Là, elle est obligée de combattre contre trois princes, et leur fait vider les arçons.*

Je me souviens que je devais vous entretenir – je vous l'avais promis, puis cela m'est sorti de la mémoire – d'un soupçon qui avait rendu la belle dame de Roger si dolente, soupçon bien plus déplaisant et plus cruel, et mordant d'une dent bien plus aiguë et bien plus vénéneuse que ce qu'elle avait entendu de Richardet, et qui lui était entré dans la poitrine, pour lui dévorer le cœur.

Je devais en parler, et j'ai entrepris un autre sujet, Renaud étant survenu au beau milieu de mon récit. Puis j'ai eu fort à faire avec Guidon qui s'est aussi trouvé sur mon chemin. J'ai passé d'une chose à l'autre, de sorte que je ne me suis plus souvenu de Bradamante. Il m'en souvient maintenant, et je veux vous en parler, avant que je vous entretienne de Renaud et de Gradasse.

Mais avant que j'entame ce récit, il faut encore que je vous parle un peu d'Agramant qui avait rallié dans Arles ce qui lui restait de son armée après le grand désastre nocturne. Cette cité était tout à fait convenable pour rassembler ses forces éparses ; elle a l'Afrique en face d'elle, et l'Espagne pour voisine. De plus elle est assise sur le fleuve, non loin de la mer.

Marsile envoie des ordres dans tout son royaume pour lever des gens à pied et à cheval, bons ou mauvais. De force ou de bonne volonté, tout navire apte au combat doit s'armer à Barcelone. Chaque jour, Agramant rassemble son Conseil, et n'épargne ni ses soins ni sa peine. Toutes les cités d'Afrique sont pressurées d'exactions de toutes sortes.

Il a fait offrir à Rodomont pour qu'il revienne – mais sans pouvoir l'obtenir – une de ses cousines, fille d'Almont, avec le beau royaume d'Oran pour dot. L'altier chevalier ne veut pas quitter le pont où il a accumulé les armes et les selles vides de tant de guerriers vaincus par lui, que le rocher en est tout couvert.

Marphise ne voulut pas imiter Rodomont. Dès qu'elle apprit qu'Agramant avait été défait par Charles, que ses gens étaient morts, taillés en pièces, ou prisonniers, et que bien peu d'entre eux avaient pu se réfugier dans Arles, elle s'était mise en chemin sans attendre d'être appelée. Elle était venue au secours de son roi, et lui avait apporté sa personne et tout ce qu'elle possédait.

Elle avait amené aussi Brunel, auquel elle n'avait fait aucun mal, et elle le remit d'elle-même à Agramant. Pendant dix jours et dix nuits, elle l'avait tenu dans la crainte d'être pendu. Puis quand elle avait vu que personne n'essayait de le lui reprendre par la force ou par la prière, elle n'avait pas voulu souiller ses mains altières d'un sang si méprisable, et elle l'avait délivré de ses liens.

Elle lui pardonna toutes ses anciennes injures et le traîna avec elle jusqu'à Arles où elle le remit à Agramant. Vous devez bien penser quelle joie le roi éprouva en voyant un tel secours lui arriver. Il voulut que Brunel vît bien quel grand cas il faisait de Marphise. Il l'avait jadis menacé de le faire pendre ; il le fit cette fois pendre bel et bien.

Le misérable fut laissé, dans un lieu solitaire et sauvage, en proie aux corbeaux et aux vautours. La justice de Dieu fit que Roger, qui l'avait une autre fois sauvé en lui ôtant le lacet du cou, fût malade en ce moment, et ne pût lui venir en aide. Quand il sut l'aventure, la chose était déjà faite, de sorte que Brunel resta sans secours.

Cependant Bradamante trouvait bien long le délai de vingt jours à l'expiration desquels Roger devait revenir vers elle et se convertir à la Foi. À qui attend la fin de la captivité ou de l'exil, il semble que le temps, qui doit lui donner la liberté ou lui rendre la joie de revoir la patrie aimée, marche plus lentement que d'habitude.

Dans cette cruelle attente, elle pensait souvent que Éthon et Piroïs étaient devenus boiteux[10], ou que la roue du char d'Apollon était brisée, tellement il lui semblait qu'il ralentissait sa course habituelle. Le jour lui paraissait plus long que celui où le juste Hébreu, grâce à son ardente foi, arrêta le soleil au milieu du ciel ; la nuit lui semblait plus longue que celle qui produisit Hercule.

Oh ! que de fois elle porta envie aux ours, aux loirs, aux blaireaux somnolents ! Elle aurait voulu passer tout ce temps à dormir, sans se réveiller jamais, sans entendre quoi que ce fût, jusqu'à ce que Roger vînt lui-même la tirer de son lourd sommeil. Non seulement elle ne peut pas le faire, mais elle ne peut pas même dormir une heure dans toute la nuit.

De côté et d'autre elle se retourne, foulant la plume inhospitalière, sans jamais goûter de repos. Souvent elle court ouvrir sa fenêtre, pour voir si l'épouse de Titon s'apprête à répandre, devant la lumière du matin, les lis blancs et les roses vermeilles.

---

[10] Noms de deux des quatre chevaux attelés au char du soleil.

Et quand le jour a paru, elle ne désire pas moins ardemment voir les étoiles briller au ciel.

Lorsqu'il n'y eut plus que quatre ou cinq jours pour que le délai fût expiré, pleine d'espoir, elle s'attendait d'heure en heure à l'arrivée d'un messager qui lui dirait : voici Roger qui vient. Elle montait parfois sur une haute tour d'où l'on découvrait les bois épais et les fertiles campagnes des environs, ainsi qu'une partie de la route qui conduit de France à Montauban.

Si elle aperçoit alors au loin une armure reluire au soleil, ou quelqu'un qui ressemble à un chevalier, elle croit que c'est son Roger tant attendu, et les cils de ses beaux yeux se rassérènent soudain. Dans chaque voyageur à pied ou sans armes elle croit voir un messager envoyé vers elle. Et bien que toujours son attente ait été déçue, elle ne cesse chaque fois d'espérer encore.

Parfois, croyant aller à sa rencontre, elle s'armait, descendait la montagne et s'avançait dans la plaine. Ne voyant rien, elle espérait alors qu'il était arrivé à Montauban par une autre route, et elle rentrait au château, poussée par le même désir qui l'en avait fait sortir, mais elle n'y trouvait pas davantage Roger. Cependant le terme tant attendu par elle arriva.

Puis le terme fut dépassé d'un jour, de deux, de trois, de six, de huit, de vingt, sans qu'elle vît venir son époux, sans qu'elle en apprît la moindre nouvelle. Alors elle commença à se lamenter de telle façon, qu'elle aurait ému de pitié, dans les sombres royaumes, les Furies à la crinière de serpents. Elle meurtrissait ses beaux yeux divins, sa blanche poitrine, et arrachait ses beaux cheveux dorés.

« Il est donc vrai – disait-elle – il me faut chercher qui me fuit et qui se cache de moi ? Donc, j'en suis réduite à désirer qui me dédaigne ! Il faut que j'implore qui ne veut pas me répondre ! Je dois laisser mon cœur à qui me hait, à quelqu'un qui est

si convaincu de ses propres mérites, que l'immortelle Déesse devra descendre elle-même du ciel pour enflammer d'amour son cœur insensible !

» Le hautain sait que je l'aime et que je l'adore, et il ne me veut ni pour amante, ni pour esclave ! Le cruel sait que je souffre et que je meurs pour lui, et il attend que je sois morte pour me venir en aide ; et afin que je ne lui parle point de mes tourments, afin de ne point laisser fléchir sa farouche résolution, il se cache de moi, semblable à l'aspic qui refuse d'écouter le chant de l'homme, de peur de se laisser apprivoiser.

» Hélas, Amour, arrête celui qui, après avoir ainsi brisé ses liens, s'enfuit devant mes pas trop lents à le suivre dans sa course ; ou bien rends-moi telle que j'étais quand tu t'es emparé de moi, alors que je n'étais la sujette ni de toi ni de personne. Hélas ! combien vaine est mon espérance de t'inspirer de la pitié par mes prières, toi qui te plais à tirer des yeux des ruisseaux de larmes, ou qui plutôt en fais ta nourriture, ta vie !

» Mais dois-je me plaindre d'autre chose, hélas ! que de mon désir insensé ? Il m'emporte si haut dans les airs, qu'il arrive à des régions où il se brûle les ailes ; alors, ne pouvant plus me soutenir, il me laisse tomber du ciel. Et ce n'est point là la fin de mes maux ; car toujours il recommence, et va se brûler de nouveau ; de sorte que je suis sans fin précipitée dans l'abîme.

» Je dois me plaindre de moi, bien plus encore que de mon désir ; n'est-ce pas moi qui lui ai ouvert mon esprit, dont il a chassé la raison, et où mon pouvoir est au-dessus du sien ? Il m'entraîne de mal en pis, et je ne puis le contenir, car il n'existe pas de frein capable de l'arrêter. Je comprends qu'il me mène à la mort, car plus j'attends, plus mon mal me fait souffrir.

» Et pourquoi même me plaindre de moi ? Quelle autre erreur ai-je commise si ce n'est de t'aimer ? Faut-il s'étonner que

mes sens de femme, faibles et malades, aient été soudain subjugués ? Devais-je me défendre du plaisir que me faisaient éprouver la beauté suprême, les grandes manières et les sages paroles ? Celui-là est bien malheureux qui cherche à ne pas voir le soleil.

» Outre que c'était ma destinée, je fus entraînée par les paroles d'autres personnes dignes de foi. Une félicité suprême me fut montrée comme devant être le prix de cet amour. Si ce fut une fausse prédiction, si les conseils que me donna Merlin furent trompeurs, je puis bien me plaindre de lui, mais je ne puis cesser d'aimer Roger.

» Je puis me plaindre de Merlin et de Mélisse, et je me plaindrai éternellement de tous les deux. À l'aide des esprits infernaux, ils m'ont fait voir les fruits qui devaient éclore de ma semence, afin de m'enchaîner par cette fausse espérance. Je ne vois pas quel était leur motif, sinon qu'ils étaient sans doute jaloux de ma douce sécurité, de mon cher repos. »

La douleur l'envahit si fort, qu'il n'y a plus en elle de place pour aucun soulagement. Cependant, le souvenir de ce que lui a dit Roger en partant lui revient à la mémoire et ranime l'espérance en son cœur. En dépit de toutes les apparences contraires, elle veut espérer d'heure en heure le voir revenir.

Cet espoir la soutint, les vingt jours étant expirés, un mois encore, pendant lequel sa douleur fut moins poignante qu'elle ne l'eût été sans cela. Un jour qu'elle suivait la route par laquelle elle allait souvent au-devant de Roger, la malheureuse apprit une nouvelle qui fit s'enfuir l'espérance bien loin d'elle.

Elle fit la rencontre d'un chevalier gascon qui revenait directement du camp africain, où il avait été fait prisonnier le jour de la grande bataille livrée devant Paris. Elle l'interrogea longtemps, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à ses fins. Elle lui demanda

des nouvelles de Roger, et s'en tenant à lui, elle ne sortit plus de ce sujet de conversation.

Le chevalier lui en donna des nouvelles exactes, car il connaissait très bien toute cette cour. Il lui raconta le combat que Roger avait soutenu seul à seul contre le redoutable Mandricard, comment il l'avait tué, après en avoir reçu une blessure qui le tint pendant plus d'un mois en danger de mort. Si son histoire s'était bornée là, il aurait donné la véritable excuse de Roger.

Mais il ajouta qu'il y avait au camp une damoiselle, nommée Marphise, qui n'était pas moins belle que vaillante et experte à toutes les armes ; qu'elle aimait Roger et que Roger l'aimait ; qu'on les voyait rarement lui sans elle et elle sans lui, et que chacun croyait qu'ils s'étaient donné leur foi ;

Que le mariage devait se célébrer dès que Roger serait guéri, et que chacun des deux rois, ainsi que tous les chefs païens en éprouvaient un grand plaisir, car ils connaissaient la valeur surhumaine de l'un et de l'autre, et ils espéraient qu'il en sortirait une race d'hommes de guerre la plus vaillante qui fût jamais sur terre.

Le Gascon croyait dire vrai ; car dans l'armée des Maures c'était l'universelle croyance, et l'on en parlait également partout hors du camp. Les nombreux témoignages de sympathie que Roger et Marphise échangeaient, avaient donné lieu à ces rumeurs ; et il suffit d'une seule bouche pour accréditer une nouvelle bonne ou mauvaise, et la propager à l'infini.

L'arrivée de Marphise parmi les Maures, en compagnie de Roger, et sa présence continuelle à ses côtés, avaient tout d'abord donné naissance à ce bruit. Mais ce qui l'avait encore accru, c'était qu'après avoir quitté le camp en enlevant Brunel,

comme je l'ai conté, elle y était ensuite revenue sans avoir été rappelée par personne et seulement pour voir Roger.

Elle était venue au camp non pas une fois, mais souvent, dans le seul but de visiter Roger qui languissait gravement blessé. Elle y restait tout le jour, et ne partait que le soir, ce qui donnait encore plus à parler aux gens, car on la connaissait pour tellement fière, qu'elle tenait tout le monde pour vil à côté d'elle, tandis qu'elle était humble et douce pour Roger seul.

Comme le Gascon assurait Bradamante que tout cela était vrai, celle-ci fut saisie d'une peine si violente, qu'elle faillit tomber à la renverse. Sans rien répondre, elle fit faire volte-face à son destrier, le cœur plein de jalousie, de colère et de rage. Ayant perdu toute espérance, elle rentra furieuse dans son appartement.

Et sans quitter ses armes, elle se jeta tout de son long sur son lit, le visage enfoui dans les draps qu'elle prit dans sa bouche pour s'empêcher de crier. Se rappelant ce que le chevalier lui avait dit, elle tomba dans une telle douleur, que ne pouvant la contenir plus longtemps, force lui fut de l'exhaler en ces termes :

« Malheureuse ! à qui dois-je croire désormais ? Tous sont perfides et cruels, puisque tu es cruel et perfide, ô mon Roger, toi que je tenais pour si dévoué et si fidèle. Quelle cruauté, quelle trahison coupable trouveras-tu dans les tragédies, qui ne soit moindre que la tienne, si tu veux songer à ce que je méritais et à ce que tu me devais ?

» Pourquoi, Roger, alors qu'il n'existe pas au monde de chevalier plus hardi, plus beau que toi, ni qui t'égale en vaillance, en belles manières et en courtoisie ; pourquoi ne fais-tu pas en sorte qu'entre toutes tes autres vertus si éclatantes, on dise que tu possèdes aussi la constance, et que tu gardes invio-

lable la fidélité, cette vertu devant laquelle toutes les autres cèdent et s'inclinent ?

» Ne sais-tu pas que, sans elle, la vaillance et les nobles manières ne sont rien ? C'est ainsi que les plus belles choses ne peuvent se voir là où la lumière ne les éclaire point. Il te fut facile de tromper une damoiselle dont tu étais le seigneur, l'idole et la divinité, et à qui tu aurais pu, avec une parole, faire croire que le soleil est obscur et froid.

» Cruel, de quelle faute auras-tu du remords, si tu ne te repens point de tuer qui t'aime ? Si tu acceptes si légèrement de manquer à ta foi, quel est donc le poids qui pourrait peser sur ton cœur ? Comment traites-tu tes ennemis, si, à moi qui t'aime, tu causes de pareils tourments ? Je pourrai bien dire qu'il n'y a pas de justice au ciel, si ma vengeance tarde à t'atteindre.

» L'ingratitude égoïste est, de tous les crimes, celui qui pèse le plus sur l'homme ; c'est pour cela que le plus beau des anges du ciel fut précipité dans le plus obscur et le plus profond de l'enfer. Et si une grande faute exige un grand châtiment lorsqu'elle n'a pas été lavée par une pénitence nécessaire, prends garde qu'un dur châtiment ne t'atteigne pour ton ingratitude envers moi, ingratitude dont tu ne veux pas te repentir.

» Je dois encore, ô cruel, en outre de tous tes méfaits, t'accuser de vol à mon égard ; ce n'est point parce que tu tiens mon cœur, que je parle ainsi ; de cela, je consens à t'absoudre ; je veux dire que tu t'étais donné à moi, et que tu m'as repris ton cœur sans motif. Rends-le-moi, parjure ! tu sais bien que celui qui détient le bien d'autrui ne peut être sauvé.

» Ô Roger, tu m'as délaissée ; moi je ne veux point te délaisser ; et je le voudrais que je ne le pourrais pas. Mais pour échapper à mes chagrins, à mon angoisse, je puis et je veux mettre fin à mes jours. Cela seul m'est douloureux de mourir sans

être aimée de toi, car si Dieu m'avait concédé de mourir alors que je t'étais chère, je n'aurais jamais connu de mort plus heureuse. »

Ainsi disant, elle saute de son lit, disposée à mourir, et, tout enflammée de rage, elle dirige la pointe de son épée sur son sein gauche. Elle s'aperçoit alors qu'elle est toute couverte de ses armes. Une pensée meilleure naît dans son esprit et lui parle ainsi tout bas : « Ô dame de si haut lignage, tu veux donc en mettant fin à tes jours encourir un si grand blâme ?

» Ne vaut-il pas mieux que tu ailles au camp, où une mort glorieuse peut se rencontrer à toute heure ? Là, s'il advient que tu tombes devant Roger, il pleurera peut-être encore sur ta mort. Mais si tu meurs frappée par son épée, ne mourras-tu pas plus contente ? Il est bien juste que ce soit lui qui t'arrache la vie, puisqu'il te fait vivre en tant de peine.

» Peut-être encore, avant que tu meures, pourras-tu tirer vengeance de cette Marphise qui cause ta mort en détournant de toi Roger par ses amours frauduleuses et déshonnêtes » Ces pensées semblent meilleures à la damoiselle. Aussitôt, elle se fait faire, pour mettre sur ses armes, une devise qui doit indiquer sa désespérance et son désir de mourir.

Sa soubreveste était de la couleur de la feuille qui se fane quand elle tombe de la branche, et que la sève, qui la faisait vivre sur l'arbre, vient à lui manquer. Elle l'avait fait broder au dehors de troncs de cyprès flétris, comme lorsque la hache les a frappés. Ce vêtement convenait très bien à sa douleur.

Elle prit le destrier qu'Astolphe avait coutume de monter, et cette lance d'or qui faisait vider la selle à tous les cavaliers qu'elle touchait. Astolphe la lui avait donnée. Je n'ai pas besoin de vous répéter à quelle occasion, ni où, ni quand, pas plus que

de vous redire de qui il l'avait eue auparavant. Elle la prit, sans toutefois connaître sa puissance stupéfiante.

Sans écuyer, sans compagnon, elle descendit de la montagne et prit le plus court chemin vers Paris, devant lequel elle croyait qu'était le camp sarrasin, car la nouvelle ne s'était pas encore répandue que le paladin Renaud, avec l'aide de Charles et de Maugis, avait fait lever le siège de Paris.

Elle avait laissé derrière elle le pays et la cité de Cahors, les monts où naît la Dordogne, et elle découvrait les environs de Montferrand et de Clermont, quand elle vit venir sur la même route qu'elle une dame au doux visage, ayant un écu attaché à l'arçon de sa selle. Trois chevaliers marchaient à ses côtés.

D'autres dames et des écuyers suivaient à la file et formaient une troupe nombreuse. En passant à côté de l'un d'eux, la fille d'Aymon lui demanda qui était cette dame, et celui-ci lui dit : « Cette dame, envoyée comme messagère au roi du peuple français, est venue par mer de l'Île Perdue, située près du pôle arctique.

» Les uns nomment ce pays l'Île Perdue, d'autres l'appellent Islande. La reine de cette île, qui est d'une beauté telle que le ciel n'en a accordé de pareille qu'à elle, envoie à Charles l'écu que vous voyez, à la condition expresse de le donner au meilleur chevalier qui à sa connaissance existe au monde.

» Comme elle s'estime, ce qu'elle est en réalité, la plus belle dame qui se soit jamais vue, elle voudrait trouver un chevalier qui surpasse tous les autres en hardiesse et en puissance, car elle a mis et résolu dans sa pensée de n'avoir pour amant et pour seigneur que celui qui sera le premier dans le métier des armes.

» Elle espère qu'en France, à la cour fameuse de Charlemagne, se trouve le chevalier qui, par mille prouesses, a prouvé qu'il est plus hardi et plus fort que tous les autres. Les trois chevaliers qui font escorte à la dame sont rois tous les trois, et je vous dirai aussi de quels pays ; l'un est roi de Suède, l'autre est roi de Gothie ; le troisième est roi de Norvège. Ils ont peu d'égaux sous les armes, si tant est qu'ils en aient.

» Leurs royaumes ne sont pas voisins, mais sont les moins éloignés de l'Île Perdue, ainsi nommée parce que la mer qui la baigne est peu connue des navigateurs. Tous les trois étaient amoureux de la reine, et ils se disputaient à qui l'aurait pour femme. Pour lui plaire, ils ont accompli des exploits dont on parlera tant que tournera le ciel.

» Mais elle n'a voulu ni d'eux, ni d'aucun autre qui ne serait pas tenu pour le premier chevalier du monde dans les armes. "Je fais peu de cas – avait-elle coutume de leur dire – des prouesses que vous avez accomplies en ces lieux. Si l'un de vous l'emportait sur les deux autres, comme le soleil l'emporte sur les étoiles, je pourrais le trouver sublime ; mais je ne pense pas cependant qu'il pût se vanter d'être le meilleur chevalier qui porte aujourd'hui les armes.

» "Je vais envoyer à Charlemagne, que j'estime et que j'honore comme le plus sage prince qui soit au monde, un riche écu d'or, à la condition qu'il le donnera au chevalier de sa cour qui n'aura la plus grande réputation de vaillance. Que ce chevalier soit son vassal ou celui d'un autre, je veux m'en rapporter à l'avis de ce roi.

» "Quand Charles aura reçu l'écu et l'aura donné à celui qu'il croira plus hardi et plus fort que tous les autres, qu'il se trouve à sa cour ou ailleurs, si l'un de vous, grâce à sa valeur, peut me rapporter l'écu, je donnerai à celui-là tout mon amour,

je placerai en lui tout mon désir, et celui-là sera mon mari et mon seigneur.”

» Ce sont ces paroles qui ont poussé ces trois rois à venir d’une mer si éloignée jusqu’ici. Ils sont résolus à rapporter l’écu, ou à mourir de la main de celui qui l’aura. » Bradamante prêta une grande attention au récit de l’écuyer, lequel, prenant ensuite les devants et pressant son cheval, rejoignit ses compagnons.

Bradamante ne galope ni ne court après lui ; elle poursuit paisiblement son chemin, tout en songeant aux nombreux événements qui peuvent résulter de ce qu’elle vient d’apprendre. Elle se dit, en somme, que cet écu va apporter en France la discorde, et sera le sujet de querelles infinies et d’une immense inimitié entre les paladins et les autres chevaliers, si Charles veut désigner quel est le meilleur d’entre eux et lui donner l’écu.

Cette pensée lui oppresse le cœur ; mais ce qui lui pèse le plus, ce qui la ronge, c’est que Roger lui ait enlevé son amour et l’ait donné à Marphise. Tout son esprit est tellement concentré sur cette idée, qu’elle ne fait point attention à son chemin, qu’elle ne se préoccupe point de savoir où elle va, ni si elle trouvera une hôtellerie commode pour passer la nuit.

De même qu’un bateau, qu’un coup de vent ou toute autre cause a détaché de la rive, s’en va sans nocher et sans guide où l’entraîne le courant du fleuve, ainsi chemine la jeune amante, ayant toute sa pensée tournée vers son Roger. Elle va au gré de Rabican, car l’esprit qui doit guider la bride est bien loin d’elle.

Elle lève enfin les yeux, et voit que le soleil a tourné le dos aux cités de Bocco, et qu’il s’est plongé dans le sein de sa nourrice, de là le Maroc. Alors elle s’aperçoit qu’il serait imprudent de loger au milieu des champs, car il souffle un vent froid, et

l'air brumeux fait présager, pour la nuit, de la pluie ou de la neige.

Elle fait presser le pas à son cheval, et elle ne tarde pas à rencontrer un berger qui se disposait à quitter les champs, après avoir réuni devant lui tout son troupeau. La dame lui demande avec beaucoup d'instances de lui enseigner où elle pourra se loger bien ou mal ; car quelque mal que l'on soit logé, on ne risque jamais d'être plus mal qu'en plein air, exposé à la pluie.

Le berger lui dit : « Je ne connais aucun endroit que je puisse vous indiquer, sinon à quatre ou six lieues plus loin, un château qui s'appelle la Roche Tristan. Mais il n'est pas donné à tout le monde d'y loger, car le chevalier qui désire y prendre logement doit le conquérir la lance à la main, et le défendre contre tout nouveau venu.

» Si, quand il arrive un chevalier, la place se trouve vide, le châtelain le reçoit ; mais il lui fait promettre que, s'il survient un nouvel arrivant, il sortira pour jouter avec lui ; si personne ne vient, il n'a point à se déranger, mais si quelqu'un se présente, force lui est de reprendre ses armes et de combattre. Celui des deux qui est vaincu cède sa place à l'autre, et va coucher sous le ciel serein.

» Si deux, trois, quatre guerriers, ou un plus grand nombre, arrivent ensemble les premiers, ils reçoivent paisiblement l'hospitalité. Mais quiconque vient seul ensuite, trouve un tout autre accueil, car ceux qui sont déjà installés lui donnent une plus rude besogne. De même, si un seul chevalier a reçu d'abord l'hospitalité, les deux, les trois, les quatre et tous les autres qui viennent après, le forcent à combattre contre chacun d'eux ; de sorte que s'il a du courage, cela lui est d'un grand secours.

» Ce n'est pas tout ; si une dame ou une damoiselle, seule ou en compagnie, arrive à cette roche, et puis qu'il en vienne

une autre, c'est à la plus belle qu'est réservée l'hospitalité ; la moins belle doit rester dehors. » Bradamante demande où est cette roche, et le brave berger, sans plus rien dire, lui indique avec la main un endroit situé à cinq ou six milles loin de là.

Bien que Rabican fût bon trotteur, la dame ne peut le faire avancer assez vite à travers ces chemins fangeux et défoncés, – la saison avait été très pluvieuse – pour arriver avant que la nuit noire n'ait obscurci toute la contrée. Elle trouva la porte close ; et elle dit à celui qui en avait la garde qu'elle voulait loger.

Le gardien répondit que la place était occupée par des dames et des guerriers qui étaient arrivés avant elle, et qui attendaient autour du feu que leur souper leur fût servi. « S'ils ne l'ont pas encore mangé – dit la dame – je ne crois pas que le cuisinier l'aura fait cuire pour eux. Va leur dire que je les attends ici, car je connais la coutume et j'entends l'observer. »

Le gardien partit et alla porter l'ambassade aux chevaliers qui se reposaient tout à leur aise, et auxquels cette nouvelle fut fort peu agréable, attendu qu'elle les forçait de sortir à l'air froid et malsain. Ajoutez à cela qu'une grande pluie commençait à tomber. Ils se levèrent pourtant, prirent leurs armes, et, laissant leurs compagnons dans le château, ils arrivèrent tous ensemble, sans trop se presser, à l'endroit où la dame les attendait.

C'étaient trois chevaliers d'une telle valeur que peu d'autres valaient plus qu'eux au monde. C'étaient eux que Bradamante avait vus le jour même à côté de l'ambassadrice d'Islande, et qui s'étaient vantés de rapporter de France dans leur pays l'écu d'or. Ayant pressé plus vigoureusement leurs chevaux, ils étaient arrivés avant Bradamante.

Peu de chevaliers étaient meilleurs qu'eux sous les armes. Mais Bradamante espère bien qu'elle sera du nombre de ceux-là, car elle entend ne point passer la nuit dehors, ni rester à

jeun. Les habitants du château, placés aux fenêtres et dans les galeries, regardaient la joute à la lumière que projetait la lune malgré de nombreux nuages, et bien que la pluie fût abondante.

De même que l'amant bien épris, sur le point d'entrer dans la chambre où il espère commettre de doux larcins, sent son cœur battre de plaisir quand il entend, après une longue attente, glisser doucement le verrou, ainsi Bradamante, désireuse de se mesurer avec les chevaliers, se réjouit en entendant les portes s'ouvrir, et en voyant les trois guerriers franchir le pont et sortir du château.

Aussitôt qu'elle les a vus franchir le pont et sortir tous les trois à peu d'intervalle les uns des autres, elle tourne bride pour prendre du champ, et revient chassant à toute bride son bon cheval, et tenant en arrêt la lance que lui donna son cousin et avec laquelle on ne joute jamais en vain, car tout guerrier touché par elle, fût-il Mars lui-même, doit être forcément jeté hors de selle.

Le roi de Suède, qui s'avança le premier, fut aussi le premier jeté à terre, tellement fort fut le coup porté sur son casque par la lance qui ne fut jamais baissée en vain. Le roi de Gothie fournit la seconde course, et se retrouva en un clin d'œil, les jambes en l'air, loin de son destrier. Le troisième resta culbuté sens dessus dessous dans l'eau bourbeuse du fossé.

Après les avoir, en trois coups, fait voltiger les pieds en l'air et la tête en bas, Bradamante se dirige vers le château où elle doit recevoir l'hospitalité pendant la nuit ; mais, avant de lui livrer passage, elle trouve quelqu'un qui lui fait jurer qu'elle sortirait à chaque fois qu'elle serait appelée à jouter par de nouveaux arrivants. Le châtelain, qui a été témoin de sa vaillance, la reçoit avec grand honneur.

Il en est de même de la dame qui était venue le soir même en compagnie des trois chevaliers, envoyée, ainsi que je l'ai dit, de l'Île Perdue en ambassade au roi de France. Elle se lève et, en femme gracieuse et affable qu'elle était, elle vient au-devant de Bradamante qui la salue courtoisement, la prend par la main, et la conduit près du feu.

Bradamante, commençant de se désarmer, avait déjà déposé son écu et retiré son casque, lorsqu'en ôtant ce dernier, elle fit tomber une coiffe d'or dans laquelle elle retenait à plat ses longs cheveux. Ceux-ci tombèrent épars le long de ses épaules qu'ils couvrirent entièrement, et la firent connaître pour une damoiselle aussi belle de visage que fière sous les armes.

De même qu'au lever du rideau, la scène apparaît étincelante de mille lumières qui se reflètent sur les arceaux, les palais superbement dorés et remplis de statues et de peintures ; ou de même que le soleil, s'échappant d'une nuée, découvre sa face limpide et sereine, ainsi la dame, en ôtant son casque, semble entr'ouvrir le paradis.

Déjà ses beaux cheveux que son frère avait coupés autrefois, ont repoussé, et bien qu'ils ne fussent pas encore revenus à leur état primitif, ils étaient assez longs pour qu'elle pût les nouer par derrière la tête. Le châtelain de la Roche la reconnaît aussitôt pour Bradamante, car il l'avait vue bien d'autres fois, et plus que jamais il la comble de prévenances, et lui témoigne son estime.

Ils s'assoient près du feu, et ils repaissent leurs oreilles d'une conversation agréable et honnête, pendant que l'on prépare une nourriture plus substantielle pour le reste du corps. La dame demande à son hôte si cette façon d'exercer l'hospitalité est ancienne ou nouvelle, quand elle a commencé et qui l'a établie. Le chevalier lui répond ainsi :

« Au temps où régnait Pharamond, son fils Clodion eut pour amie une dame gracieuse et belle, et surpassant par ses manières distinguées toutes les autres femmes de cette époque antique. Il l'aimait tellement, qu'il ne la perdait pas plus de vue que Jupiter la vache Io dont il s'était fait le pasteur, car chez lui la jalousie était égale à l'amour.

» C'est ici qu'il la cachait. Son père lui avait fait don de ce castel, et il en sortait rarement. Il avait avec lui dix des meilleurs chevaliers de France. Il s'y trouvait, lorsqu'un jour le brave Tristan y arriva, en compagnie d'une dame qu'il avait délivrée peu d'heures auparavant des mains d'un géant féroce qui l'entraînait de force.

» Lorsque Tristan arriva devant le castel, le soleil avait déjà tourné les épaules vers les rivages de Séville. Le chevalier demanda l'hospitalité, car il n'y avait aucune autre habitation à dix milles à la ronde. Mais Clodion, aussi jaloux qu'amoureux, avait décidé qu'aucun étranger, quel qu'il fût, n'entrerait dans le château, tant que sa belle dame y serait.

» Les prières réitérées du chevalier n'ayant pu lui faire ouvrir la porte, il s'écria : "Ce que tu n'as pas voulu accorder à mes prières, j'espère l'obtenir malgré toi." Et il défia Clodion et les dix guerriers qui étaient avec lui, s'offrant d'un air altier, à lui prouver, la lance et l'épée en main, qu'il n'était qu'un discourtois et qu'un vilain.

» Il lui posa comme conditions du combat que s'il le jetait à terre en restant lui-même en selle, il logerait seul dans la Roche, et que tous les autres en sortiraient. Plutôt que de souffrir une pareille insulte, le fils du roi de France n'hésite pas à risquer la mort. Mais sous un rude choc il tombe à terre, de même que tous les autres, et Tristan les met ainsi dehors.

» Entré dans la Roche, il y trouve la dame si chère à Clodion, comme je vous l'ai dit, et que la nature, d'ordinaire avare de telles faveurs, avait faite plus belle que toutes les autres femmes. Il s'entretient avec elle, pendant qu'au dehors une angoisse poignante, amère, étreint et dévore le malheureux amant, qui envoie prière sur prière au chevalier pour qu'il ne refuse pas de la lui rendre.

» Tristan, bien qu'il ne fasse pas grand cas de la dame, – hors Yseult, il ne pourrait faire cas d'une autre, la potion enchantée qu'il avait bue jadis ne lui permettant d'aimer et de ne caresser qu'elle[11], – Tristan veut cependant se venger de la dureté de Clodion à son égard : "Je croirais commettre une grande faute – lui fait-il dire – en mettant hors de chez elle une telle beauté.

» "Mais si Clodion s'ennuie de dormir seul à la fraîche, et s'il demande compagnie, j'ai avec moi une jouvencelle belle et appétissante, sans être pourtant d'une beauté aussi grande. Je veux bien consentir à ce qu'elle sorte, et à ce qu'elle se prête à tous ses désirs. Mais il me paraît droit et juste que la plus belle reste avec celui de nous deux qui est le plus fort."

» Clodion, repoussé et fort mécontent, passa toute la nuit à souffler de colère et à tourner autour de la Roche, comme s'il eût fait sentinelle pour ceux qui y dormaient tout à leur aise. Il se plaignait beaucoup plus de ce que sa dame lui eût été enlevée, que du froid et du vent. Au matin, Tristan, qui en eut pitié, la lui rendit et mit fin à sa douleur.

---

[11] La mère d'Yseult avait préparé une boisson enchantée, afin que sa fille fût aimée de Mark, roi de Cornouailles, à qui elle l'avait destinée pour femme. Pendant que Tristan conduisait Yseult à son futur mari, il but par inadvertance, ainsi que la jeune fille, le philtre amoureux, et tous deux tombèrent éperdument amoureux l'un de l'autre. (*Tristan*, roman de la Table-Ronde.)

» Car il lui dit et il lui prouva clairement que telle il l'avait trouvée, telle il la lui rendait. Il ajouta que, bien qu'il se fût couvert de honte par la discourtoisie dont il avait usé, il se contentait de l'avoir fait passer toute la nuit à découvert. Il ne voulut pas accepter pour excuse que ce fût l'amour qui l'avait poussé à une faute si condamnable.

» Car Amour doit ennoblir un cœur vil, et ne peut faire le contraire d'un noble cœur. Dès que Tristan fut parti, Clodion s'empressa de changer d'habitation. Mais auparavant, il donna la garde de la Roche à un chevalier qu'il aimait beaucoup, avec injonction, pour lui et pour ses successeurs, de faire observer à tout jamais la manière suivante d'exercer l'hospitalité :

» Le chevalier qui aurait le plus de force, et la dame qui posséderait le plus de beauté, devraient toujours être reçus ; mais quiconque serait vaincu, viderait les lieux, et s'en irait dormir sur le pré, ou chercherait asile ailleurs. Finalement, il établit l'usage que vous voyez durer encore aujourd'hui. » Or pendant que le chevalier racontait tout cela, il avait ordonné au maître d'hôtel de dresser la table.

Il l'avait fait placer dans la grande salle qui était plus belle qu'aucune autre au monde. Puis, à la lueur des torches, il vint prendre les belles dames et les y conduisit. En y entrant, Bradamante la parcourut des yeux, ainsi que l'autre damoiselle. Les murs superbes se voyaient entièrement recouverts des peintures les plus nobles.

La salle était décorée de figures si belles que, pour les regarder, les convives oubliaient quasi le souper, bien que leur corps eût grand besoin de se restaurer après les fatigues de la journée. Le maître d'hôtel, ainsi que le cuisinier, se lamentait de ce qu'on laissât ainsi les mets refroidir dans les plats. L'un d'eux finit par dire : « Vous feriez mieux de repaître d'abord votre ventre et vos yeux ensuite. »

Ils s'assirent enfin, et ils allaient porter la main aux victuailles, quand le châtelain s'avisa que donner l'hospitalité à deux dames était une grande infraction à l'usage : l'une devait rester, et l'autre se retirer ; la plus belle devait rester, et la moins belle s'en aller au dehors où la pluie battait et où le vent sifflait. N'étant point arrivées toutes les deux ensemble, l'une devait partir, l'autre rester.

Le châtelain appela deux vieillards et quelques dames de la maison, bonnes pour un semblable office. Ils examinèrent les damoiselles afin de décider laquelle des deux était la plus belle. Enfin, l'avis de tous fut que la plus belle était la fille d'Aymon. Elle ne surpassait pas moins sa compagne en beauté, qu'elle ne surpassait en valeur les guerriers qu'elle avait vaincus.

Le châtelain dit à la dame d'Islande qui ne laissait pas d'être fort troublée de tout cela : « Il ne saurait, madame, vous paraître malhonnête que nous observions l'usage. Il vous faut changer de gîte, puisqu'à nous tous il est clair et manifeste que cette damoiselle, bien qu'elle soit sans apprêts, vous surpasse en beautés et en belles manières. »

De même qu'en un instant on voit une nuée obscure s'élever de la vallée humide vers le ciel, et couvrir d'un voile de ténèbres la face jusque-là si pure du soleil, ainsi l'on vit la dame changer de visage à cette dure sentence qui la condamnait à affronter au dehors la pluie et le froid. Elle, tout à l'heure si joyeuse et si belle, elle ne ressemble plus à elle-même.

Elle pâlit et change entièrement de visage, tellement il lui plaît peu d'entendre une telle sentence. Mais Bradamante, qui en a pitié, ne veut pas qu'elle s'en aille, et elle émet ce sage avis : « Il me semble que la décision n'est pas bonne, et que tout jugement est injuste quand il est prononcé sans qu'on ait entendu

la partie qui nie aussi bien que celle qui affirme, et les raisons qu'elle allègue.

» Pour moi, qui me fais le défenseur de cette cause, je dis : il ne s'agit pas de savoir si je suis plus ou moins belle. Je ne suis pas venue ici comme dame, et je ne veux pas que mes actes soient ceux d'une dame. Mais qui pourra dire, à moins que je ne me dépouille entièrement, si je suis ou si je ne suis pas une dame ? Or, on ne doit pas dire ce qu'on ne sait pas, surtout quand quelqu'un doit en souffrir.

» Il y en a beaucoup d'autres qui, comme moi, ont les cheveux longs, et qui ne sont point femmes pour cela. Il est évident que c'est comme chevalier et non comme dame, que j'ai conquis le droit de loger ici. Pourquoi donc voulez-vous me qualifier de dame, quand tous mes actes sont ceux d'un homme ? Votre loi veut que les dames soient expulsées par les dames, et non vaincues par un guerrier.

» Admettons encore que, comme il vous le semble, je sois une femme – ce que je ne vous concède pas – et que ma beauté n'égale pas celle de cette dame ; je ne crois pas que vous voudriez m'enlever le prix de mon courage, parce que mon visage aurait été déclaré moins beau. Il ne me paraîtrait pas juste de perdre, à cause d'une moindre beauté, ce que j'ai gagné avec les armes par mon courage.

» Quand même d'ailleurs l'usage exigerait que celle qui est inférieure en beauté doive se retirer, je voudrais encore rester, au risque de ce qui pourrait résulter de mon obstination. De la contestation inégale élevée entre cette dame et moi, je conclus que, sur cette question de la beauté, elle peut perdre beaucoup et gagner bien peu avec moi.

» Or, si la perte et le gain n'offrent pas des chances égales, toute décision est injuste. De sorte que, et par raison et par cas

spécial, l'hospitalité ne saurait être refusée à cette dame. Et si quelqu'un est assez hardi pour prétendre que mon raisonnement n'est point bon, je suis prête à lui soutenir, de la façon qui lui fera plaisir, que mon dire est vrai et que le sien est faux. »

La fille d'Aymon, émue de pitié à l'idée qu'une si gente dame allait être injustement chassée et exposée à la pluie battante, sans un toit, sans un abri pour se mettre à couvert, finit, grâce à ses raisons nombreuses et courtoises, mais surtout grâce à sa conclusion, par persuader au châtelain de rester tranquille et d'accepter ses explications.

De même que, sous les plus cuisantes chaleurs de l'été, la plante, près de s'étioler faute d'un peu d'eau, renaît dès qu'elle sent la pluie vivifiante, ainsi, en se voyant si superbement défendue, la messagère redevint joyeuse et belle comme auparavant.

Les convives purent alors enfin savourer le repas qui leur avait été servi depuis un grand moment et auquel ils n'avaient pas encore touché, sans qu'aucun nouveau chevalier errant ne vînt les déranger, Bradamante seule, au milieu de l'allégresse générale, restait triste et plongée dans sa douleur. La crainte, l'injuste soupçon qu'elle avait dans le cœur, lui enlevaient tout appétit.

Aussitôt que le souper fut achevé, – et il aurait été probablement plus long, sans le désir qu'avaient les convives de rassasier aussi leurs yeux – Bradamante se leva et la messagère avec elle. Le châtelain fit en même temps un signe à l'un des serviteurs qui alluma promptement un grand nombre de torches, grâce auxquelles la salle fut splendidement éclairée jusqu'en ses moindres recoins. Je dirai dans l'autre chant ce qui suivit.

# Chant XXXIII

*ARGUMENT. – Dans une salle de la Roche-Tristan, Bradamante voit peintes sur la muraille les guerres futures des Français en Italie. Défiée de nouveau par les trois princes qu'elle avait déjà abattus, elle les enlève une seconde fois de selle. – Renaud et Gradasse en viennent aux mains pour la possession de Bayard. Celui-ci, épouvanté par un monstrueux oiseau, s'enfuit dans un bois, et le combat se trouve ainsi suspendu. – Astolphe va en Éthiopie sur l'Hippogriffe. Là, par le son de son cor, il chasse dans l'enfer les Harpies qui infectaient les tables du roi Sénapes.*

Timagoras, Parrhasius, Polygnotes, Protogènes, Timante, Apollodore, Apelles, plus connu que tous ceux-là, et Zeuxis, et les autres qui vécurent à la même époque, et dont la renommée – malgré Clotho, qui, après avoir détruit leurs corps, a détruit leurs œuvres – subsistera toujours aussi éclatante, grâce aux écrivains, tant qu'on lira ou qu'on écrira en ce monde ;

Et ceux qui vécurent de nos jours, ou qui vivent encore : Léonard, Andréa Mantegna, Jean Belin, les deux Dossi, et celui qui sculpte aussi bien qu'il peint, Michel-Ange le divin, plus qu'un mortel ; Sébastien, Raphaël, Titien, qui n'honore pas moins Cadore que les deux premiers n'honorent Venise et Urbino ; et les autres dont les œuvres dépassent tout ce qu'on lit et tout ce qu'on croit des peintres de l'antiquité ;

Tous les peintres que nous voyons aujourd'hui, et ceux qui il y a déjà mille et mille ans furent en honneur, ont peint avec leur pinceau, soit sur toile, soit sur les murs, les choses passées. Mais vous n'avez jamais entendu dire que les anciens, non plus

que les modernes, aient jamais peint les choses futures. Et cependant il s'est trouvé que des événements ont été mis en peinture avant d'être arrivés.

Mais aucun peintre, ni antique ni moderne, ne pourrait se vanter d'être l'auteur de semblables peintures. Elles sont uniquement l'œuvre des enchantements devant lesquels tremblent les esprits de l'enfer. La salle dont j'ai parlé dans l'autre chant avait été faite par Merlin. À l'aide du livre consacré soit au lac Arverne, soit aux grottes de Nursa, il l'avait fait construire en une seule nuit par des démons.

Cet art des enchantements, à l'aide duquel nos ancêtres accomplirent de si merveilleuses choses, est perdu de nos jours. Mais retournons là où doivent m'attendre ceux qui veulent voir la salle où sont les peintures. J'ai dit que, sur un signe fait à un écuyer, les torches avaient été allumées ; soudain l'obscurité, vaincue par l'éclat des lumières, s'enfuit de toutes parts. On n'aurait pas vu plus clair s'il eût fait jour.

Le châtelain dit à ses hôtes : « Je veux que vous sachiez que, parmi les guerres qui sont peintes sur ces murs, très peu sont jusqu'ici arrivées. Elles ont été peintes avant qu'elles se soient produites. Ceux qui les ont peintes, les ont aussi devinées. Vous pourrez voir ici toutes les victoires, toutes les défaites que nos compatriotes remporteront ou subiront en Italie.

» Toutes les guerres heureuses ou malheureuses que les Français doivent faire au delà des Alpes, à partir de son époque jusqu'en l'an mille, Merlin, le prophète, les a réunies dans cette salle. Il avait été envoyé par le roi de Bretagne au roi de France, qui succéda à Marcomir. Je vous dirai en peu de mots pourquoi il lui avait été envoyé, et pourquoi ce travail fut accompli par Merlin.

» Le roi Pharamond, qui franchit le premier le Rhin avec l'armée franque pour entrer en Gaule, après avoir occupé ce pays, songea à subjuguer l'orgueilleuse Italie, car il voyait de jour en jour l'empire romain s'affaiblir. Dans cette intention, il voulait s'allier avec Artus de Bretagne, car ils vivaient à la même époque.

» Artus qui n'avait jamais rien entrepris sans prendre l'avis du prophète Merlin – je parle de Merlin, le fils du démon, qui prévoyait l'avenir – sut par lui, et fit savoir à Pharamond, à quels périls s'exposeraient ses gens s'ils pénétraient dans le pays que l'Apennin, la mer et les Alpes enserrent.

» Merlin lui fit voir que presque tous ceux qui, après lui, porteraient la couronne de France, verraient leurs armées détruites par le fer, par la faim, ou par la peste, et qu'ils trouveraient en Italie peu de sujets d'allégresse, mais de longues luttes, peu de gain et des dommages infinis, car il n'était pas permis au lys de prendre racine sur ce terrain.

» Le roi Pharamond ajouta une telle foi à cet avis, qu'il dirigea son armée ailleurs. Quant à Merlin, qui avait vu les guerres à venir comme si elles avaient déjà existé, il consentit, sur les prières du roi, à construire cette salle où, par ses enchantements, il fit peindre, comme s'ils s'étaient déjà accomplis, tous les gestes futurs des Français,

» Afin que les successeurs de Pharamond comprissent que la victoire et l'honneur leur appartiendraient toutes les fois qu'ils prendraient la défense de l'Italie contre les autres peuples barbares, mais qu'au contraire, s'il advenait qu'ils descendissent des Alpes pour la ravager, lui imposer leur joug, ou s'en faire les maîtres, ils trouveraient au delà des monts un sépulcre béant. »

Ainsi parla le châtelain ; puis il conduisit les dames à l'endroit de la salle où commençaient les histoires ; il leur fait

voir Sigisbert qui se met en campagne, attiré par les trésors que lui offre l'empereur Maurice. « Le voici qui descend du mont Jura dans les plaines ouvertes du Lambro et du Tessin. Voyez Eutaris, qui non seulement le repousse, mais le met en fuite après l'avoir taillé en pièces et vaincu.

» Voyez Clovis qui fait passer les monts à plus de cent mille hommes ; voyez le duc de Bénévent qui, avec des forces inférieures, vient à sa rencontre, et qui lui tend un piège en feignant d'abandonner ses logements. Voici l'armée française qui se précipite sur le vin lombard, et, prise comme le poisson à l'amorce, y trouve la mort et la honte.

» Voici Childebert qui conduit en Italie quantité de capitaines et de gens de France. Pas plus que Clovis il ne peut se vanter ni se glorifier d'avoir dépouillé ou vaincu la Lombardie, car l'épée du ciel fait des siens un tel carnage, que toutes les routes en sont couvertes. La chaleur et la dyssenterie les achèvent, de sorte qu'à peine un sur dix s'en retourne sain et sauf. »

Puis il montre Pépin, et puis Charles qui descendent l'un après l'autre en Italie. Tous les deux sont heureux dans leur entreprise, car ils ne sont pas venus pour lui nuire. Le premier est accouru au secours du pape Étienne ; le second défend Adrien, puis Léon. L'un dompte Astolphe ; l'autre met en déroute et fait prisonnier le successeur d'Astolphe, et rend au pape tous ses honneurs.

Il leur montre ensuite un jeune Pépin dont les gens semblent couvrir tout le pays depuis les bouches du Pô jusqu'aux lagunes de l'Adriatique. Il construit à grands frais et avec de grandes fatigues un pont qui rejoint Malamocco à Rialto, et sur lequel il engage la bataille. Puis le voilà qui s'enfuit, laissant les siens engloutis par les eaux, le vent et la mer ayant brisé le pont.

« Voici Louis, le Bourguignon, que l'on voit vaincu et pris à l'endroit même où il descend ; et celui qui l'a fait prisonnier lui fait jurer qu'il ne sera plus jamais attaqué par lui. Voici qu'il manque à son serment ; voici que de nouveau il tombe dans le filet tendu ; voici qu'il y perd la vue, et que les siens le ramènent de l'autre côté des Alpes, aveugle comme taupe.

» Voyez un Hugues d'Arles accomplir de grands exploits et chasser d'Italie les deux Bérenger. Il les bat et les taille en pièces en deux ou trois rencontres, mais ils sont remis sur pied tantôt par les Huns, tantôt par les Bavarois. Puis, accablé par des forces plus considérables que les siennes, il est forcé de conclure alliance avec l'ennemi. Il ne survit pas longtemps à cette alliance, non plus que son héritier, qui laisse le royaume tout entier à Bérenger.

» Voyez un autre Charles, qui, pour venir au secours du bon Pasteur, a porté le feu en Italie. En deux fières batailles, il a mis à mort deux rois : Manfred, puis Conradin. Voyez, par la suite, son armée éparpillée çà et là dans les cités, et tenant le nouveau royaume dans l'opprobre et l'oppression. Voyez-la massacrée toute entière au son de la cloche des vêpres. »

Puis il leur montre – mais à un intervalle non pas seulement de nombreuses années, mais de lustres nombreux – un capitaine de la Gaule, qui descend des monts pour faire la guerre aux illustres Visconti. On le voit assiéger Alexandrie avec une armée française composée de gens à pied et à cheval. Le duc a mis dans la place une forte garnison, et a tendu au dehors un piège à l'ennemi.

L'armée française, induite en erreur, est prise dans les rets qui lui ont été habilement tendus, ainsi que le comte d'Armagnac qui l'avait conduite à cette malheureuse entreprise, et couvre toute la campagne de ses morts. Les eaux du Tanaro et du Pô sont rouges de sang.

Il montre, l'un après l'autre, un chevalier de la Marche et trois Angevins, et dit : « Voyez comme ceux-ci sont plusieurs fois défaits à Bruel, à Dauni, à Marsi, à Salantini. L'appui des Français ni des Latins ne permet à aucun d'eux de s'implanter en Italie. Alphonse, puis Ferrante, les chassent du royaume, toutes les fois qu'ils y entrent.

» Voyez Charles VIII, qui descend des Alpes, ayant avec lui la fleur de la France entière. Il passe le Liris, et s'empare de tout le royaume, sans tirer une seule fois l'épée ou abaisser la lance. Il parvient ainsi jusqu'au rocher qui s'étend sur les bras, sur la poitrine et sur le ventre de Typhée. Là, il trouve, pour lui barrer le passage, la bravoure d'Inico du Guast, de l'illustre sang d'Avalos. »

Le châtelain de la Roche, qui montrait du doigt cette histoire à Bradamante, lui dit, après avoir désigné l'île d'Ischia : « Avant que je vous fasse voir plus avant, je vous dirai ce que mon bisaïeul avait coutume de me dire quand j'étais enfant, et ce qu'il prétendait avoir lui-même entendu dire à son père ;

» Son père le tenait d'un autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on remontât à celui qui l'avait entendu raconter par l'artiste qui avait peint, sans pinceaux, toutes ces peintures, blanches, bleues ou rouges que vous voyez là ; le peintre, en montrant au roi Pharamond le château, arrivé à ce rocher d'Ischia que je viens de vous faire voir, lui dit ce que je vais vous répéter.

» Il lui dit que, du brave chevalier qui le défendait avec tant d'ardeur, et qui semblait mépriser le feu qui de tous côtés l'entourait jusqu'au phare, devait naître en ces temps ou à peu près – et il lui dit l'année et le mois – un chevalier, qui surpasserait tous ceux qui jusqu'alors avaient existé au monde.

» Nirée avait été moins beau, Achille moins brave, Ulysse moins hardi, Lada moins léger à la course, Nestor moins prudent, lui qui sut tant de choses et qui vécut si longtemps, César moins libéral et moins clément, que ne devait être celui qui naîtrait dans l'île d'Ischia, et qui devait dépasser toute la renommée de ces grands hommes.

» Et si l'antique Crète se glorifia d'avoir donné naissance au petit-fils de Célus ; si Thèbes fut fière de Bacchus et d'Hercule ; si Délos s'enorgueillit des deux jumeaux, cette île pourra aussi se réjouir et se dresser fièrement sous le ciel, quand naîtra dans son sein le grand marquis envers lequel le ciel se montrera si prodigue de faveurs de toute sorte.

» Ainsi lui dit Merlin, et il lui répéta à plusieurs reprises que ce héros devait naître à l'époque où l'empire romain serait le plus opprimé, pour qu'il lui rendît la liberté. Mais comme je vous montrerai par la suite plusieurs de ses hauts faits, je n'ai pas à vous en parler d'avance. » Ainsi il dit, et il revint à l'histoire où se voyaient les merveilleuses prouesses de Charles.

» Ici – disait-il – Ludovic se repent d'avoir fait venir Charles en Italie, car il l'avait appelé pour combattre son ancien rival et non pour le chasser lui-même. Il s'allie aux Vénitiens, et, devenu son ennemi, il veut le faire prisonnier au retour. Mais le vaillant roi abaisse sa lance et s'ouvre un chemin à travers ses nouveaux ennemis.

» Mais ceux des siens qu'il a laissés à la garde du nouveau royaume éprouvent un sort bien différent. Ferrante, grâce à l'aide que lui prête le seigneur de Mantoue, revient si vivement à la charge, qu'en peu de mois, sur terre et sur mer, il n'en laisse pas un vivant. Mais la perte d'un de ses plus vaillants compagnons, traîtreusement frappé, l'empêche de ressentir toute la joie de sa victoire. »

Ainsi disant, il montre le marquis Alphonse de Pescaire, puis il ajoute : « Celui-ci, après avoir brillé comme un rubis en mille entreprises, succombe sous la trahison ourdie contre lui par un double traître d'Éthiopien ; le meilleur chevalier de cette époque tombe le cœur percé d'une flèche. »

Puis il montre l'endroit où l'on voit Louis XII, après avoir passé les Alpes, chasser le More, et planter la fleur de lys sur la terre des Visconti. Marchant sur les traces de Charles, il veut jeter un pont sur le Carigliano, mais il voit ses gens rompus, dispersés, périr engloutis dans le fleuve.

« Voyez dans la Pouille un non moindre carnage de l'armée française, mise en déroute. C'est l'Espagnol Ferdinand de Gonzague, qui deux fois l'a prise comme dans une souricière. Mais autant la Fortune s'était en cette circonstance montrée rebelle à Louis, autant elle lui est favorable dans les riches plaines que baigne l'Adriatique, et que le Pô divise en deux parties égales du côté de l'Apennin et du côté des Alpes. »

Ainsi disant, il s'accuse lui-même d'avoir oublié ce qu'il aurait dû dire tout d'abord. Il retourne sur ses pas, et montre un chevalier qui vend le château dont son maître lui avait confié la garde. Il montre le Suisse perfide faisant prisonnier celui-là même dont il touche la solde. Ces deux trahisons donnent la victoire au roi de France, sans qu'il ait besoin d'abaisser sa lance.

Puis il montre César Borgia s'élevant en Italie par la faveur de ce roi. Tout baron de Rome, tout seigneur qui s'oppose à lui, est envoyé en exil. Puis il montre le roi qui, après avoir expulsé la Scie de Bologne, y fait entrer les Glands. Il montre les Génois révoltés, mis en fuite et leur cité soumise.

« Voyez – dit-il ensuite – la campagne de Giaradadda couverte de morts. Toutes les villes ouvrent leurs portes au roi ; Ve-

nise seule résiste à peine. Voyez comme, après avoir franchi les frontières de la Romagne, il chasse le pape de Modène, qu'il enlève au duc de Ferrare. Il ne s'arrête point là ; il veut lui enlever ce qui lui reste de ses États.

» Il lui enlève Bologne, et y fait rentrer la famille des Bentivoglio. Voyez l'armée des Français mettre Brescia à sac, après qu'il l'a reprise. D'un même coup, il secourt Felsina et met le désordre dans le camp du pape. Les deux armées se concentrent ensuite à forces égales sur les basses plages de Chiassi :

» D'un côté l'armée française, de l'autre les troupes espagnoles considérablement accrues, et grande est la bataille. De part et d'autre les gens d'armes jonchent la terre et la rougissent. Chaque fossé semble plein de sang humain. Mars balance pour savoir à qui il donnera la victoire. Enfin, grâce à la valeur d'un Alphonse, on voit l'armée française rester maîtresse du terrain, et l'Espagnol céder.

» Ravennes est saccagée. Le pape se mord les lèvres de douleur ; il fait descendre des Alpes, comme une tempête, une tourbe d'Allemands qui chassent au delà des monts les Français incapables de leur tenir tête, et qui vengent le More en déracinant les Lys d'or implantés dans son jardin.

» Voici que les Français reviennent de nouveau ; les voici mis en déroute par les Suisses infidèles que le jeune duc a appelés imprudemment à son aide, bien qu'ils aient fait prisonnier et vendu son père. Voyez plus loin l'armée que la Fortune avait mise sous sa roue, conduite par le nouveau roi, lequel se prépare à venger la honte de Novare.

» La voici qui revient encore sous de meilleurs auspices. Voyez le roi François, qui s'avance à sa tête et qui met les Suisses en une telle déroute, qu'il s'en manque de peu qu'il ne les ait détruits. Ces soudards brutaux perdent à jamais le titre usurpé

par eux de dompteurs de princes et de défenseurs de l'Église chrétienne.

» Là, malgré la Ligue, François prend Milan et la donne au jeune Sforce. Là, Bourbon défend la ville pour le roi de France contre la fureur tudesque. Plus loin, pendant que le roi François s'apprête à tenter de nouvelles entreprises et qu'il ignore l'orgueil et la cruauté déployés par ses soldats, voici que la ville lui est enlevée.

» Voici un autre François qui ressemble non seulement de nom, mais par le courage à son aïeul. Il chasse les Français, et avec l'aide des États de l'Église, reconquiert son domaine paternel. Les Français reviennent encore ; mais ils n'avancent que prudemment, sans parcourir l'Italie à vol d'oiseau comme ils avaient jusque-là coutume. Le brave duc de Mantoue leur ferme le passage, et les arrête sur le Tessin.

» Frédéric, dont les joues sont encore embellies des premières fleurs de la jeunesse, acquiert une éternelle gloire en défendant avec la lance, mais plus encore par son activité et son génie, Pavie menacée par la fureur française, et en déjouant les projets du Lion de la mer. Voyez ces deux marquis, la terreur de nos soldats et l'honneur de l'Italie.

» Tous deux sont du même sang, tous deux sont nés au même nid. Le premier est fils de ce marquis Alphonse dont vous avez vu le sang rougir la terre, par suite de la trahison du Nègre. Voyez comme à diverses reprises les Français sont chassés d'Italie d'après ses conseils. L'autre, d'un aspect si doux et si joyeux, est seigneur de Guast et s'appelle Alphonse.

» C'est le brave chevalier dont je vous ai parlé quand je vous ai montré l'île d'Ischia, et sur lequel Merlin avait prophétisé de si grandes choses à Pharamond, en lui annonçant qu'il

devait naître à l'époque où l'Italie affligée, l'Église et l'Empire auraient le plus besoin d'aide contre les insultes des Barbares.

» Avec son cousin de Pescaire, et l'aide de Prosper Colonna, voyez-le faire payer cher la Bicoque aux Français et aux Suisses. Mais voici que de nouveau les Français se préparent à réparer leurs échecs successifs. Leur roi descend en Lombardie avec une armée, tandis qu'il en envoie une autre pour s'emparer de Naples.

» Mais celle qui fait de nous ce que le vent fait de la poussière aride lorsqu'après l'avoir soulevée dans les airs jusqu'au ciel, il la laisse retomber en un instant sur la terre où il l'a prise, la Fortune fait que le roi croit avoir rassemblé autour de Pavie plus de cent mille hommes. Après les grandes sommes qu'il a dépensées, il ne sait pas si son armée a diminué ou s'est accrue.

» Aussi, par la faute de ministres avares, et grâce à la bonté du roi qui s'est fié à eux, les gens d'armes se rangent-ils peu nombreux sous les bannières, quand, la nuit, le camp assailli crie : Aux armes ! Car il se voit assaillir jusque dans ses retranchements par les rusés Espagnols, qui, sous la conduite des deux d'Avalos, se frayent un chemin audacieux vers le ciel et vers l'enfer.

» Voyez la fleur de la noblesse de France étendue par la campagne ; voyez de combien de lances, de combien d'épées le vaillant roi est entouré ; voyez-le tomber sous son destrier, sans que, pour cela, il se rende ou se déclare vaincu. Cependant, c'est sur lui seul que l'armée ennemie dirige ses efforts, c'est sur lui seul qu'elle se rue, et personne ne vient à son secours.

» Le roi vaillant se défend à pied et se baigne dans le sang ennemi. Mais enfin le courage cède à la force. Voici le roi pris ; le voici en Espagne. Il s'est rendu au chevalier de Pescaire, qui

ne le quitte plus. C'est à ce du Guast que sont dues la déroute de l'armée française et la prise du grand roi.

» Pendant qu'une des deux armées est mise en déroute à Pavie, voyez l'autre, qui était en route pour attaquer Naples, s'arrêter soudain, comme s'arrête la lampe à laquelle l'huile vient à manquer. Mais le roi laisse ses fils en otage dans la prison espagnole et retourne dans ses États. Le voici qui porte la guerre en Italie, en même temps que les autres envahissent son propre domaine.

» Voyez le meurtre et le pillage remplir Rome de deuil ; voyez les choses divines et profanes devenir également la proie de l'incendie et du viol. L'armée de la Ligue peut voir de son camp voisin les ruines amoncelées, et entendre les gémissements et les cris. Alors qu'elle devrait marcher en avant, elle revient sur ses pas, et laisse prendre le successeur de saint Pierre.

» Le roi envoie Lautrec avec de nouvelles troupes, non plus pour tenter la conquête de la Lombardie, mais pour arracher à des mains impies et dévastatrices la tête et les membres de l'Église. Il est retardé dans sa marche, de sorte qu'il ne trouve plus le saint-père privé de sa liberté. Il va alors assiéger la ville où est ensevelie la Sirène, et soulève tout le royaume.

» Voici l'armée impériale qui s'avance pour secourir la ville assiégée ; voici Doria qui lui barre le chemin et la jette dans la mer, après l'avoir taillée en pièces. Voici également la Fortune, jusque-là si propice aux Français, qui change de fantaisie, et qui les détruit non par la lance, mais par les fièvres ; de sorte que, sur dix mille, pas un ne retourne en France. »

Toutes ces histoires, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de raconter, étaient peintes dans cette salle avec des couleurs belles et variées, et avec une clarté telle qu'on les compre-

nait sur-le-champ. Les convives repassent devant elles à deux ou trois reprises et semblent ne pouvoir en détacher leurs yeux. À plusieurs reprises, ils lisent ce qui est écrit sous ces belles œuvres.

Les belles dames et les autres assistants, après avoir longtemps regardé et raisonné entre eux, furent conduits dans les appartements où ils devaient prendre du repos, par le châtelain lui-même, désireux de faire honneur à ses hôtes. Voyant tous ses compagnons déjà endormis, Bradamante va se coucher la dernière. Mais elle a beau se retourner sur l'un et l'autre flanc, elle ne peut dormir.

Cependant, à l'approche de l'aube, elle ferme un instant les yeux, et il lui semble voir son Roger, qui lui dit : « Pourquoi te consumes-tu de chagrin, et donnes-tu créance à ce qui n'est pas la vérité ? Tu verras plutôt les fleuves remonter à leur source, que de me voir porter ma pensée à d'autres qu'à toi. Si je ne t'aimais pas, je ne pourrais aimer mon propre cœur ni les pupilles de mes yeux. »

Et il lui semble qu'il ajoute : « Je suis venu ici pour me faire baptiser et faire tout ce que je t'ai promis. Et si je suis en retard, c'est une autre blessure que celle de l'amour qui m'a retenu. » En ce moment le sommeil la fuit, et elle ne voit plus que Roger qui disparaît avec son rêve. La damoiselle recommence alors à pleurer et se parle ainsi à elle-même :

« C'est un vain songe qui est venu me procurer ce plaisir, et c'est, hélas ! la réalité qui me torture pendant que je veille. Le songe a été prompt à s'enfuir, mais ce n'est point un songe que mon âpre et cruel martyre. Pourquoi, éveillée, n'entends-je plus, ne vois-je plus ce qu'endormie, ma pensée semblait entendre et voir ? pourquoi mes yeux, quand ils sont clos, voient-ils le bien, et voient-ils le mal quand ils sont ouverts ?

» Le doux sommeil m'a fait espérer la paix ; mais la veille amère me replonge dans la guerre. Le doux sommeil a été menteur, mais, hélas ! la veille amère ne me trompe point. Si le vrai me pèse et si le faux me plaît, que jamais plus je n'entende ou ne voie la vérité sur la terre. Si le sommeil me donne la joie, si la veille m'apporte la souffrance, puissé-je dormir sans me réveiller jamais !

» Heureux les animaux à qui un lourd sommeil tient, pendant six mois, les yeux fermés ! Je ne veux pas dire qu'un semblable sommeil ressemble à la mort, et qu'une semblable veille ressemble à la vie, car, contrairement aux autres êtres, je me sens mourir quand je veille, et je me sens vivre quand je dors. Mais si un sommeil de cette nature ressemble à la mort, viens sur l'heure, ô Mort, me clore les yeux ! »

Le soleil rougissait les bords extrêmes de l'horizon ; les nuages s'étaient dissipés, et le jour qui commençait paraissait devoir être le contraire du jour précédent. Bradamante, s'étant éveillée, revêtit ses armes et se remit en chemin, après avoir remercié le châtelain de la bonne hospitalité et de l'honneur qu'elle en avait reçus.

Elle retrouva la messagère qui était sortie de la Roche, avec ses deux damoiselles et ses écuyers, et qui avait rejoint l'endroit où l'attendaient les trois chevaliers. C'étaient ceux que la lance d'or avait, la veille, jetés bas de leurs destriers, et qui avaient, à leur grand déplaisir, supporté toute la nuit la pluie, le vent et l'orage.

Ajoutez à cela qu'eux et leurs chevaux étaient restés à jeun, battant des dents et des pieds dans la boue. Leur mauvaise humeur s'augmentait encore de la crainte de voir la messagère raconter dans leur pays qu'ils avaient été abattus par la première lance qui s'était trouvé sur leur chemin en France.

Résolus à mourir ou à tirer sur-le-champ vengeance de l'outrage qu'ils ont reçu, afin que la messagère, appelée Ullania – j'avais oublié de vous la nommer – revienne sur la mauvaise opinion qu'elle pourrait peut-être avoir conçue de leur courage, ils défient au combat la fille d'Aymon, dès que celle-ci se montre hors du pont-levis.

Ils ne se doutent en aucune façon qu'elle est une damoiselle, car rien dans ses allures ne le dénote. Bradamante, en personne pressée de continuer sa route et qui ne veut point s'arrêter, refuse le combat. Mais ils la pressent tellement qu'elle ne peut refuser plus longtemps sans encourir le blâme. Elle abaisse sa lance, et, en trois coups, elle les envoie tous les trois à terre. C'est ainsi que finit le combat.

Puis, sans se retourner, elle leur montre de loin les épaules. Les chevaliers, qui étaient venus de pays si lointains pour conquérir l'écu d'or, se relèvent sans prononcer un mot, car ils ont perdu la parole en même temps que toute hardiesse. Ils semblent stupéfaits d'étonnement, et n'osent plus lever les yeux vers Ullania.

Pendant toute la route, ils s'étaient beaucoup trop vantés auprès d'elle de ce qu'aucun chevalier ni paladin ne pourrait résister au moindre d'entre eux. La dame, pour leur faire encore davantage baisser la tête, et pour les rendre à l'avenir moins arrogants, leur fait savoir que ce n'est point un paladin, mais bien une femme qui les a enlevés de selle.

« Puisqu'une femme vous a si facilement abattus – dit-elle – vous devez penser ce qu'il vous adviendrait de lutter avec Renaud ou Roland, tenus, et pour cause, en si grand honneur. Si l'un d'eux possède jamais l'écu, je vous demande si vous serez contre celui-là de meilleurs champions que vous ne l'avez été contre une dame. Je ne le crois pas, et vous ne le croyez pas non plus vous-mêmes.

» Que cela vous suffise ; il n'est pas besoin d'une preuve plus éclatante de votre valeur, et celui de vous qui, dans sa témérité, voudrait tenter en France une nouvelle expérience, s'exposerait à ajouter un grand dam à la honte dans laquelle il est tombé hier et aujourd'hui ; à moins qu'il n'estime utile et honorable de mourir de la main de si illustres guerriers. »

Quand Ullania eut bien assuré les chevaliers que c'était une damoiselle qui avait rendu leur renommée, jusque-là si belle, plus noire que de la poix ; quand ils eurent entendu confirmer son dire par plus de dix personnes, ils furent sur le point de tourner leur armes contre eux-mêmes, tellement ils furent saisis de douleur et de rage.

Saisis de honte, furieux, ils se dépouillent de toutes les armes qu'ils ont sur le dos ; ils détachent l'épée qu'ils portent au côté et la jettent dans le fossé. Ils font serment, puisqu'une dame les a vaincus et leur a fait mesurer la terre, qu'ils resteront une année entière sans endosser aucune arme, afin d'expier une si grande faiblesse.

Pendant tout ce temps, ils iront à pied, que la route soit en plaine, qu'elle descende ou qu'elle monte. De plus, l'année expirée, ils ne monteront à cheval, ils ne revêtiront de cotte de mailles ou toute autre armure, que s'ils ont enlevé par force, en un combat, le cheval et les armes d'un chevalier. C'est ainsi que, pour punir leur propre faiblesse, ils s'en vont à pied et sans armes, pendant que leurs compagnons poursuivent leur route à cheval.

Le soir de ce même jour, Bradamante arrive près d'un castel situé sur la route de Paris. Là, elle apprend que Charles et son frère Renaud ont mis Agramant en déroute. Là elle trouve bonne table et bon gîte. Mais cela, comme tout le reste, lui im-

porte peu, car elle mange à peine, elle dort peu, et, loin de songer à se reposer, elle ne pense qu'à changer de lieu.

Mais tout ce que j'ai à vous dire sur elle ne doit pas m'empêcher de revenir à ces deux chevaliers qui, d'un commun accord, avaient attaché leurs destriers près de la fontaine solitaire. Le combat qu'ils vont se livrer, et que je vais vous raconter, n'a point pour but d'acquérir des domaines ou le suprême pouvoir. Ils se battent afin que le plus vaillant puisse posséder Durandal et chevaucher Bayard.

Sans que la trompette ou qu'un autre signal leur annonce qu'il est temps d'agir ; sans qu'un maistre de camp vienne leur rappeler de frapper ou de parer, et leur remplisse l'âme d'une belliqueuse fureur, ils tirent l'un et l'autre le fer d'un même mouvement, et en viennent aux mains, agiles et vigoureux. Les coups commencent à se faire entendre rudes et nombreux, et à leur échauffer l'ire.

Je ne connais pas deux autres épées, éprouvées pour leur solidité et leur dureté, qui ne se fussent rompues au bout de trois des coups hors de toute mesure que se portaient les deux champions. Mais celles-ci étaient d'une trempe si parfaite, elles avaient passé par tant d'épreuves, qu'elles auraient pu se rencontrer mille coups et plus sans se briser.

Renaud, bondissant de côté et d'autre avec une grande habileté, évite très adroitement Durandal, qui retombe avec grand fracas ; il sait bien comment elle brise et tranche le fer. Le roi Gradasse frappe de plus grands coups, mais presque tous s'éparpillent au vent. Lorsque parfois il touche son adversaire, il l'atteint à un endroit où le coup ne saurait être dangereux.

L'autre manœuvre son épée avec plus de succès, et à plusieurs reprises il engourdit le bras du païen. Il le frappe tantôt aux flancs, tantôt à l'endroit où la cuirasse se relie au casque ;

mais partout il rencontre une armure dure comme le diamant, de sorte qu'il ne peut en rompre une seule maille. Cette armure avait été faite par enchantement ; c'est ce qui la rend si forte et si dure.

Sans prendre de repos, tous deux étaient restés un grand moment absorbés par leur combat, et, les yeux fixés l'un sur l'autre, ils n'avaient pas songé à regarder à leurs côtés ; soudain ils furent détournés de leur lutte furieuse par une querelle d'un autre genre. Un grand crépitement d'ailes leur fit retourner à tous deux la tête, et ils virent Bayard en grand péril.

Ils virent Bayard aux prises avec un monstre plus grand que lui, et qui ressemblait à un oiseau. Son bec était long de plus de trois brasses ; le reste de son corps était celui d'une chauve-souris. Ses plumes étaient noires comme de l'encre ; ses serres étaient grandes, aiguës et rapaces. De ses yeux pleins de feu s'échappait un regard féroce. Il avait de grandes ailes qui semblaient deux voiles.

C'était peut-être un oiseau ; mais je ne sais où ni quand il a pu en exister un pareil. Je n'ai jamais vu, ailleurs que chez Turpin, la description d'un animal ainsi fait. Je serais porté à croire que cet oiseau était quelque diable de l'enfer évoqué sous cette forme par Maugis, afin d'arrêter le combat.

Renaud le crut aussi, et il eut plus tard à ce sujet une grande contestation avec Maugis. Ce dernier ne voulut jamais se reconnaître coupable, et pour écarter le soupçon d'un tel acte il jura par la lumière du soleil que le fait ne devait pas lui être imputé. Qu'il fût oiseau ou démon, le monstre fondit sur Bayard et le saisit dans ses serres.

Le destrier, qui était très vigoureux, rompt immédiatement ses rênes ; plein de colère et d'indignation, il lutte contre l'oiseau avec les pieds et avec les dents. Mais celui-ci, plus agile,

remonte dans les airs, et revient à la charge, les serres prêtes à saisir, et battant des ailes tout autour de Bayard, lequel, ne pouvant éviter ses attaques, se décide enfin à prendre la fuite.

Bayard fuit vers la forêt prochaine, où il cherche les fourrés les plus épais. La bête ailée le suit de près tant que le chemin lui est propice. Mais le brave destrier s'enfonce de plus en plus dans la forêt, et finit par se cacher sous une grotte. L'oiseau, ayant perdu sa trace, retourne dans les airs, et cherche une nouvelle proie.

Renaud et le roi Gradasse, qui voient s'enfuir l'objet de leur combat, restent d'accord pour différer la querelle, jusqu'à ce qu'ils aient délivré Bayard des griffes de l'oiseau qui l'a forcé de se réfugier dans la forêt. Ils conviennent que celui des deux qui le rejoindra, le ramènera à cette même fontaine, où ils termineront ensuite leur querelle.

Ils s'éloignèrent de la fontaine, suivant les herbes nouvellement foulées. Mais Bayard est déjà loin d'eux, car ils ne peuvent le suivre que lentement. Gradasse, qui avait l'Alfane tout près de là, saute sur lui, et laisse au milieu de ces bois le paladin triste et plus mécontent que jamais.

Au bout de quelques pas, Renaud perdit les traces de son destrier. Celui-ci avait fait un étrange chemin, cherchant dans les ravins, à travers les arbres et les rochers, les endroits les plus hérissés d'épines, les plus sauvages, afin de se mettre à l'abri des griffes de cet oiseau qui, tombant du ciel, était venu l'assaillir. Renaud après s'être vainement fatigué à chercher, retourna l'attendre à la fontaine,

Espérant que Gradasse l'y conduirait, comme cela était convenu entre eux. Mais voyant qu'il attendait en vain, il s'en alla à pied à travers champs et fort dolent. Revenons à Gradasse, auquel il arriva tout le contraire de ce qui était arrivé à

Renaud. Son heureuse destinée, plutôt que ses recherches, lui fait entendre tout près de lui le hennissement du brave destrier ;

Il le retrouve dans une caverne profonde, encore si tremblant de la peur qu'il avait eue, qu'il n'osait plus sortir. Le païen, l'ayant en son pouvoir, se rappelle très bien la promesse qu'il a faite de retourner avec lui à la fontaine. Mais il n'est plus disposé à observer cette promesse, et il se tient en soi-même ce langage :

« Que celui qui voudra disputer et batailler pour l'avoir, dispute et bataille ; pour moi, je suis plus désireux de le posséder pacifiquement. D'un bout à l'autre de la terre, je suis venu jadis dans l'unique but de me rendre maître de Bayard ; maintenant que je le tiens en mes mains, bien fou celui qui croirait que je consentirais à m'en défaire. Si Renaud veut le ravoir, qu'il vienne lui aussi dans l'Inde, comme je suis venu moi-même jadis en France.

» La Séricane ne sera pas un séjour moins sûr pour lui que la France ne l'a déjà été deux fois pour moi. » Ainsi disant, il s'en vint à Arles par la voie la plus facile et y rejoignit l'armée. Puis, ayant en sa possession Bayard et Durandal, il partit sur une galère espalmée. Mais je vous parlerai de lui une autre fois, car je dois quitter Gradasse, Renaud et la France.

Je veux suivre Astolphe qui, avec la selle et le mors, dirigeait l'hippogriffe par les airs, comme il eût fait d'un palefroi. Il le faisait aller d'une course plus rapide que le vol de l'aigle et du faucon. Après qu'il eut parcouru d'une mer à l'autre, des Pyrénées au Rhin, tout le pays des Gaules, il se dirigea vers le Ponant, du côté de la chaîne de montagne qui sépare la France de l'Espagne.

Il passa en Navarre et de là en Aragon, laissant tous ceux qui le voyaient en grande stupeur. Il laissa bien loin à sa gauche

Tarragone, Biscaglia à sa droite, et arriva en Castille. Il vit la Galicie et le royaume de Lisbonne ; puis il dirigea sa course vers Cordoue et Séville, parcourant les rivages de la mer, l'intérieur des terres, jusqu'à ce qu'il eût visité toute l'Espagne.

Il vit le détroit de Gadès et les bornes qu'Hercule posa pour les premiers navigateurs. Il se disposa ensuite à courir çà et là en Afrique, de la mer d'Atlante aux confins de l'Égypte. Il vit les fameuses Baléares, et Iviça qui se trouva droit sur son chemin. Puis, tournant bride, il se dirigea vers Arzilla assise sur la mer qui la sépare de l'Espagne.

Il vit Maroc, Fez, Oran, Hippone, Alger, Bougie, toutes ces superbes cités qui ont autour d'elles comme une couronne d'autres cités, couronne d'or et non de feuillage ou de verdure. Puis, il piqua vers Biserte et Tunis. Il vit Cabès et l'île de Gerbi, Tripoli, Bérénice, Ptolémaïs, et parvint jusqu'aux lieux où le Nil se jette en Asie.

Il vit toute la contrée située entre la mer et les croupes boisées du fier Atlas. Puis, tournant le dos aux monts de Carène, il prit sa route au-dessus des Cyrénéens. Traversant les immenses déserts de sable, il arriva sur les confins de la Nubie, à Albaiada, et laissa derrière lui les ruines de Battus et le grand temple d'Ammon, aujourd'hui détruit.

De là, il atteignit une autre Trémisène qui suit la loi de Mahomet. Puis il tourna les ailes de son coursier vers les autres Éthiopiens qui sont situés au delà du Nil. Il suivit le chemin de la cité de Nubie, filant dans les airs entre Dobada et Coallé. Quelques-uns de ces peuples sont chrétiens, les autres musulmans, et ont constamment les armes à la main sur leurs frontières respectives.

Sénapes, empereur d'Éthiopie, qui a une croix pour sceptre, règne sur de nombreux vassaux. Il possède des cités et de

l'or en grande quantité, et son pouvoir s'étend jusqu'à l'embouchure de la mer Rouge. La foi qu'il professe est presque semblable à la nôtre, et peut suffire pour sauver de l'exil éternel. C'est là, si je ne fais erreur, qu'on fait usage du feu pour baptiser.

Le duc Astolphe descendit dans la capitale de la Nubie, et visita Sénapes. Le château qu'habite le chef de l'Éthiopie est beaucoup plus riche que fort. Les chaînes des ponts et des portes, les gonds et les serrures, et finalement tous les ouvrages qui chez nous sont en fer, sont là-bas en or.

Bien que ce précieux métal y soit en si grande abondance, il n'y est pas moins fort estimé. Les appartements de cette royale demeure sont soutenus par des colonnes de cristal limpide. Sous les balcons, divisés en espaces proportionnés, les rubis, les émeraudes, les saphirs et les topazes projettent leur froide lumière, aux rayons rouges, blancs, verts, azurés et jaunes.

Sur les murs, sur les toits, sur les pavés, les perles et les pierres gemmes sont parsemées. Là naît le baume, et, en comparaison, Jérusalem n'en produit qu'une très petite quantité. C'est de là que le musc nous arrive, ainsi que l'ambre et les autres produits exotiques. En somme, les choses qui ont tant de valeur dans nos pays viennent de là.

On dit que le soudan, roi d'Égypte, paye tribut au roi d'Éthiopie et s'en reconnaît vassal, de crainte qu'il ne détourne le cours du Nil, et n'affame ainsi d'un seul coup le Caire et toute la contrée. Ses sujets l'appellent Sénapes, et nous le nommons, nous, *Presto* ou *Presteianni*[12].

---

[12] Voici d'où provenait cette appellation : Marco Polo, et quelques autres anciens voyageurs, avaient écrit qu'il existait en Asie un empire dont le souverain s'appelait *Preteianni* et professait le christianisme. Jean II, roi de Portugal, ayant envoyé plusieurs personnes à la recherche du susdit empire, un de ses ambassadeurs s'arrêta sur la côte occidentale

De tous les rois qui existèrent jamais en Éthiopie, il fut le plus riche et le plus puissant. Mais, malgré toute sa puissance et tous ses trésors, il avait misérablement perdu la vue. Et c'était encore là le moindre de ses tourments. Ce qui l'accablait et le faisait le plus souffrir, c'était d'être torturé par une faim perpétuelle, lui qu'on nommait le plus riche des hommes.

Lorsque le malheureux, poussé par le besoin, s'apprêtait à manger ou à boire, l'infernale troupe des Harpies vengeresses surgissait soudain. Les monstrueuses Harpies, brutales et malfaisantes, de leurs griffes et de leurs ongles crochus, renversaient les vases et saisissaient les mets ; ce que leur ventre affamé n'engloutissait pas, restait souillé et contaminé parleur attouchement.

Et cela, parce que dans sa jeunesse, enivré par les honneurs, les richesses qui le mettaient au-dessus de tous les autres mortels, fier de sa force et de son courage, il devint, comme Lucifer, orgueilleux au point de songer à faire la guerre à son Créateur. À la tête de son armée, il marcha droit au mont d'où sort le grand fleuve d'Égypte.

Il avait entendu dire que sur ce mont sauvage, qui s'élève au delà des nues et monte jusqu'au ciel, était situé le paradis que l'on appelle terrestre, où habitèrent jadis Adam et Ève. Suivi de chameaux, d'éléphants et d'une armée de fantassins, l'orgueilleux s'avançait avec l'intention de soumettre à sa loi les habitants de cet heureux séjour, si toutefois il y en avait.

---

de la mer Rouge, et entendit parler de l'empereur d'Abyssinie. Comme on lui affirma qu'il était chrétien, qu'il portait la croix en main, et que tous les empereurs de cet État devaient prendre les ordres sacrés avant de monter sur le trône, l'envoyé du roi de Portugal crut avoir trouvé le *Preteianni* qu'il avait ordre de chercher en Asie. Sa relation passa pour vraie, et c'est depuis lors qu'on tenait l'empereur d'Abyssinie pour le véritable *Preteianni,* et qu'on regardait celui d'Asie comme n'existant pas.

Dieu réprima sa téméraire audace. Il envoya au milieu de ces bandes un de ses anges qui en fit périr plus de cent mille, et le condamna lui-même à une nuit éternelle. Puis, il ordonna aux horribles monstres des grottes infernales de venir à sa table enlever et souiller tous les aliments sans les lui laisser goûter ni toucher.

Et pour qu'il ne lui restât aucun espoir, il lui avait été prophétisé que ses tables ne seraient débarrassées de la bande voleuse et de leur odeur nauséabonde, que lorsqu'on verrait venir par les airs un chevalier sur un cheval ailé. Ce miracle lui paraissant chose impossible, il vivait dans la tristesse, privé de toute espérance.

Lorsque, à la grande stupeur des gens, on vit arriver le chevalier, planant sur les murs et les tours élevées, on courut aussitôt en prévenir le roi de Nubie qui se rappela la prophétie. Oubliant dans sa joie de prendre son fidèle bâton, il vint les mains étendues et en tâtonnant au-devant du chevalier volant.

Astolphe, après avoir décrit de grands cercles, était descendu à terre sur la place du château. Le roi ayant été conduit devant lui, s'agenouilla et, joignant les mains, lui dit : « Ange de Dieu, nouveau Messie, je ne mérite point de pardon pour une si grande offense ; considérez pourtant que, s'il est de notre nature de pécher souvent, il est de la vôtre de pardonner toujours à qui se repent.

» Conscient de mon erreur, je ne te demande pas, je n'oserais pas te demander de me rendre la lumière, bien que tu aies le pouvoir de le faire, car tu es au nombre des bienheureux que Dieu chérit. Contente-toi de mettre fin au grand martyre que je ne puis voir, et qui consiste à me faire consumer de faim. Chasse au moins les Harpies, afin qu'elles ne viennent plus me ravir la nourriture.

» Et je promets de te faire construire, dans la partie la plus élevée de mon palais, un temple de marbre dont les portes et le toit seront tout en or, et dont l'intérieur sera orné de pierreries. Ce temple portera ton saint nom, et l'on y gravera le miracle accompli par toi. » Ainsi parla le roi privé de la vue, cherchant en vain à baiser les pieds du duc.

Astolphe répondit : « Je ne suis pas l'ange de Dieu, je ne suis pas un nouveau Messie, et je n'arrive pas du ciel. Je suis, moi aussi, mortel et pécheur, et indigne d'une telle grâce. Je ferai tout ce que je pourrai pour débarrasser, par leur mort ou par leur fuite, ton royaume de ces monstres malfaisants. Si j'y parviens, ce n'est pas moi, mais Dieu seul qu'il te faudra louer, car c'est lui qui a dirigé mon vol ici pour venir à ton aide.

» Adresse tes vœux à Dieu ; c'est à lui qu'ils sont dus ; c'est à lui qu'il te faut bâtir les églises et élever les autels. » Ainsi parlant, ils allaient tous les deux vers le château, entourés d'illustres barons. Le roi ordonna à ses serviteurs de préparer sur-le-champ le banquet, espérant que, cette fois, les mets ne lui seraient pas enlevés des mains.

Aussitôt, un banquet solennel est préparé dans une riche salle. Le duc Astolphe s'y asseoit seul avec Sénapes, et l'on apporte les mets. Soudain, voici que dans les airs on entend un bruit strident, produit tout alentour par d'horribles ailes ; voici venir les Harpies monstrueuses et malfaisantes, attirées des profondeurs du ciel par l'odeur des viandes.

Elles étaient sept en une seule bande. Elles avaient toutes un visage de femme, pâle, décoloré, amaigri, exténué par un long jeûne, et plus horrible à voir que la mort. Elles avaient de grandes ailes informes et rugueuses ; les mains rapaces armées d'ongles aigus et recourbés ; le ventre énorme et fétide ; la queue longue, noueuse et tordue comme celle du serpent.

On les entend venir dans l'air et presque en même temps on les voit s'abattre toutes sur la table, s'emparer des mets et renverser les vases. Leur ventre laisse échapper une liqueur tellement infecte, qu'on est obligé de se boucher le nez, car il serait impossible de supporter la puanteur qu'elles répandent. Astolphe, saisi de colère, tire son épée contre les oiseaux gloutons.

Il les frappe, l'un au cou, l'autre sur le dos, celui-ci à la poitrine, celui-là sur l'aile ; mais il semble que le fer atteigne un sac d'étoupes ; le coup est amorti et ne produit aucun résultat. Les Harpies ne laissèrent ni un plat ni une coupe intacts ; elles ne quittèrent pas la salle avant d'avoir tout dévoré ou gâté.

Le roi avait conçu la ferme espérance que le duc chasserait les Harpies. Maintenant qu'il n'a plus d'espoir, il soupire, gémit et reste accablé. Le duc se souvient alors du cor qu'il porte, et qui vient à son aide dans les cas périlleux. Il pense que ce moyen est le meilleur pour chasser les monstres.

Avant de s'en servir, il fait boucher avec de la cire les oreilles du roi et de ses barons, afin que, lorsque le cor retentira, ils ne prennent point la fuite hors de la ville. Il saisit la bride de l'hippogriffe, saute sur les arçons et prend le cor enchanté. Puis il fait signe au maître d'hôtel de faire remettre la table et les mets.

On apprête une autre table et d'autres mets, et soudain apparaissent les Harpies, qui se livrent à leur besogne accoutumée. Astolphe souffle aussitôt dans le cor, et les oiseaux, qui n'ont point l'oreille bouchée, ne peuvent résister au son ; saisis de peur, ils fuient, et n'ont plus souci de nourriture ni d'autre chose.

Le paladin pique des éperons derrière eux ; il sort du palais sur son destrier volant, et, laissant la grande cité, il chasse les

monstres devant lui dans les airs. Astolphe continue à sonner du cor, et les Harpies s'enfuient vers la zone torride, jusqu'à ce qu'elles soient arrivées sur le mont élevé où le Nil a sa source, si tant est qu'il ait sa source quelque part.

Presque à la base de la montagne, une grotte profonde se creuse sous terre. On donne comme certain que c'est la porte par laquelle doit passer quiconque veut descendre aux enfers. C'est là que la troupe dévastatrice s'est réfugiée, comme en une retraite sûre ; elle descend jusque sur la rive du Cocyte et même plus profond, afin de ne plus entendre le son du cor.

Arrivé devant l'infernale et ténébreuse ouverture où commence le chemin vers les lieux privés de lumière, l'illustre duc arrête l'horrible sonnerie, et fait replier les ailes à son destrier. Mais avant que je le conduise plus loin, et pour ne me point départir de mes habitudes, je veux, ma page étant remplie de tous les côtés, finir ici ce chant, et me reposer.

# Chant XXXIV

*ARGUMENT. – Astolphe, étant entré dans la grotte par où l'on descend dans l'enfer, apprend d'une âme quelle peine est infligée à ceux qui méconnaissent l'amour d'autrui. De là, il va dans le Paradis terrestre ; puis il passe dans la Lune, où on lui donne le moyen de rendre la raison à Roland. Description du palais des Parques.*

Ô faméliques Harpies, iniques et féroces, c'est sans doute en punition de crimes anciens, qu'un jugement d'en haut vous déchaîne sur toutes les tables, dans l'Italie aveugle et pleine d'erreurs. C'est pour cela que les enfants innocents, les mères éplorées tombent de faim et voient, en un seul repas de ces monstres hideux, dévorer ce qui devait soutenir leur existence entière.

Trop coupable fut celui qui ouvrit les cavernes où vous étiez enfermées depuis de longues années déjà ! C'est lui qui fut cause que l'infection et la gloutonnerie se répandirent sur l'Italie comme une épidémie morbide. Depuis lors, la vie heureuse y est inconnue, et la tranquillité en est tellement disparue, qu'elle a toujours été en proie à la guerre, à la pauvreté, aux angoisses, et qu'elle sera ainsi pendant de longues années encore ;

Jusqu'au jour où, secouant par la chevelure ses enfants endormis et les faisant se souvenir, elle leur criera : N'en est-il point parmi vous qui ressemblent par le courage à Calaïs et à

Zéthès[13], qui délivreront nos tables de l'infection et des griffes crochues, et leur rendront leur pureté première, ainsi que ceux-ci l'ont fait pour les tables de Phinées, et que le paladin le fit pour celle du roi d'Éthiopie ?

Le paladin, chassant devant lui les brutales Harpies qui fuyaient en déroute, les poursuivit des sons horribles du cor, jusqu'à ce qu'il fût arrêté par une montagne, sous laquelle elles disparurent dans une grotte. Il tendit l'oreille à l'ouverture, et il entendit comme un bruit entrecoupé de pleurs, de hurlements, de lamentations éternelles, signe évident que c'était là l'enfer.

Astolphe résolut d'y entrer, et de voir ceux qui ont perdu le jour. Il voulait pénétrer jusqu'au centre de la terre, et faire le tour des cercles infernaux. « Qu'ai-je à craindre, en y entrant ? – dit-il – ne puis-je pas toujours appeler le cor à mon aide ? Je mettrai en fuite Pluton et Satan, et je me ferai faire passage par le chien à triple gueule. »

Il descend prestement de son destrier ailé et le lie à un arbuste. Puis il s'enfonce dans la caverne, après avoir pris le cor dans lequel était tout son espoir. Il ne va pas loin sans qu'une fumée épaisse et âcre lui offusque le nez et les yeux. Cette fumée était plus épaisse que si elle avait été produite par la poix et le soufre. Astolphe n'en continue pas moins d'avancer.

Mais plus il avance, plus la fumée et les ténèbres s'épaississent. Il craint de ne pouvoir aller plus avant, et d'être obligé de retourner sur ses pas. Soudain il voit quelque chose qu'il ne peut distinguer, s'agiter à la voûte comme remue au vent le cadavre d'un pendu qui est resté exposé pendant plusieurs jours à la pluie et au soleil.

---

**13** Calaïs et Zéthès étaient fils de Borée et d'Oritie. Ils chassèrent jusqu'aux Strophades les Harpies qui souillaient les tables de Phinée, roi de Thrace.

À la lumière faible, presque nulle, qui règne dans ce chemin noir et enfumé, il ne peut discerner quel est l'objet qui s'agite dans l'air. Pour s'en rendre compte, il s'avise de lui porter un ou deux coups de son épée ; puis il s'arrête, pensant que c'est peut-être un Esprit qu'il vient de frapper à travers la fumée.

Alors il entend ces paroles prononcées d'une voix triste : « Hélas ! descends sans faire du mal aux autres. C'est assez que je sois tourmenté par la fumée épaisse que vomit le feu infernal. » Le duc stupéfait s'arrête, et dit à l'ombre : « Que Dieu arrête la fumée de façon qu'elle ne puisse monter jusqu'à toi. Mais qu'il te plaise de m'apprendre ton sort.

» Et si tu veux que je porte de tes nouvelles dans le mondé là-haut, je suis prêt à te satisfaire. » L'ombre répondit : « Il me paraît encore si bon de retourner, ne fût-ce que par le souvenir, à la lumière éclatante et belle, que le grand désir que j'ai d'une telle faveur m'engage à parler, et à te dire mon nom et ma condition, bien que chaque parole me soit un ennui et une fatigue. »

Et elle commença : « Seigneur, je me nomme Lydie. Ma naissance est illustre, je suis fille du roi de Lydie. Le jugement suprême de Dieu m'a condamnée à la fumée éternelle, pour m'être montrée, pendant ma vie, cruelle et ingrate envers mon amant fidèle. Cette grotte est pleine d'une infinité d'autres condamnées à la même peine pour la même faute.

» La cruelle Anaxarète est plus bas, là où la fumée est plus épaisse, et où l'on souffre davantage. Son corps est resté sur terre, converti en rocher, et son âme est venue souffrir ici-bas, pour la punir d'avoir supporté que son malheureux amant se pendît à cause d'elle. Ici près est Daphné qui s'aperçoit maintenant combien elle fut coupable en faisant courir si longtemps Apollon.

» J'aurais trop à faire si je voulais te nommer un à un les malheureux esprits des femmes ingrates qui sont ici. Il y en a en effet à l'infini. Il serait encore plus long de te dire le nombre des hommes qui, pour leur ingratitude, sont damnés, et sont punis dans un lieu encore plus effroyable, où la fumée les aveugle, et où le feu les consume.

» Les femmes étant plus faciles et plus portées à la confiance, ceux qui les trompent sont dignes d'un plus grand supplice. Thésée et Jason le savent, ainsi que celui qui porta le trouble dans l'antique royaume latin. Il le sait, celui qui, à cause de Thamar, s'attira la colère vengeresse de son frère Absalon, comme le savent aussi les autres, des deux sexes, dont le nombre est infini, et qui ont abandonné qui leurs femmes, qui leurs maris.

» Mais, pour parler de moi plus que des autres, et te raconter l'erreur qui m'a précipitée ici, je te dirai que je fus, pendant ma vie, si belle, mais si altière, que je ne sais si jamais aucune autre m'égala en fierté. Je ne saurais bien te dire laquelle des deux choses l'emportait en moi, l'orgueil ou la beauté, quoique la superbe et l'arrogance naissent de la beauté qui plaît à tous les yeux.

» Il y avait à cette époque dans la Thrace un chevalier qui passait pour le plus accompli dans le métier des armes. Il entendit faire par plusieurs personnes l'éloge de ma singulière beauté. Spontanément, il résolut de me consacrer tout son amour, espérant mériter par sa vaillance que mon cœur s'éprît de lui.

» Il vint en Lydie, et dès qu'il m'eut vue, il fut enlacé dans des liens encore plus forts. Il ne tarda point à croître en renommée parmi les autres chevaliers qui composaient la cour de mon père. Il serait trop long de te raconter les preuves de tout genre

qu'il donna de sa grande vaillance, et les services innombrables qu'il rendit à mon père en fidèle serviteur.

» Grâce à son aide, mon père soumit la Pamphilie, la Carie, et le royaume de Cilicie ; mon père ne conduisait son armée à l'ennemi que d'après les conseils du chevalier, et quand celui-ci le jugeait opportun. Lorsque le chevalier crut ses services suffisants pour mériter une telle récompense, il se hasarda à demander un jour au roi, pour prix des nombreuses dépouilles qu'il lui avait conquises, la faveur de m'avoir pour femme.

» Sa demande fut repoussée par le roi, qui avait résolu de marier sa fille à un grand prince, et non à un simple chevalier comme celui-ci, qui ne possédait rien autre chose que son courage. Mon père, trop porté à l'amour du gain et à l'avarice, école de tous les vices, faisait aussi peu de cas des belles manières et du courage, qu'un âne des accords de la lyre.

» Alceste, c'est ainsi qu'avait nom le chevalier dont je te parle, se voyant repoussé par celui qui lui devait tant, demanda son congé, et, en partant, menaça mon père de le faire repentir de lui avoir refusé sa fille. Il s'en alla près du roi d'Arménie, ancien rival du roi de Lydie et son principal ennemi ;

» Et il l'excita tellement par ses conseils, qu'il le poussa à prendre les armes et à faire la guerre à mon père. Sa grande renommée le fit choisir pour capitaine de cette armée. Il partit en déclarant que toutes les conquêtes qu'il ferait seraient pour le roi d'Arménie, et qu'il ne voulait par lui-même, de toutes ses victoires, que la possession de ma belle personne.

» Je ne pourrais te dire tout le mal qu'Alceste causa à mon père pendant cette guerre. Il tailla en pièces quatre de ses armées, et, en moins d'un an, le réduisit à n'avoir d'autre refuge qu'un château rendu très fort par les précipices au-dessus desquels il était construit. C'est là que le roi se réfugia avec les per-

sonnes de sa famille qui lui étaient le plus chères, et avec tout ce qu'il put emporter précipitamment de ses trésors.

» Alceste vint l'y assiéger. Il nous eut bientôt mis dans une situation si désespérée, que mon père aurait alors bien volontiers consenti à conclure avec lui un traité par lequel il m'aurait livrée à lui comme femme, et même comme esclave, avec la moitié de son royaume, si Alceste avait voulu lui garantir la possession de toutes ses autres richesses. Il était bien certain en effet de se voir faire avant peu prisonnier, et de mourir en captivité.

» Avant de tomber entre les mains de son ennemi, il résolut de tenter tous les moyens possibles pour se tirer de péril. Me considérant comme la cause de tous ses malheurs, il me fit sortir du château et m'envoya vers Alceste. J'y allai, bien résolue à lui livrer ma personne, à le prier de prendre ce qu'il voudrait de notre royaume, et, oubliant sa colère, à nous accorder la paix.

» Dès qu'il eut appris que j'allais le trouver, Alceste vint au-devant de moi, pâle et tremblant. Il avait bien plus l'air d'un vaincu et d'un prisonnier que d'un triomphateur. Moi, qui reconnus tout de suite de quelle ardeur il brûlait, je me gardai bien de lui parler comme j'en avais d'abord l'intention. Saisissant l'occasion, je conçus un nouveau projet, inspiré par l'état où je le voyais.

» Je commençai par maudire son amour, et par me plaindre vivement de sa cruauté. Je l'accusai d'avoir injustement nui à mon père, et d'avoir cherché à m'obtenir par la force. Je lui dis qu'il aurait été bien plus assuré du succès s'il avait su persévérer dans ses premières façons d'agir, qui avaient été si agréables au roi et à nous tous.

» Si mon père avait tout d'abord repoussé son honorable demande, c'était parce qu'il avait le caractère un peu rude, et

qu'il ne se rendait jamais à une première requête ; mais ce n'était point une raison pour ne pas continuer de le servir et pour avoir la colère si prompte ; on était au contraire assuré d'obtenir de mon père ce que l'on désirait en redoublant de dévouement ;

» Et si mon père avait continué à se montrer rigoureux, je l'aurais tant prié, que je l'aurais fait consentir à me donner mon amant pour époux. Enfin, si je l'avais trouvé inflexible à mes prières, j'aurais agi en cachette, de telle sorte qu'Alceste n'aurait eu qu'à se louer de moi. Mais puisqu'il avait jugé convenable de tenter un autre moyen, j'étais bien résolue à ne l'aimer jamais.

» Si j'étais venue vers lui, c'était par pitié pour mon père. Quant à lui, il pouvait être certain qu'il ne jouirait pas longtemps du plaisir que je lui aurais donné à mon corps défendant, car j'étais résolue à arroser la terre de mon sang, aussitôt après qu'il aurait assouvi sur moi, par la force, sa passion dépravée.

» C'est ainsi que je lui parlai, après avoir vu le pouvoir que j'avais sur lui. Je le rendis plus repentant que ne le fut jamais anachorète en son ermitage. Il tomba à mes pieds, me suppliant de venger avec le glaive qu'il portait à ses côtés, et qu'il voulait à toute force me faire prendre, la grande faute dont il s'était rendu coupable.

» Le voyant ainsi, je résolus de poursuivre ma grande victoire jusqu'à la fin. Je lui donnai l'espoir de me posséder encore, s'il rachetait sa faute, en rendant à mon père le royaume de ses ancêtres, et en s'efforçant de m'obtenir par ses services, par son amour, et non par les armes.

» Il me promit de faire tout cela, et je rentrai au château telle que j'en étais sortie, sans qu'il eût osé me baiser seulement sur la bouche. Vois s'il était bien sous le joug ; vois si son ardeur pour moi le tenait enchaîné, et s'il était besoin qu'Amour lui

lançât d'autres traits empennés ! Il alla trouver le roi d'Arménie, auquel il avait promis de donner tout ce qu'il conquerrait ;

» Et avec les meilleures raisons qu'il put trouver, il le pria de laisser à mon père le royaume dont il avait ravagé et dépouillé toutes les provinces, et de retourner jouir en Arménie des fruits de la victoire. Le roi d'Arménie, les joues enflammées de colère, répondit à Alceste qu'il ne devait point espérer cela ; qu'il ne voulait point renoncer à cette guerre tant que mon père aurait un pouce de terre à lui.

» Si Alceste avait été changé de fond en comble par les paroles d'une vile et méprisable femme, il en aurait toute la honte ; pour lui, il ne saurait consentir à perdre, sur sa prière, tout ce qu'il avait conquis en une année de fatigues. Alceste le pria de nouveau, se plaignant que ses prières n'eussent pas plus d'effet. Enfin, saisi de colère, il le menaça, disant qu'il le lui ferait faire de force ou de bonne volonté.

» Sa colère alla s'augmentant à un tel point, que des menaces il en vint aux actes. Alceste tira son épée contre le roi, et, malgré les efforts de mille courtisans qui s'étaient précipités à son secours, il le tua. Le même jour, à la tête des Ciliciens et des Thraces, qui étaient à sa solde, et de ses autres mercenaires, il défit complètement les Arméniens.

» Poursuivant sa victoire, et faisant la guerre à ses frais, en moins d'un mois, et sans qu'il en coûtât la moindre dépense à mon père, il lui rendit tout son royaume. Puis, pour compenser les pertes qu'il avait subies, outre les nombreuses dépouilles qu'il lui abandonna, il lui soumit une partie de l'Arménie, de la Cappadoce et de l'Hyrcanie qui s'étend jusqu'à la mer, et frappa l'autre partie d'un lourd tribut.

» À son retour, au lieu du triomphe auquel il s'attendait, nous résolûmes de lui donner la mort. Mais nous dûmes remet-

tre l'exécution de ce projet afin de ne pas nous attirer de mésaventure, car il s'appuyait sur de nombreux amis. Je feignis de l'aimer, et je lui donnai de jour en jour une plus grande espérance de devenir sa femme. Mais auparavant, je lui dis que je désirais qu'il déployât sa vaillance contre nos autres ennemis.

» Et tantôt seul, tantôt avec peu de gens, je l'envoyai à d'étranges et périlleuses entreprises, où il devait trouver mille fois la mort. Mais tout lui réussit ; il revint toutes les fois victorieux, soit qu'il eût eu à combattre des géants horribles et monstrueux, soit qu'il eût eu affaire aux Lestrigons qui infestaient nos contrées.

» Alcide ne fut jamais poussé par Eurysthée et par sa marâtre à plus d'entreprises périlleuses, sur le Lerne, en Némée, en Thrace, dans la forêt d'Érymanthe, dans les vallons d'Étolie et de la Numidie, sur le Tibre, sur l'Ibère et ailleurs, que mon amant ne fut poussé par mes prières et par mes incitations homicides, car je cherchais toujours à m'en délivrer.

» Ne pouvant y réussir par ce moyen, j'en employai un non moins criminel. Je lui fis maltraiter tous ceux que je sentais lui être attachés, et je le rendis odieux à tous. Lui, qui n'avait pas de plus grande satisfaction que de m'obéir, était toujours prêt à prêter les mains à tous mes désirs, sans s'inquiéter de déplaire à l'un plus qu'à l'autre.

» Lorsque j'eus acquis la certitude que, grâce à cette ruse, tous les ennemis de mon père étaient morts, et que, pour nous être agréable, Alceste n'avait pas conservé un seul des amis que ses hauts faits lui avaient valus, je lui dévoilai clairement ce que je lui avais jusqu'alors soigneusement dissimulé, c'est-à-dire la haine profonde, souveraine, que je lui portais. Je cherchai en même temps à lui donner la mort.

« Mais réfléchissant que, si j'en agissais ainsi, je me couvrirais publiquement d'ignominie, – on savait trop en effet combien je lui devais, pour ne pas m'accuser à jamais d'une lâche cruauté – je me contentai de lui défendre de paraître désormais devant mes yeux. Je ne voulus plus jamais lui parler, ni le voir, et je refusai d'entendre tout messager, de recevoir toute lettre de lui.

» Mon ingratitude le fit tellement souffrir, qu'enfin vaincu par la douleur, et après avoir longtemps demandé merci, il tomba malade et mourut. En punition de mon crime, j'ai maintenant les yeux pleins de larmes et le visage noirci par la fumée ; et je serai ainsi éternellement, car il n'y a point de rédemption dans l'enfer. »

Quand l'infortunée Lydie a fini de parler, le duc continue sa route pour savoir si d'autres ombres sont plongées dans la fumée ; mais la vapeur noire, vengeresse des crimes commis par ingratitude, devient si épaisse, qu'il ne lui est plus possible d'avancer d'un pouce. Il est forcé de retourner en arrière, et, de peur que le chemin ne lui soit intercepté par la fumée, il hâte le pas.

À la façon dont il accélère sa marche, il a plutôt l'air de courir, que de quelqu'un qui se promène. Il remonte la pente de la caverne jusqu'à ce qu'il retrouve l'ouverture, et qu'il voie la fumée dissipée en partie par la lumière. Enfin, après beaucoup de peine et de fatigue, il sort de l'antre, et laisse la fumée derrière lui.

Pour empêcher le retour de ces bêtes à la panse gloutonne, il entasse des rochers, il coupe une grande quantité d'arbres, et il en construit comme il peut une barrière à l'entrée de la caverne ; ce moyen réussit tellement bien, que jamais plus les Harpies ne purent sortir.

Pendant qu'il avait été dans la caverne obscure, la fumée noire, produite par la poix épaisse, n'avait pas seulement taché et infecté le dessus de ses vêtements, elle avait encore pénétré sous ses habits ; de sorte qu'il est obligé de chercher pendant assez longtemps pour trouver de l'eau. Enfin, au milieu de la forêt, il voit, par-dessous une pierre, sourdre une fontaine dans laquelle il se lave des pieds à la tête.

Puis il monte sur son coursier volant, et s'élève dans les airs pour atteindre la cime de cette montagne que l'on croit peu éloignée du cercle de la lune. Le désir de voir, qui le pousse, est si grand, qu'il ne songe qu'à monter, et dédaigne la terre. Il gagne de plus en plus dans les airs, jusqu'à ce qu'enfin il arrive au sommet de la montagne.

On pourrait comparer au saphir, au rubis, à l'or, à la topaze, à la perle, au diamant, au cristal, à la jacinthe, les fleurs dont l'aurore a parsemé ces heureuses régions. Les plantes sont d'un vert si éclatant, que, si nous pouvions les posséder ici-bas, elles vaincraient l'éclat de l'émeraude. Sur les arbres, toujours chargés de fruits et de fleurs, s'étale un feuillage non moins beau.

Entre les rameaux, chantent de petits oiseaux aux couleurs azurées et blanches et vertes et rouges et jaunes ; les ruisseaux font entendre leur murmure, et les lacs tranquilles surpassent le cristal par leur limpidité. Une douce brise, toujours égale, se joue à leur surface, et agite l'air de façon à amortir la chaleur du jour.

Cette brise s'en va prélevant sur les fleurs, les fruits, le feuillage, des parfums de toute nature, dont elle forme un mélange suave qui nourrit l'âme. Au milieu de la plaine, surgit un palais qui semble brûler d'une flamme vive, tellement il projette, tout autour de lui, de splendeur et de lumière inconnue aux mortels.

Astolphe dirige lentement son destrier vers le palais dont l'enceinte mesure plus de trente milles ; il admire de tout côté ce beau pays, et trouve le monde que nous habitons mauvais et misérable, en butte à la colère du ciel et de la nature, auprès de celui-ci qui est si suave, si resplendissant, si riant.

En approchant du palais lumineux, il reste frappé d'étonnement ; les murailles sont tout entières d'une seule pierre précieuse, plus vermeille et plus resplendissante que l'escarboucle. Ouvrage surprenant d'un ingénieux architecte ! quel est celui de nos chefs-d'œuvre qui pourrait lui être comparé ? Qu'il se taise, celui qui voudrait mettre en parallèle les sept merveilles du monde.

Sur le seuil éclatant de cette heureuse demeure, un vieillard s'avance vers le duc. Il est revêtu d'un manteau rouge et d'une robe blanche, dont l'une peut être comparée au lait, l'autre à la pourpre. Ses cheveux sont blancs ; ses joues sont couvertes d'une épaisse barbe blanche qui descend sur la poitrine. Et son aspect est si vénérable, qu'on le prendrait pour un des élus du paradis.

Il aborde d'un air joyeux le paladin, qui est descendu respectueusement de cheval, et lui dit : « Baron, qui par la volonté divine es monté jusqu'au paradis terrestre, bien que tu ne saches pas pourquoi tu as fait le chemin, ni dans quel but tu es venu, tu peux croire que ce n'est pas sans un éclatant miracle que tu es arrivé de l'hémisphère arctique.

» Pour apprendre comment tu dois secourir Charles, et délivrer de tout péril la sainte Foi, tu es venu, par un si long chemin et sans guide, me demander conseil. Je ne voudrais pas, ô mon fils, que tu crusses que c'est grâce à ton savoir et à ton courage que tu es parvenu jusqu'ici. Ni ton cor, ni ton cheval ailé ne t'auraient servi de rien, si Dieu ne t'avait point donné d'y venir.

» Nous nous entretiendrons plus tard plus à notre aise, et je te dirai comment tu devras agir. Mais auparavant, viens te récréer avec nous, car un plus long jeûne doit te peser. » Le vieillard, continuant à lui parler, étonna beaucoup le duc quand il lui apprit son nom ; et il lui dit qu'il était celui qui écrivit l'Évangile ;

Ce Jean, qui fut si cher au Rédempteur, et à qui ce dernier annonça que, seul entre ses frères, il ne devait pas finir sa vie par la mort, ce qui fut cause que le Fils de Dieu dit à Pierre : « Pourquoi t'étonnes-tu si je veux qu'il attende ainsi ma venue ? » Bien qu'il n'eût pas dit : Il ne doit pas mourir, on vit bien cependant que c'était ce qu'il voulait dire.

Jean fut ravi dans ce lieu, et il y trouva compagnie, car déjà le patriarche Énoch y était, ainsi que le grand prophète Élie, qui n'ont vu, ni l'un ni l'autre, leur dernier soir. Hors de l'air pestilentiel et mauvais, ils jouiront d'un éternel printemps, jusqu'à ce que les angéliques trompettes annoncent le retour du Christ sur les blanches nuées.

Les Saints firent un gracieux accueil au chevalier, et le logèrent dans un appartement. Son destrier fut remisé dans une écurie où de bonne avoine lui fut donnée avec abondance. On servit à Astolphe des fruits du paradis, d'une telle saveur, qu'à son avis nos deux premiers parents ne sont pas sans excuse si, pour goûter à ces fruits, ils furent si peu obéissants.

Lorsque l'aventureux duc eut satisfait aux besoins de la nature ; qu'il eut pris nourriture et repos, en ces lieux où tous les soins lui furent prodigués, il sortit du lit. C'était l'heure où l'Aurore quittait le vieil époux dont, malgré son grand âge, elle n'est point encore lasse. Le duc vit venir à lui le disciple tant aimé de Dieu,

Qui le prit par la main, et s'entretint avec lui de beaucoup de choses sur lesquelles il faut garder le silence. Puis le vieillard lui dit : « Fils, tu ne sais peut-être pas ce qui se passe en France, bien que tu en viennes. Sache que votre Roland, pour s'être écarté du droit chemin, est puni par Dieu, lequel s'irrite d'autant plus contre ceux qui l'offensent, qu'il les aime mieux.

» Votre Roland, à qui Dieu a donné dès sa naissance une force extraordinaire en même temps qu'une grande vaillance ; auquel il a concédé le don surhumain d'être invulnérable, afin qu'il servît de défenseur de sa sainte Foi, de même qu'il constitua jadis Samson pour défenseur des Hébreux contre les Philistins ;

» Votre Roland a mal récompensé son Seigneur de tant de bienfaits, en abandonnant le peuple fidèle, au moment même où il aurait dû lui venir le plus en aide. L'incestueux amour d'une païenne l'a tellement aveuglé, qu'à deux reprises déjà il a poussé la cruauté et la colère jusqu'à vouloir donner la mort à son loyal cousin.

» Pour le punir, Dieu a voulu qu'il soit frappé de folie, et qu'il aille montrant dans toute leur nudité son ventre, sa poitrine et ses flancs. Son intelligence est à ce point troublée, qu'il ne peut reconnaître personne, et encore moins se reconnaître lui-même. C'est ainsi que l'Écriture nous apprend que Dieu voulut punir aussi Nabuchodonosor, en l'envoyant, pendant sept ans, dans le corps d'un bœuf furieux, paître l'herbe et le foin.

» Mais la faute du paladin ayant été moindre que celle de Nabuchodonosor, trois mois seulement lui ont été assignés pour s'en laver. Si le Rédempteur t'a permis de monter jusqu'ici, en passant par un si périlleux chemin, c'est uniquement pour que tu apprennes comment il faut rendre à Roland sa raison.

» Il est vrai qu'il te faut faire avec moi un nouveau voyage, et abandonner la terre. J'ai à te conduire dans le cercle de la Lune, qui est la planète la plus proche de nous. C'est là, en effet, que se trouve le remède qui peut rendre la sagesse à Roland. Dès que la lune brillera cette nuit sur notre tête, nous nous mettrons en chemin. »

L'entretien roula ce jour-là sur ce sujet et sur beaucoup d'autres. Mais quand le soleil se fut couché dans la mer, et que la lune eut montré au-dessus d'eux sa corne, on apprêta pour Astolphe et son compagnon un char qui servait à parcourir les cieux tout à l'entour. C'était celui qui avait enlevé Élie aux regards des mortels, dans les montagnes de la Judée.

Le saint Évangéliste y attela quatre destriers plus rouges que la flamme ; puis, s'étant assis avec Astolphe, il prit les rênes, et lança les coursiers vers le ciel. Le char, décrivant des cercles, s'éleva dans l'air, et ils parvinrent bientôt au milieu du feu éternel. Grâce à la présence du vieillard, ils le passèrent miraculeusement sans ressentir son ardeur.

Ils traversèrent toute la sphère du feu, et arrivèrent au royaume de la Lune. Toute cette région brillait comme l'acier qui n'aurait eu aucune souillure. Les voyageurs trouvèrent la lune égale, ou peu s'en fallait, au globe de la terre, y compris la mer qui l'entoure et la serre.

Là, Astolphe éprouva un double étonnement, ce fut de voir si grande cette région qui, vue de nos campagnes terrestres, semble une petite assiette ; puis, en regardant en bas, de n'apercevoir que difficilement la terre et les mers qui l'entourent. Le manque de lumière faisait qu'en effet on la distinguait à peine.

Les fleuves, les lacs, les campagnes sont, là-haut tout autres que ceux qu'on voit chez nous. Les plaines, les vallées, les

montagnes sont toutes différentes. Il en est de même des cités et des châteaux. Le paladin n'avait jamais rien vu jusqu'alors, et depuis ne vit jamais rien de si beau. Il y a de vastes et sauvages forêts, où les nymphes chassent éternellement les bêtes fauves.

Le duc ne s'arrêta pas à examiner tout ce qu'il voyait, car il n'était point venu pour cela. Le saint Apôtre le conduisit dans un vallon resserré entre deux montagnes. Là, ô merveille ! était rassemblé tout ce qui se perd par notre faute, ou par la faute du temps ou de la Fortune. Tout ce qui se perd ici-bas se retrouve là-haut.

Je ne parle point des royaumes, ou des richesses que la roue mobile de la Fortune bouleverse, ni de ce que celle-ci n'a pas le pouvoir d'enlever ou de donner. Là-haut sont accumulées les réputations que le temps dévore à la longue comme un ver rongeur ; les prières et les vœux que nous, pécheurs, nous adressons à Dieu.

Les larmes et les soupirs des amants, le temps inutilement perdu au jeu, la longue oisiveté des hommes ignorants, les vains projets qui ne se réalisent jamais, les désirs inassouvis, sont en si grand nombre qu'ils encombrent la plus grande partie de ces lieux. En somme, ceux qui montent là-haut peuvent y retrouver tout ce qu'ils ont perdu.

Le paladin, passant au milieu de tous ces monceaux de choses diverses, interrogeait son guide sur les unes et sur les autres. Ayant aperçu une montagne formée de vessies gonflées, d'où semblaient sortir des cris tumultueux, il apprit qu'elles renfermaient l'antique gloire des Assyriens, des Lydiens, des Perses et des Grecs, qui jadis furent si célèbres, et dont le nom est maintenant presque effacé.

Il vit ensuite un amas d'hameçons d'or et d'argent. C'étaient les dons que l'on prodigue, dans l'espoir d'une récom-

pense, aux rois, aux princes avares et aux maîtres. Il vit des lacs cachés sous des guirlandes, et ayant demandé ce que c'était, on lui dit qu'il s'agissait des adulations de toute espèce. Les vers qui se font à la louange des princes, ressemblent là à des cigales crevées.

Il vit les amours malheureux sous la forme de chaînes d'or et de pierres précieuses. Il vit des griffes d'aigles, et il apprit qu'elles avaient été le pouvoir que les princes confèrent à leurs sujets. Les soufflets et les pots cassés qu'il apercevait autour de lui, avaient été les faveurs vaines que les princes accordent, pendant un temps, à leurs Ganymèdes, et que ceux-ci voient disparaître avec la fleur de leurs années.

Des ruines de cités et de châteaux gisaient pêle-mêle avec de grands trésors. Il demanda ce que cela signifiait, et il apprit que c'étaient là ces ligues, ces conjurations si mal cachées qu'on les découvre toujours. Il vit des serpents à figure de femme ; ils représentaient les œuvres des faux monnayeurs et des larrons. Il vit un grand nombre de bouteilles brisées de toutes formes ; c'étaient les courbettes des malheureux courtisans.

Il vit une grande masse de soupe renversée ; il demanda à son guide ce que c'était. Ce sont, lui dit celui-ci, les aumônes qu'on laisse après la mort. Il passa près d'une montagne composée de fleurs variées, qui répandaient autrefois une bonne odeur, et qui maintenant exhalent une puanteur très forte. C'était le don – si on peut l'appeler ainsi – que fit Constantin au bon pape Sylvestre.

Il vit une grande quantité de gluaux ; c'étaient, mesdames, vos beautés séduisantes. Il serait trop long de parler dans mes vers de toutes les choses qui lui furent montrées ; car après en avoir noté mille et mille, je n'aurais pas fini. On trouve là tout ce qui peut nous arriver. Seule, la folie ne s'y trouve point ; elle reste ici-bas, et ne nous quitte jamais.

Astolphe retrouva là de nombreux jours perdus par lui, de nombreuses actions qu'il avait oubliées. Il ne les aurait pas reconnus sous leurs formes diverses, si on ne lui en avait pas donné l'explication. Il arriva ensuite à ce que nous nous imaginons posséder en si grande quantité, que nous ne prions jamais Dieu de nous l'accorder ; je veux dire le bon sens. Il y en avait là une montagne aussi grande à elle seule que toutes les autres choses réunies.

C'était comme une liqueur subtile, prompte à s'évaporer si on ne la tient pas bien close. On la voyait recueillie dans des fioles de formes variées, plus ou moins grandes, faites pour cet usage. La plus grande de toutes contenait le bon sens du seigneur d'Anglante, devenu fou. Astolphe la distingua des autres en voyant écrit dessus : Bon sens de Roland.

Sur toutes les autres était pareillement écrit le nom de ceux dont elles renfermaient le bon sens. Le duc français vit ainsi une grande partie du sien. Mais ce qui l'étonna le plus, ce fut de voir qu'un grand nombre de gens qu'il croyait posséder beaucoup de bon sens, avaient là une grande partie du leur.

Les uns l'avaient perdu par l'amour, les autres par l'ambition ; d'autres en courant sur mer après les richesses ; d'autres en mettant leur espérance sur des princes ; d'autres en ajoutant foi aux sottises de la magie ; ceux-ci en se ruinant pour des bijoux ou des ouvrages de peinture ; ceux-là en poursuivant d'autres fantaisies. Un grand nombre de sophistes, d'astrologues, avaient là leur bon sens ; et il y avait aussi celui de beaucoup de poètes.

Astolphe reprit le sien, ainsi que le lui permit l'auteur de l'obscure Apocalypse. Il mit sous son nez la fiole qui le contenait, et la respira tout entière. Turpin convient qu'à partir de ce

moment, Astolphe vécut longtemps avec sagesse, mais qu'une faute qu'il commit par la suite lui enleva de nouveau la cervelle.

Astolphe prit la fiole vaste et pleine où était le bon sens qui devait rendre la sagesse au comte. Elle lui parut moins légère qu'il l'aurait cru, étant plus grande que les autres. Avant que le paladin quittât cette sphère pleine de lumière, pour descendre dans une sphère plus basse, il fut conduit par le saint Apôtre dans un palais situé sur le bord d'un fleuve.

Chaque pièce de ce palais était remplie de pelotons de lin, de soie, de coton, de laine, teints de couleurs variées, éclatantes ou sombres. Dans la première pièce, une vieille femme dévidait tous ces fils, ainsi que l'on voit pendant l'été la paysanne tirer de sa quenouille la soie nouvelle humectée d'eau.

Le peloton dévidé, une seconde vieille le portait ailleurs et en remettait un autre. Une troisième choisissait les fils et séparait les beaux d'avec les autres. « À quel travail se livrent-elles là ? dit Astolphe à Jean ; je ne le comprends pas. » Jean lui répondit : « Les vieilles sont les trois Parques, qui sur de telles trames filent la vie des mortels.

» Tant que dure un peloton, la vie humaine dure, et pas un moment de plus. La Mort et la Nature ont les yeux fixés sur lui, pour savoir l'heure où chacun doit mourir. Les fils qui ont été choisis pour leur beauté par la troisième de ces vieilles, servent à faire les tissus dont est orné le paradis ; avec les plus communs on fait les rudes liens qui enchaînent les damnés.

Sur tous les pelotons qui étaient déjà placés en ordre, et choisis pour le second labeur auquel ils étaient destinés, étaient les noms, gravés sur de petites plaques les unes en fer, les autres en argent ou en or. On en avait fait de nombreux tas qu'un vieillard emportait sans jamais en rendre aucun, ni sans paraître jamais las, et auquel il revenait toujours puiser de nouveau.

Ce vieillard était si expéditif et si agile, qu'il paraissait être né pour courir. À chacun de ses voyages, il emportait plein le pan de son manteau des noms ainsi gravés. Où il allait, et pourquoi il faisait ainsi, cela vous sera dit dans l'autre chant, pour peu que vous montriez à m'écouter votre complaisance habituelle.

# Chant XXXV

*ARGUMENT. – Éloge du cardinal d'Este. Le poète montre comment le temps efface les noms des hommes obscurs, et voue à une immortelle renommée ceux des hommes illustres. – Bradamante défie Rodomont, le jette dans le fleuve et suspend son armure à la tombe d'Isabelle. Elle combat contre Serpentin, Grandonio et Ferragus qu'elle jette tour à tour hors de selle. Elle appelle Roger au combat.*

Qui donc, madame, montera au ciel pour m'en rapporter l'esprit que j'ai perdu le jour où le trait qui est parti de vos beaux yeux m'a transpercé le cœur ? Je ne me plains pas d'un pareil destin, pourvu qu'il ne s'aggrave pas, mais qu'il reste en l'état où il est. Car je craindrais, si mon mal allait en augmentant, d'en venir au même point que Roland, dont je vous ai décrit la folie.

Pour ravoir mon esprit, m'est avis qu'il n'est pas besoin que je m'élève dans les airs jusqu'au cercle de la lune, ou jusqu'au paradis ; je ne crois pas que mon esprit soit placé si haut. Il erre dans vos beaux yeux, sur votre figure si sereine, sur votre sein d'ivoire où s'étalent deux globes d'albâtre. C'est là qu'avec mes lèvres j'irai le poursuivre, si vous voulez que je le reprenne.

Le paladin parcourait ces vastes bâtiments, prenant connaissance des existences futures, après avoir vu dévider sur le rouet les existences déjà ourdies, lorsqu'il aperçut un écheveau qui semblait briller plus que l'or fin. Les pierreries, si l'art pouvait les étirer comme des fils, n'atteindraient pas la millième partie de cet éclat.

Le bel écheveau lui parut merveilleux, car il n'avait pas son semblable parmi une infinité d'autres. Un vif désir lui vint de savoir ce que serait cette vie ; et à qui elle était destinée. L'évangéliste ne lui en fit pas un mystère ; il lui dit qu'elle apparaîtrait au monde pendant l'année quinze cent vingt du Verbe incarné.

De même que cet écheveau n'avait pas son semblable pour l'éclat et la beauté, ainsi devait être la vie de celui qui en sortirait pour s'illustrer dans le monde. Toutes les grâces brillantes et rares que la mère Nature, l'étude, ou la fortune favorable peuvent accorder à un homme, il en serait perpétuellement et infailliblement doté.

« Entre les cornes formées par les bouches du roi des fleuves – lui dit le vieillard – s'élève maintenant une humble et petite bourgade. Assise sur le Pô, elle est adossée à un gouffre affreux, formé par de profonds marais. Dans la suite des temps, elle deviendra la plus remarquable de toutes les cités d'Italie, non point par ses murailles et ses palais royaux, mais par les belles études et les belles mœurs.

» Une élévation si grande et si subite ne sera point le fait du hasard, ou d'une aventure fortuite. Le ciel l'a ordonné afin que cette cité soit digne que l'homme dont je te parle naisse chez elle : c'est ainsi qu'en vue du fruit à venir, on greffe la branche et qu'on l'entoure de soins ; c'est ainsi que le joaillier affine l'or dans lequel il veut enchâsser une pierrerie.

» Jamais, sur ce monde terrestre, âme n'eut une plus belle et plus gracieuse enveloppe ; rarement est descendu et descendra de ces sphères supérieures, un esprit plus digne que celui qu'a choisi l'éternel Créateur pouf en faire Hippolyte d'Este. Hippolyte d'Este sera considéré comme l'homme à qui Dieu aura voulu faire un don si magnifique.

» Celui dont tu as voulu que je te parlasse, aura réunies en lui toutes les qualités qui, réparties sur plusieurs, suffiraient à les illustrer tous. Il protégera surtout les études. Si je voulais t'énumérer tous ses mérites éclatants, j'en aurais si long à te dire, que Roland attendrait trop longtemps après son bon sens. »

C'est ainsi que l'imitateur du Christ s'en allait raisonnant avec le duc. Après qu'ils eurent visité tous les appartements de cet immense palais où les vies humaines prennent leur origine, ils sortirent, et gagnèrent le fleuve dont les eaux, mêlées de sable, roulaient sales et troublées. Ils virent arriver sur la rive le vieillard chargé de noms gravés sur des plaques.

Je ne sais si vous vous le rappelez ; c'était ce vieillard dont je vous ai parlé à la fin de l'autre chant, et qui était plus agile et plus rapide à la course que le cerf. Il avait son manteau rempli de noms qu'il allait prendre sans cesse à l'endroit où ils étaient empilés en tas. Il les jetait dans ce fleuve nommé Léthé, et se débarrassait ainsi de son précieux fardeau.

Je veux dire qu'en arrivant sur la rive du fleuve, ce prodigue vieillard secouait son manteau tout rempli, et laissait tomber dans les eaux bourbeuses toutes les plaques sur lesquelles les noms étaient inscrits. Un nombre infini de ces plaques allaient au fond, car très peu d'entre elles peuvent servir. Sur plus de cent mille qui s'enfonçaient dans la vase, une surnageait à peine.

Au loin, et tout autour de ce fleuve, volent en rond des corbeaux, d'avides vautours, des corneilles et des oiseaux de différente nature. Leurs cris discordants produisent d'assourdissantes rumeurs. Quand ils voient jeter les nombreuses plaques dans le fleuve, ils y courent tous comme sur une proie. Ils les saisissent les uns dans leur bec, les autres dans leurs serres crochues. Mais ils ne peuvent les porter bien loin.

Dès qu'ils veulent élever leur vol dans les airs, ils n'ont plus la force de soutenir le poids des plaques ; de sorte que le Léthé engloutit forcément la mémoire de tous ces noms si richement inscrits. Parmi tous ces oiseaux, se voient seulement deux cygnes, aussi blancs, seigneur, que votre bannière. Joyeux, ils rapportent dans leur bec, et mettent en sûreté, le nom qui leur est échu.

C'est ainsi qu'en dépit des intentions cruelles de l'impitoyable vieillard qui voudrait jeter tous les noms dans le fleuve, les deux oiseaux parviennent à en sauver quelques-uns. Tout le reste retombe dans l'oubli. Les cygnes sacrés, tantôt nageant, tantôt battant l'air de leurs ailes, s'en vont avec leur précieux larcin jusqu'à un endroit, près de la rive du fleuve fatal, où se trouve une colline, au sommet de laquelle se dresse un temple.

Ce lieu est dédié à l'Immortalité. Une belle nymphe descend de la colline, vient jusqu'à la rive du lavoir sacré, et prend les noms au bec des cygnes. Puis elle les applique tout autour d'une colonne placée au milieu du temple, et surmontée d'une statue. Là elle les consacre, et en prend un tel soin, qu'on peut les voir tous éternellement.

Quel était ce vieillard, et pourquoi jetait-il à l'eau, sans aucun profit, tous ces beaux noms ; quels étaient ces oiseaux ; quel était ce lieu vénéré d'où la belle nymphe sortait pour descendre vers le fleuve ? Astolphe brûlait du désir de connaître ces grands mystères et leur sens caché. Il interrogea sur tout cela l'homme de Dieu qui lui répondit ainsi :

« Tu sauras que pas une feuille ne remue sur terre, sans qu'un mouvement analogue ne se produise ici. Il existe une corrélation intime entre toutes les choses de la terre et du ciel, corrélation qui se manifeste d'une façon différente. Ce vieillard,

dont la barbe inonde la poitrine, et qui est si agile que rien ne peut l'arrêter, produit ici les mêmes effets, et se livre au même travail que le Temps sur la terre.

» Aussitôt que les fils ont été dévidés sur le rouet, la vie humaine prend fin sur la terre. De la renommée qu'elle a acquise là-bas, il reste ici un écho. Cette renommée et son écho seraient tous deux immortels et divins, s'ils n'étaient emportés, ici par le gouffre sombre et là-bas par le Temps. Le vieillard les jette ici dans le fleuve, comme tu vois, et le Temps les submerge là-bas dans l'éternel oubli.

» Et de même qu'ici les corbeaux, les vautours, les corneilles et les oiseaux de toute espèce s'efforcent tous d'arracher aux eaux du fleuve les noms qu'ils voient briller le plus, ainsi là-bas les ruffians, les flatteurs, les bouffons, les débauchés, les délateurs, et ceux qui vivent au sein des cours et qui y sont beaucoup plus estimés que les hommes vertueux et bons ;

» Ceux qu'on appelle courtisans gentils parce qu'ils savent imiter l'âne et le pourceau, aussitôt que la Parque inflexible, ou bien Vénus et Bacchus, ont coupé le fil de la vie de leur maître ; ceux-là que je viens de t'indiquer comme des gens lâches et vils, nés seulement pour s'emplir le ventre de nourriture, portent pendant quelques jours le nom de ce maître dans leur bouche, puis le laissent tomber dans l'oubli, comme trop lourd.

» Mais, de même que les cygnes, qui vont chantant joyeusement, arrachent les médailles au fleuve, et les portent au temple, ainsi les hommes remarquables sont sauvés, par les poètes, de l'oubli plus impitoyable que la mort. Bien avisés, bien inspirés furent les princes qui, suivant l'exemple de César, se firent l'ami des écrivains ; ils n'ont point à craindre les eaux du Léthé.

» Ils sont, comme les cygnes, rares aussi les poètes non indignes de ce nom, et cela non seulement parce que le ciel ne

veut pas qu'il y ait jamais une trop grande abondance d'hommes remarquables, mais encore parce que l'avarice des princes laisse dans la pauvreté les écrivains de génie. En opprimant la vertu et en honorant le vice, ils bannissent les beaux-arts.

» Sois persuadé que Dieu a privé ces ignorants de toute intelligence, et leur refuse toute lumière ; en les rendant rebelles à la poésie, il a voulu que la mort les consumât tout entiers. Ils seraient sortis vivants du tombeau, quand bien même ils auraient eu tous les vices, s'ils avaient su s'attirer l'amitié des poètes ; leur mémoire aurait répandu une odeur plus suave que le nard ou la myrrhe.

» La renommée a certainement exagéré la piété d'Énée, la force d'Achille et la vaillance d'Hector. Il a existé mille et mille guerriers qu'on aurait pu, en toute vérité, mettre au-dessus d'eux. Mais les palais et les riches villes si libéralement donnés par eux et leurs descendants, les ont faits élever pour toujours à ces sublimes honneurs par les mains honorées des écrivains.

» Auguste ne fut ni si bon, ni si respecté que la trompette de Virgile nous le sonne. On lui pardonne ses proscriptions iniques, en faveur de son goût pour la poésie. Personne ne se serait inquiété de savoir si Néron avait été injuste ; sa renommée serait peut-être excellente, eût-il eu pour ennemis la terre et le ciel, s'il avait su avoir les écrivains pour amis.

» C'est Homère qui nous a fait croire qu'Agamemnon fut victorieux, et que les Troyens étaient vils et lâches. C'est lui qui nous a donné Pénélope comme fidèle à son époux, au milieu des mille outrages qu'elle eut à supporter. Mais si tu veux connaître la vérité, prends le contre-pied de son histoire : les Grecs furent vaincus et Troie fut victorieuse. Quant à Pénélope, ce fut une courtisane.

» D'un autre côté, tu as entendu quelle réputation a laissée Didon, dont le cœur fut si pudique. Si elle passe pour une prostituée, c'est uniquement parce que Maro ne fut point son ami. Ne t'étonne point que je m'échauffe sur ce sujet, et que je te parle d'une manière confuse de tout cela ; j'aime les écrivains et c'est mon devoir, car, dans votre monde, je fus écrivain moi aussi.

» Entre tous, j'ai acquis un bien que ne peuvent m'enlever ni le temps ni la mort. Il appartenait au Christ, tant loué par moi, de me donner une telle récompense. Je plains les écrivains qui vivent en ce triste temps où la courtoisie a portes closes, et qui, le visage pâle, amaigri, décharné, frappent nuit et jour en vain au seuil des grands.

» Aussi, pour revenir à ce que j'ai dit tout d'abord, les poètes et les gens d'étude sont rares. Là où elles ne trouvent ni pâture, ni abri, les bêtes elles-mêmes abandonnent la place. » Ainsi disant, le bienheureux vieillard avait les yeux enflammés comme deux tisons. Mais s'étant retourné vers le duc avec un doux sourire, il rasséréna sur-le-champ son visage courroucé.

Qu'Astolphe reste désormais avec l'écrivain de l'Évangile, car je veux franchir d'un saut toute la distance qu'il y a du fin fond du ciel à la terre ; mes ailes ne peuvent me porter plus longtemps dans ces hautes régions. Je reviens vers la dame à laquelle la jalousie avait, avec son doute cruel, livré un si rude assaut. Je l'ai laissée comme elle venait, après un combat fort court, de jeter à terre trois rois l'un après l'autre.

Arrivée le soir même en un château situé sur la route de Paris, elle y avait appris qu'Agramant, mis en déroute par son frère Renaud, s'était réfugié dans Arles. Certaine que son Roger était avec lui, elle prit, dès que la nouvelle aurore apparut au ciel, le chemin de la Provence où elle avait entendu dire aussi que Charles poursuivait son ennemi.

Comme elle gagnait la Provence par la route la plus droite, elle rencontra une damoiselle, belle de figure et accorte de manières, bien qu'elle fût fort affligée et toute en larmes. C'était cette gente damoiselle, férue d'amour pour le fils de Monodant, et qui avait laissé son amant prisonnier de Rodomont.

Elle s'en venait ; cherchant un chevalier qui fût habitué à combattre, comme une loutre, aussi bien dans l'eau que sur terre, et assez hardi pour affronter le païen. L'inconsolable amie de Roger, abordant cette autre amante inconsolée, la salue courtoisement, et lui demande la cause de sa douleur.

Fleur-de-Lys la regarde, et il lui semble voir le chevalier dont elle a besoin. Elle commence à lui parler du pont dont le roi d'Alger intercepte le passage. Elle lui dit que son amant avait essayé en vain de l'en chasser ; non point que le Sarrasin fût plus fort, mais parce que son astuce avait été favorisée par l'étroitesse du pont et par le fleuve.

« Si tu es – disait-elle – aussi hardi et aussi courtois que ton visage le montre, venge-moi, de par Dieu, de celui qui m'a pris mon seigneur et me fait cheminer si tristement. Sinon, dis-moi en quel pays je puis trouver un chevalier capable de lui résister, et assez rompu aux armes et aux combats, pour faire que le fleuve et le pont soient inutiles au païen.

» Outre que tu feras chose qui convient à un homme courtois et à un chevalier errant, tu déploieras ta valeur en faveur du plus fidèle des amants. Il ne m'appartient pas de te parler de ses autres vertus. Elles sont si nombreuses, que quiconque ne les connaît pas, peut se dire privé de la vue et de l'ouïe. »

La magnanime dame, toujours disposée à avoir pour agréable toute entreprise qui peut lui mériter gloire et renommée, se décide à aller sur-le-champ vers le pont. Elle y va

d'autant plus volontiers, qu'elle est désespérée, et qu'elle espère ainsi courir à la mort. La malheureuse, croyant être à jamais séparée de Roger, a la vie en horreur.

« Quelque peu que je vaille, ô jouvencelle amoureuse – répondit Bradamante – je m'offre à tenter l'entreprise rude et périlleuse, pour un autre motif encore que je passe sous silence. Je le fais surtout parce que tu me racontes de ton amant une chose qu'on entend dire de peu d'hommes, à savoir qu'il est fidèle. Je te jure qu'à cet égard je croyais tous les hommes parjures. »

Elle acheva ces mots dans un soupir sorti du cœur ; puis elle dit : « Allons ! » Le jour suivant, elles arrivèrent au fleuve et au passage plein de danger. À peine le veilleur les a-t-il aperçues, qu'il prévient son maître par le son du cor. Le païen s'arme, et, selon son habitude, il se place à l'entrée du pont, sur la rive du fleuve.

Et dès que la guerrière se montre, il la menace de la mettre sur-le-champ à mort, si elle ne fait point don au grand mausolée de ses armes et du destrier sur lequel elle est montée. Bradamante qui connaît son histoire dans toute sa vérité, et qui sait comment Isabelle a été tuée par lui – Fleur-de-Lys lui avait tout dit – répond à l'orgueilleux Sarrasin :

« Pourquoi veux-tu, bestial, que les innocents fassent pénitence de ton crime ? Cette victime ne peut être apaisée que par ton sang. C'est toi qui l'as tuée, et le monde entier le sait. Toutes les armes et tous les harnachements des nombreux chevaliers que tu as désarçonnés, lui sont une offrande moins agréable que ne le sera ton trépas, s'il arrive que je te tue pour la venger.

» Cette vengeance lui sera d'autant plus agréable, venant de ma main, que je suis comme elle une femme moi aussi. Je ne suis pas venue ici pour autre chose que pour la venger ; et c'est là mon seul désir. Mais il convient de faire une convention entre

nous, avant de voir si ta vaillance peut se comparer à la mienne. Si je suis vaincue, tu feras de moi ce que tu as fait de tes autres prisonniers.

» Mais si je t'abats, comme je le crois et comme je l'espère, je veux prendre ton cheval et tes armes, et les suspendre toutes au mausolée, après en avoir détaché toutes les autres. Je veux de plus que tu délivres tous les chevaliers que tu as pris. » Rodomont répondit : « Il me paraît juste qu'il soit fait comme tu dis. Mais je ne pourrais te rendre les prisonniers, car je ne les ai plus ici.

» Je les ai envoyés dans mon royaume, en Afrique ; toutefois, je te promets, je te donne ma foi que si, par cas inopiné, il advient que tu restes en selle et que je sois désarçonné, je les ferai mettre tous en liberté, en aussi peu de temps qu'il en faudra à un messager envoyé en toute hâte pour porter l'ordre de faire ce que tu me demandes, dans le cas où je perdrais la partie.

» Mais si tu viens à avoir le dessous, comme c'est plus probable, comme c'est certain, je ne veux pas que tu laisses tes armes ni ton nom inscrit sur ce monument. Je veux que ton beau visage, tes beaux yeux, ta chevelure qui respirent l'amour et la grâce, soient le prix de ma victoire. Il me suffira que tu m'aimes, alors que tu me haïssais.

» Je suis d'une valeur telle, d'une telle force, que tu ne devras pas éprouver de dépit d'être abattue par moi. » La dame sourit légèrement, mais d'un rire acerbe où la colère dominait. Sans répondre à ce superbe, elle tourne le dos au pont de bois pour prendre du champ, puis elle éperonne son cheval, et, la lance d'or en arrêt, elle vient à la rencontre du Maure orgueilleux.

Rodomont s'apprête à soutenir le choc. Il accourt au galop. Le son que rend le pont sous les pas de son cheval est si grand,

qu'il étourdit les oreilles à ceux qui l'entendent même de loin. La lance d'or fait son effet accoutumé. Le païen, jusque-là si solide dans ces sortes de joutes, est enlevé de selle et jeté en l'air, d'où il retombe sur le pont la tête la première.

La guerrière trouve à peine la place pour faire passer son destrier. Elle court les plus grands dangers, et il s'en faut de peu qu'elle ne tombe dans la rivière. Mais Rabican, ce fils du vent et du feu, est si adroit et si agile, qu'il franchit le pont en passant sur le bord extrême ; il aurait marché sur le tranchant d'une épée.

Bradamante se retourne, et revient vers le païen abattu. Puis elle lui dit d'un air moqueur : « Tu peux voir maintenant qui a perdu, et à qui de nous deux il convient d'avoir le dessous. » Le païen reste muet d'étonnement. Il ne peut croire qu'une femme l'ait désarçonné. Il ne peut ni ne veut répondre ; il est comme un homme plein de stupeur et de folie.

Il se releva silencieux et triste ; quand il eut fait quatre ou cinq pas, il ôta son écu et son casque, ainsi que le reste de ses armes, et les jeta contre les rochers. Puis il se hâta de s'éloigner seul et à pied, après avoir donné ordre à un de ses écuyers d'aller faire mettre les prisonniers en liberté, ainsi qu'il avait été convenu.

Il partit, et l'on n'entendit plus parler de lui, si ce n'est pour apprendre qu'il s'était retiré dans une grotte obscure. Cependant Bradamante avait suspendu ses armes au superbe mausolée, après en avoir fait enlever toutes celles qu'elle reconnut, à leur devise, appartenir à des chevaliers de l'armée de Charles. Elle laissa les autres, et ne permit pas qu'on y touchât.

Outre les armes du fils de Monodant, elle y trouva celles de Sansonnet et d'Olivier, partis à la recherche du prince d'Anglante, et que leur chemin avait conduits droit au pont. Ils y

avaient été faits prisonniers et envoyés en Afrique, le jour précédent, par l'altier Sarrasin. La dame fit enlever ces armes de dessus le mausolée, et les fit renfermer dans la tour.

Elle laissa suspendues toutes les autres qui avaient été prises sur des chevaliers païens. Il y avait entre autres les armes d'un roi qui s'était en vain mis en route pour retrouver Frontalait, je veux parler des armes du roi de Circassie, lequel, après avoir longtemps erré par monts et par vaux, était venu perdre là son autre destrier, et s'en était allé allégé de ses armes.

Ce roi païen avait quitté le pont dangereux, à pied et sans armes, Rodomont laissant en liberté tous ceux qui étaient de sa croyance. Mais il n'eut plus le courage de retourner au camp ; il n'aurait pas osé s'y montrer dans un tel équipage, après les forfanteries auxquelles il s'était livré à son départ.

Un nouveau désir le prit de chercher celle dont il avait l'image dans le cœur. Par aventure, il apprit des le début de ses recherches – je ne saurais dire par qui – qu'elle était retournée dans son pays. Aussitôt, aiguillonné, éperonné par l'amour, il se mit à suivre ses traces. Mais je veux revenir à la fille d'Aymon.

Dès qu'elle eut fait poser une seconde inscription portant comment le passage avait été rendu libre par elle, elle demanda affectueusement à Fleur-de-Lys, dont le cœur était toujours affligé, et qui se tenait la figure basse et toute en larmes, de quel côté elle voulait diriger ses pas. Fleur-de-Lys répondit : « Je désire, prendre le chemin d'Arles, et aller au camp sarrasin.

» J'espère y trouver un navire et une bonne escorte pour traverser la mer. Mon intention est de ne point m'arrêter, tant que je n'aurai pas rejoint mon seigneur et mon mari. Je veux tenter tous les moyens possibles pour le tirer de prison. Si Rodomont vient à ne pas remplir la promesse qu'il t'a faite, j'essaierai encore autre chose. »

« Je m'offre – dit Bradamante – à t'accompagner quelque temps sur la route, jusqu'à ce que tu voies Arles devant toi. Là, pour l'amour de moi, tu iras trouver Roger qui appartient au roi Agramant, et qui remplit de son nom toute la terre. Tu lui rendras le bon destrier sur lequel était monté l'altier Sarrasin quand je l'ai abattu.

» Tu lui diras exactement ceci : un chevalier qui se croit en mesure de prouver et d'établir clairement aux yeux de tous que tu as manqué à la foi que tu lui avais promise, m'a confié ce destrier pour te le donner, afin que tu sois tout prêt à soutenir le combat contre lui. Il te fait dire d'endosser ta cotte de mailles et ta cuirasse, et que tu l'attendes pour lui livrer bataille.

» Dis lui cela, et rien autre. Et s'il veut savoir de toi qui je suis, dis que tu ne le sais pas. » Fleur-de-Lys, obligeante comme toujours, lui répondit : « Je serai toujours prête à répandre pour toi non seulement mes paroles, mais ma vie, en échange de ce que tu as fait pour moi. » Bradamante lui rendit grâces et, prenant Frontin, elle lui en remit la bride en mains.

Les jeunes et belles voyageuses s'en vont toutes deux, le long du fleuve, à grandes journées, jusqu'à ce qu'elles aperçoivent Arles, et qu'elles entendent le bruit de la mer frémissante sur les plages voisines. Bradamante s'arrête à l'extrémité des faubourgs, aux barrières extrêmes, pour donner à Fleur-de-Lys le temps de conduire le cheval à Roger.

Fleur-de-Lys poursuit son chemin ; elle franchit la herse, le pont et la porte, et prenant quelqu'un qui la guide jusqu'à l'hôtellerie où habite Roger, elle y descend. Selon ce qui lui a été ordonné, elle remplit son ambassade auprès du damoiseau, et lui remet le brave Frontin. Puis, sans attendre de réponse, elle s'en va pour faire en toute hâte ses propres affaires.

Roger, confus, reste plongé dans une grande rêverie ; il ne sait qu'imaginer ; il ne peut comprendre qui est-ce qui le défie ainsi et, tout en lui envoyant une insulte, use à son égard d'une telle courtoisie. Quel est l'homme au monde qui est en droit de l'accuser d'avoir manqué à sa foi ? il ne peut se le représenter. Il pense à tout autre, avant de songer à Bradamante.

Il est plus porté à croire que c'est Rodomont, sans toutefois comprendre quelle raison peut le pousser. Il ne connaît personne au monde, excepté ce dernier, avec lequel il ait eu querelle ou contestation. Cependant la damoiselle de Dordogne réclame la bataille et sonne fortement du cor.

La nouvelle parvient à Marsile et à Agramant qu'un chevalier au dehors réclame la bataille. Par hasard Serpentin se trouvait auprès d'eux. Il leur demande la permission de revêtir cuirasse et cotte de mailles, et promet de punir cet arrogant. La population court aux remparts ; c'est à qui, des enfants et des vieillards, aura la meilleure place pour voir.

Revêtu d'une riche soubreveste et recouvert d'une belle armure, Serpentin-de-l'Étoile s'avance pour jouter. À la première rencontre, il roule à terre, et son destrier s'enfuit comme s'il avait des ailes. La dame, pleine de courtoisie, court après lui, le saisit par la bride et le ramène au Sarrasin en lui disant : « Remonte à cheval, et fais en sorte que ton maître m'envoie un chevalier meilleur que toi. »

Le roi d'Afrique, qui était sur les remparts, entouré de nombreux serviteurs, admire beaucoup la courtoisie dont la damoiselle a usé à l'égard de Serpentin. « Elle aurait pu le faire prisonnier, et elle ne l'a pas fait ! » disait de son côté la populace sarrasine. Serpentin arrive et, ainsi que son adversaire l'avait demandé, il dit au roi d'envoyer un meilleur jouteur que lui.

Grandonio de Volterne, tout furieux – c'était le plus superbe chevalier d'Espagne – prie qu'on lui accorde la faveur d'être le second champion, et il sort dans la campagne en proférant toutes sortes de menaces : « Ta courtoisie ne te servira à rien ; quand je t'aurai vaincu, je t'amènerai prisonnier à mon maître. Mais tu mourras ici, si mon pouvoir répond à mon désir. »

La dame lui dit : « Ton impertinence ne me rendra pas moins courtoise. C'est pourquoi je te dis de t'en retourner, avant que tu n'ailles te meurtrir les os sur la terre durcie. Retourne, et dis de ma part à ton roi que ce n'est pas pour lutter contre des gens comme toi que je me suis mise en route ; mais que c'est pour me rencontrer avec un guerrier qui en vaille la peine, que je suis venue ici réclamer bataille. »

Ces paroles, dites d'un ton mordant et acerbe, allument un grand feu dans le cœur du Sarrasin. Sans pouvoir répliquer un mot, il fait faire volte face à son destrier, plein de colère et de dépit. La dame en fait autant, et dirige la lance d'or et Rabican contre l'orgueilleux. À peine la lance enchantée a-t-elle touché l'écu, que le Sarrasin est lancé les pieds vers le ciel.

La magnanime guerrière saisit son destrier et dit : « Je te l'avais bien prédit ; il eût mieux valu remplir la commission dont je te priais, que de montrer tant d'empressement à jouter. Dis au roi, je te prie, qu'il choisisse parmi les siens un chevalier de ma force. Je ne veux pas me fatiguer avec vous autres qui avez si peu d'expérience dans les armes. »

Les spectateurs debout sur les remparts, qui ignorent quel est ce guerrier si solide sur ses arçons, nomment tour à tour les plus fameux d'entre ceux qui leur font si souvent trembler le cœur, même au plus fort de la chaleur. La plupart s'accordent à dire que c'est Renaud. Plusieurs pencheraient pour Roland, s'ils ne savaient pas l'état digne de pitié où il se trouve.

Le fils de Lanfuse, demandant à tenter la troisième joute, dit : « Je n'espère pas vaincre, mais si je tombe moi aussi, ces guerriers seront plus excusables d'avoir été désarçonnés. » Puis, s'étant prémuni de tout ce dont on a l'habitude de prendre en pareil cas, il choisit, parmi les cent destriers que l'on tenait tout harnachés, celui qui avait le jarret le plus solide et le pas le plus rapide.

Il s'avance pour jouter contre la dame, mais auparavant il lui adresse un salut qu'elle lui rend. Alors elle dit : « S'il m'est permis de le savoir, dites-moi par grâce qui vous êtes. » Ferragus se hâte de la satisfaire, car il faisait rarement difficulté de se faire connaître. Elle lui répond : « Je ne refuse pas de combattre contre vous, mais j'aurais volontiers voulu un autre adversaire. »

« Et lequel ? » dit Ferragus. Elle répond : « Roger. » Et elle peut à peine prononcer ce nom. Sur sa belle figure, se répand soudain la couleur de la rose. Puis elle répond : « Sa fameuse renommée m'a fait venir ici. Je ne désire pas autre chose, sinon d'éprouver ce qu'il vaut dans une joute. »

Elle dit simplement ces paroles où quelques-uns de mes lecteurs ont déjà peut-être trouvé matière à malice. Ferragus lui répond : « Si tu veux, nous verrons d'abord qui de nous deux l'emporte en vigueur. S'il m'advient le même sort qu'aux autres, je t'enverrai ensuite, pour me consoler de ma déconvenue, le gentil chevalier avec lequel tu parais avoir un tel désir de jouter. »

Tout en parlant, la donzelle avait la visière levée. Eu voyant ce beau visage, Ferragus se sent à moitié vaincu. Taciturne, il se dit en lui-même : « Il me semble que je vois un ange du Paradis. Avant que sa lance m'ait touché, je suis déjà terrassé par ses beaux yeux. »

Les adversaires prennent du champ. Comme il était arrivé pour les autres, Ferragus est enlevé de selle tout net. Bradamante rattrape son destrier et dit : « Retourne et fais ce que tu as dit. » Ferragus, tout honteux, s'en revient et va trouver Roger qui était auprès d'Agramant. Il lui fait savoir que le chevalier l'appelle au combat.

Roger, sans connaître encore quel est celui qui l'envoie défier au combat, se réjouit, sûr qu'il est de vaincre. Il fait apprêter sa cuirasse et sa cotte de mailles. Son cœur n'est aucunement troublé par l'exemple des rudes coups sous lesquels ont été abattus ses compagnons d'armes. Je réserve de vous dire dans l'autre chant comment il s'arma, comment il sortit de la ville, et ce qui s'ensuivit.

# Chant XXXVI

*ARGUMENT. – Bradamante persistant à défier Roger, Marphise qui a prévenu ce dernier est renversée plusieurs fois par la lance enchantée ; alors s'élève une mêlée générale entre les chevaliers de l'un et l'autre camp, qui étaient restés jusque-là spectateurs de la lutte. Bradamante qui parmi eux a reconnu Roger, s'acharne contre lui ; mais ne pouvant se résoudre à lui faire outrage, elle se jette sur les Maures et les disperse. S'étant ensuite retirée avec Roger en un endroit écarté, où s'élève un mausolée, survient Marphise, à laquelle Bradamante s'attaque de nouveau. Roger s'efforce en vain de séparer les deux adversaires ; pendant qu'il est lui-même aux prises avec l'obstinée Marphise, une voix sortant du mausolée leur apprend qu'ils sont frère et sœur.*

En toute circonstance, un cœur noble doit toujours se montrer courtois. Il ne peut en être autrement. Ce que nous devons à la nature et à l'habitude, il nous est impossible de le changer plus tard. En toute circonstance également, un cœur vil se dévoile bien vite. Quand la nature est mauvaise, et qu'elle est aidée par l'habitude, il est bien difficile de la changer.

On vit de nombreux exemples de courtoisie et de grandeur d'âme parmi les antiques guerriers, et fort peu parmi les modernes. En revanche nous trouvons parmi ces derniers beaucoup d'exemples de faits honteux. Ô Hippolyte, dans cette guerre où vous ornâtes nos églises des drapeaux enlevés aux

ennemis[14], et où vous ramenâtes captives vers les rivages de votre patrie, leurs galères chargées de butin,

Tous les actes cruels et inhumains dont aient jamais usé les Tartares, les Turcs et les Maures, furent surpassés par les soldats que Venise avait à sa solde, et dont les mains scélérates se couvrirent d'opprobre, contre la volonté des Vénitiens qui donnèrent toujours l'exemple de la justice. Ces mercenaires étaient allumés d'une telle fureur, qu'ils brûlèrent jusqu'à nos propres villes et nos belles maisons de plaisance.

Cette vengeance brutale fut surtout exercée contre vos ordres. Vous étiez alors auprès de l'empereur, pendant qu'il tenait Padoue étroitement assiégée. Non seulement vous aviez interdit d'allumer aucun incendie, mais encore vous fîtes éteindre souvent les flammes sous lesquelles se consumaient les villages et les temples. Ainsi l'exigeait la courtoisie que vous apprîtes dès votre naissance.

Je ne veux point rappeler ici tout cela, ni tant d'autres méfaits dus à une brutalité et à une cruauté inouïes. Je rapporterai seulement le fait suivant qui devrait, chaque fois qu'on en parle, tirer des larmes des rochers eux-mêmes. Le jour, seigneur, où vous envoyâtes vos troupes contre les ennemis qui, après avoir abandonné leurs vaisseaux, s'étaient réfugiés dans une forteresse,

Je vis, semblables à Hector et à Énée, allant jusqu'au sein des flots brûler les navires des Grecs, un Hercule et un Alexandre, emportés par leur trop grande hardiesse, s'élancer d'un même pas. Éperonnant leurs destriers, ils dépassèrent tous les

---

**14** Arioste parle de la guerre entre Venise et les seigneurs d'Este, en 1509, dans laquelle le cardinal Hippolyte remporta la victoire du 22 décembre, dont il a déjà été question au Chant III. Après la bataille, Hippolyte fit suspendre dans l'église des Ferrare les drapeaux enlevés aux ennemis.

autres combattants, et refoulèrent les ennemis troublés jusque dans leur repaire. Ils allèrent si avant, que c'est à peine si le second put s'en revenir, et que le premier ne le put pas.

Ferruffin se sauva, mais Cantelmo resta prisonnier. Ô duc de Sora, quelle douleur dut te percer le cœur, quand tu vis ton généreux fils entouré de mille épées, mené prisonnier sur un navire, et décapité en plein tillac ? Je m'étonne que la vue du fer qui frappait ton fils, ne t'ait pas donné du même coup la mort.

Cruel Esclavon, où as-tu appris l'art de faire la guerre ? Dans quelle partie de la Scythie as-tu entendu dire qu'un chevalier fait prisonnier, qui a rendu ses armes et qui ne se défend plus, doive être mis à mort ? N'as-tu donc tué ce malheureux que parce qu'il avait défendu sa patrie ? C'est à tort que le soleil répand ses rayons sur toi, siècle cruel, car tu es plein de Thyestes, de Tantales et d'Atrées.

Barbare cruel, tu as décapité le jouvenceau le plus brave qu'il y eût de son temps, d'un pôle à l'autre, des rivages de l'Inde à ceux où le soleil se couche. Sa beauté et sa jeunesse auraient trouvé pitié devant les anthropophages, ou devant Polyphème. Toi, plus cruel et plus félon que les Cyclopes et que les Lestrigons, tu n'en as pas eu pitié.

Je ne crois pas qu'un semblable exemple de cruauté existe parmi les guerriers antiques. Élevés d'une façon noble et courtoise, ils n'étaient pas cruels après la victoire. C'est ainsi que non seulement Bradamante ne s'était point montrée impitoyable envers ceux que sa lance, en touchant leur écu, avait fait tomber de selle, mais qu'elle leur avait tenu leurs chevaux jusqu'à ce qu'ils fussent remontés dessus.

Je vous ai dit plus haut que, valeureuse autant que belle, la dame avait abattu Serpentin de l'Étoile, Grandonio de Volterne et Ferragus, et qu'elle les avait ensuite fait tous remonter en

selle. J'ai dit aussi que le dernier était venu défier Roger de la part de celle qu'il prenait pour un chevalier.

Roger accepta fort allègrement l'invitation, et se fit apporter son armure. Pendant qu'il s'armait, les seigneurs qui entouraient Agramant se remirent à chercher quel pouvait bien être ce chevalier si excellent qui savait si bien manier la lance. Ils demandèrent à Ferragus, qui lui avait parlé, s'il le connaissait.

Ferragus répondit : « Soyez certains que ce n'est aucun de ceux que vous avez dits. Pour moi, quand j'ai vu son visage à découvert, il m'a semblé que c'était le jeune frère de Renaud. Mais après avoir éprouvé sa haute valeur, je puis affirmer que Richardet n'a pas autant de puissance. Je pense que ce doit être sa sœur qui, à ce que j'ai entendu dire, lui ressemble beaucoup.

» Elle a la réputation d'égaler en force son frère Renaud et tout paladin. Mais, par ce que j'en ai vu aujourd'hui, il me paraît qu'elle vaut plus que son frère, plus que son cousin. » Dès que Roger entend parler d'elle, son visage se colore des mêmes feux que l'aurore répand dans l'air. Son cœur tremble, et il ne sait plus ce qu'il fait.

À cette nouvelle, sa blessure amoureuse se rouvre ; il se sent embrasé d'une flamme subite, et cependant la crainte lui fait courir comme un frisson glacé jusqu'au fond des os. Il redoute de voir changé en dédain le grand amour dont Bradamante brûlait autrefois pour lui. Dans sa confusion, il ne sait s'il doit sortir à sa rencontre, ou s'il doit rester.

Or Marphise se trouvait parmi les chevaliers sarrasins, et avait grande envie de sortir pour jouter elle aussi. Elle était tout armée, car il était rare que, de jour ou de nuit, on la vît autrement. Apprenant que Roger s'arme, elle songe que si elle le laisse sortir le premier, il lui ravira la victoire. Elle se décide à le devancer, et à remporter le prix du combat.

Elle saute à cheval et, jouant des éperons, elle arrive en toute hâte sur le champ clos où la fille d'Aymon, toute palpitante, attend Roger qu'elle brûle de faire son prisonnier. Bradamante songe à quel endroit elle frappera de sa lance, afin que le coup lui fasse le moins de mal possible. Marphise paraît en dehors de la porte ; sur son casque s'étale l'oiseau Phénix ;

Soit qu'elle ait voulu par cet emblème montrer que sa force est unique au monde, soit qu'elle ait attesté ainsi sa chaste intention de vivre toujours sans époux. La fille d'Aymon la regarde. Ne reconnaissant pas les allures de celui qu'elle aime tant, elle demande à Marphise comment elle se nomme, et elle apprend alors qu'elle a devant elle celle qui jouit de l'amour qui lui est dû,

Ou, pour mieux dire, celle qu'elle croit jouir de l'amour qui lui appartient ; celle qu'elle a en une telle haine, qu'elle mourra si elle ne peut venger sur elle ses larmes et sa douleur. Ayant fait faire volte-face à son cheval, elle revient sur elle, avec le désir non de la jeter à terre, mais de lui passer sa lance à travers la poitrine, et de se débarrasser ainsi de tout soupçon.

Force est à Marphise d'aller, de ce coup, éprouver si le terrain est dur ou mol. Ce qui lui arrive est si inaccoutumé, qu'elle est sur le point d'en devenir folle de dépit. À peine est-elle par terre, qu'elle tire son épée et veut venger sa chute. La fille d'Aymon, non moins furieuse, lui crie : « Que fais-tu ? tu es ma prisonnière.

» Si j'ai usé de courtoisie envers les autres, je n'en veux point faire de même avec toi, Marphise, car je te tiens pour aussi lâche qu'orgueilleuse. » À ces paroles, on aurait entendu Marphise frémir comme un vent marin sur un écueil. Elle crie, mais sa rage est telle, qu'elle ne peut exprimer ce qu'elle veut répondre.

Elle fait tournoyer son épée, sans s'inquiéter si la pointe va frapper Bradamante, ou le ventre, ou le poitrail du destrier. Mais Bradamante détourne son cheval avec la bride, et en même temps, saisie d'indignation et de colère, la fille d'Aymon abaisse sa lance. À peine Marphise est-elle touchée, qu'elle tombe à la renverse sur l'arène.

À peine est-elle à terre, qu'elle se redresse, cherchant à faire male œuvre de son épée. De nouveau Bradamante abaisse sa lance, et de nouveau Marphise est terrassée. Quelque forte que fût Bradamante, elle n'était pas cependant si supérieure à Marphise qu'elle l'eût renversée ainsi à chaque coup, n'eût été la vertu de la lance enchantée.

Pendant ce temps, quelques chevaliers du camp chrétien étaient venus à l'endroit où se livrait la joute, et qui était situé à égale distance des deux camps, lesquels se trouvaient à peine à un mille et demi l'un de l'autre. Ils admiraient la vaillance déployée par un des leurs, car ils ne le connaissaient pas autrement que pour être un chevalier de leur nation.

Le généreux fils de Trojan, les voyant s'approcher des remparts, ne voulut pas se trouver surpris. Afin de se trouver prêt à tout événement, et pour parer à tout danger, il ordonna à un grand nombre de ses gens de prendre les armes et de sortir hors de l'enceinte. Parmi ces derniers, se trouvait Roger, que Marphise avait devancé dans son impatience de combattre.

L'énamouré jouvenceau regardait le combat dont il attendait l'issue, tremblant pour sa chère femme, car il connaissait la valeur de Marphise. Dès le début, dis-je, quand il les vit l'une et l'autre s'aborder avec fureur, il eut un instant de doute. Mais le résultat le laissa émerveillé et stupéfait.

Le combat n'ayant point pris fin, comme les autres, après la première rencontre, il se prit à souhaiter ardemment de voir cesser cette lutte, car il les aimait toutes les deux, mais non d'affections semblables : l'une était toute flamme et fureur, l'autre amitié bienveillante bien plus que de l'amour.

Il aurait volontiers séparé les combattantes s'il avait pu le faire sans se déshonorer. Mais ses compagnons ne voulant pas laisser la victoire au parti de Charles, qui leur paraît avoir déjà le dessus, sautent dans le champ clos, et vont troubler le combat. De l'autre côté, les chevaliers chrétiens s'élancent, et on en vient aux mains.

Ici, là, partout on entend crier : Aux armes ! ainsi que cela arrivait à peu près tous les jours. Ceux qui sont à pied s'empressent de monter à cheval ; ceux qui sont désarmés revêtent leurs armes ; les trompettes sonnent de toutes parts, et leur voix claire et belliqueuse semble dire : Que chacun coure à sa bannière ! De leur côté, les tympans et les timballes réveillent cavaliers et fantassins.

L'escarmouche dégénère en une mêlée aussi féroce et aussi sanglante qu'on puisse se l'imaginer. La vaillante dame de Dordogne, furieuse de voir échapper l'occasion, si désirée par elle, de donner la mort à Marphise, porte ses pas de côté et d'autre, cherchant à apercevoir Roger pour lequel elle soupire.

Elle le reconnaît à l'aigle d'argent que le jouvenceau porte sur son écu azuré. Elle s'arrête pour regarder, des yeux et de la pensée, ses épaules, sa poitrine, son élégante tournure et ses mouvements pleins de grâce. Puis, s'imaginant dans son grand dépit qu'une autre jouit de tout cela, elle se sent prise de fureur et dit :

« Donc, une autre baise ces belles et si douces lèvres, alors que moi je ne le puis ? Non, il ne sera point vrai qu'une autre te

possédera désormais ; tu ne dois appartenir à personne, puisque tu n'es pas à moi. Plutôt que de mourir seule de rage, je veux que tu meures avec moi, de ma main. Si je te perds en ce monde, au moins l'enfer te rendra à moi, et tu seras avec moi pour l'éternité.

» Puisque c'est toi qui me tues, il est bien juste que tu me donnes le courage de me venger. Toutes les lois portent que quiconque a donné la mort à autrui, doit mourir à son tour. Ton sort, du reste, ne saurait être comparé au mien : tu mourras coupable, et moi je meurs innocente. J'aurai tué celui qui désire, hélas ! me voir mourir ; mais toi, cruel, tu auras causé le trépas de qui t'aime et de qui t'adore.

» Ô ma main, pourquoi hésites-tu à ouvrir avec ce fer le cœur de mon ennemi ? Ne m'a-t-il pas si souvent blessée à mort, alors que je goûtais en sûreté la paix de l'amour ; et maintenant, ne me laisse-t-il pas mourir sans avoir pitié de ma douleur ? Ô mon âme, sois forte contre cet impitoyable ; venge par la mort les mille morts qu'il m'a fait souffrir. »

Ce disant, elle éperonne son cheval ; mais, avant de frapper, elle crie : « Garde-toi, perfide Roger ; s'il est en mon pouvoir, tu ne te pareras point des dépouilles opimes d'une damoiselle au cœur fier. » Roger entend ces paroles. Il lui semble, ce qui est vrai, que c'est sa femme qui les a dites. Le son de sa voix est si bien gravé dans sa mémoire, qu'il la reconnaîtrait entre mille.

Il comprend que ces paroles signifient beaucoup plus qu'elle n'en dit ; il comprend qu'elle l'accuse de n'avoir pas observé la convention conclue entre eux. Désireux de s'excuser, il lui fait signe qu'il veut lui parler. Mais déjà Bradamante, la visière baissée, et poussée par la douleur et par la rage, accourait pour le désarçonner, sans regarder si elle le jetterait sur la terre ou sur le sable.

Roger, la voyant si enflammée de colère, s'affermit sur sa selle et met sa lance en arrêt ; mais il la tient de façon qu'elle ne puisse nuire à Bradamante. La dame, qui venait avec la ferme intention de le frapper sans pitié, ne peut se décider, quand elle est près de lui, à le jeter à terre et à lui faire un tel outrage.

C'est ainsi que leurs lances à tous deux frappent dans le vide. C'est bien assez qu'Amour joute contre l'un et l'autre, et leur perce le cœur d'une lance amoureuse. La dame, ne pouvant se décider à déshonorer Roger, tourne ailleurs la fureur qui lui brûle la poitrine. Elle accomplit des exploits qui resteront fameux tant que le ciel tournera.

En quelques instants, avec cette lance d'or, elle jette par terre plus de trois cents ennemis. Elle seule décide de la bataille ; elle seule met en fuite l'armée des Maures. Roger tourne d'un côté et d'autre, jusqu'à ce qu'il ait pu l'aborder. Alors il lui dit : « Je meurs si je ne te parle. Hélas ! que t'ai-je fait pour que tu doives me fuir ? Écoute, de par Dieu ! »

Comme aux tièdes haleines du vent du sud qui s'élève de la mer en chauds effluves, on voit se fondre les neiges, les torrents et les glaces les plus compactes, ainsi, à ces prières, à ces brèves plaintes, le cœur de la sœur de Renaud, rendu par la colère plus dur que le marbre, redevient soudain pitoyable et tendre.

Elle ne veut ou ne peut lui répondre ; mais elle éperonne Rabican et le fait sortir de la mêlée, après avoir fait de la main signe à Roger de la suivre. Elle gagne, loin de la foule des combattants, un vallon où s'étend une petite plaine, au milieu de laquelle est un bosquet de cyprès qui semblent poussés d'une seule venue.

Dans ce bosquet s'élevait un grand mausolée en marbre blanc, nouvellement construit ; une courte inscription en vers

indiquait, à qui voulait en prendre connaissance, le nom de celui dont le mausolée renfermait les restes. Mais, arrivée là, Bradamante ne me paraît pas avoir l'esprit disposé à lire l'inscription. Roger avait poussé son cheval derrière elle, de façon à arriver au bosquet presque en même temps que la damoiselle.

Mais revenons à Marphise. Elle s'était remise en selle, et courait de tous côtés pour retrouver la guerrière qui l'avait jetée à terre à la première rencontre. Elle la voit sortir de la mêlée ; elle voit Roger partir avec elle, et elle les suit tous deux. Elle est loin de penser que l'amour les réunit ; elle croit, au contraire, qu'ils vont terminer leur querelle par les armes.

Elle presse son cheval, suivant leurs traces, et arrive presque en même temps qu'eux. Combien sa présence est importune à l'un et à l'autre, ceux qui aiment peuvent se l'imaginer, sans que j'aie besoin de l'écrire. Mais Bradamante en est plus particulièrement blessée. En voyant celle qui est cause de tout son malheur, elle ne peut plus douter que c'est l'amour qui la pousse à suivre Roger.

Elle traite de nouveau Roger de perfide : « Traître, – dit-elle, – il ne te suffisait pas que la renommée m'apprît ta trahison ; il fallait que tu m'en rendisses encore témoin ! Je vois que ton unique désir est de m'éloigner de toi. Afin de satisfaire ton vœu inique et parjure, je veux bien mourir ; mais je ferai en sorte que celle qui est cause de ma mort meure avec moi. »

Ce disant, et plus irritée qu'une vipère, elle s'élance contre Marphise. Elle applique un tel coup de lance sur son bouclier, qu'elle la jette en arrière à la renverse, de façon que son casque s'enfonce presque à moitié dans la terre. On ne peut dire que Marphise ait été prise à l'improviste ; elle rassemble, au contraire, toutes ses forces pour résister au choc ; cependant elle est obligée de frapper la terre avec sa tête.

La fille d'Aymon qui veut mourir, ou donner la mort à Marphise, est dans une rage telle, qu'elle ne songe pas à la frapper de nouveau avec la lance et à la jeter une fois de plus à terre. Elle veut trancher le col de Marphise, pendant que celle-ci a la tête engagée jusqu'à moitié dans le sable. Elle jette loin d'elle la lance d'or, tire son épée, et saute à bas de son cheval.

Mais elle arrive trop tard. Marphise accourt déjà à sa rencontre, remplie d'une telle rage de s'être vue, à la seconde épreuve, jeter sur l'arène, qu'elle n'écoute pas les prières de Roger désespéré de tout cela ; la haine et la colère aveuglent tellement les deux guerrières, qu'elles se livrent une bataille désespérée.

Elles en viennent bientôt à engager tellement leurs épées, grâce à la grande fureur qui les enflamme, qu'elles ne peuvent plus avancer, et qu'elles sont obligées de se prendre corps à corps. Elles laissent tomber leurs épées, dont elles ne peuvent plus se servir, et cherchent à se faire de nouvelles blessures. Roger les prie, les supplie toutes deux ; mais ses paroles obtiennent peu de succès.

Enfin, quand il voit que ses prières n'ont aucun résultat, il se décide à les séparer de force. Il leur arrache le glaive des mains, et le jette au pied d'un cyprès. Ne leur voyant plus d'armes avec lesquelles elles puissent se blesser, il s'interpose de nouveau entre elles par ses prières et ses menaces. Mais tout est vain ; elles continuent la bataille à coups de poings et à coups de pieds, à défaut d'autres armes.

Roger ne cesse de les supplier. Il les saisit tour à tour par les mains, par les bras, et cherche à les séparer. À la fin Marphise tourne sa colère contre lui. Marphise, qui tient tout le reste du monde en mépris, ne se souvient plus de l'amitié que

Roger lui porte ; elle quitte Bradamante, court prendre son épée, et s'attaque à Roger.

« Tu agis comme un discourtois et comme un vilain, Roger, en venant troubler le combat des autres ; mais cette main t'en fera repentir ; elle peut suffire à vous vaincre tous les deux. » Roger cherche, par de douces paroles, à apaiser Marphise ; mais elle est tellement animée contre lui, que c'est temps perdu que de lui parler.

Roger tire à la fin son épée, car la colère commence aussi à lui faire monter le sang à la tête. Je ne crois pas que jamais, à Athènes, à Rome, ou en aucun autre lieu du monde, spectacle ait été plus agréable aux assistants, que ne le fut celui-ci aux yeux de la jalouse Bradamante. Elle contemplait d'un air joyeux cette nouvelle querelle qui lui enlevait tous ses soupçons.

Elle avait ramassé son épée qui gisait à terre, et elle s'était rangée de côté pour regarder la bataille. Il lui semblait voir en Roger le dieu même de la guerre, tellement il déployait de force et d'adresse. Quant à Marphise, si son adversaire ressemblait au dieu Mars, elle paraissait une furie de l'enfer. La vérité est que le vaillant jouvenceau prenait bien garde de ménager ses coups.

Il connaissait la trempe de son épée pour en avoir fait de nombreuses expériences. Il savait que là où elle frappe, tout enchantement est vain. Aussi faisait-il en sorte de ne pas frapper de la pointe ou de la taille, mais toujours du plat de l'épée. Pendant un certain temps, Roger observa cette précaution, mais il perdit enfin patience.

Marphise lui ayant porté un coup terrible, capable de lui fendre la tête, Roger garantit son casque en levant son écu, et le coup tomba sur l'aigle. Grâce à ce qu'il était enchanté, l'écu ne fut ni brisé, ni fendu, mais Roger en eut le bras tout engourdi.

S'il avait eu d'autres armes que celles d'Hector, son bras eût été coupé net par ce coup épouvantable,

Qui eût atteint ensuite la tête, ainsi que le voulait tout d'abord la terrible donzelle. Roger, qui pouvait à peine remuer son bras gauche et soutenir le poids de son bouclier, sentit tout sentiment de pitié l'abandonner. Une flamme sembla briller dans ses yeux. Il porta de toute sa force un coup de pointe. Si tu en avais été touchée, Marphise, mal t'en serait advenu.

Je ne saurais bien vous dire comment cela se fit, mais l'épée alla frapper un des cyprès qui s'élevaient en groupe serré près de là, et s'enfonça de plus d'une palme dans le tronc de l'arbre. Au même moment, la montagne et la plaine éprouvèrent une grande secousse, et du mausolée qui s'élevait au milieu du bosquet, sortit une grande voix, plus forte que celle d'aucun mortel.

La voix terrible cria : « Il ne doit pas y avoir de querelle entre vous. Il est injuste, il est inhumain que le frère donne la mort à sa sœur, ou que la sœur tue son frère. Ô mon Roger, et toi, ma chère Marphise, croyez à mes paroles qui ne sont point vaines ! Vous fûtes conçus dans un même sein, d'une même semence, et vous vîntes au monde le même jour.

» Vous fûtes conçus de Roger II. Votre mère fut Galacielle. Ses frères, après avoir tué votre infortuné père, la firent abandonner en pleine mer sur une mauvaise barque, afin de la noyer, sans pitié pour elle qui était grosse de vous, et sans songer que vous étiez de leur race.

» Mais la Fortune qui vous avait désignés, bien que non encore nés, pour de glorieuses entreprises, fit aborder la barque sur des rivages inhabités. C'est là, qu'après vous avoir mis au monde, l'âme généreuse de Galacielle retourna au paradis, selon

la volonté de Dieu. Votre destin voulut que je me trouvasse près de là.

» Je donnai à votre mère une sépulture honnête, telle qu'on pouvait en donner sur une plage aussi déserte. Quant à vous, tendres orphelins, je vous pris dans ma robe, et je vous emmenai avec moi sur le mont Carène. Je fis sortir de la forêt, où elle abandonna ses petits, une lionne que j'apprivoisai avec beaucoup de peine, et que je forçai à vous allaiter tous les deux pendant dix et dix mois.

» Un jour que je m'étais éloigné de notre demeure pour visiter la contrée d'alentour, survint une bande d'Arabes – il doit peut-être vous en souvenir – qui vous surprirent sur la route, et t'enlevèrent, ô Marphise. Ils ne purent en faire autant de Roger dont la fuite fut plus rapide. Ta perte m'affligea profondément, et je veillai sur Roger avec plus de soins encore.

» Tu sais, Roger, si, pendant qu'il vécut, ton maître Atlante sut te garder. J'interrogeai pour toi les étoiles. J'appris d'elles que tu devais mourir par trahison chez les chrétiens. Afin de conjurer cette fatale destinée, je m'efforçai de te tenir éloigné de tous. Par la suite, ne pouvant plus m'opposer à ta volonté, je tombai malade et je mourus de douleur.

» Mais, avant de mourir, et connaissant, grâce à mes prévisions, que tu devais combattre en ce lieu contre Marphise, je fis construire cette tombe avec de lourds rochers par les esprits infernaux à mes ordres. Je dis à Caron, que j'intimidai par mes cris : "Je ne veux pas, une fois que je serai mort, que tu m'arraches de ce tombeau, avant que Roger ne soit venu y combattre avec sa sœur."

» Mon esprit vous a longtemps attendus sous ces beaux ombrages. Donc, ô Bradamante, toi qui aimes notre Roger, ne soit plus jamais jalouse de lui. Mais il est temps désormais que

je quitte la lumière pour regagner le ténébreux séjour. » La voix se tut, et laissa Marphise, la fille d'Aymon et Roger en un grand étonnement.

C'est avec une grande joie que Roger reconnaît Marphise pour sa sœur, et que celle-ci le reconnaît à son tour. Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre, sans que celle qui brûle d'amour pour Roger s'en offense. Se rappelant divers épisodes de leur première jeunesse, ils répètent à chaque instant : Je fis, je dis, je fus. Ces détails leur prouvent d'une manière certaine que tout ce que leur a dit l'Esprit est vrai.

Roger ne cache pas à sa sœur combien l'image de Bradamante est profondément gravée en son cœur. Il raconte, avec des paroles émues, les nombreuses obligations qu'il a envers elle ; il ne s'arrête qu'après avoir changé en grande amitié la haine qui les a jusque-là divisées. Comme gage de paix, il les fait s'embrasser tendrement toutes deux.

Puis Marphise redemande quelle était la condition de son père ; à quelle famille il appartenait ; quels étaient ceux qui l'avaient mis à mort, de quelle manière, et si c'était en champs clos ou dans une bataille, au milieu des escadrons en armes. Elle demande le nom de celui qui avait donné l'ordre de noyer sa malheureuse mère ; car, si elle l'avait déjà entendu dans son enfance, elle en avait à peu près perdu le souvenir.

Roger commence par lui apprendre qu'ils descendaient des Troyens par Hector ; il lui raconte qu'après qu'Astyanax eut échappé aux mains d'Ulysse et aux embûches qui lui avaient été tendues, en laissant à sa place un enfant du même âge que lui, il s'éloigna du pays où on le retenait prisonnier ; et qu'après avoir longtemps erré sur mer, il vint en Sicile où il fit la conquête de Messine.

Ses descendants partirent du phare qui s'élève auprès de cette ville, pour se rendre maîtres de la Calabre, et, plus tard, ils allèrent s'établir dans la cité de Mars. Plus d'un empereur, plus d'un roi illustre, issu de leur sang, régna à Rome et ailleurs, depuis Constance et Constantin jusqu'au roi Charles, fils de Pépin.

« Roger 1er, Jeanbaron, Beuves, Raimbaud, Roger II qui fut, comme tu as pu l'entendre dire par Atlante, l'époux de notre mère, appartinrent à notre illustre race, dont tu verras les exploits célébrés par l'histoire dans le monde entier. » Roger poursuit en racontant comment le roi Agolant vint en France avec Almont et le père d'Agramant.

Et comment il mena avec lui une damoiselle, qui était sa fille, d'une vaillance telle, qu'elle jeta hors de selle un grand nombre de paladins. Étant devenue amoureuse de Roger, elle désobéit à son père pour suivre l'objet de son amour. Elle se fit baptiser et devint l'épouse de Roger. Il dit comment le traître Beltram brûla d'un amour incestueux pour sa belle-sœur.

Et qu'il trahit sa patrie, son père et ses deux frères, dans l'espérance d'obtenir Galacielle ; comment il ouvrit les portes de Risa aux ennemis, et quelles cruautés y commirent ceux-ci ; comment Agolant et ses fils cruels et félons s'emparèrent de Galacielle qui était enceinte de six mois, et comment ils l'abandonnèrent dans une barque sans gouvernail, en plein hiver et par une horrible tempête.

Marphise, le front calme et les yeux fixés sur son frère, écoutait attentivement le récit qu'il lui faisait. Elle se réjouissait de descendre d'une si belle source d'où découlaient de si clairs ruisseaux. Elle savait que les deux maisons de Mongrane et de Clermont en descendaient aussi, et que ces deux maisons brillaient au monde, depuis la plus haute antiquité, d'un éclat sans pareil, et avaient fourni un grand nombre d'hommes illustres.

Quand son frère en vint à lui dire que le père, l'aïeul et l'oncle d'Agramant avaient fait périr Roger par trahison, et qu'ils avaient exposé sa femme sur mer, elle ne put s'empêcher de l'interrompre et de lui dire : « Mon frère, avec ta permission, tu as eu bien tort de ne point venger la mort de ton père.

» Si tu ne pouvais te baigner dans le sang d'Almonte et de Trojan, morts déjà depuis longtemps, tu devais te venger sur leurs fils. Pourquoi, toi vivant, Agramant vit-il encore ? C'est là une tache que tu devrais avoir sans cesse devant les yeux, à savoir qu'après tant d'offenses, non seulement tu n'as pas mis ce roi à mort, mais que tu vis à sa solde, au milieu de sa cour.

» Je fais serment à Dieu – car je veux adorer le vrai Christ qu'adora mon père – de ne plus quitter cette armure, avant d'avoir vengé Roger et ma mère. Ce sera une douleur pour moi si je te vois plus longtemps parmi les escadrons du roi Agramant, ou d'un autre seigneur maure, si ce n'est les armes à la main pour leur grand dam. »

Oh ! comme à ces paroles la belle Bradamante relève la tête ; comme elle s'en réjouit ! Elle engage Roger à faire ce que Marphise vient de lui dire. Qu'il vienne trouver Charles, qu'il se fasse connaître à l'empereur qui honore, estime et révère la mémoire illustre de son père Roger, et qui l'appelle encore le guerrier sans pareil !

Roger lui répond doucement qu'il aurait dû agir tout d'abord ainsi ; mais qu'alors il ne connaissait point ce qu'il avait appris par la suite mais trop tard ; que c'est Agramant qui lui a ceint l'épée au côté, et qu'en lui donnant la mort, il se rendrait coupable de trahison, puisqu'il l'a accepté pour son seigneur.

Comme il l'a déjà promis à Bradamante, il promet à sa sœur de saisir, de faire naître toutes les occasions de s'en séparer avec honneur. S'il ne l'a point déjà fait, la faute n'en est pas à

lui, mais au roi de Tartarie qui, dans le combat qu'ils ont eu ensemble, l'a mis dans l'état qu'elle doit savoir.

Marphise qui chaque jour était venue le voir quand il gardait le lit, pouvait en témoigner mieux que tout autre. Les deux illustres guerrières s'entretinrent longtemps sur ce sujet ; elles finirent par décider que Roger devait rejoindre la bannière de son seigneur, jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion de passer honorablement dans le camp de Charles.

« Laisse-le donc aller – disait Marphise à Bradamante – et ne crains rien. D'ici à peu de jours, je m'arrangerai bien de façon qu'il n'ait plus Agramant pour maître. » Ainsi elle dit, mais elle ne leur révéla point ce qu'elle méditait au fond du cœur. Enfin Roger, après avoir pris congé d'elles, tournait bride afin d'aller rejoindre son roi,

Lorsqu'une plainte, s'élevant des vallées voisines, vint attirer toute leur attention. Inclinant l'oreille, ils crurent reconnaître une voix de femme qui poussait des gémissements. Mais j'entends terminer ici ce chant, et il faut bien que vous vous contentiez de ce que je veux ; je promets du reste de vous dire des choses plus intéressantes encore, si vous venez m'écouter dans l'autre chant.

# Chant XXXVII

*ARGUMENT. – Passant en revue les écrivains divers qui ont employé leur plume à chanter les louanges du beau sexe, le poète en prend occasion pour louer Vittoria Colonna et les nobles vers consacrés par elle à la mémoire du marquis de Pescaire, son époux. Puis il introduit sur la scène Ullania, messagère de la reine de l'île Perdue, qui raconte à Roger, à Bradamante et à Marphise l'indigne coutume établie par Marganor dans son propre château à l'encontre des femmes. Les deux guerrières et Roger infligent à Marganor le châtiment qu'il a mérité.*

Si, de même que les femmes courageuses ont travaillé nuit et jour, avec une suprême diligence et une longue patience, à acquérir d'autres dons que Nature ne peut donner sans travail, – d'où il est résulté des œuvres bonnes et non sans gloire – elles s'étaient adonnées à ces études qui rendent immortelles les vertus humaines ;

Et si elles avaient pu elles-mêmes transmettre à la postérité le souvenir de leurs propres mérites, sans avoir besoin de mendier l'aide des écrivains au cœur rongé par la haine et l'envie, et qui, la plupart du temps, passent sous silence le bien qu'ils peuvent en dire, tout en publiant partout le mal qu'ils en savent, leur renommée aurait surgi plus éclatante peut-être que le fut jamais celle des hommes illustres.

Beaucoup d'écrivains ne se sont pas contentés de faire servir leurs œuvres à se glorifier les uns les autres ; ils se sont efforcés de faire ressortir tout ce que l'on pouvait avoir à reprocher aux femmes. Ne voulant pas être éclipsés par elles, ils fai-

saient tout leur possible pour les rabaisser. Je parle des écrivains de l'antiquité ; comme si la gloire des femmes devait obscurcir la leur, de même que le brouillard obscurcit le soleil.

Jamais, il est vrai, main ni langue, émettant des paroles ou burinant le vélin, – quelque effort qu'elle ait fait ou qu'elle fasse pour augmenter et propager le mal, et diminuer adroitement le bien, – n'eut et n'a le pouvoir d'étouffer tellement la gloire des femmes, qu'il n'en reste quelque chose. Mais cette gloire est loin d'avoir l'éclat qu'elle aurait eu sans cela.

Arpalice[15] ; Tomyris[16] ; celle qui secourut Turnus[17] ; celle qui vint en aide à Hector[18] ; celle qui, suivie des gens de Sidon et de Tyr, alla, longeant le rivage d'Afrique, s'établir en Lybie[19] ; Zénobie[20] ; celle qui sauva par ses victoires les Assyriens, les Perses et les Indiens[21] ; toutes celles-là, et quelques autres encore, ne furent pas les seules à mériter par leurs armes une éternelle renommée.

Il y en a eu de fidèles, de chastes, de sages, de vaillantes, non seulement en Grèce et à Rome, mais partout, dans les Indes comme aux jardins des Hespérides où le soleil dénoue sa chevelure. Les hommages et les honneurs qu'elles s'étaient acquis

---

**15** Fille du roi de Thrace, qui défendit le royaume paternel contre Pyrrhus, fils d'Achille.

**16** Reine des Massagètes, dont Hérodote raconte la victoire sur Cyrus, roi de Perse.

**17** Camille, fille du roi des Volsques, qui aida Turnus contre Énée (*Énéide,* liv. 10 et 11).

**18** Penthésilée, reine des Amazones.

**19** Didon, fondatrice de Carthage.

**20** Reine de Palmyre, faite prisonnière par l'empereur Aurélien, après avoir opposé une longue résistance.

**21** Sémiramis.

sont tellement oubliés, que c'est à peine si on en nomme une sur mille ; et cela, parce que les écrivains de leur temps furent menteurs, jaloux et impitoyables pour elles.

Ô femmes désireuses de produire de belles œuvres, poursuivez imperturbablement votre chemin. Ne vous laissez point détourner de vos entreprises par la crainte de vous voir refuser les honneurs auxquels vous avez droit. De même qu'il n'y a pas de bonne chose qui dure toujours, les mauvaises ne sont point éternelles. Si, jusqu'ici, les œuvres des écrivains ne vous ont pas été favorables, elles le sont de nos jours.

Déjà Marullo et le Pontano ; les deux Strozzi, le père et le fils, avaient écrit en votre faveur. Aujourd'hui, vous avez pour vous le Bembo, le Capella, et celui qui a formé les courtisans sur son propre modèle ; vous avez un Luigi Alamanni, vous avez ses deux frères, également chers à Mars et aux Muses, tous deux issus du sang royal qui commande sur les bords qu'arrose le Mincio, et que de profonds marais enserrent.

L'un, outre que son propre instinct le porte à vous honorer, à vous révérer et à faire retentir le Parnasse et le Cinto de vos louanges qu'il porte jusqu'aux nues, est encore plus gagné à votre cause par l'amour, la fidélité et ce courage indomptable au milieu du carnage et des ruines, qu'il a trouvés en Isabelle.

Aussi ne se lassera-t-il jamais de vous célébrer dans ses vers vivaces ; et si d'autres vous jettent le blâme, personne ne sera plus prompt que lui à prendre votre défense. Il n'y a pas au monde de chevalier plus disposé à consacrer sa vie entière au service de la vertu. Il est en même temps un sujet d'études pour les écrivains, tandis que lui-même, par ses écrits, exalte la gloire des autres.

Il mérite vraiment qu'une dame si richement douée de toutes les vertus qui font l'ornement du sexe porte-jupons, ne se

soit jamais départie de la foi qu'elle lui devait, et ait été pour lui comme une colonne inébranlable à toutes les secousses de la Fortune. Il est digne d'elle, et elle est digne de lui ; jamais couple ne fut mieux assorti.

Il a élevé de nouveaux trophées sur la rive de l'Oglio ; au milieu des batailles, des incendies, des navires et des chars de guerre, il a tant semé de beaux écrits, que le fleuve voisin peut bien en être jaloux. Auprès de lui, un Hercule Bentivoglio célèbre votre gloire en notes éclatantes, ainsi que Renato Trivulcio, et mon Guidetto, et le Molza, choisi par Phébus lui-même pour vous chanter.

Il y a aussi Hercule, duc de Chartres, fils de mon duc ; déployant ses ailes comme le cygne harmonieux, il chante en volant, et fait retentir les cieux de votre renommée. Il y a mon seigneur de Guast, auquel il ne suffit pas d'entasser des exploits dignes d'illustrer mille Athènes et mille Rome, mais qui songe encore à vous immortaliser avec sa plume.

Outre ceux-là, et d'autres encore qui vous ont glorifiées et qui vous glorifient encore chaque jour, vous pouvez célébrer vous-mêmes votre propre gloire. Beaucoup d'entre vous, laissant de côté l'aiguille et le fuseau, sont allées et vont encore s'abreuver avec les Muses à la fontaine d'Aganippe[22]. Elles en sont revenues tellement inspirées, que nous aurions beaucoup plus besoin de vous pour chanter nos exploits, que vous n'auriez besoin de nous pour chanter les vôtres.

Si je voulais les nommer toutes, et donner à chacune les éloges qu'elle mérite, il me faudrait écrire plus d'une page, et mon chant ne traiterait pas aujourd'hui d'autre chose. D'un autre côté, si je me bornais à faire seulement l'éloge de cinq ou six,

---

[22] Cette fontaine jaillissait sur l'Hélicon, et était consacrée à Apollon et aux Muses. Ses eaux avaient la vertu d'inspirer les poètes.

je risquerais d'offenser et de mécontenter les autres. Que faire donc ? Faut-il me taire sur toutes, ou bien, sur un si grand nombre, faut-il en choisir une seule ?

J'en choisirai une, et je la choisirai si bien, elle sera tellement au-dessus de l'envie, que personne ne pourra me vouloir mal si je me tais sur les autres, et si je fais l'éloge de celle-là seule. Ce n'est pas qu'elle se soit immortalisée elle-même par son doux style, le meilleur que j'aie jamais goûté ; mais elle peut tirer du tombeau et faire éternellement revivre tous ceux dont elle parle ou sur lesquels elle écrit.

De même que Phébus darde de préférence ses rayons sur sa blanche sœur, et la fait resplendir d'une lumière plus éclatante que celle de Vénus, de Mars, ou de toute autre étoile qui gravite au ciel, ainsi celle dont je vous parle possède plus que toutes les autres l'éloquence et la douceur. Ses paroles sublimes ont une telle force, que de nos jours elle brille au ciel comme un autre soleil.

Victoire est son nom ; il convenait bien à celle qui, née au sein des victoires, est toujours, qu'elle aille ou qu'elle s'arrête, précédée ou suivie de la Victoire, et dont le front est chargé de trophées toujours nouveaux. Elle est pareille à cette Artémise, si célèbre pour sa piété envers son époux Mausole. Elle la surpasse cependant de toute la distance qu'il y a entre ensevelir un homme, et tirer sa mémoire du tombeau.

Si Laodamie, si la femme de Brutus, si Arrie, Argie, Evadnée, et beaucoup d'autres, ont mérité des éloges pour avoir voulu, leur mari mort, être ensevelies avec lui, combien davantage ne doit-on pas honorer Victoire, qui a sauvé son époux des eaux du Léthé et du fleuve qui entoure neuf fois le royaume des Ombres, et cela, malgré les Parques et malgré la mort !

Si le Macédonien envia le fier Achille d'avoir été célébré par la trompette méonnienne, combien plus, invincible François de Pescaire, ne te porterait-il pas envie, s'il vivait de nos jours, toi dont une épouse aussi chaste que chère chante l'éternelle gloire, et dont le nom reçoit d'elle un tel retentissement, que tu n'as point à désirer de meilleure trompette ?

Si je voulais noter ici tout ce qu'on peut dire à cet égard, ou tout ce que je désirerais en dire, j'allongerais trop mon poème, sans jamais cependant épuiser mon sujet. Pendant ce temps, je laisserais de côté la belle histoire de Marphise et de ses compagnons, que j'ai cependant promis de continuer, si vous veniez m'entendre dans ce chant.

Or, puisque nous sommes ici, vous pour m'écouter et moi pour tenir ma promesse, je remettrai à une meilleure occasion de prouver que celle dont je parle est digne de toutes mes louanges. Non pas que je m'imagine que mes vers soient nécessaires à qui en a tant écrit soi-même ; mais seulement pour satisfaire le désir que j'ai de l'honorer et de la louer.

En somme, mesdames, je conclus qu'à tous les âges, beaucoup d'entre vous ont été dignes d'être mentionnées par l'histoire, mais que, grâce à la jalousie des écrivains, vous êtes retombées dans l'oubli après votre mort. Il n'en sera plus ainsi, car vous immortalisez vous-mêmes vos propres vertus. Si les deux belles-sœurs avaient su faire de même, nous connaîtrions bien mieux aujourd'hui leurs hauts faits.

Je parle de Bradamante et de Marphise, dont j'ai beaucoup de peine à remettre en lumière les éclatantes prouesses, car neuf sur dix me sont inconnues. Je rapporte volontiers celles que je sais, autant parce qu'il est bon de divulguer le plus possible toute œuvre grande, que parce que je désire vous plaire, mesdames, vous que j'honore et que j'aime.

Roger, comme je vous l'ai dit, se tenait prêt à partir ; il avait pris congé de ses compagnes, et retiré son épée enfoncée dans le cyprès, lorsqu'une plainte stridente, s'élevant non loin de là, vint l'arrêter. Il courut avec les deux dames pour porter secours où il en serait besoin.

À mesure qu'ils avançaient, les cris devenaient plus aigus et les paroles plus intelligibles. Arrivés dans la vallée, ils virent que ces plaintes étaient poussées par trois dames dans un assez étrange accoutrement. Leurs vêtements avaient été coupés jusqu'au nombril par quelques malfaiteurs sans doute, et, ne sachant comment se dérober aux regards, elles étaient accroupies par terre, et n'osaient plus se lever.

De même que le fils de Vulcain, venu au monde sans mère et que Pallas fit élever par les soins d'Aglaure, aux yeux trop hardis, cachait ses pieds tordus en s'asseyant dans un char de son invention, ainsi ces trois jouvencelles cachaient leurs beautés secrètes en se tenant assises.

À ce spectacle inouï et déshonnête, les deux magnanimes guerrières devinrent aussi rouges que la rose au printemps dans les jardins de Pestum. Bradamante reconnut sur-le-champ qu'une de ces trois dames était Ullania, envoyée de l'Île Perdue en France en qualité de messagère.

Elle reconnut également les deux autres pour les avoir vues déjà avec elle ; mais ses paroles s'adressèrent à celle des trois qu'elle honorait le plus. Elle lui demanda qui avait pu être assez inique, assez contempteur des lois et des bonnes mœurs, pour étaler aux yeux de tous les choses secrètes que la nature cache le plus qu'elle peut.

Ullania reconnaissant Bradamante, à sa voix non moins qu'à ses armes, pour la guerrière qui, quelques jours auparavant, avait désarçonné les trois chevaliers, lui raconte que de

méchantes gens, rebelles à tout sentiment de pitié, et qui demeurent dans un château peu éloigné, après l'avoir ainsi dépouillée, l'ont battue, et lui ont fait encore d'autres outrages.

Elle ne sait ce qu'il est advenu de l'écu, ni des trois rois qui l'ont accompagnée à travers tant de pays. Elle ignore s'ils sont morts ou prisonniers. Elle ajoute qu'elle s'est mise en chemin, quoiqu'il lui en coûtât d'aller à pied, pour aller se plaindre à Charles de l'outrage qui lui a été fait, dans l'espoir qu'il ne le laisserait pas impuni.

Les guerrières et Roger, dont le cœur n'est pas moins sensible qu'audacieux et fort, s'émeuvent à la vue et au récit d'un semblable méfait. Oubliant toute autre affaire, et sans attendre que la dame affligée les prie de la venger, ils se décident à aller sur-le-champ vers le lieu qu'elle leur a indiqué.

D'un commun mouvement, ils ôtent leurs soubrevestes et les donnent à ces infortunées, pour qu'elles puissent recouvrir les parties les moins honnêtes de leur corps. Bradamante ne saurait consentir à ce que Ullania fasse de nouveau à pied le chemin qu'elle a déjà fait ; elle la prend sur la croupe de son destrier. Marphise et le brave Roger en font autant pour les deux autres.

Ullania montre à Bradamante, qui la porte en croupe, le plus court chemin pour aller au castel. Bradamante la réconforte et lui dit qu'elle la vengera de ceux qui l'ont tourmentée. Après avoir quitté la vallée, ils gravissent un long sentier qui serpente autour d'une colline, sans vouloir prendre le moindre repos avant que le soleil ne soit caché dans l'océan.

Au sommet de la colline, si rude à gravir, s'élève un village. Ils y trouvent bonne hospitalité et bonne table, autant du moins qu'on pouvait l'espérer en un pareil endroit. En regardant au-

tour d'eux, ils voient un grand nombre de femmes, les unes jeunes, les autres vieilles ; mais ils n'aperçoivent pas un homme.

Jason et les Argonautes qui le suivaient n'éprouvèrent pas un plus grand étonnement en voyant que les femmes de Lemnos avaient fait périr leurs maris, leurs fils, leurs pères et leurs frères, de sorte qu'on n'aurait pas pu voir dans toute l'île une seule figure virile, que n'en éprouvèrent Roger et ses compagnes dans le village où ils logèrent ce soir-là.

Les deux guerrières s'empressèrent de procurer à Ullania et à ses damoiselles de compagnie trois vêtements de femme, grossiers, mais complets. Roger ayant interpellé une des habitantes de ce village, voulut savoir d'elle où étaient tous leurs hommes, qu'on n'en voyait pas un seul. Voici la réponse qu'elle lui fit :

« C'est peut-être pour vous un grand étonnement de voir tant de femmes sans un seul homme, et c'est un supplice intolérable pour nous qui vivons ici dans la misère et l'exil. Cet exil nous est d'autant plus amer, que, de leur côté, nos pères, nos fils et nos maris que nous aimons tant, subissent loin de nous une longue et dure séparation, grâce au caprice de notre cruel tyran.

» Le barbare, après nous avoir abreuvées de mille outrages, nous a envoyées dans ce village, situé à deux lieues de ses terres, sur lesquelles nous sommes nées. Il a menacé de mort et de toute sorte de désastres, nous et nos hommes, si nous revenions les voir, ou si nous leur donnions l'hospitalité ici.

» Il est tellement ennemi de notre nom, qu'il ne veut pas, comme je vous ai dit, qu'aucun des nôtres vienne ici ; on dirait que l'odeur du sexe féminin le rend malade. Deux fois déjà les arbres ont perdu et repris leur belle chevelure, depuis que ce maître impitoyable a donné un ordre aussi barbare que personne n'a pu adoucir.

» Car ses sujets le craignent autant qu'on peut craindre la mort. La nature, en même temps que la méchanceté, lui a donné une force surhumaine. Sa stature est gigantesque, et sa force dépasse celle de cent hommes. Ce n'est pas seulement pour nous, ses sujettes, qu'il est impitoyable ; il traite les étrangères avec encore plus de cruauté.

» Si votre honneur vous est cher, ainsi que celui des trois dames qui sont en votre compagnie, il sera plus sûr, plus utile et meilleur pour vous de ne pas aller plus avant, et de chercher un autre chemin. Celui-ci conduit droit au château de l'homme dont je vous parle. Vous y subiriez la coutume honteuse et barbare qu'il y a établie pour les dames et les guerriers qui passent par là.

» Marganor le félon – c'est ainsi que s'appelle le seigneur, le tyran de ce castel – surpasse en iniquité et en félonie Néron, et tous ceux qui furent renommés par leur caractère féroce. Il est plus avide du sang humain, et surtout du sang féminin, que le loup de celui de l'agneau. Après les avoir abreuvées d'outrages, il fait chasser toutes les femmes que leur mauvaise fortune a conduites en ce castel. »

Les dames et Roger voulurent savoir ce qui avait porté cet homme impitoyable à un tel degré de fureur. Ils prièrent la femme, puisqu'elle avait commencé à raconter cette histoire, de pousser la complaisance jusqu'à la leur dire tout entière. Elle reprit : « Le seigneur de ce castel fut toujours cruel, inhumain et féroce. Mais, pendant un certain temps, il cacha son naturel méchant et ne le laissa voir que plus tard.

» Tant que vécurent ses fils, qui différaient beaucoup de leur père, car ils aimaient les étrangers, et étaient complètement privés de cruauté et d'autres vices semblables, l'hospitalité, les belles manières et les actions généreuses fleurirent ici. Leur

père, quoique avare, ne leur refusait rien de ce qui pouvait leur plaire.

» Les dames et les chevaliers qui passaient par ce chemin, étaient si bien accueillis, qu'ils prenaient congé des deux frères, enchantés de leur haute courtoisie. Ces deux derniers avaient reçu le même jour l'ordre sacré de la chevalerie. L'un s'appelait Cilandre, l'autre Tanacre ; tous deux étaient hardis et vaillants, et d'un aspect vraiment royal.

» Ils auraient été, et seraient restés dignes d'une éternelle gloire et d'un éternel honneur, s'ils ne se fussent abandonnés à ce désir violent que nous appelons l'amour, et qui les fit dévier de la bonne voie pour les conduire dans le chemin tortueux de l'erreur. Tout ce qu'ils avaient fait de bien jusque-là, fut souillé et effacé d'un trait.

» Un jour, arriva ici un chevalier de la cour de l'empereur de Grèce, accompagné de sa dame aux manières accortes, et aussi belle qu'on eût pu le souhaiter. Cilandre s'en énamoura si fort, qu'il aurait mieux aimé mourir que de ne pas la posséder. Il lui semblait qu'en partant elle emporterait sa vie avec elle.

» Ses prières n'ayant pu la toucher, il résolut de l'obtenir de force. Il revêtit ses armes, et alla s'embusquer non loin du château, dans un endroit où les deux voyageurs devaient passer. Son audace habituelle, l'amoureuse flamme dont il brûlait, ne lui permirent point d'agir avec prudence ; aussi, des qu'il vit arriver le chevalier, il courut sur lui pour l'assaillir, lance baissée.

» Il croyait le désarçonner au premier choc, et gagner d'un même coup la victoire et la dame. Mais le chevalier, qui était maître en fait de guerre, lui brisa sa cuirasse comme si elle eût été de verre. La nouvelle parvint au père, qui fit transporter son

corps sur une civière au château où il l'ensevelit, avec de grandes marques de deuil, à côté de ses antiques aïeux.

» L'hospitalité n'en continua pas moins à être généreusement accordée à tous venants, car Tanacre était aussi libéral et aussi courtois que son frère. Dans le cours de la même année, un baron se présenta au château avec sa femme, venant de pays lointain. Il était d'une étonnante vaillance, et sa compagne était gracieuse et belle autant qu'on peut le dire.

» Non moins que belle, elle était honnête, courageuse et vraiment digne d'être louée en tout. Le chevalier appartenait à une illustre famille, et dépassait en vaillance tout ce qu'on avait entendu dire des autres chevaliers. Il était naturel que tant de valeur lui eût mérité une compagne d'un tel prix. Le chevalier s'appelait Olindre de Longueville et la dame Drusille.

» Le jeune Tanacre brûla pour elle des mêmes feux dont son frère avait été embrasé pour une autre et qui, en lui mettant au cœur un désir injuste, lui avait fait trouver une fin malheureuse. Il n'hésita pas plus que son frère à violer l'hospitalité sacrée, plutôt que de se laisser mourir sans satisfaire sa passion violente.

» Mais comme il avait devant les yeux l'exemple de son frère qui avait trouvé la mort dans son entreprise, il résolut de s'emparer de la dame, de façon qu'Olindre ne pût en tirer vengeance. Tout sentiment de vertu s'éteignit subitement en lui, et les vices dans lesquels son père avait toujours été plongé l'inondèrent de leurs flots tumultueux.

» Pendant la nuit, il rassembla dans le plus grand silence une vingtaine d'hommes armés, et les mit en embuscade sous une grotte qui se trouvait sur la route, loin du château. Olindre, en arrivant à cet endroit, se vit barrer de tous côtés le passage,

et, bien qu'il se défendît vigoureusement et longtemps, il perdit en même temps sa femme et la vie.

» Olindre mort, Tanacre emmena captive la belle dame affolée de douleur, et qui demandait la mort comme une grâce. Résolue à mourir, elle se précipita du haut d'un rocher qui s'avançait sur un précipice, mais elle ne put se tuer ; on la releva la tête fendue et le corps brisé.

» Tanacre dut la faire porter au château sur une civière. Il la fit panser avec le plus grand soin, car il ne voulait pas perdre une proie si chère. Pendant qu'il s'efforçait de la rendre à la santé, il faisait préparer les noces, car il voulait donner le titre d'épouse et non de maîtresse à une dame si belle et si pudique.

» Tanacre ne pense pas à autre chose, il ne désire rien autre ; il n'a souci, il ne parle que de cela. Comprenant qu'il a cruellement offensé la dame, il avoue sa faute et fait tout son possible pour la racheter. Mais tous ses efforts sont vains ; plus il l'aime, plus il s'efforce de lui plaire, plus elle le prend en haine, plus elle s'affermit dans la volonté de le mettre à mort.

» Mais sa haine ne l'aveugle pas au point qu'elle ne comprenne que, si elle veut exécuter son dessein, il faut qu'elle dissimule et qu'elle cherche des moyens détournés. Elle comprend qu'il lui faut montrer tout le contraire de ce qu'elle pense, et feindre d'avoir oublié son premier amour, et d'accepter celui de Tanacre.

» Elle prend un visage riant, mais son cœur réclame vengeance et ne songe pas à autre chose. Elle roule plusieurs projets en son esprit ; elle rejette les uns, elle combine les autres ; elle hésite sur plusieurs. Enfin elle pense qu'en sacrifiant sa propre vie, elle réussira plus sûrement. Comment et où pourrait-elle trouver une meilleure mort qu'en vengeant son cher mari ?

» Elle se montre joyeuse, et feint de désirer ardemment voir arriver le jour de ces noces. Elle fait en un mot tout ce qu'elle peut pour tromper Tanacre, et cache avec soin ce que son cœur a résolu. Elle se pare et prend soin de sa toilette plus que d'habitude. Elle semble avoir oublié complètement Olindre. Mais elle veut que les noces soient célébrées selon l'usage de son pays.

» Ce n'était qu'un prétexte, car l'usage dont elle parlait n'existait pas du tout dans son pays. Mais, dans sa pensée qui ne perdait jamais de vue le but qu'elle voulait atteindre, elle avait imaginé un mensonge à l'aide duquel elle avait l'espoir de donner la mort à son maître. Elle lui dit donc qu'elle veut que les noces aient lieu suivant la mode de son pays, et elle lui explique cette mode.

» "La veuve qui prend un second mari – lui dit-elle – doit auparavant apaiser l'âme du mort que son mariage offense, en faisant célébrer des offices et des messes pour la rémission de ses péchés, dans l'église où ses restes sont ensevelis. À la fin du sacrifice divin, le nouvel époux remet l'anneau à l'épousée.

» "Puis le prêtre, ayant fait apporter sur l'autel même du vin consacré à cet effet, le bénit en récitant certaines prières, le verse dans une coupe et le présente aux époux. Mais c'est l'épousée qui doit la première y tremper ses lèvres."

» Tanacre, à qui il importe peu que ses noces se célèbrent conformément à cet usage, lui dit : "Pourvu que cela abrège les délais, j'y consens." Le malheureux ne voit pas que c'est la vengeance du meurtre d'Olindre qu'il avance ainsi ; mais son esprit est tellement concentré sur une seule pensée, qu'il ne pense à pas autre chose.

» Drusille avait auprès d'elle une vieille qui avait été faite prisonnière en même temps qu'elle. Elle l'appelle et, lui parlant à l'oreille de façon à n'être entendue par personne de la maison, elle lui dit : "Prépare-moi sur-le-champ un de ces breuvages empoisonnés comme tu sais en composer, et apporte-le-moi dans un vase. J'ai trouvé moyen d'arracher la vie au fils de Marganor, à ce traître.

» "Je sais aussi un moyen de nous sauver, toi et moi, mais je te le dirai plus tard plus à loisir." La vieille s'en va préparer le poison, et revient l'apporter au palais. Elle trouve le moyen de verser le suc vénéneux dans un flacon plein d'un vin doux de Crète. Elle le réserve pour le jour des noces que rien ne peut plus retarder désormais.

» Le jour désigné étant arrivé, Drusille se pare de pierreries et de riches vêtements, et se rend à l'endroit où elle avait fait élever à Olindre un grand catafalque porté sur deux colonnes. Là, on célèbre un office solennel auquel assistent tous les chevaliers et toutes les dames. Marganor, plus joyeux que de coutume, y vint avec son fils et de nombreux amis.

» Les saints offices terminés, le vin empoisonné est bénit, et le prêtre le verse dans une coupe d'or, ainsi que Drusille l'avait dit. Elle en boit alors autant qu'il fallait pour produire de l'effet, puis, le visage souriant, elle passe la coupe à l'époux qui la vide jusqu'au fond.

» Tanacre, après avoir rendu la coupe au prêtre, ouvre les bras d'un air joyeux pour embrasser Drusille ; soudain celle-ci, changeant de manières, le repousse et lui fait défense d'approcher. Ses yeux et son visage semblent lancer des flammes. D'une voix terrible, égarée, elle lui crie : "Traître, loin de moi !

» ”Tu aurais de moi joie et soulagement, toi la cause de mes larmes, de mes tourments, de mes malheurs ! Non ; tu vas mourir sur l’heure, de ma main. Apprends, si tu l’ignores, que c’est du poison que tu as bu. Je n’ai qu’un regret, c’est que la mort soit trop douce, trop facile pour un bourreau tel que toi ; car je ne connais pas de peine assez infâme pour égaler ton crime.

» ”Mon seul regret, c’est de ne pas pouvoir, en me sacrifiant, t’infliger la mort que tu mérites. Si je l’avais pu, comme c’était mon désir, je mourrais contente. De cela, je demande pardon à mon époux ; mais il connaît ma bonne volonté, et il acceptera que je t’aie fait mourir comme j’ai pu, n’ayant pu le faire comme je l’aurais voulu.

» ”Quant au châtiment que je ne puis t’infliger ici-bas, selon mon désir, j’espère que je verrai ton âme le subir dans l’autre monde, où je te suivrai pour en être témoin.” Puis, levant, d’un air joyeux, ses yeux déjà voilés vers le ciel : “Accepte, Olindre, cette victime que le bon vouloir de ta femme offre à ta vengeance.

» ”Et prie pour moi le Seigneur, afin qu’il m’admette en ce jour avec toi dans le paradis. S’il te dit qu’une âme a besoin de mérites pour entrer dans votre royaume, réponds que j’apporte à son saint temple les dépouilles de ce monstre impitoyable, et qu’il n’y a pas de plus grand mérite que d’exterminer de pareils scélérats, abominable peste pour le monde.”

» Ces dernières paroles s’exhalent avec sa vie. Morte, son visage porte encore les traces de la joie qu’elle a éprouvée en punissant le barbare qui lui avait ravi son cher mari. Je ne sais si elle fut précédée ou suivie par l’âme de Tanacre. Je crois cependant qu’il mourut avant elle, car il avait absorbé une plus grande quantité de breuvage, et le poison dut agir plus rapidement sur lui.

» Marganor, qui voit son fils tomber et mourir dans ses bras, est sur le point de mourir avec lui, vaincu par la douleur qui le saisit d'une manière si inattendue. Après avoir eu deux fils, il se retrouve seul, et ce sont deux femmes qui les ont fait mourir. L'une a été la cause de la mort du premier, l'autre a frappé elle-même le second.

» L'amour, la pitié, le dépit, la douleur et la colère, un désir de mort et de vengeance agitent cet infortuné père ; il tremble, comme la mer troublée par le vent. Il court vers Drusille pour se venger sur elle, mais il voit que la vie vient de l'abandonner. Excité par sa haine ardente, il cherche à frapper ce corps qui ne sent plus rien.

» De même que le serpent se retourne pour mordre la lance qui l'a cloué sur le sable ; de même que le mâtin court après la pierre que lui a lancée le passant, et se brise en vain les dents de rage et de colère, et ne veut pas s'en aller sans s'être vengé, ainsi Marganor, plus cruel qu'un dogue ou qu'un serpent, s'acharne contre le corps inanimé de Drusille.

» Mais bien qu'il l'ait mis en pièces, la fureur du félon n'est pas assouvie ; il se précipite sur les femmes dont le temple est plein. Sans choisir l'une plutôt que l'autre, il fait de nous, avec son épée cruelle et impitoyable, ce que le paysan fait de l'herbe avec sa faulx. Rien ne peut nous préserver de ses coups ; en un instant, il en tue trente et en blesse bien cent.

» Il est tellement redouté de ses gens, que pas un des chevaliers présents n'est assez hardi pour relever la tête ; les femmes fuient hors de l'église avec le menu peuple. Il ne reste que ceux qui ne peuvent sortir. Enfin ce fou furieux est retenu par ses amis, qui lui opposent une résistance mêlée de respect, et le supplient de se calmer. Laissant en bas tout le monde dans les pleurs, on l'entraîne dans son château sur la cime du roc.

» Cependant sa colère durant toujours, et ses amis ainsi que le peuple le suppliant de ne pas exterminer complètement les femmes sur ses domaines, il prend le parti de les chasser toutes. Le jour même, il fait publier un ban leur enjoignant de quitter le pays, et leur assignant ce village pour résidence. Malheur à celle qui s'approchera davantage du château !

» C'est ainsi que les maris furent séparés de leur femme, les fils de leur mère. Quelques-uns ayant été assez audacieux pour venir nous voir, je ne sais qui en a averti Marganor ; mais la plupart d'entre eux ont été cruellement punis, et beaucoup ont péri dans les tourments. Depuis, il a établi dans son château la loi la plus détestable qu'on puisse entendre ou qu'on puisse lire.

» Cette loi exige que toute femme qui passe, par hasard ou autrement, par la vallée, soit battue de verges et chassée du pays. Mais auparavant, on la dépouille de ses vêtements, et elle est contrainte à montrer ce que la nature et l'honnêteté nous obligent à cacher. Si quelqu'une y vient, escortée par des chevaliers en armes, elle est mise à mort.

» Celles qui sont escortées par des chevaliers deviennent les victimes de cet impitoyable tyran. Traînées au tombeau de ses deux fils morts, elles y sont immolées de sa propre main. Quant à ceux qui les escortent, ils sont ignominieusement dépouillés de leurs armes et de leurs destriers et plongés en prison. Marganor peut faire tout cela d'autant plus impunément que, nuit et jour, il a plus de mille hommes qui guettent dans tous les alentours.

» Et pour vous dire plus encore, j'ajouterai que s'il en laisse échappe quelques-uns, il leur fait auparavant jurer, sur l'hostie consacrée, d'avoir le sexe féminin en haine toute leur vie. Si donc vous avez envie de perdre ces dames et vous avec, allez visiter ces murs où réside le félon, et vous verrez qu'il a autant de puissance que de cruauté. »

Ce récit, qui avait d'abord ému les guerrières de pitié, leur causa ensuite une telle indignation que, si au lieu de faire nuit il eût fait jour, elles auraient couru sur-le-champ au château. Mais la belle compagnie dut s'arrêter en cet endroit, et dès que l'Aurore eut fait signe à chaque étoile de céder la place au soleil, elles reprirent leurs armes, et se remirent en selle.

Comme Roger et ses compagnes s'apprêtaient à partir, ils entendirent derrière eux un bruit de pas de chevaux résonner sur la route. Ce bruit leur fit tourner la tête, et regarder au fond de la vallée. Ils aperçurent à portée de main une troupe d'une vingtaine d'hommes armés, les uns à cheval, les autres à pied, qui s'avançait par un étroit sentier.

Au milieu d'eux, sur un cheval, était attachée une femme dont le visage annonçait les nombreuses années, et qu'ils conduisaient, comme on fait d'un criminel condamné au feu, à l'échafaud ou au gibet. Malgré la distance, cette vieille fut sur-le-champ reconnue par les femmes du village pour la suivante de Drusille.

C'était la suivante qui avait été prise en même temps que Drusille par Tanacre, ainsi que je l'ai déjà dit, et qui avait été chargée de confectionner le breuvage empoisonné dont l'effet fut si cruel. Elle n'était pas entrée dans l'église avec les autres, car elle redoutait ce qui allait arriver. Pendant la cérémonie, elle était sortie de la ville, et s'était enfuie du côté où elle espérait trouver son salut.

Marganor ayant appris par ses espions qu'elle s'était réfugiée en Autriche, chercha longtemps à s'en emparer, afin de la brûler ou de la pendre. Il finit par tenter, au moyen de dons et de riches promesses, l'avarice d'un baron qui l'avait accueillie sur ses terres, et qui la lui livra.

Ce baron la lui avait envoyée jusqu'à Constance, étroitement liée sur une bête de somme, comme un ballot de marchandises ; et, pour lui enlever la possibilité de se plaindre, il l'avait enfermée dans une caisse. Une fois au pouvoir des gens de Marganor, de cet homme à qui la pitié était chose inconnue, elle avait été conduite jusqu'en cet endroit, et elle était destinée à assouvir la rage de ce barbare impitoyable.

De même que le grand fleuve qui sort du Vésule[23], à mesure qu'il descend vers la mer et qu'il reçoit le Lambro, le Tessin, l'Adda et les autres rivières qui lui paient tribut, croît en force et en impétuosité, ainsi Roger, ainsi les deux guerrières sentent croître leur indignation et leur colère contre Marganor, en apprenant tous ses forfaits.

Les deux guerrières surtout étaient tellement enflammées de haine et de colère contre le cruel, par tout ce qu'elles avaient appris, qu'elles voulurent le punir, malgré le grand nombre de gens qu'il avait à sa solde. Mais elles estimèrent que lui donner une mort prompte serait une peine trop douce et peu en rapport avec ses crimes. Elles trouvèrent plus juste de prolonger son supplice en le faisant mourir dans de longs tourments.

Mais auparavant elles jugèrent bon de délivrer la femme que ces sbires conduisaient à la mort. Rendant les rênes à leurs destriers, et les pressant de l'éperon, elles leur firent en un instant franchir la courte distance qui les séparait de la troupe armée. Jamais gens ne furent assaillis avec plus d'impétuosité et de vigueur. Aussi s'empressèrent-ils de jeter leurs écus, d'abandonner leurs armes et la vieille, et de s'enfuir sans rien.

De même que le loup qui rentre dans sa tanière chargé de sa proie, et au moment où il se croit le plus en sûreté, voit le chasseur et ses chiens lui barrer le passage, jette son fardeau et

---

**23** Le Pô qui descend du mont Viso, dans les Alpes liguriennes.

se lance au plus épais du fourré, ainsi ces gens, dès qu'ils se virent assaillis, s'empressèrent de prendre la fuite.

Ils n'abandonnèrent pas seulement la vieille et leurs armes, mais ils laissèrent aussi la plupart de leurs chevaux, et coururent se cacher dans les cavernes où ils purent se croire le mieux en sûreté. Roger et les dames en furent enchantés. Ils choisirent trois de ces chevaux, et ils y firent monter les trois dames qui depuis la veille étaient en croupe derrière eux, et faisaient suer leurs destriers.

Puis, débarrassés, ils prirent le chemin qui conduisait vers la demeure de l'infâme et impitoyable châtelain. Ils voulurent que la vieille vînt avec eux pour être témoin de la vengeance de Drusille. Mais la vieille, craignant qu'il ne lui en arrivât mal, ne voulait point y consentir ; elle pleurait, criait, se débattait. Enfin Roger, l'enlevant de force, la mit en croupe sur le brave Frontin, et partit avec elle au galop.

Parvenus sur le sommet d'une colline, ils virent dans la vallée un riche et gros bourg composé de nombreuses maisons, et qui n'était clos d'aucun côté, n'ayant ni fossés ni remparts. Au milieu, se dressait un rocher qui supportait un château aux murs élevés. Ils s'y dirigèrent en toute hâte, sachant que c'était la demeure de Marganor.

À peine furent-ils entrés dans le bourg, que les soldats qui étaient de garde à la porte, fermèrent la barrière derrière eux, tandis qu'on en faisait autant du côté opposé. Soudain voici venir Marganor accompagné de nombreux serviteurs à pied et à cheval, et armés de toutes pièces. En quelques mots, d'un air hautain, il leur exposa l'odieuse coutume établie sur son domaine.

Marphise, ainsi qu'elle en était convenue d'avance avec Bradamante et Roger, éperonna son cheval et, pour toute ré-

ponse, courut à la rencontre de Marganor. Se fiant à sa seule force, sans daigner abaisser sa lance ni se servir de son épée si fameuse, elle lui asséna sur le casque un tel coup de poing, qu'elle le renversa évanoui sur la selle.

En même temps que Marphise, la jeune guerrière de France avait lancé son destrier. Roger n'était point resté en arrière. Sa lance frappait de tels coups que, sans la relever, il occit six chevaliers ; à l'un il ouvrit le ventre, à deux autres la poitrine ; au quatrième il fendit le cou, au cinquième il brisa la tête. Quant au sixième qui fuyait, la lance lui entra par l'échine et, ressortant par l'estomac, se rompit net.

Autant la fille d'Aymon en touchait de sa lance d'or, autant elle en couchait à terre. Tout ce qu'elle frappait était brisé et renversé comme si le ciel ardent eût secoué sa foudre. La population se mit à fuir, qui vers le château, qui vers la plaine. Les uns coururent se réfugier dans les églises, les autres dans leurs maisons. Hormis les morts, pas un homme ne resta sur la place.

Pendant ce temps, Marphise s'était emparée de Marganor, et lui avait lié les mains derrière le dos. Elle l'avait confié à la vieille suivante de Drusille qui en parut fort contente. Puis on décida de brûler le bourg, si les habitants ne revenaient pas de leur erreur, et s'ils ne consentaient pas à abolir la loi infâme que Marganor avait établie.

On n'eut pas beaucoup de peine à obtenir cela, car ces pauvres gens, outre la crainte qu'ils avaient de voir Marphise en faire plus encore qu'elle ne disait – elle parlait de les occire et de les brûler tous – étaient les ennemis de Marganor, et détestaient sa loi cruelle et impie. Mais ils avaient fait comme font en général les peuples, qui obéissent le plus facilement à ceux qu'ils haïssent le plus.

Comme chacun se défie de son voisin, et craint de faire voir ce qu'il pense, on laisse bannir l'un, tuer l'autre, enlever à celui-là sa fortune, à celui-là son honneur. Mais, si l'on se tait, on crie du fond du cœur vers le ciel, et l'on confie à Dieu et aux saints le soin d'une vengeance qui, si elle tarde à venir, n'en est que plus terrible.

Maintenant cette tourbe, saturée de colère et de haine, cherchait à se venger de Marganor par ses actes et ses malédictions. Comme dit le proverbe : Chacun court faire du bois avec l'arbre que le vent a jeté par terre. Que Marganor serve d'exemple à ceux qui règnent : tout prince qui fait le mal doit s'attendre à une fin misérable. Petits et grands se réjouissaient de le voir punir de ses crimes inouïs.

Un grand nombre de gens, dont il avait fait mourir la femme, la sœur, la fille ou la mère, ne cachant plus leur haine, accouraient pour lui donner la mort de leur main. Les magnanimes guerrières et Roger eurent fort à faire pour le défendre, car ils avaient décidé de le faire mourir sous les privations, les outrages et les tortures.

Ils le remirent tout nu et lié de façon à ce qu'il ne pût se dégager, aux mains de la vieille qui le haïssait autant qu'une femme peut haïr son ennemi. Celle-ci, pour se venger des larmes qu'il lui avait fait verser, lui mit le corps tout en sang, en le frappant avec un aiguillon qu'un paysan qui se trouvait là lui avait donné.

La messagère et ses jeunes suivantes, se souvenant de la honte qui leur avait été infligée, ne purent se retenir d'imiter la vieille et de se venger aussi. Mais leur désir de le torturer était si grand, qu'elles ne savaient à quels moyens recourir. Elles auraient voulu pouvoir le mettre en pièces. L'une le frappait avec une grosse pierre, l'autre le déchirait avec les ongles, celle-ci le mordait, celle-là le piquait avec une aiguille.

Parfois un torrent, grossi par une longue pluie ou la fonte des neiges, se précipite du haut des montagnes, portant la ruine sur son passage, entraînant les arbres, les rochers, les champs et les récoltes. Mais le moment arrive où toute cette fougue tombe, et où ce même torrent devient si faible, qu'un enfant, qu'une femme peuvent les franchir facilement, et souvent à pied sec.

Il en fut de même de Marganor. Autrefois, tout tremblait autour de lui, rien qu'en entendant prononcer son nom. Maintenant son orgueil avait été tellement abattu, sa force avait été tellement domptée, que, jusqu'aux enfants, chacun pouvait lui faire injure, lui arracher la barbe et les cheveux. Leur tâche accomplie, Roger et les damoiselles se dirigèrent vers le château qui s'élevait sur le rocher.

Tout ce qui s'y trouvait tomba sans résistance en leur pouvoir, les richesses furent en partie pillées, en partie données à Ullania et à ses compagnes pour les dédommager. On retrouva l'écu d'or, ainsi que les trois rois qui avaient été faits prisonniers par le tyran, étant arrivés en ce lieu, comme je crois vous l'avoir dit, à pied et sans armes.

Du jour en effet où ils avaient été désarçonnés par Bradamante, ils avaient accompagné, à pied et sans armes, la damoiselle avec laquelle ils étaient venus de rivages si lointains. Je ne sais s'il ne valut pas mieux pour leurs compagnes, qu'ils se trouvassent sans armes. Ils auraient pu, il est vrai, les défendre mieux, mais, s'ils avaient succombé dans la bataille, elles auraient eu un sort pire.

Car elles auraient subi le sort de toutes celles qui arrivaient en ce lieu escortées par des gens armés ; elles auraient été conduites sur le tombeau des deux frères, où on les eût immolées en sacrifice. Il est en somme bien moins dur et bien moins désagréable de montrer ses parties honteuses que de mourir,

d'autant plus qu'on a pour excuse d'avoir été contraint à cela et aux autres outrages qui s'ensuivent, par la force et la violence.

Avant de s'éloigner, les guerrières font jurer aux habitants de donner à leurs femmes le gouvernement de leur territoire. Elles menacent de châtier sévèrement ceux qui seraient assez audacieux pour enfreindre ce serment. En somme, elles établissent que dans ce pays les femmes jouiront de tous les droits que les hommes possèdent partout ailleurs.

Puis elles font promettre qu'on refusera l'hospitalité à tous ceux qui passeront par là, cavaliers ou piétons, et qu'on ne leur permettra de se reposer sous aucun toit, à moins qu'ils ne jurent par Dieu et les saints, ou par tout autre serment plus fort s'il en existe toutefois, d'être à tout jamais les amis des dames et les ennemis de leurs ennemis.

Quant aux habitants présentement mariés, ou qui tôt ou tard prendront femme, il leur est ordonné de se montrer toujours soumis et obéissants à la volonté de leurs épouses. Marphise les prévient qu'elle reviendra avant que l'année soit expirée et que les arbres aient perdu leurs feuilles. Si elle ne trouve pas cette loi appliquée dans toute sa rigueur, le bourg peut s'attendre à être incendié et détruit.

Avant de partir, Roger et ses compagnes firent retirer le corps de Drusille du lieu immonde où on l'avait jeté. Ils la firent ensevelir avec son mari dans le plus riche tombeau qu'ils purent leur élever. Pendant ce temps, la vieille continuait à faire ruisseler de sang le dos de Marganor. Son seul regret était de n'avoir pas assez de force, et d'être obligée de s'arrêter par moments pour se reposer.

Les vaillantes guerrières ayant aperçu près d'un temple une colonne sur laquelle l'impitoyable tyran avait fait graver sa loi cruelle et folle, en firent un trophée en y attachant l'écu, la cui-

rasse et le casque de Marganor. Puis elles y firent à leur tour graver la loi qu'elles venaient de donner à ce pays.

Marphise ne voulut point partir sans avoir fait graver sur la colonne la loi qu'elle avait imposée, à la place de celle qui y avait été d'abord inscrite comme témoignage de mort et d'ignominie pour toutes les femmes. Puis les deux troupes se séparèrent. Celle d'Islande resta pour refaire sa garde-robe, car elle aurait cru indigne d'elle de paraître à la cour, si elle n'eût pas été aussi richement vêtue qu'auparavant.

Ullania resta donc au château, gardant Marganor en son pouvoir. Comme elle ne voulait pas lui rendre la liberté, de peur qu'il ne recommençât à nuire aux femmes, elle le fit un jour précipiter du haut d'une tour. Il ne fit jamais un plus grand saut dans toute sa vie. Mais ne parlons plus d'Ullania ni des siens, et suivons la troupe qui s'avance vers Arles.

Pendant tout ce jour et le lendemain jusqu'à la troisième heure, Roger et les guerrières poursuivirent leur route. Arrivés à un endroit où le chemin se partageait en deux – l'un allait vers le camp, l'autre vers les murs d'Arles – les amants s'embrassèrent à plusieurs reprises, car il est toujours cruel et dur de se séparer. Enfin les dames arrivèrent au camp, et Roger pénétra dans Arles. Quant à moi, je termine là mon chant.

# Chant XXXVIII

*ARGUMENT. – Roger, fidèle à l'honneur qui l'appelle auprès d'Agramant, s'en va à Arles. Bradamante et Marphise se présentent à la cour de Charles. Marphise reçoit le baptême. – Astolphe, à la tête d'une armée de Nubiens, saccage l'Afrique et menace Biserte. Agramant, instruit de ces événements, obtient de Charles de décider de la guerre entre eux par le combat singulier de deux champions élus dans chaque camp.*

Dames courtoises, qui écoutez mes vers avec bienveillance, je vois à votre physionomie que cette nouvelle et brusque séparation de Roger et de sa fidèle amante vous cause un grand ennui, et que votre déplaisir n'est pas moindre que celui qu'éprouva Bradamante. Vous en concluez que la flamme amoureuse de Roger n'était pas très ardente.

Si, pour tout autre motif, il s'était éloigné de sa maîtresse malgré elle, et quand bien même il eût espéré acquérir plus de trésors que n'en possédèrent ensemble Crésus et Crassus, je croirais comme vous que le trait qui l'avait blessé n'avait point pénétré jusqu'au cœur ; car l'or ni l'argent ne peuvent remplacer une joie si pure, un si grand contentement.

Pourtant, le souci de son honneur peut non seulement l'excuser, mais le rend digne d'éloges. S'il eût agi autrement, je dis qu'il aurait mérité le blâme et l'ignominie. Et si sa dame se fût obstinée à le faire rester auprès d'elle, elle aurait montré clairement par là, ou qu'elle l'aimait peu, ou qu'elle avait peu d'intelligence.

Car si l'amante doit estimer la vie de son amant plus ou autant que sa propre vie – je parle d'une amante profondément atteinte par le coup qu'Amour lui a porté – elle doit mettre l'honneur de son amant autant au-dessus du plaisir qu'elle peut recevoir de lui, que l'honneur l'emporte sur la vie et sur tous les autres plaisirs.

Roger fit son devoir en suivant son seigneur ; il n'aurait pu sans ignominie s'en affranchir, car il n'avait aucun motif pour l'abandonner. Si Almonte avait fait périr son père, une telle faute ne devait pas rejaillir sur Agramant qui avait, par ses bienfaits innombrables envers Roger, racheté le crime de ses pères.

Roger fit son devoir en retournant vers son prince. Bradamante fit aussi le sien en ne cherchant pas à le retenir, ainsi qu'elle l'aurait pu, par ses prières instantes. Roger satisfera plus tard au désir de sa dame, s'il ne peut le faire en ce moment. Mais quiconque manque un seul instant à l'honneur, ne pourrait en cent et cent années racheter sa faute.

Roger retourna à Arles où Agramant avait rallié les troupes qui lui restaient. Bradamante et Marphise, qui s'étaient liées d'une grande amitié, allèrent ensemble trouver le roi Charles. Celui-ci avait rassemblé toutes ses forces, dans l'espoir de débarrasser la France d'une si longue guerre, soit par une bataille, soit en assiégeant les Sarrasins dans Arles.

Lorsqu'on connut au camp l'arrivée de Bradamante, ce fut une joie et une fête. Chacun la saluait respectueusement, et elle rendait aux uns et aux autres leur salut d'un signe de tête. Renaud, dès qu'il eut appris sa venue, accourut à sa rencontre. Richard, Richardet et tous ses autres parents vinrent aussi et la reçurent avec allégresse.

Puis, quand on apprit que sa compagne était Marphise, si fameuse par les lauriers qu'elle avait cueillis des frontières du

Cathay aux confins de l'Espagne, chacun, pauvre ou riche, sortit de sa tente. La foule, désireuse de la voir, venait de tous côtés, se heurtait, se poussait, s'écrasait, pour admirer un si beau couple.

Elles se présentèrent modestement devant Charles. Ce fut le premier jour, écrit Turpin, qu'on vit Marphise ployer les genoux. Le fils de Pépin lui parut seul digne d'un tel hommage, parmi tous les empereurs et tous les rois illustres par leur courage ou leurs richesses que comptait l'armée sarrasine ou l'armée chrétienne.

Charles l'accueillit avec bienveillance, et vint à sa rencontre en dehors de sa tente. Il voulut qu'elle s'assît à ses côtés, au-dessus de tous, rois, princes et barons. Ayant congédié la plus grande partie des assistants, il ne garda près de lui qu'un petit nombre de courtisans, c'est-à-dire les paladins et les princes. La vile plèbe se répandit au-dehors.

Marphise alors commença d'une voix douce : « Illustre, invincible et glorieux empereur, qui de la mer des Indes au détroit de Gibraltar, de la blanche Scythie à l'Éthiopie aride, fais révérer ta croix sans tache, toi dont le règne est le plus sage et le plus juste, ta renommée, qui n'a point de limites, m'a attirée ici du fin fond des contrées les plus éloignées.

» Et, pour te dire vrai, c'est la haine seule qui m'avait tout d'abord poussée, et j'étais venue pour te faire la guerre. Je ne voulais pas qu'un roi qui n'avait pas la même croyance que moi devînt si puissant. C'est pour cela que j'ai rougi les champs du sang chrétien. Je t'aurais encore donné d'autres preuves sanglantes de mon inimitié, s'il ne m'était pas arrivé une aventure qui m'a faite ton amie.

» Alors que je songeais à nuire le plus possible à tes armées, j'ai appris – je te dirai plus à loisir comment – que mon

père était le brave Roger de Risa, si odieusement trahi par son frère. Ma mère infortunée me portait dans son sein quand elle traversa la mer, et elle me mit au monde au milieu des plus cruels événements. Un magicien m'éleva jusqu'à l'âge de sept ans, où je lui fus enlevée par les Arabes.

» Ils me vendirent en Perse, comme esclave, à un roi auquel, devenue grande, j'ai par la suite donné la mort, pour défendre ma virginité qu'il voulait me ravir. Je le tuai ainsi que tous ses courtisans. Je chassai sa race dépravée, et je m'emparai du trône. La fortune me favorisa au point qu'à dix-huit ans, moins un ou deux mois, j'avais conquis sept royaumes.

» Jalouse de ta renommée, j'avais, comme je te l'ai déjà dit, formé le projet d'abaisser la gloire de ton grand nom. Peut-être l'aurais-je fait, peut-être me serais-je vue trompée dans mon espoir. Mais aujourd'hui cette pensée est domptée, et ma fureur est tombée en apprenant que je te suis alliée par le sang. C'est pourquoi je suis venue ici.

» Et de même que mon père fut ton parent et ton serviteur, je suis, moi aussi, ta parente et ta servante dévouée. J'oublie à tout jamais la haine altière que je t'ai un temps portée. Je la réserve désormais à Agramant et à tous ceux qui appartiennent à la famille de son père et de son oncle, auteurs de la mort de mes parents. »

Elle poursuivit en disant qu'elle voulait se faire chrétienne, et qu'après avoir donné la mort à Agramant, elle retournerait en Orient si cela plaisait à Charles, pour faire baptiser ses sujets, et prendre les armes contre les peuples qui adorent Macon et Trivigant, promettant de faire hommage de toutes ses conquêtes à l'empire chrétien et à la religion du Christ.

L'empereur, qui n'était pas moins éloquent que valeureux et sage, répondit en louant vivement la vaillante dame, ainsi que

son père et sa famille. Il ne laissa sans réponse aucune partie du discours de Marphise, et levant un front où se lisaient le courage et la franchise, il conclut en l'acceptant comme sa parente et comme sa fille.

Puis s'étant levé, il la serra de nouveau dans ses bras, et la baisa au front comme sa fille. Tous les chevaliers de la maison de Mongraine et de la maison de Clermont vinrent la saluer d'un air joyeux. Il serait trop long de dire tous les hommages dont l'entoura Renaud qui avait plus d'une fois éprouvé sa valeur pendant le siège d'Albracca.

Il serait également trop long de dire avec quelle joie la revirent le jeune Guidon, Aquilant, Griffon et Sansonnet, qui s'étaient trouvés avec elle dans la cité cruelle ; Maugis, Vivian et Richardet qu'elle avait si vaillamment aidés lors du carnage qu'ils avaient fait des traîtres mayençais et de ces iniques marchands espagnols.

On fixa au jour suivant le baptême de Marphise, et Charles voulut présider lui-même à l'ornement du lieu où devait se faire la cérémonie. Il fit rassembler les évêques et les clercs les plus versés dans les lois du christianisme, et les chargea d'instruire Marphise dans la sainte Foi.

L'archevêque Turpin, vêtu de ses habits pontificaux, vint lui-même la baptiser. Charles la tint, selon le rite consacré, sur les fonts baptismaux. Mais il est temps désormais de secourir le cerveau vide de sens de Roland avec l'ampoule que le duc Astolphe rapporte du ciel, sur le char d'Élie.

Astolphe était descendu du cercle lumineux de la Lune sur la terre, avec la précieuse ampoule qui devait assainir l'esprit du grand maître de la guerre. Jean montra au duc d'Angleterre une herbe dont la vertu était excellente ; il lui ordonna, à son retour en Nubie, d'en frotter les yeux du roi, qui serait ainsi guéri.

Il lui dit qu'en récompense de ce service et de tous ceux qu'il lui avait déjà rendus, le roi lui donnerait une armée avec laquelle il assiégerait Biserte. Puis le saint vieillard lui apprit de point en point comment il devait armer et conduire au combat ces peuples inexpérimentés, et comment il lui fallait s'y prendre pour traverser sans y périr les déserts où le sable aveugle les hommes.

Il le fit ensuite remonter sur le cheval ailé qui avait d'abord appartenu à Roger et à Atlante. Le paladin, après avoir pris congé de Saint-Jean, quitta ces contrées bénies. Il descendit le long du Nil jusqu'à ce qu'il revît le pays des Nubiens, et mit pied à terre dans la capitale de ce royaume, où il retrouva Sénapes.

Grande fut la joie que son retour causa à ce prince qui n'avait pas oublié le service qu'il lui avait rendu en le délivrant de l'obsession des Harpies. Mais, lorsqu'Astolphe eut chassé l'humeur qui lui interceptait la lumière du jour, et lui eut rendu la vue, il l'adora comme un Dieu sauveur.

Non seulement il accorda à Astolphe l'armée que celui-ci lui demanda pour attaquer le royaume de Biserte, mais il lui donna cent mille hommes de plus, et lui offrit encore l'aide de sa personne. L'armée, composée entièrement de fantassins, pouvait à peine tenir en rase campagne. Ce pays manque complètement de chevaux ; en revanche, il abonde en éléphants et en chameaux.

La nuit qui précéda le jour où l'armée de Nubie devait se mettre en marche, le paladin monta sur l'hippogriffe, et se dirigea rapidement vers le sud, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la montagne d'où sort le vent du midi pour souffler contre l'Ourse. Là, il trouva la caverne d'où ce vent, lorsqu'il s'élève, s'échappe furieux par une bouche étroite.

Ainsi que son maître le lui avait recommandé, il avait apporté avec lui une outre vide. Pendant que le féroce Autan, harassé de fatigue, dormait dans son antre obscur, Astolphe plaça adroitement et sans bruit l'outre devant le soupirail. Puis, guettant le moment où le Vent, ignorant le piège, crut le lendemain sortir selon son habitude, il le prit et le lia dans l'outre, où il le retint prisonnier.

Le paladin, enchanté d'une si belle prise, retourna en Nubie, et le même jour, il se mit en route avec l'armée nègre, emmenant avec lui de nombreux approvisionnements. Le glorieux duc conduisit ses troupes saines et sauves jusqu'à l'Atlas, à travers les sables fins du désert, sans craindre que le vent vînt nuire à leur marche.

Arrivé sur le point culminant de la chaîne, à un endroit d'où l'on découvrait la plaine et la mer, Astolphe choisit ses meilleurs soldats, ceux qui lui semblèrent le plus rompus à la discipline. Il les disposa par petites troupes de côtés et d'autres, au pied d'une colline qui confinait à la plaine. Les laissant là, il gravit la cime, de l'air d'un homme qui médite un grand dessein.

Puis, ayant ployé les genoux, et adressant à son saint patron une ardente prière, sûr qu'elle serait exaucée, il se mit à faire rouler du haut de la colline une grande quantité de pierres. Oh ! que n'est-il pas permis de faire à qui croit fermement au Christ ! les pierres, grossissant hors de toute proportion, à mesure qu'elles descendaient, prenaient un ventre, des jambes, un cou, un museau.

Elles se mettaient à hennir bruyamment, et à bondir dans ces chemins usités. Arrivées au camp, elles secouaient leur croupe, et se trouvaient changées en chevaux, les uns bais, les autres blancs ou rouans. Les troupes qui se tenaient aux aguets dans les vallées les saisissaient aussitôt, de sorte qu'en quelques

heures elles furent toutes montées, attendu que les chevaux étaient nés avec la selle et la bride.

En un jour, Astolphe transforma ainsi quatre-vingt mille cent et deux piétons en autant de cavaliers, avec lesquels il parcourut toute l'Afrique, pillant, brûlant et faisant prisonniers tous ceux qui tombaient sous sa main. Agramant avait confié, jusqu'à son retour, la garde du pays au roi de Ferze, au roi des Algazers et au roi Branzardo. Tous les trois se portèrent à la rencontre du duc anglais.

Auparavant, ils dépêchèrent un vaisseau rapide qui, faisant force de rames et de voiles, et déployant ses ailes, alla porter à Agramant la nouvelle que son royaume était en proie aux incursions et aux pillages de la part du roi des Nubiens. Ce navire marcha jour et nuit, et sans s'arrêter jusqu'à ce qu'il eût atteint les rivages de la Provence. Il trouva son roi assiégé dans Arles que le camp de Charles entourait d'une ceinture d'un mille de large.

Le roi Agramant, comprenant à quel péril il avait exposé son royaume pour vouloir conquérir celui de Pépin, assembla en conseil les princes et les rois sarrasins. Après avoir une ou deux fois tourné la tête du côté de Marsile et du côté du roi Sobrin, les deux plus âgés et les deux plus sages de tous ceux qui étaient accourus à son appel, Agramant parla ainsi :

« Bien que je sache qu'il est pénible pour un capitaine de dire : Je n'y avais point pensé, je le dirai cependant, car lorsqu'un dommage arrive contre toute prévision humaine, il semble que ce doive être une excuse suffisante pour celui qui s'est trompé. C'est là mon cas. Je me suis trompé en laissant l'Afrique dépourvue d'armée, puisqu'elle devait être attaquée par les Nubiens.

» Mais qui aurait pu penser, hors Dieu seul à qui aucune chose future n'est cachée, qu'une si grande quantité de gens dussent venir de contrées si éloignées pour nous attaquer ? Entre eux et nous, s'étend le sol mouvant de ce désert de sable sans cesse bouleversé par les vents. Cependant ils sont venus assiéger Biserte, et ont rendu l'Afrique en grande partie déserte.

» Or c'est à ce sujet que je requiers votre avis. Dois-je partir d'ici avant d'avoir obtenu le résultat que je poursuis, ou dois-je poursuivre l'entreprise jusqu'à ce que je puisse emmener avec moi Charles prisonnier ? Comment pourrai-je en même temps sauver mon royaume et détruire l'empire de Charles ? Si quelqu'un de vous a quelque avis à me donner, je le prie de ne point le taire, afin que nous adoptions celui qui nous paraîtra le meilleur à suivre. »

Ainsi dit Agramant, et il tourna ses regards vers le roi d'Espagne qui siégeait à ses côtés, comme pour lui faire comprendre qu'il attendait une réponse de lui à ce qu'il venait de dire. Celui-ci, après s'être levé de son siège, et avoir, par déférence, ployé les genoux et incliné la tête, se rassit sur son siège d'honneur, et dénoua sa langue par les paroles suivantes :

« Tout ce que la renommée nous rapporte, seigneur, soit en bien, soit en mal, est d'habitude singulièrement accru. C'est pourquoi je ne me laisserai jamais ni décourager ni réjouir plus qu'il ne faut par les événements, bons ou mauvais, qui me seront annoncés. Mais je serai toujours retenu par la crainte ou l'espoir qu'ils doivent être moindres, et non comme ils nous sont parvenus après avoir passé par tant de bouches.

» Et je dois d'autant moins y ajouter foi, qu'ils sont plus invraisemblables. Or il est tout à fait invraisemblable que le roi d'une contrée si éloignée ait pu porter ses pas jusqu'en Afrique,

à la tête d'un si grand nombre de gens, après avoir traversé le désert où l'armée de Cambyse fut détruite[24].

» Je croirai bien que les Arabes soient descendus des montagnes, et aient ravagé, saccagé, tué et pillé partout où ils n'auront pas trouvé de résistance. Je croirai que Branzardo, qui est resté dans le pays en qualité de lieutenant et de vice-roi, pour dix ennemis qu'il y a, nous en annonce mille, afin de mieux s'excuser.

» Je veux bien encore concéder que les Nubiens soient tombés du ciel comme par miracle, ou soient venus, cachés dans les nuées, puisqu'on ne les a jamais vus par les chemins. Crains-tu que de telles gens puissent t'enlever l'Afrique si tu ne lui portes pas un prompt secours ? La garnison que tu y as laissée aurait bien peu de courage, si elle redoutait un peuple si faible.

» Mais tu n'as qu'à envoyer quelques navires, seulement pour montrer tes étendards. Ils n'auront pas plus tôt levé l'ancre, que les ennemis, qu'ils soient Nubiens ou Arabes, s'enfuiront vers leurs frontières. C'est en effet ta présence ici, au milieu de nous, qui les a enhardis à porter la guerre dans ton royaume dont ils te savent séparé par la mer.

» Prends donc tout le temps, pendant que Charles est privé de l'aide de son neveu, pour satisfaire ta vengeance. Roland n'étant point avec eux, tes ennemis ne sauraient te résister. Si, par imprévoyance ou par négligence, tu laisses échapper de tes mains la glorieuse victoire qui t'attend, la fortune, que maintenant nous pouvons saisir aux cheveux, ne nous montrera plus que le côté chauve de sa tête, et cela à notre grand dam et à notre éternelle honte. »

---

[24] Cambyse, roi de Perse, ayant envoyé une armée contre les Ammons, peuple de la Lybie, vers les confins de la Cyrénaïque, cette armée fut engloutie par les sables soulevés par le vent du désert. (Hérodote)

Par ces paroles prudentes et d'autres encore du même genre, le rusé Espagnol essaye de persuader au conseil de ne point quitter la France jusqu'à ce que Charles soit chassé de ses États. Mais le roi Sobrin voit clairement le but auquel tend le roi Marsile ; il comprend qu'il vient de parler plutôt dans son propre intérêt que dans l'intérêt commun. Il répond ainsi :

« Quand je t'engageais, seigneur, à rester en paix, plût au ciel que j'eusse été un faux devin ! Mais, puisque je devais prévoir juste, plût au ciel que tu eusses cru à ton fidèle Sobrin, plutôt qu'à l'audacieux Rodomont, à Mabaluste, à Alzirde et à Martasin que je voudrais avoir maintenant devant moi, surtout Rodomont,

» Pour lui jeter à la face qu'il prétendait faire de la France comme d'un fragile morceau de verre, et qu'il avait promis de te suivre au ciel et dans l'enfer. Aujourd'hui, le voilà qui t'abandonne dans le moment où tu as besoin de lui, et qui se gratte le ventre dans l'oisiveté la plus honteuse et la plus obscure. Et moi qui, pour t'avoir prédit vrai, fus alors traité de couard, je suis encore à tes côtés.

» Et j'y resterai toujours, jusqu'à la fin de ma vie, bien que je sois chargé d'années, prêt à combattre pour toi les chevaliers de France les plus renommés. Personne, quel qu'il soit, ne sera assez hardi pour prétendre que mes actes sont ceux d'un lâche, et beaucoup qui se vantent de leurs services t'en ont moins rendu que moi.

» Je parle ainsi pour démontrer que ce que j'ai dit alors et ce que je veux dire aujourd'hui, ne m'est dicté ni par lâcheté ni par félonie, mais provient de mon attachement vrai et de ma fidélité pour toi. Je t'engage encore une fois à regagner le plus tôt que tu pourras le royaume de tes pères, car on doit estimer

peu sage celui qui perd son bien dans l'espoir de s'emparer de celui d'autrui.

» Tu sais si tu as pu t'emparer de celui de Charles. Nous étions trente deux rois, tes vassaux, quand nous quittâmes avec toi le port. Et si maintenant je compte combien nous sommes, je vois qu'il en reste à peine le tiers ; le reste est mort. Plaise au souverain Dieu qu'il n'en tombe pas davantage ! Mais si tu veux poursuivre ton entreprise, je crains qu'avant peu il n'en reste même plus le quart, ni le cinquième, et que ta malheureuse armée ne soit exterminée.

» L'absence de Roland ne saurait nous profiter ; s'il était là, au lieu de n'être plus nous-mêmes que quelques-uns, il ne resterait probablement personne. Mais le péril n'en est pas moins grand pour être plus éloigné ; il ne fait que prolonger notre sort misérable. Nous avons devant nous Renaud qui, par de nombreuses preuves, a montré qu'il n'est pas inférieur à Roland. Nous avons toute sa famille, et tous les paladins, éternel effroi de nos Sarrasins.

» Il y a aussi – et c'est bien malgré moi que je fais l'éloge de nos ennemis – le guerrier qui est comme un second Mars ; je veux parler du valeureux Brandimart, non moins solide que Roland à surmonter toutes les épreuves. J'ai éprouvé moi-même sa valeur, et j'en ai vu les effets sur les autres. Enfin il y a déjà longtemps que Roland n'est plus là, et cependant nous avons plutôt perdu que gagné du terrain.

» Si jusqu'ici nous avons beaucoup perdu, je crains qu'avant peu nous ne perdions encore davantage. Mandricard n'est plus ; Gradasse nous a retiré son concours. Marphise nous a abandonnés en cette extrémité, ainsi que le roi d'Alger, duquel je dois dire que, s'il eût été aussi fidèle qu'il est vaillant, nous n'aurions pas à regretter la perte de Gradasse ni de Mandricard.

» Pour remplacer ceux qui nous ont retiré leur concours, et tant de milliers de braves qui sont morts, tous ceux qui pouvaient venir sont déjà venus. On n'attend plus de vaisseau qui en porte d'autres. Quatre nouveaux chevaliers sont en revanche venus vers Charles. Tous quatre sont réputés aussi forts que Roland ou que Renaud ; et c'est avec raison, car d'ici à Batro vous en trouveriez difficilement quatre d'égale valeur.

» Je ne sais si tu ignores l'arrivée de Guidon le Sauvage, de Sansonnet et des fils d'Olivier. Je fais grand cas d'eux, et je les redoute bien plus que tous les ducs et chevaliers d'Allemagne ou de toute autre nation, qui combattent contre nous en faveur de l'empire, bien qu'il ne faille pas dédaigner les nouveaux renforts que, malheureusement pour nous, le camp ennemi a reçus.

» À chaque fois que tu tenteras une sortie, tu auras le dessous ou tu seras mis en déroute. Si l'armée d'Afrique et d'Espagne a été défaite alors que nous étions seize contre huit, que sera-ce maintenant que l'Italie et l'Allemagne sont alliées à la France, ainsi que le peuple d'Angleterre et d'Écosse, et que nous ne serons plus que six contre douze ? Que pouvons-nous attendre, sinon le blâme et la défaite ?

» Si tu t'obstines plus longtemps à cette entreprise, tu perdras ici ton armée, et là-bas ton royaume. Si, au contraire, tu te décides à retourner en Afrique, tu sauveras en même temps et tes États et ce qui reste de nous. Abandonner Marsile serait indigne de toi, et chacun t'accuserait d'ingratitude. Mais il y a un moyen, c'est de faire la paix avec Charles. Il y trouvera son profit tout aussi bien que toi.

» Cependant, si tu crois que ton honneur ne te permette pas de demander la paix, toi qui as été le premier offensé, et si la bataille te tient tellement au cœur que tu veuilles que ce soit elle qui décide du succès, examine au moins par quel moyen tu peux rester vainqueur. Tu le seras probablement, si tu veux m'en

croire, et si tu confies le soin de ta cause à un chevalier, et si ce chevalier est Roger.

» Je sais, et tu sais aussi, que notre Roger vaut, les armes à la main, non moins que Roland et que Renaud, et qu'aucun autre chevalier chrétien ne peut l'égaler. Mais si tu veux continuer une guerre générale, bien que sa vaillance soit surhumaine, il ne pourra, à lui seul, valoir autant que toute une armée.

» Je crois, sauf ton avis, qu'il faut envoyer dire au roi chrétien que, pour finir votre querelle, et pour faire cesser le carnage que vous faites, toi de ses sujets, lui des tiens, tu lui proposes de choisir un de ses plus hardis guerriers qui devra combattre en champ clos contre celui que tu auras choisi toi-même. Le sort de la guerre sera remis à ces deux combattants, jusqu'à ce que l'un soit victorieux, et que l'autre reste à terre.

» Qu'il soit convenu que celui des deux qui perdra, rendra par cela même son roi tributaire de l'autre roi. Je ne crois pas que cette condition déplaise à Charles, encore qu'il ait actuellement l'avantage pour lui. J'ai une telle confiance dans la vigueur des bras de Roger, que je suis sûr qu'il sera vainqueur. Le droit est tellement pour nous, qu'il vaincra, même s'il a pour adversaire le dieu Mars. »

Par ces raisonnements et d'autres plus efficaces encore, Sobrin fait si bien, que sa proposition est adoptée. On choisit sur-le-champ ceux qui doivent la transmettre, et le jour même une ambassade va trouver Charles. Celui-ci, qui avait auprès de lui tant de guerriers accomplis, tient la victoire pour assurée, et confie sa défense au brave Renaud, dans lequel, après Roland, il avait le plus de confiance.

L'une et l'autre armée se montra également joyeuse d'un semblable accord, car tous en avaient assez des fatigues du corps et de l'esprit. Chacun n'aspirait qu'à se reposer pendant le

reste de sa vie ; chacun maudissait les colères et les fureurs qui les poussaient à des combats et à des dangers sans cesse renouvelés.

Renaud, très fier de voir que Charles a eu plus de confiance en lui qu'en tout autre, se prépare joyeusement à la glorieuse entreprise dont on l'a chargé. Il fait peu de cas de Roger. Il ne croit vraiment pas qu'il puisse lui résister ; car il ne le considère pas comme son égal, bien qu'il ait occis Mandricard en champ clos.

De son côté, bien que ce lui soit un grand honneur d'avoir été choisi par son roi comme le meilleur parmi les meilleurs, dans une circonstance si grave, Roger se montre plein d'ennui et de tristesse. Ce n'est pas que la crainte lui fasse battre le cœur ; il ne tremblerait pas devant Renaud et Roland réunis.

Mais Renaud a pour sœur sa chère et fidèle épouse, qui ne cesse de le presser et de le tourmenter par ses lettres, comme si elle était fortement fâchée contre lui. Or, si aux anciens griefs qu'elle a contre lui, il ajoute celui d'avoir accepté le combat avec son frère et de l'avoir mis à mort, il lui deviendra tellement odieux, qu'il ne pourra plus jamais l'apaiser.

Si Roger s'afflige en silence et songe avec angoisse à la bataille que malgré lui il sera forcé d'accepter, sa chère femme pleure et se lamente, dès qu'elle a appris la nouvelle. Elle se frappe le sein, elle déchire sa chevelure dorée, elle meurtrit ses joues inondées de larmes. Elle multiplie ses plaintes et ses reproches ; elle appelle Roger ingrat, et traite son destin de cruel.

Quelle que soit l'issue du combat, il ne peut que lui être un sujet de douleur. Elle ne veut pas admettre que Roger puisse périr dans cette entreprise ; à cette pensée, il lui semble qu'on lui arrache le cœur. Mais si, en punition de nombreuses fautes, le Christ a résolu la perte de la France, outre que son frère aura

reçu la mort, son malheur, à elle, n'en sera que plus acerbe et que plus grand.

Elle ne pourra, sans encourir le blâme, la honte et l'inimitié de tous les siens, revoir jamais son époux, ni même déclarer son mariage publiquement, ainsi qu'elle en a depuis si longtemps caressé nuit et jour l'idée dans son esprit. Telle était leur situation à tous deux, qu'ils ne pouvaient retirer ni tenir leur promesse sans avoir à s'en repentir.

Mais celle qui, dans l'adversité, n'avait jamais manqué de prêter à Bradamante son fidèle appui, je veux dire la magicienne Mélisse, ne put, sans en être touchée, entendre ses plaintes et ses cris de douleur. Elle vint la consoler et lui promit que, lorsqu'il en serait temps, elle trouverait moyen d'arrêter ce combat qui faisait couler ses pleurs et lui causait un tel souci.

Cependant Renaud et l'illustre Roger apprêtaient les armes pour la bataille. Le choix en appartenait au chevalier champion de l'empire romain. Comme celui-ci, depuis la perte du brave destrier Bayard avait toujours voulu aller à pied, il fut convenu que l'on combattrait revêtu de la cuirasse et de la cotte de mailles, et armé de la hache et du poignard.

Soit hasard, soit prévoyance du sage et avisé Maugis, qui savait qu'aucune arme ne pouvait résister à Balisarde, on convint que les deux guerriers combattraient sans épée, ainsi que je viens de le dire. Quant au lieu du combat, on tomba d'accord sur une grande plaine près des murs de l'antique cité d'Arles.

À peine la vigilante Aurore eut-elle mis la tête hors de la demeure de Titon, pour annoncer le jour et l'heure fixés pour le combat, que des deux côtés s'avancèrent les hérauts d'armes chargés de dresser les tentes à égale distance des palissades, ainsi que deux autels.

Peu après, on vit sortir l'armée païenne, rangée en bataillons nombreux. Au milieu, somptueusement armé selon la mode barbaresque, s'avançait le roi d'Afrique. Il montait un coursier bai, à la noire crinière, au front blanc, et aux deux pieds de devant balsanés. Côte à côte avec lui, venait Roger, auquel l'altier Marsile n'avait pas dédaigné de servir d'écuyer.

Marchant à ses côtés, le roi Marsile portait le casque que Roger avait eu naguère tant de peine à arracher au roi de Tartarie, le casque célébré en de meilleurs chants que les miens, et que possédait, mille ans auparavant, le Troyen Hector. D'autres princes et d'autres barons s'étaient partagé le reste des armes dont devait se servir Roger, et qui étaient richement ornées de pierreries et d'or.

De son côté, Charles sortit de ses retranchements à la tête de ses gens d'armes, dans le même ordre et de la même façon que s'il était entouré de ses Pairs fameux, et Renaud marchait auprès de lui armé de toutes pièces, hormis le casque du roi Mambrin, que portait le paladin Ogier le Danois.

Les deux haches d'armes étaient portées, l'une par le duc Naymes, l'autre par Salomon, roi de Bretagne. D'un côté Charles groupe tous les siens, de l'autre se tiennent ceux d'Afrique et d'Espagne ; entre les deux armées un grand espace est laissé libre pour les deux combattants, avec défense à tout autre d'y pénétrer sous peine de mort.

Après que le second choix des armes eut été remis au champion de l'armée païenne, deux ministres de l'une et l'autre religion sortirent des rangs, portant les livres saints. Dans celui porté par notre ministre, était écrite la vie sublime du Christ ; l'autre était l'Alcoran. L'Empereur s'avança, l'Évangile en mains, le roi Agramant avec l'autre livre.

Arrivé à l'autel que ses gens lui avaient dressé, Charles leva les mains au ciel et dit : « Ô Dieu, qui as consenti à mourir pour racheter nos âmes de la mort ; ô Dame, dont la vertu fut si précieuse, que Dieu voulut prendre de toi la forme humaine, et qui le portas neuf mois dans ton sein béni, sans avoir perdu la fleur virginale ;

» Soyez-moi témoins de la promesse que je fais pour moi et pour mes successeurs au roi Agramant et à ceux qui lui succéderont dans le gouvernement de ses États, de lui donner chaque année vingt charges d'or pur si mon champion est aujourd'hui vaincu. Je promets en outre de conclure, à partir de ce moment, une trêve qui sera bientôt suivie d'une paix perpétuelle.

» Et si je manque à cela, que votre formidable colère à tous deux s'allume sur-le-champ, et se tourne contre moi seul et contre mes enfants, sans qu'aucun autre de ceux qui sont ici présents en soit atteint ; de sorte qu'on puisse voir ce qu'il en coûte de vous manquer de parole. » En parlant ainsi, Charles tenait la main sur l'Évangile, et les yeux fixés au ciel.

Puis Agramant se lève à son tour, et s'avance vers l'autel que les païens avaient richement orné. Là, il jure que non seulement il repassera la mer avec son armée, mais qu'il payera encore un tribut à Charles, si Roger est vaincu en ce jour. Il ajoute que la paix sera éternelle entre eux, ainsi que Charles vient de le dire.

De même que Charles, il invoque à haute voix le témoignage du grand Mahomet, sur le livre duquel il tient la main étendue, et promet d'observer tout ce qu'il vient de dire. Puis, chacun s'étant retiré dans son camp respectif, c'est au tour des deux champions à prêter serment, et voici dans quels termes ils le font.

Roger promet que si son roi vient à troubler le combat, il ne consentira plus jamais à être son chevalier ni son baron, et se donnera tout entier à Charles. De son côté, Renaud jure que si son seigneur cherche à l'arrêter avant que lui ou Roger ne soit vaincu, il se fera chevalier d'Agramant.

Toutes ces cérémonies terminées, chacun se retire dans son camp et les trompettes ne tardent pas à donner, de leur voix claire, le signal du terrible combat. Voici que les deux adversaires, pleins d'ardeur, s'abordent, calculant leurs pas avec la plus grande attention et le plus grand art. Voici que l'assaut commence ; le fer résonne contre le fer, et les coups portent tantôt en haut, tantôt en bas.

Ils se frappent tantôt à la tête, tantôt aux pieds, du manche ou du fer de leur hache, et cela avec une telle adresse, une telle rapidité, qu'on ne serait pas cru si on voulait le raconter. Roger, qui combattait contre le frère de celle qui possédait son âme, mettait une telle hésitation à le frapper, qu'il en parut manquer de vaillance.

Il était plus attentif à parer qu'à frapper, et ne savait lui-même ce qu'il voulait faire. Il eût été si désolé de tuer Renaud, qu'il eût préféré mourir lui-même. Mais je sens que je suis arrivé au point où il convient de suspendre mon récit. Vous apprendrez le reste dans l'autre chant, si dans l'autre chant vous venez m'entendre.

# Chant XXXIX

*ARGUMENT. – Mélisse, au moyen d'un enchantement, fait qu'Agramant viole le pacte juré. Les deux armées en viennent aux mains, et les Maures ont le dessous. – Astolphe accomplit des prouesses en Afrique, et y crée une flotte. Ses compagnons et lui s'emparent de Roland, et Astolphe lui rend la raison. – Agramant s'étant embarqué avec ses troupes, rencontre la flotte chrétienne qui l'attaque.*

La peine de Roger est véritablement plus dure, plus acerbe, plus forte que toute autre. Elle le fait souffrir de corps et plus encore d'esprit. Placé entre deux morts, il ne peut éviter l'une ou l'autre. S'il est vaincu par Renaud, il périra de sa main ; s'il le terrasse, la mort lui viendra de son épouse. Il sait bien en effet que, s'il tue le frère de Bradamante, il encourra la haine de celle-ci, et c'est ce qu'il redoute plus que le trépas.

Renaud, qui n'a point de semblable arrière-pensée, fait tous ses efforts pour obtenir la victoire. Il brandit sa hache d'un air impétueux et terrible, et dirige ses coups tantôt sur les bras, tantôt sur la tête de son adversaire. Le brave Roger pare en faisant tournoyer sa hache. Il bondit de çà, de là, et quand il frappe, il a soin de choisir l'endroit où il fera le moins de mal possible à Renaud.

Le combat paraît par trop inégal à la plupart des seigneurs païens. Roger met trop de mollesse dans l'attaque, tandis que le jeune Renaud le presse trop vivement. Le roi des Africains contemple l'assaut d'un air fâché. Il soupire, murmure, et ac-

cuse Sobrin de l'avoir induit en erreur, et de lui avoir donné un mauvais conseil.

Cependant Mélisse, vrai puits de science en fait d'enchantements ou de magie, avait quitté sa figure de femme pour prendre celle du grand roi d'Alger. Elle ressemblait à Rodomont de geste et de visage ; elle était couverte de la peau du dragon ; elle portait l'écu et l'épée semblables aux armes dont il se servait d'habitude ; rien ne manquait à la ressemblance.

Elle dirigea le démon auquel elle avait donné la forme d'un cheval, vers le fils du roi Trojan qui se tenait tout soucieux. D'une voix forte et d'un air courroucé, elle lui dit : « Seigneur, c'est en vérité une faute trop grande que d'avoir envoyé un jouvenceau inexpérimenté combattre contre un chevalier français si fort et si fameux, alors qu'il s'agit du sort et de l'honneur de l'Afrique.

» Ne laisse pas continuer plus longtemps ce combat qui tournerait trop à notre détriment. Rodomont est avec toi ; ne crains donc pas qu'il te mésarrive d'avoir rompu ton pacte et ton serment. Que chacun fasse voir comment taille son épée. Puisque je suis des vôtres, chacun de vous en vaut cent. » Ces paroles font une telle impression sur Agramant, que, sans plus réfléchir, il se précipite en avant.

Croyant avoir avec lui le roi d'Alger, il se soucie peu d'observer le pacte. Il n'aurait pas fait autant de cas de l'arrivée à son camp de mille chevaliers. En un instant, on voit de tous côtés s'abaisser les lances et éperonner les destriers. Quant à Mélisse, après avoir engagé la bataille par sa feinte apparition, elle disparaît subitement.

Les deux champions qui voient la foule envahir l'arène, contre tout accord, contre toute promesse, cessent de se combattre, et suspendent leur querelle ; ils se jurent mutuellement

de ne prendre parti ni d'un côté, ni de l'autre, jusqu'à ce que l'on sache formellement par qui le pacte a été rompu, si c'est par le vieux Charles ou par le jeune Agramant.

Tous deux renouvellent le serment d'avoir pour ennemi celui qui aura manqué à sa foi. Cependant les guerriers des deux camps s'agitent en tumulte ; l'un se porte en avant, l'autre lâche pied ; les uns se conduisent en lâches, les autres se signalent parmi les plus vaillants. Tous montrent le même empressement à courir, mais les uns courent en avant, tandis que les autres vont en arrière.

De même que le lévrier qui voit le gibier fuir devant lui, sans qu'il puisse se joindre à la troupe des chiens, étant retenu par le chasseur, et qui se consume de rage, se tourmente, se plaint, se désespère, aboie vainement, se débat et tire sur sa laisse, ainsi Marphise et sa belle-sœur restent un instant indécises et comme retenues par l'indignation.

Jusque-là, elles avaient vu, dans la plaine spacieuse, une proie si riche sans qu'elles pussent y porter la main, retenues qu'elles étaient par le traité. Elles s'en plaignaient tout bas, et poussaient de vains soupirs. Maintenant qu'elles voient la trêve rompue, elles tombent joyeuses sur les masses africaines.

Marphise transperce, d'un coup de lance en pleine poitrine, le premier qu'elle rencontre. Le fer sort de deux brasses par le dos. Puis elle tire son épée, et, en moins de temps que je ne le raconte, elle brise quatre casques comme s'ils étaient de verre. Bradamante ne produit pas un effet moindre. Sa lance d'or couche à terre tous ceux qu'elle touche, sans cependant en occire un seul.

Les deux guerrières sont si près l'une de l'autre, qu'elles peuvent être témoins de leurs exploits réciproques. À la fin, elles se séparent, et se mettent à frapper sur les Sarrasins partout où

les emporte leur colère. Qui pourra compter tous les guerriers que la lance d'or envoie mesurer la terre ? Qui pourra dire combien de têtes l'épée terrible de Marphise sépare de leurs corps ?

Comme on voit, lorsqu'au souffle de vents plus doux l'Apennin découvre ses épaules verdoyantes, deux torrents fangeux s'ébranler en même temps, et suivre, en descendant, des routes diverses ; déraciner le long de leurs rives escarpées les rochers et les arbres géants ; entraîner jusqu'au fond des vallées les terres et les récoltes, et lutter à qui fera le plus de dégâts sur leur passage ;

Ainsi les deux magnanimes guerrières, courant à travers le camp par des routes différentes, produisent de grands ravages parmi les bataillons africains, l'une avec la lance, l'autre avec l'épée. Agramant a beaucoup de peine à retenir autour de leurs bannières ses gens qui prennent de tous côtés la fuite. En vain il s'informe, en vain il regarde autour de lui ; il ne peut savoir ce qu'est devenu Rodomont.

C'est à son instigation qu'il a rompu – il le croit du moins – le traité pour lequel les dieux ont été pris à témoin. Il se repent d'avoir été si prompt à l'écouter. Il ne voit pas non plus Sobrin. Ce dernier s'est retiré dans Arles, repoussant toute complicité dans un tel parjure, dont à son avis la punition va, le jour même, retomber sur Agramant.

Marsile, lui aussi, s'est réfugié dans la ville, le cœur rempli d'indignation pour la foi violée. Aussi Agramant se trouve-t-il en un grand péril, au milieu des Italiens, des Allemands et des Anglais que conduit l'empereur Charles, et qui sont tous gens de haute valeur. Parmi eux, les paladins brillent comme des pierreries dans une broderie d'or.

À côté des paladins, se font remarquer, comme les meilleurs chevaliers qu'on puisse voir au monde, Guidon le sauvage,

au cœur intrépide, et les deux illustres fils d'Olivier dont je ne veux pas rappeler ici les mérites, vous les ayant déjà signalés ailleurs. Ils égalent les deux guerrières en audace et en impétuosité, et font un massacre infini des Sarrasins.

Mais, laissant pour un moment cette mêlée, je veux passer la mer sans avoir besoin de navire. Je n'ai pas à m'occuper tellement des chevaliers de France, que j'en doive oublier Astolphe. Je vous ai déjà raconté la faveur que lui avait accordée le saint Apôtre, et il me semble vous avoir dit aussi que le roi Branzardo et le roi des Algazers avaient levé une armée pour marcher à sa rencontre.

Par leurs ordres, on avait levé, dans toutes les parties de l'Afrique, tous les gens qu'on avait pu, les infirmes aussi bien que les hommes valides. On faillit prendre jusqu'aux femmes. Agramant, dans son obstination à poursuivre sa vengeance, avait déjà, à deux reprises différentes, dépeuplé l'Afrique. Peu de gens y étaient restés, et ceux qu'on avait pu rassembler formaient une armée sans courage et débile.

Ils le montrèrent bien ; à peine eurent-ils aperçu de loin les ennemis, qu'ils s'enfuirent à la débandade. Astolphe les chassait, comme des troupeaux, devant ses troupes plus aguerries. Il joncha les champs de leurs cadavres, et peu d'entre eux purent rentrer à Biserte. Le vaillant Bucifar resta prisonnier. Quant au roi Branzardo, il se réfugia dans la ville,

Plus affligé de la prise de Bucifar que de la perte de tout le reste. Biserte était une grande ville ; ses remparts avaient besoin de grandes réparations, et Bucifar seul pouvait mener à bien cette entreprise. Il aurait payé cher pour le racheter. Pendant qu'il y songeait, tout soucieux et tout chagrin, il se souvint que, depuis plusieurs mois déjà, il retenait prisonnier le paladin Dudon.

Le roi de Sarze l'avait fait prisonnier près du rivage de Monaco, lors de sa première expédition. Depuis ce temps, Dudon, qui avait pour père Ogier le Danois, était resté en captivité. Branzardo résolut de l'échanger contre le roi d'Algazer, et envoya un messager au capitaine des Nubiens, que ses espions lui avaient dit être Astolphe d'Angleterre.

Astolphe, en sa qualité de paladin, comprendrait qu'il était de son devoir de délivrer un paladin. En effet, aussitôt que le gentil duc apprit la nouvelle, il s'empressa d'acquiescer à la proposition du roi Branzardo ; Dudon, une fois délivré, combla le duc de remerciements, et se mit à sa disposition pour toutes les choses concernant la guerre, soit sur mer, soit sur terre.

Astolphe avait une armée immense, capable de conquérir sept royaumes comme celui d'Afrique. Se rappelant que le saint vieillard lui avait ordonné d'arracher la Provence et le rivage d'Aigues-Mortes des mains des Sarrasins qui s'en étaient emparés, il choisit, parmi ceux de ses soldats qui lui parurent le moins inaptes à la navigation, une nouvelle troupe aussi nombreuse que possible.

Puis, tenant ses deux mains pleines de feuilles de toute sorte, arrachées aux lauriers, aux cèdres, aux oliviers, aux palmiers, il vint au bord de la mer et les jeta dans les flots. Ô bienheureux ceux que le ciel chérit, grâce que Dieu accorde rarement aux mortels ! ô l'étonnant miracle qui se produisit avec ces feuilles, dès qu'elles eurent touché l'eau !

Elles grandirent hors de toute prévision ; elles se recourbèrent, s'allongèrent, s'alourdirent ; les veines qui les sillonnaient d'abord se changèrent en madriers et en grosses traverses. La pointe garda sa forme aiguë. En un mot, elles devinrent toutes des navires de formes diverses, de diverses qualités, selon qu'elles avaient été cueillies sur des arbres différents.

Ce fut vraiment un miracle de voir toutes ces feuilles éparses se changer en fustes, en galères, en navires de haut bord. Ce fut un miracle aussi que de les voir toutes pourvues de voiles, de cordages et de rames, selon la nature de chaque vaisseau. Quant aux marins, le duc n'en manqua pas ; les Sardes et les Corses, dont le pays était voisin, lui fournirent des nochers, des patrons et des pilotes.

Les gens de toute sorte qui montèrent la flotte furent au nombre de vingt-six mille. Dudon leur fut donné pour capitaine. C'était un chevalier sage, aussi expérimenté sur terre que sur mer. La flotte était encore mouillée le long du rivage mauresque, lorsqu'arriva un navire chargé de prisonniers de guerre.

Il portait ceux que l'audacieux Rodomont avait pris sur le pont dangereux où l'espace était si étroit pour jouter, ainsi que je vous l'ai déjà dit plusieurs fois. Parmi ces prisonniers se trouvait le cousin du comte, le fidèle Brandimart, Sansonnet et d'autres chevaliers d'Allemagne, d'Italie et de Gascogne, dont je n'ai point à parler.

Le pilote, qui n'avait point aperçu la flotte ennemie, entra dans la rade avec sa galère, laissant à plusieurs milles derrière lui le port d'Alger où il voulait primitivement aborder, et dont un vent violent avait détourné son navire. Il croyait arriver au milieu des siens et dans un lieu sûr, de même que Progné rentrant à son nid babillard.

Mais, en apercevant l'aigle impériale, les lys d'or et les léopards, il pâlit comme celui qui a mis par mégarde le pied sur un serpent venimeux endormi sous l'herbe, et qui, saisi d'épouvanté, se retire et fuit l'horrible bête gonflée de poison et de rage.

Il était trop tard pour fuir avec ses prisonniers. C'est ainsi que Brandimart, Olivier, Sansonnet, et beaucoup d'autres, fu-

rent délivrés par le duc et par le fils d'Ogier qui les abordèrent d'un visage joyeux et ami. En revanche, celui qui les conduisait fut condamné à ramer sur la galère.

Comme je viens de vous le dire, les chevaliers chrétiens furent bien accueillis par le fils d'Othon, qui leur fit dresser une riche table sous une tente, et leur fit donner toutes les armes qui leur étaient nécessaires. Par amitié pour eux, Dudon différa son départ. Il pensait qu'un entretien avec de tels chevaliers valait mieux pour lui que d'arriver un jour ou deux plus tôt.

Il apprit par eux en quel état se trouvaient la France et Charles, et à quel endroit il devait plus sûrement et plus avantageusement aborder. Pendant qu'il écoutait les nouvelles qu'ils lui donnaient, on entendit s'élever une rumeur qui allait en grandissant, suivie du cri : Aux armes ! poussé avec une telle force, qu'ils ne surent tout d'abord que penser.

Le duc Astolphe et la brillante compagnie avec laquelle il tenait conversation, furent en un moment armés et en selle. Ils se dirigèrent en toute hâte là où s'élevaient les cris les plus perçants, s'informant sur leur chemin de la cause d'une telle rumeur. Ils arrivèrent enfin à un endroit où ils virent un homme tout nu et à l'air si féroce, qu'il tenait à lui seul tout le camp en échec.

Il avait en main un bâton, dont il s'escrimait avec tant de force et d'adresse, que chaque fois qu'il frappait, un homme tombait en pire état que s'il eût été malade. Il en avait déjà assommé plus de cent, et l'on tirait de loin sur lui à coups de flèche, car personne n'osait plus l'attaquer de près.

Dudon, Astolphe, Brandimart et Olivier, accourus en toute hâte, s'arrêtèrent, émerveillés de la force prodigieuse et de la vaillance déployées par ce furieux. Soudain, ils virent venir au galop, sur un palefroi, une damoiselle vêtue de noir, qui courut

à Brandimart, et, l'ayant salué, lui jeta en même temps les bras autour du cou.

C'était Fleur-de-Lys, dont le cœur brûlait d'un si grand amour pour Brandimart, qu'elle avait failli devenir folle de douleur, quand il avait été fait prisonnier à l'attaque du pont. Ayant appris par le païen qui l'avait capturé, qu'il avait été envoyé dans la ville d'Alger avec beaucoup d'autres chevaliers, elle avait traversé la mer.

Comme elle cherchait les moyens de passer en Afrique, elle avait trouvé à Marseille un navire venant du Levant, et qui portait un vieux chevalier au service du roi Monodant. Ce vieux serviteur avait parcouru un grand nombre de provinces, errant sur mer et sur terre, à la recherche de Brandimart. Il avait appris en chemin qu'il le trouverait en France.

Ayant reconnu Bardin, le même qui jadis avait enlevé à son père le jeune Brandimart et l'avait élevé à la Roche des Bois, Fleur-de-Lys apprit de lui les motifs de son voyage, et lui racontant à son tour comment Brandimart était passé en Afrique, elle l'avait décidé à s'embarquer avec elle.

Dès qu'ils furent à terre, ils apprirent qu'Astolphe assiégeait Biserte. On leur dit, mais non d'une manière certaine, que Brandimart était auprès de lui. À cette nouvelle, Fleur-de-Lys s'était empressée d'accourir, comme on vient de le voir, et son allégresse indiquait combien avait été grande son angoisse passée.

Le gentil chevalier, non moins joyeux de revoir sa fidèle et chère épouse qu'il aimait plus que toute autre chose au monde, la serra dans ses bras, et lui fit le plus doux accueil. Il ne pouvait se rassasier de la couvrir de baisers. Enfin, levant les yeux, il aperçut Bardin qui était venu avec la dame.

Tendant les mains vers lui, il courut l'embrasser, et lui demanda en même temps pourquoi il était venu ; mais le désordre qui régnait dans le camp ne lui permit pas d'entendre la réponse. Chacun fuyait devant le bâton que le fou, tout nu, faisait tournoyer pour s'ouvrir un passage. Fleur-de-Lys, l'ayant regardé au visage, cria à Brandimart : « C'est le comte ! »

En même temps, Astolphe qui était aussi accouru, comprit, à certains signes que lui avaient révélés les divins vieillards dans le paradis terrestre, que c'était en effet Roland. Sans ces deux circonstances, il eût été impossible de reconnaître le noble prince qu'une longue folie avait rendu plus semblable à une bête brute qu'à un homme.

Astolphe, le cœur ému de pitié, se retourne en pleurant, et dit à Dudon qui était près de lui, ainsi qu'à Olivier : « C'est Roland ! » Ceux-ci fixant attentivement les regards sur le fou, finissent par le reconnaître, et se sentent remplis d'étonnement et de pitié en le retrouvant dans un tel état.

La plupart de ces seigneurs pleuraient, tellement leur douleur était forte : « Ce n'est pas le moment de pleurer sur lui, – leur dit Astolphe, – mais bien de trouver le moyen de le rappeler à la raison. » Et aussitôt il descend de cheval. Brandimart, Sansonnet, Olivier et Dudon en font autant, et tous s'avancent en même temps vers le neveu de Charles, dans l'intention de le saisir.

Roland, se voyant entouré, brandit son bâton en fou, en désespéré. Il en assène un coup terrible à Dudon qui, la tête protégée par son écu, cherche à s'approcher de lui. Si Olivier n'avait pas amorti le coup avec son épée, le bâton aurait brisé l'écu, le casque, la tête et le buste.

L'écu seul est brisé, et le coup s'abat sur le casque comme une tempête ; Dudon tombe à terre. Au même moment, San-

sonnet, du tranchant de son épée, porte un tel coup, que le bâton est coupé net à plus de deux brasses. Brandimart saisit le comte par derrière et le serre aussi fortement qu'il peut dans ses deux bras, tandis qu'Astolphe le saisit par les jambes.

Roland se débat, et envoie rouler l'Anglais à dix pas ; mais il ne peut faire lâcher prise à Brandimart qui l'étreint avec une force nouvelle. Olivier s'étant un peu trop approché, il lui applique un coup de poing si rude et si violent, qu'il le renverse pâle et sans vie, et rendant le sang par le nez et par les yeux.

Et si ce n'eût été le casque excellent qu'avait Olivier, ce coup de poing l'aurait tué. Quoi qu'il en soit, il tombe comme s'il allait rendre son âme à Dieu. Dudon et Astolphe se sont relevés ; le premier a la figure tout enflée. Tous deux se joignent à Sansonnet dont le beau coup d'épée vient de briser en deux le bâton, et tous se jettent ensemble sur Roland.

Dudon l'étreint vigoureusement par derrière, tout en cherchant à le renverser avec le pied. Astolphe et les autres l'ont pris par les bras. À eux tous, ils ne peuvent encore le contenir. Celui qui a vu le taureau auquel on donne la chasse courir en mugissant, emportant avec lui, sans pouvoir s'en débarrasser, les chiens féroces pendus à ses oreilles,

Pourra se faire une idée de Roland entraînant avec lui tous ces guerriers. Cependant, Olivier se relève de l'endroit où le formidable coup de poing l'avait étendu. Il voit combien il sera difficile de mettre le projet d'Astolphe à exécution. Soudain, il imagine un moyen pour faire tomber Roland, et ce moyen lui réussit en effet.

Il se fait apporter plusieurs cordes auxquelles il fait faire des nœuds coulants que l'on passe aux jambes et aux bras du comte, puis il donne le bout des cordes à tenir à plusieurs des assistants. Grâce à ce moyen, employé par le maréchal-ferrant

pour renverser les chevaux et les bœufs, Roland est enfin couché à terre.

Dès qu'il est renversé, tous se jettent sur lui, et lui lient fortement les pieds et les mains. Roland se débat avec fureur, mais tous ses efforts sont vains. Astolphe ordonne qu'on l'emporte, afin de procéder à sa guérison. Dudon, le plus vigoureux de tous, le charge sur ses épaules, et le porte sur l'extrême bord de la mer.

Astolphe le fait laver sept fois et le fait plonger sept fois dans l'eau, jusqu'à ce que sa figure et tout son corps soient débarrassés de la saleté qui les recouvre. Puis, au moyen de certaines herbes cueillies à cet effet, il lui fait fermer hermétiquement la bouche, ne voulant le laisser respirer que par le nez.

Astolphe avait fait apporter la fiole dans laquelle était renfermé le bon sens de Roland. Il la lui met sous le nez, de façon qu'en respirant, il la vide entièrement. Ô merveille ! la raison revient à Roland comme avant sa folie ; son intelligence renaît dans ses paroles, plus lucide et plus nette que jamais.

Comme celui qui, après avoir été plongé dans un sommeil lourd et pénible, où il a vu en songe des monstres aux formes horribles qui n'existent pas et qui ne sauraient exister, une fois maître de ses sens et réveillé, s'étonne encore de son rêve étrange et confus, ainsi Roland, guéri de sa folie, reste étonné et stupéfait.

Pensif, il regarde Brandimart, le frère de la belle Aude, et celui qui lui a remis son bon sens dans la tête, et ne s'explique pas comment et depuis quand il est là. Il tourne les yeux de côté et d'autre, et ne peut comprendre où il est. Il s'étonne de se voir nu et garrotté des pieds à la tête.

Puis, comme autrefois Silène à ceux qui l'avaient surpris dans une grotte obscure, il dit : Déliez-moi, d'un air si calme, avec un regard si tranquille, qu'on s'empresse de le délier et de lui passer des vêtements qu'on a eu soin de préparer. Tous s'efforcent d'apaiser la douleur qui s'empare de lui au souvenir de son erreur passée.

À peine Roland est-il revenu dans son premier état, plus sage et plus sain d'esprit que jamais, qu'il se sent guéri de son amour. Celle qui lui semblait naguère si belle et si charmante, celle qu'il avait tant aimée, ne lui paraît plus qu'une méprisable et vile créature. Tous ses vœux, tous ses désirs ne tendent plus qu'à regagner ce que l'amour lui a fait perdre.

Cependant Bardin apprit à Brandimart que son père Monodant était mort, et qu'il venait lui offrir le trône, de la part de son frère Gigliant et des populations qui habitent l'archipel et les rivages du Levant. Il n'était pas au monde de royaume plus riche, plus peuplé, plus agréable.

Il lui dit, entre autres raisons, que la patrie était une douce chose, et qu'une fois qu'il en aurait goûté, il prendrait à tout jamais en haine la vie errante. Brandimart lui répondit qu'il voulait servir Charles et Roland pendant toute cette guerre, et que s'il pouvait en voir la fin, il songerait ensuite bien mieux à ses propres affaires.

Le jour suivant, le fils d'Ogier le Danois mit à la voile pour la Provence. Après son départ, Roland se renferma avec le duc, et apprit de lui où en étaient les hostilités. Puis il fit bloquer complètement Biserte, tout en laissant l'honneur de la victoire au duc anglais. Mais celui-ci ne faisait rien qu'après avoir pris les instructions du comte.

De quelle façon s'entendirent-ils pour donner l'assaut à Biserte, de quel côté et à quel moment la ville fut-elle assaillie ;

comment fut-elle prise à la première attaque, et quelle fut la part de Roland dans ce glorieux fait d'armes ; si je ne vous le dis pas tout de suite, ne vous en tourmentez pas, car je ne tarderai pas à y revenir. Qu'il vous plaise pour le moment de savoir comment les Français donnèrent la chasse aux Maures.

Le roi Agramant se vit abandonné quasi de tous ses soldats en ce péril extrême. Marsile, ainsi que le roi Sobrin, était rentré dans la ville, avec un grand nombre de troupes païennes, mais ne se croyant pas en sûreté derrière les murailles, ils s'étaient réfugiés sur la flotte, et leur exemple avait été suivi par une foule de chefs et de chevaliers maures.

Cependant Agramant soutint le combat jusqu'à ce que, la résistance n'étant plus possible, il fût obligé de battre en retraite, et de rentrer dans la ville par la porte la moins éloignée. Rabican le poursuivait de près, excité par Bradamante, qui brûlait de se venger, par sa mort, de ce qu'il lui avait tant de fois enlevé son Roger.

Marphise avait le même désir dans le but de tirer une vengeance tardive du meurtre de son père. Elle enfonçait ses éperons dans le ventre de son destrier. Mais ni l'une ni l'autre n'arriva à temps. Le roi put entrer dans la ville, et de là se réfugier sur la flotte.

Comme deux belles et ardentes léopardes, qui ont rompu leur laisse, et qui, après avoir en vain poursuivi les cerfs ou les daims légers, s'en reviennent la tête basse, et pleines de dépit, ainsi s'en revinrent en soupirant les deux donzelles, lorsqu'elles eurent vu le païen disparaître sain et sauf.

Elles ne s'arrêtent point pour cela ; mais elles se jettent dans la foule des autres fuyards, renversant de çà de là, à chaque botte, nombre de gens qui ne se relevèrent plus jamais. Les malheureux ne pouvaient même pas trouver leur salut dans la

fuite, Agramant ayant, pour sa propre sécurité, fait fermer la porte qui donnait sur le camp,

Et rompre tous les ponts sur le Rhône. Ah ! plèbe infortunée, lorsque tu n'es plus utile au tyran, l'on te traite comme un troupeau de moutons et de chèvres ! Les uns se noient dans le fleuve et dans la mer, les autres rougissent les sillons de leur sang. Un grand nombre périrent ; fort peu furent faits prisonniers, car la plupart n'auraient pu payer de rançon.

Dans cette bataille suprême, le nombre des morts fut si grand de part et d'autre – quoique cependant les pertes des Sarrasins eussent été beaucoup plus considérables, grâce à Bradamante et à Marphise – qu'on en voit encore les traces en cet endroit. Tout autour d'Arles, la campagne, où le Rhône forme comme un lac, est couverte de tombes.

Cependant le roi Agramant avait fait prendre le large à ses plus gros navires, laissant quelques-uns des plus légers à la disposition de ceux qui pourraient se sauver. Il y resta pendant deux jours, soit pour recueillir ceux qui pourraient se sauver, soit parce que les vents étaient contraires et mauvais ; le troisième jour, il mit à la voile, croyant pouvoir retourner en Afrique.

Le roi Marsile, ayant grand'peur que l'Espagne ne payât les frais de la guerre, et que l'horrible tempête ne s'abattît en dernier lieu sur ses États, se transporta en toute hâte à Valence, où il fit sur-le-champ réparer châteaux et forteresses, et presser les préparatifs de la guerre qui devait par la suite amener sa ruine et celle de ses amis.

Agramant faisait voile vers l'Afrique avec des navires mal armés et presque vides d'équipages. Les rares soldats qu'elle ramenait, se lamentaient de ce que les trois quarts d'entre eux étaient restés en France. Les uns traitaient le roi d'orgueilleux,

les autres l'appelaient cruel, d'autres le qualifiaient de fou, et, comme il advient en pareil cas, tous le maudissaient en secret. Mais la crainte qu'ils en ont les fait rester cois.

C'est à peine si parfois deux ou trois amis, sûrs de leur discrétion, épanchaient entre eux leur colère et leur rage. Toutefois le malheureux Agramant s'imaginait encore que chacun l'aimait et le plaignait, car il ne voyait autour de lui que des visages composés, et n'entendait jamais que des paroles d'adulation mensongère.

On avait conseillé au roi africain de ne pas aborder à Biserte, car on avait la nouvelle certaine que le port et tout le littoral étaient au pouvoir de l'armée nubienne. Il ferait bien, en conséquence, de s'en éloigner assez pour que le débarquement ne fût pas inquiété. Une fois à terre, il se porterait à droite, au secours de son malheureux peuple.

Mais son destin implacable ne lui permit pas d'exécuter un projet si sage. Il lui fit rencontrer la flotte, miraculeusement formée avec des feuilles d'arbre, et qui s'en venait, fendant les ondes, du côté de la France. Pour comble de malechance, la rencontre eut lieu pendant la nuit, par un temps nébuleux, obscur et triste, alors que la flotte d'Agramant était le plus en désordre.

Aucun espion n'avait prévenu Agramant qu'Astolphe envoyait à sa rencontre une flotte si considérable. Quand bien même on le lui aurait dit, il n'aurait jamais cru que, d'un seul rameau, il eût pu tirer cent navires. Il s'avançait donc sans crainte, et ne pouvait s'imaginer que quelqu'un fût assez audacieux pour lui barrer le passage. Il n'y avait ni garde, ni vigie dans les huniers, pour signaler les navires en vue.

De sorte que les bâtiments confiés par Astolphe à Dudon, et qui étaient montés par des soldats intrépides, ayant un soir aperçu la flotte d'Agramant, se dirigèrent droit sur elle, et pu-

rent l'assaillir à l'improviste. Dès qu'à leur accent ils eurent reconnu que c'étaient bien des Maures, c'est-à-dire leurs ennemis, les gens de Nubie jetèrent les grappins, et tendirent les chaînes.

Poussés par un vent favorable, les lourds navires de Dudon abordèrent ceux des Sarrasins avec une telle impétuosité, qu'ils en coulèrent un grand nombre au premier choc. Puis on commença à lancer le fer, le feu et d'énormes pierres en si grande quantité, que la mer n'avait jamais vu tempête pareille.

Les gens de Dudon, redoublant d'ardeur et de force à la pensée que l'heure était enfin venue de venger sur les Sarrasins plus d'un méfait, faisaient pleuvoir sur leurs adversaires, de près et de loin, une telle masse de projectiles, que la flotte d'Agramant ne savait comment s'en préserver. Un nuage de flèches fondait sur elle, tandis que sur les flancs elle était assaillie à coups d'épées, de grappins, de piques et de haches.

De gros rochers, lancés par de puissantes machines, retombaient d'une grande hauteur sur les navires ennemis, fracassant les poupes et les proues, entr'ouvrant les coques où la mer se précipitait par de larges ouvertures. Mais les plus grands dommages étaient causés par les incendies, prompts à s'allumer, et difficiles à éteindre. La chiourme infortunée, voulant fuir ce grand péril, retombait dans un péril plus grand.

Les uns, chassés par le fer de l'ennemi, se jetaient dans la mer où ils se noyaient : les autres, jouant à temps des pieds et des bras, essayaient de se sauver tantôt dans une barque, tantôt dans une autre. Mais celles-ci, déjà trop chargées, les repoussaient impitoyablement, et la main des malheureux qui avaient déjà saisi le bord était tranchée d'un coup de hache et restait accrochée au bateau, tandis que le reste du corps retombait dans les flots qu'il rougissait de son sang.

D’autres, après avoir espéré se sauver à la nage, voyant que personne ne venait à leur secours, et sentant la force et l’haleine leur manquer, bravaient les flammes qu’ils avaient fui tout d’abord. La crainte de se noyer leur faisait saisir quelque morceau de bois enflammé, et pour fuir un genre de mort, ils s’exposaient à deux.

D’autres enfin, pour échapper à l’épée et à la hache de l’ennemi levées sur leur tête, se précipitaient en vain dans la mer ; les pierres et les flèches ne leur laissaient pas le temps de gagner le large. Mais peut-être serait-il utile et sage de finir là mon chant, pendant qu’il vous intéresse encore, plutôt que de le poursuivre jusqu’à ce qu’il vous ennuie.

# Chant XL

*ARGUMENT. – La flotte d'Agramant ayant été battue et brûlée, les chrétiens assiègent Biserte qui est prise d'assaut, mise au pillage et livrée aux flammes. Agramant se réfugie à Lampéduse avec Sobrin. Ayant trouvé Gradasse dans cette île, ils arrêtent tous les trois le projet de défier Roland et deux autres chevaliers chrétiens au combat. Roland accueille volontiers cette offre, et choisit pour compagnons Brandimart et Olivier. – Entre temps, Roger, retournant à Arles, délivre sept rois africains que Dudon conduisait prisonniers, et en vient aux mains avec ce dernier.*

Il serait trop long de m'appesantir sur les diverses péripéties de ce combat naval. Il me semble du reste que vous les décrire, à vous, magnanime fils de l'invincible Hercule, ce serait, comme on dit, porter des vases à Samos, des chouettes à Athènes et des crocodiles en Égypte. Alors que je ne puis vous en parler que d'après ouï-dire, vous, seigneur, vous en voyez et vous en faites voir aux autres d'admirables.

Vous donnâtes, comme sur un théâtre, un grand spectacle à votre peuple fidèle, la nuit et le jour où vous lui montrâtes la flotte ennemie écrasée, à l'embouchure du Pô[25], entre le fer et le feu. Vos sujets purent entendre les cris et les plaintes, et contempler les ondes teintes de sang humain. Vous vîtes, et vous fîtes voir de combien de manières on peut trouver la mort dans ce genre de combat.

---

[25] Allusion à la défaite des Vénitiens sur le Pô, par le cardinal d'Este.

Quant à moi, je ne pus le voir, car depuis six jours j'étais parti, et j'allais, changeant de voiture, d'heure en heure, me jeter en toute hâte aux pieds sacrés du grand Pasteur, pour lui demander secours. Vous n'eûtes besoin, il est vrai, ni de cavaliers ni de fantassins, car pendant ce temps vous brisâtes si bien les griffes et les dents du Lion d'or, que depuis ce jour je ne l'ai plus entendu rugir.

Mais Alphonse Trotto qui assistait à la bataille, ainsi qu'Annibal et Pierre Moro, Affranio, Albert, les trois Ariostes, le Bagno, et le Zerbinetto, me la racontèrent avec de si grands détails, que j'en eus une parfaite connaissance. Le grand nombre de drapeaux que je vis plus tard suspendus aux voûtes du temple, et les milliers de galères et de vaisseaux captifs sur ces rives, me confirmèrent leur récit.

Tous ceux qui furent témoins des incendies, des naufrages, des massacres multiples que vous fîtes éprouver à la flotte ennemie, jusqu'à ce que le dernier vaisseau fût pris, digne vengeance de nos palais brûlés, pourront s'imaginer les pertes et le désastre essuyés par la malheureuse armée d'Agramant, assaillie en pleine mer par Dudon, pendant une nuit obscure.

Il était nuit, et quand l'âpre bataille commença, c'est à peine si l'on pouvait distinguer les objets. Mais quand le soufre, la poix et le bitume, répandus à profusion, eurent allumé une flamme dévorante aux flancs des navires et des galères mal défendus, chacun voyait si clairement autour de lui, que la nuit parut changée en jour.

Agramant, trompé par l'obscurité, avait fait assez peu de cas de la flotte ennemie ; ne croyant pas avoir à faire à un si grand nombre de navires, il pensait pouvoir leur résister. Mais quand les ténèbres furent dissipées et qu'il vit – ce qu'il ne croyait pas tout d'abord – que les vaisseaux ennemis étaient

deux fois plus nombreux que les siens, il changea bien vite d'avis.

Montant, avec des serviteurs dévoués, sur la barque la plus légère qu'on pût trouver, et dans laquelle il avait fait placer Bride-d'Or et ce qu'il avait de plus précieux, il se glissa silencieusement entre les navires, jusqu'à ce qu'il se trouvât en sûreté, loin des siens que Dudon continuait d'exterminer. Pendant que les malheureux étaient brûlés par le feu, engloutis dans les flots et détruits par le fer, lui, qui était cause de leur perte, s'enfuyait sain et sauf.

Agramant fuyait, ayant avec lui Sobrin. Il se plaignait de n'avoir pas voulu le croire quand il avait prévu, avec le coup d'œil d'un devin, les malheurs qui étaient arrivés. Mais revenons au paladin Roland qui conseillait à Astolphe de détruire Biserte avant qu'elle fût secourue, de sorte qu'elle ne pût jamais plus guerroyer contre la France.

Le camp fut publiquement prévenu de se tenir prêt pour le troisième jour. En prévision d'une attaque, Astolphe avait conservé avec lui un grand nombre de navires, car il ne les avait pas tous donnés à Dudon. Il en donna le commandement à Sansonnet, aussi bon guerrier sur mer qu'en terre ferme. Celui-ci vint se poster en face de Biserte, à un mille environ du port, où il fit jeter l'ancre.

En vrais chrétiens, Astolphe et Roland, qui ne se lançaient jamais dans aucun péril sans avoir imploré Dieu, firent ordonner dans toute l'armée des prières publiques et des jeûnes. Ils firent prévenir qu'au troisième jour, au signal donné, chacun se tînt prêt à donner l'assaut à Biserte, qui, une fois prise, serait livrée au sac et à l'incendie.

En conséquence, après que les abstinences et les prières eurent été scrupuleusement observées, les parents, les amis, et

ceux qui se connaissaient entre eux, commencèrent à s'inviter réciproquement. Quand ils eurent restauré leurs corps fatigués et épuisés par le jeûne, ils s'embrassèrent en pleurant, ainsi qu'on fait quand on se sépare de ses plus chers amis pour aller en voyage.

Dans Biserte, les prêtres sacrés, mêlant leurs supplications à celles de la population plaintive, se frappaient la poitrine, et versaient des torrents de larmes, et invoquaient leur Mahomet, qui ne les entendait pas. Que de veilles, que d'offrandes, que de promesses furent faites dans chaque famille, ainsi que publiquement dans les temples, au pied des autels et des statues, afin d'éterniser le souvenir de leurs périls extrêmes !

Après que le peuple eut été béni par le Cadi, chacun prit les armes, et courut aux remparts. La belle Aurore était encore étendue dans son lit, auprès de son époux Tython, et le ciel était plongé dans l'obscurité, lorsque Astolphe d'un côté, Sansonnet de l'autre, donnèrent l'ordre de prendre les armes ; puis, au signal donné par le comte, on assaillit Biserte avec impétuosité,

Biserte était baignée de deux côtés par la mer ; le reste de la ville s'étendait dans l'intérieur des terres. Ses murs avaient été jadis très solidement construits. Mais ils étaient anciens, et l'on n'avait pu y faire que fort peu de réparations, car Branzardo, contraint de s'y réfugier, manquait non seulement d'ingénieurs et d'ouvriers, mais du temps nécessaire.

Astolphe enjoint au roi des Nègres de faire assaillir les merlons et les créneaux par ses frondeurs et ses archers, de telle façon que les assiégés ne puissent s'y montrer. Cela permet à ses fantassins et à ses cavaliers, chargés de pierres, de poutres, de fascines et d'autres matériaux, d'arriver sains et saufs jusqu'au pied des remparts.

Les fascines et les pierres passent de main en main ; chacun jette sa charge dans les fossés dont on avait détourné l'eau dès la veille, de sorte qu'on en pouvait voir le fond fangeux. Les fossés ne tardent pas à se combler jusqu'au niveau de la campagne. Astolphe, Roland et Olivier se préparent à escalader les murailles avec leur infanterie.

Les Nubiens, impatients de tout retard, et poussés par l'espoir du pillage, s'avancent, sans se soucier du danger. Abrités sous leurs boucliers formant tortue, ils portent les béliers et les autres instruments propres à faire brèche dans les tours, et à rompre les portes élevées. En un clin d'œil ils sont aux remparts, mais les Sarrasins ne se laissent point surprendre.

Faisant pleuvoir, comme une tempête, le fer, le feu, les merlons et les créneaux, ils brisent, entr'ouvrent le toit formé par les boucliers, ainsi que les pièces des machines au moyen desquelles les assiégeants cherchent à leur nuire. Tant que dure l'obscurité, les troupes chrétiennes ont fort à souffrir ; mais dès que le soleil est sorti de sa riche demeure, la Fortune tourne le dos aux Sarrasins.

De tous les côtés à la fois, du côté de la mer comme sur la terre ferme, le comte Roland fait renforcer les troupes qui montent à l'assaut. Sansonnet, dont la flotte est restée au large, entre dans le port et s'adosse au rivage. De là, il attaque vigoureusement les murs de la ville à coups de fronde et de flèches. En même temps, il fait préparer les échelles et tout ce qui est nécessaire pour monter à l'assaut.

Du côté où la ville s'enfonce dans les terres, Olivier, Roland, Brandimart, et celui qui a naguère montré tant d'audace en s'élevant dans les airs, livrent une âpre et rude bataille. Chacun d'eux s'avance à la tête d'une partie de l'armée qu'ils ont divisée en quatre. L'un s'attaque aux remparts, l'autre aux por-

tes, les autres ailleurs ; tous donnent des preuves éclatantes de courage.

On peut ainsi bien mieux juger de la valeur de chacun, que s'ils étaient confondus dans les rangs, car mille regards sont fixés sur eux, et peuvent voir quel est celui qui remporte le premier prix ou qui se signale entre tous. Les tours en bois sont amenées sur des chariots ; les éléphants portent d'autres tours semblables qui dominent ainsi les créneaux des remparts.

Brandimart accourt ; il applique une échelle au mur, y monte et excite les autres à l'imiter. Une foule intrépide le suit, rassurée par celui qu'elle voit à sa tête. Personne ne regarde et n'a souci de savoir si l'échelle pourra supporter un poids si considérable. Brandimart ne voit que l'ennemi. Tout en combattant, il monte et finit par saisir un créneau.

Il s'y cramponne des pieds et des mains, saute sur les remparts et fait tournoyer son épée. Il heurte, il renverse, il fend, il perfore, il écrase tout ce qu'il rencontre, et fait mille prouesses. Soudain, l'échelle se brise sous le poids trop lourd qu'elle porte, et tous les assaillants, sauf Brandimart, retombent pêle-mêle dans les fossés.

L'audace du chevalier n'en est pas diminuée ; il ne songe nullement à reculer, bien qu'il ne se voie plus suivi par aucun des siens, et qu'il soit en butte à tous les efforts des assiégés. Plusieurs de ses soldats lui crient – mais il ne veut pas les écouter – de revenir sur ses pas. Il s'élance d'un bond dans la ville, du haut des remparts, de plus de trente brasses d'élévation.

Comme s'il fût tombé sur de la plume ou de la paille, il touche terra sans se faire aucun mal. Il frappe, il taille, il transperce tout ce qui est devant lui. Il se rue à droite et à gauche, et met ses adversaires en fuite. Ceux du dehors, qui l'ont vu sauter à

l'intérieur des remparts, tremblent qu'il ne soit pas secouru à temps.

Une longue rumeur éclate dans tout le camp ; elle court de bouche en bouche ; elle s'élève comme un immense murmure. La nouvelle se répand de toutes parts ; chacun la raconte à sa façon en exagérant le danger. Sans arrêter un instant ses ailes rapides, elle arrive aux oreilles de Roland, du fils d'Othon et d'Olivier, occupés à livrer l'assaut sur plusieurs points différents.

Ces guerriers, et surtout Roland, qui aiment Brandimart, le tiennent en grande estime. Comprenant que, s'ils tardent à le secourir, ils auront à regretter la perte d'un si illustre compagnon d'armes, ils saisissent les échelles et escaladent de tous côtés les remparts, avec un visage si fier, si altier, avec un air si résolu, si vaillant, que leurs regards font trembler les ennemis.

Lorsque, sur la mer qui frémit sous la tempête, les ondes assaillent le téméraire navire, et, dans leur rage dédaigneuse, cherchent à l'envahir tantôt par la proue, tantôt par ses parties basses, le pâle nocher soupire, gémit, et, perdant la tête, ne sait plus ce qu'il doit faire pour éviter le danger. Une vague plus forte arrive enfin, pénètre dans le navire, et toutes les autres se précipitent derrière elle.

De même, une fois que les trois chevaliers se sont établis sur les remparts, le passage ouvert par eux est assez large pour que les assaillants, qui montent par mille échelles, puissent les suivre à couvert. Pendant ce temps, des brèches ont été pratiquées en plusieurs endroits, et l'on peut, de divers côtés, porter secours à l'audacieux Brandimart.

On sait avec quelle fureur l'orgueilleux roi des fleuves s'ouvre un âpre sentier dans les champs d'Ocnus[26], alors qu'il a rompu ses digues. Il entraîne les sillons fertiles et les récoltes ; il emporte des troupeaux entiers avec le berger et ses chiens, et les poissons se jouent entre les branches des ormes, là où les oiseaux seuls voltigent d'habitude.

C'est avec une fureur pareille, que la foule impétueuse des assiégeants se précipite le fer au poing, l'œil ardent, par toutes les brèches des remparts, pour livrer à la destruction la population si mal défendue. Les meurtres, les rapines, les violences envers les personnes et les propriétés portent en un instant la ruine dans la riche et triomphante cité, naguère la reine de toute l'Afrique.

Les rues sont encombrées de morts ; le sang des innombrables blessés forme un marais plus profond et plus sinistre que celui qui entoure la cité de Dite. L'incendie, se propageant d'édifice en édifice, dévore les palais, les portiques et les mosquées. Les maisons vides et pillées retentissent de pleurs, de hurlements et de plaintes.

On voit les vainqueurs en sortir, chargés de butin ; les uns emportent de beaux vases et de riches vêtements, les autres ont dérobé l'argenterie consacrée aux Dieux. Ceux-ci entraînent les enfants, ceux-là les mères éplorées. Mille turpitudes, mille injustices sont commises, sans que Roland et le duc d'Angleterre qui en apprennent la plus grande partie, puissent les empêcher.

Bucifar d'Algazera succombe sous les coups du vaillant Olivier. Le roi Branzardo, ayant perdu tout espoir, se tue de sa propre main. Folvo, après avoir reçu trois blessures dont il devait

---

**26** Le poète entend par là, la campagne autour de Mantoue, parce que cette ville avait eu, croyait-on, pour fondateur Ocnus, fils de la nymphe Manto.

mourir peu après, est fait prisonnier par le duc du Léopard. C'était à eux trois qu'Agramant, à son départ, avait confié la garde de ses États.

Cependant Agramant, qui a réussi à échapper au désastre de sa flotte et s'est enfui avec Sobrin, aperçoit de loin une immense flamme s'élever sur le rivage ; il pleure et s'apitoie sur le sort de Biserte. Mais quand il reçoit la nouvelle certaine de la destruction de sa ville, sa première pensée est de se donner la mort. Il l'aurait fait si le roi Sobrin ne l'avait retenu.

Sobrin lui disait : « Seigneur, quelle victoire serait plus agréable à tes ennemis que la nouvelle de ta mort, grâce à laquelle ils espéreraient jouir désormais tranquillement de leurs conquêtes en Afrique ? En vivant, tu leur enlèves cette joie, et tu les laisses dans une crainte continuelle. Ils savent bien qu'ils ne peuvent rester longtemps maîtres de l'Afrique, si ce n'est par ta mort.

» En mourant, tu prives tes sujets du seul bien qui leur reste, l'espérance ! Si tu vis, j'ai la conviction que tu les délivreras, et qu'après tant de désastres, les jours de fête reviendront. Si tu meurs, ils resteront captifs, et l'Afrique sera pour toujours malheureuse et tributaire. Donc, seigneur, si ce n'est pour toi, vis au moins pour ne pas augmenter le malheur des tiens.

» Tu peux être certain d'avoir des soldats et des subsides de ton voisin le Soudan d'Égypte, qui ne saurait voir avec plaisir le fils de Pépin devenir si puissant en Afrique. Ton parent Norandin accourra, à la tête de forces imposantes, pour te remettre en possession de ton royaume. Les Arméniens, les Turcs, les Perses, les Arabes et les Mèdes viendront tous à ton secours, si tu le leur demandes. »

C'est par de semblables paroles que le prudent vieillard s'efforce de faire renaître chez son prince l'espoir de reconquérir

bientôt l'Afrique, bien qu'au fond de son propre cœur il craigne peut-être le contraire. Il sait combien est mal accueilli, combien de larmes vaines est la plupart du temps forcé de répandre quiconque se laisse enlever son royaume, et va implorer ensuite le secours des Barbares.

Annibal, Jugurtha, et d'autres encore, en ont fourni d'irréfutables preuves dans l'antiquité, et de notre temps, Ludovic le More, remis aux mains d'un autre Ludovic[27]. C'est sur cet exemple que votre frère Alphonse s'est appuyé, mon seigneur, en affirmant sans cesse que c'est être fou que d'avoir plus de confiance dans les autres qu'en soi-même.

Aussi, dans la guerre où il fut entraîné par le dépit du souverain pontife irrité, bien qu'il ne pût compter beaucoup sur la résistance de ses faibles sujets, bien que celui qui était venu à son secours eût été vaincu par l'armée italienne, et que son royaume fût au pouvoir de l'ennemi, on ne put, ni par menaces ni par promesses, lui faire signer l'abandon de ses États.

Le roi Agramant, tournant sa proue vers l'Orient, avait repris le large, lorsqu'il fut assailli par une tempête impétueuse qui s'éleva de terre. Le nocher, assis au gouvernail, dit en levant les yeux au ciel : « Je vois s'approcher un ouragan si terrible, que le navire ne pourra y résister.

» Si vous voulez bien, seigneurs, suivre mon conseil, il y a près d'ici, à main gauche, une île sur laquelle je crois prudent d'aborder, jusqu'à ce que la fureur de la mer soit calmée. » Agramant y consentit, et l'on put éviter tout péril en descendant sur cette île placée, pour le salut des marins, entre l'Afrique et la haute fournaise de Vulcain.

---

[27] Ludovic le More, trahi par les Suisses qu'il avait pris à son service, fut livré à Louis XII, roi de France.

L'île est inhabitée. Elle est couverte d'humbles myrtes et de genévriers qui servent de retraite sûre et agréable aux cerfs, aux daims, aux chevreuils et aux lièvres. Elle est peu connue, hormis des pêcheurs qui viennent souvent suspendre leurs filets humides aux buissons rabougris, pour les faire sécher, pendant que les poissons dorment tranquilles au fond de la mer.

Là se trouvait déjà un autre navire, chassé aussi par la tempête. Il venait d'Arles, et portait le grand guerrier qui régnait sur la Séricane. Les deux rois se firent un accueil digne d'eux ; après avoir échangé leurs révérences, ils s'embrassèrent tendrement, car ils étaient amis, et ils avaient été naguère compagnons d'armes sous les murs de Paris.

Gradasse apprit avec un vif déplaisir les malheurs du roi Agramant. Puis, en roi courtois, il lui offrit l'aide de sa propre personne. Mais il le dissuada d'aller en Égypte, demander aide à cette nation perfide : « L'exemple de Pompée – lui dit-il – devrait avertir tous les princes fugitifs du danger qu'ils y courent.

» Tu m'as dit que c'est avec l'aide des Éthiopiens, sujets de Sénapes, qu'Astolphe a envahi l'Afrique, et qu'il a brûlé sa capitale ; tu m'as dit qu'il a avec lui Roland, qui a depuis peu recouvré sa raison. Le meilleur moyen de remédier à tout cela et de te tirer d'ennui me paraît être le suivant :

» Par amitié pour toi, j'entreprendrai de lutter en combat singulier avec le comte. Fût-il de fer et de bronze, je sais qu'il ne pourra me résister. Lui mort, l'Église chrétienne sera comme l'agneau devant le loup affamé. Nous verrons ensuite, et ce me sera chose facile, à chasser promptement les Nubiens d'Afrique.

» Je m'arrangerai de façon que les autres Nubiens, séparés de ceux-ci par le Nil et qui obéissent à d'autres lois, les Arabes, les Macrobes, nation populeuse et riche, les Perses et les Chaldéens, qui possèdent d'immenses troupeaux, ainsi que beau-

coup d'autres peuples qui reconnaissent ma suzeraineté, fassent une telle guerre aux Nubiens sur leurs propres terres, que ces derniers ne resteront pas sur ton territoire. »

Le roi Agramant se montra fort sensible à la seconde proposition du roi Gradasse, et rendit grâce à la Fortune qui l'avait poussé dans cette île déserte. Mais il ne voulut en aucune façon consentir à ce que Gradasse combattît pour lui, quand bien même il serait sûr de reconquérir Biserte par ce moyen. Il lui semblait que ce serait trop se déshonorer.

« S'il faut défier Roland – répondit-il – c'est à moi qu'il appartient de combattre ; et je le ferai sans retard. Puis, que Dieu dispose de moi, comme il lui plaira. » « Faisons mieux – dit Gradasse – il me vient une autre idée : battons-nous tous deux contre Roland, auquel se joindra un autre chevalier. »

« Que je sois le premier ou le second, pourvu que je ne reste pas en dehors du combat – dit Agramant – je ne récriminerai pas. Je sais bien que je ne saurais trouver, dans le monde entier, un compagnon d'armes meilleur que toi. » « Et moi – dit Sobrin – où resterai-je ? Si vous me dites que je suis trop vieux, je vous réponds que je n'en suis que plus expérimenté, et qu'à l'heure du péril il est bon que le conseil soit à côté de la force. »

Sobrin était d'une vieillesse valide et robuste, et capable de faire encore de fameuses prouesses. Il ajouta qu'il se sentait aussi vigoureux qu'il l'avait été jadis dans sa verte jeunesse. Sa demande parut juste, et sur-le-champ ils expédièrent un envoyé sur les rivages africains, chargé de défier de leur part le comte Roland,

Et de lui dire d'avoir à se trouver, avec un nombre égal de chevaliers en armes, dans l'île de Lampéduse. C'est une petite île, presque ensevelie sous la mer qui l'entoure. Le messager, auquel la plus grande promptitude avait été recommandée, fit

force de voiles et de rames, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Biserte. Là, il trouva Roland qui partageait entre les siens le butin et les prisonniers.

L'invitation de Gradasse, d'Agramant et de Sobrin, faite en public, fut si agréable au prince d'Anglante, qu'il combla de présents le messager. Il avait appris de ses compagnons que le roi Gradasse portait Durandal à son côté, et il avait formé le projet d'aller jusque dans l'Inde pour la reprendre.

Il ne pensait pas pouvoir rencontrer Gradasse ailleurs, car on lui avait dit qu'il avait quitté la France. Or, voici qu'on lui offre de le rencontrer dans un lieu bien plus rapproché, où il espère lui faire rendre ce qui lui appartient. Il accepte d'autant plus volontiers l'invitation, qu'il sait que le beau cor d'Almonte et Bride-d'Or sont entre les mains du fils de Trojan.

Il choisit pour seconds le fidèle Brandimart et son beau-frère. Il a éprouvé ce que l'un et l'autre valent, et il sait combien il est aimé de tous les deux. Il cherche, pour lui et ses compagnons, de bons destriers, de bonnes cuirasses, de bonnes cottes de mailles, des épées et des lances. Vous vous rappelez qu'aucun d'eux ne possédait ses armes habituelles.

Roland, comme je vous l'ai dit plusieurs fois, avait, dans sa fureur, jeté çà et là ses armes à travers champs. Les autres s'étaient vus enlever les leurs par Rodomont, devant la tour élevée qu'un fleuve enveloppe. Il ne devait pas en rester beaucoup en Afrique, car le roi Agramant avait enlevé toutes celles qui étaient en bon état, pour faire la guerre en France.

Roland fait rassembler tout ce qu'on peut trouver d'armes rouillées et dépolies. Pendant ce temps, il se promène sur le rivage, s'entretenant avec ses compagnons du futur combat. Un jour qu'ils étaient sortis du camp, et qu'ils en étaient éloignés de plus de trois milles, ils virent, en jetant les yeux sur la mer, un

navire qui s'en venait, toutes voiles déployées, droit au rivage africain.

Sans pilote et sans matelots, uniquement poussé par le vent et le hasard, le navire avança, les voiles hautes, jusqu'à ce qu'il vînt s'échouer sur le sable. Mais avant de vous en dire plus long à ce sujet, l'intérêt que je porte à Roger me ramène à son histoire, et exige que je vous parle de lui et du chevalier de Clermont.

Je vous ai dit que ces deux guerriers s'étaient retirés hors de la bagarre, aussitôt qu'ils s'aperçurent que le traité avait été rompu, et que les escadrons et les légions s'agitaient dans le plus grand désordre. Ils s'efforçaient de savoir, par tous ceux qui passaient devant eux, quel était, de l'empereur Charles ou du roi Agramant, celui qui avait le premier méconnu son serment et causé tout le mal.

Cependant un serviteur de Roger, aussi fidèle qu'adroit et prudent, et qui, dans le conflit élevé entre les deux camps, n'avait pas un seul instant perdu son maître de vue, vint le rejoindre, et lui remit son épée et son destrier, afin qu'il pût venir au secours des siens. Roger monte à cheval et prend son épée, mais il ne veut pas prendre part à la lutte.

Il s'éloigne, et, avant de partir, il renouvelle à Renaud la promesse que, si c'est Agramant qui s'est parjuré, il l'abandonnera lui et sa religion trompeuse. Ce jour-là, Roger ne veut pas se servir davantage de ses armes ; il ne pense qu'à arrêter les uns et les autres, et à leur demander quel est l'auteur de la rupture, Agramant ou Charles.

Il apprend de tout le monde que c'est Agramant qui a rompu le premier son serment. Roger aime Agramant, et se séparer de lui pour cette seule raison lui semble dur. Comme je l'ai dit plus haut, l'armée africaine fuyait en déroute et dispersée ; la

roue de la Fortune avait tourné pour elle, selon le bon plaisir de celui qui gouverne le monde.

Roger délibère en lui-même pour savoir s'il doit rester, ou s'il doit suivre son seigneur. L'amour qu'il porte à sa dame est un frein qui le retient et le fait hésiter à retourner en Afrique. Diverses pensées l'agitent et le tourmentent en sens contraires. Il craint que le ciel ne le punisse, s'il ne tient pas le serment qu'il a fait au paladin Renaud.

D'un autre côté, il n'est pas moins troublé à l'idée d'abandonner Agramant en un pareil désastre. Il a peur qu'on ne l'accuse de lâcheté. Il n'ignore pas que si beaucoup le loueront d'être resté, beaucoup en revanche le blâmeront, et diront qu'il n'était pas tenu d'observer une promesse injuste et coupable.

Pendant tout le jour et toute la nuit, pendant l'autre jour encore, son esprit est indécis ; il ne sait s'il doit partir ou rester. Enfin il se décide à retourner en Afrique avec son maître. Son amour pour sa femme était tout-puissant sur lui, mais le devoir et l'honneur pouvaient encore plus.

Il revient vers Arles, car il espère y trouver encore la flotte pour passer en Afrique. Mais il ne voit aucune trace de navire, ni sur mer, ni sur le fleuve. Il ne voit aucun Sarrasin, si ce n'est les cadavres de ceux qui sont morts. Agramant avait emmené avec lui tous les navires qui se trouvaient à sa portée ; le reste avait été brûlé dans les ports. Roger, après avoir un instant réfléchi, se dirige vers Marseille, en longeant le rivage.

Il pense qu'il y trouvera quelque navire qui, de gré ou de force, le transportera sur l'autre bord. Le fils d'Ogier le Danois y était déjà arrivé avec la flotte des Barbares faite prisonnière. On n'aurait pu jeter un grain de mil dans l'eau, tellement elle était

couverte de navires appartenant soit aux vainqueurs, soit aux vaincus.

Les navires des païens, que le feu ou la tempête avait épargnés dans cette nuit terrible, avaient été, à l'exception de quelques-uns qui avaient pu s'enfuir, conduits par Dudon dans le port de Marseille. Parmi les prisonniers se trouvaient sept rois africains qui, après avoir vu tous leurs soldats massacrés, s'étaient rendus avec leurs sept navires. Ils se montraient fort abattus, et versaient des larmes silencieuses.

Dudon était descendu sur la plage, avec l'intention d'aller trouver Charles le jour même, et il avait ordonné une marche triomphale où devaient figurer les captifs et leurs dépouilles. Il avait fait ranger tous les prisonniers sur le rivage, et les Nubiens victorieux les entouraient joyeusement, et faisaient retentir les airs du nom de Dudon.

Roger, les apercevant de loin, accourt dans l'espérance que cette flotte était celle d'Agramant, et il presse son destrier pour en avoir plus vite la certitude. Mais quand il est plus près, il reconnaît le roi des Nasamones, Bambiragues, Agricalte, Farurant, Manilard, Balastro et Rimedont, dans l'attitude de prisonniers, la tête basse et pleurant.

Roger, qui les aime, ne peut souffrir qu'ils restent plus longtemps dans l'état misérable où il les voit. Il sait qu'arrivant les mains vides, ses prières seront vaines, et qu'il n'obtiendra rien que par la force. Il abaisse sa lance et tombe sur les gardiens, donnant de sa valeur les preuves accoutumées. Il tire son épée, et en un moment il a jeté par terre autour de lui plus de cent ennemis.

Dudon entend la rumeur ; il voit l'horrible carnage que fait Roger ; mais il ne le reconnaît pas. Il voit les siens fuir en poussant des cris de terreur et d'angoisse. Il demande son destrier,

son écu et son casque, car il avait déjà sur lui le reste de ses armes ; il saute à cheval, se fait donner sa lance, et se rappelant qu'il est paladin de France,

Il crie à chacun de se ranger de côté. Il presse son cheval, et lui fait sentir les éperons. Pendant ce temps, Roger a occis cent autres Nubiens et remis l'espoir dans le cœur des prisonniers. Quand il voit Dudon s'avancer seul à cheval, tandis que tous les autres sont à pied, il comprend qu'il est leur chef et leur maître, et, plein d'ardeur, il vient à sa rencontre.

Dudon s'élançait déjà ; mais quand il voit Roger venir sans lance, il jette la sienne loin de lui, dédaignant d'attaquer le chevalier avec un tel avantage. Roger, à cet acte de courtoisie, s'arrête, le regarde, et se dit : « Celui-ci est, sans aucun doute, un de ces guerriers accomplis qu'on appelle paladins de France.

» Si je puis lui parler, je veux qu'il me dise son nom avant d'aller plus loin. » Et le lui ayant demandé, il apprend que son adversaire est Dudon, fils d'Oggier le Danois. Dudon fait une demande semblable à Roger, qui lui répond avec la même courtoisie. Quand ils ont échangé leurs noms, ils se défient, et en arrivent aux mains.

Dudon a la masse d'armes en fer avec laquelle il s'est acquis une éternelle gloire dans mille entreprises. À la façon dont il s'en sert, il fait bien voir qu'il est de la race du Danois, célèbre par sa haute vaillance. Roger tirant l'épée à laquelle ne résistent ni casque ni cuirasse, et qui n'a pas sa supérieure au monde, montre au paladin Dudon qu'il l'égale en courage.

Mais il a toujours à l'esprit d'offenser sa dame le moins possible, et il sait que s'il répand le sang de ce nouvel adversaire, il l'offensera gravement. Instruit de tout ce qui touche aux maisons de France, il n'ignore pas que Dudon a eu pour mère Armeline, sœur de Béatrice, mère de Bradamante.

C’est pourquoi il ne le frappe jamais de la pointe ni du tranchant de son épée. Il pare les coups de la masse d’armes, tantôt en lui opposant Balisarde, tantôt en rompant. Turpin croit que Dudon n’aurait pas tardé à succomber sous les coups de Roger, si celui-ci n’avait eu soin, toutes les fois qu’il le voyait se découvrir, de ne le frapper que du plat de l’épée.

Roger pouvait frapper sans crainte du plat de son épée aussi bien que du tranchant, car elle avait une forte arête. Il en applique de si rudes coups sur Dudon, que l’armure de ce dernier résonne comme une cloche, et que l’œil en est ébloui. Dudon a grand’peine à résister au choc et à se tenir debout. Mais afin d’être plus agréable à qui m’écoute, je remets la suite de mon récit à une autre fois.

# Chant XLI

*ARGUMENT. – Roger et Dudon cessent leur combat, après être convenus que les sept rois païens prisonniers seront rendus à la liberté. Roger s'embarque avec eux pour l'Afrique. Pendant la traversée, ils sont engloutis par une tempête, excepté Roger, qui est porté sain et sauf près d'un ermite, lequel lui prédit diverses choses. – Le navire, abandonné par son équipage, est poussé par le vent jusqu'à Biserte. Il y avait à bord l'épée, l'armure et le cheval de Roger. Roland prend l'épée pour lui, donne l'armure à Olivier et le cheval à Brandimart, et ils vont tous les trois à Lampéduse pour combattre les trois païens. Le combat s'engage ; Sobrin et Olivier sont blessés, et Brandimart est tué.*

Le parfum répandu sur une chevelure ou sur une barbe bien fournie et brillante, ou sur les vêtements légers des beaux jeunes hommes et des damoiselles qu'Amour éveille parfois tout en pleurs, se conserve et se fait sentir encore après plusieurs jours, montrant ainsi clairement quelle force et quelle pureté il avait dès le principe.

La liqueur nourricière dont, à son grand dam, Icare fit goûter à ses moissonneurs, et qui entraîna, dit-on, jadis au delà des Alpes les Celtes et les Boiens, prouve combien elle est douce dès le principe en gardant sa douceur jusqu'à la fin de l'année. L'arbre qui, à la mauvaise saison, ne perd pas ses feuilles, indique par là combien il devait être vert au printemps.

La race renommée qui, pendant tant de siècles, a répandu un si grand éclat, et qui semble en répandre toujours davantage, annonce clairement que celui d'où descend l'illustre maison

d'Este devait autant surpasser ses contemporains en splendeur, que le soleil surpasse les étoiles au ciel.

Roger, dont le moindre geste révélait la haute vaillance, la courtoisie et la magnanimité toujours nouvelle, en donna en cette circonstance des preuves évidentes à Dudon, en dissimulant sa grande force, comme je vous le disais plus haut, dans la répugnance qu'il éprouvait à lui donner la mort.

Dudon, qui s'était parfois imprudemment découvert, ou dont la fatigue avait arrêté le bras, s'aperçut bien que Roger n'avait pas voulu le tuer. Quand il en fut bien certain, et qu'il eut compris que son adversaire le ménageait, il résolut, s'il lui était inférieur en force et en vigueur, de l'égaler au moins en courtoisie.

« Par Dieu, seigneur – dit-il – faisons la paix ; aussi bien je ne puis plus espérer que la victoire m'appartienne. Elle ne peut plus être à moi, et dès à présent je me déclare vaincu et pris par ta courtoisie. » Roger répondit : « Et moi, je ne désire pas moins la paix que toi ; mais convenons d'abord que les sept rois que tu tiens enchaînés seront mis en liberté, et que tu me les céderas. »

Et il lui montra les sept rois dont je vous ai parlé et qui étaient restés enchaînés et tête basse. Il ajouta qu'il lui demandait de ne pas s'opposer à ce qu'il prît avec eux le chemin de l'Afrique. C'est ainsi que ces rois furent remis en liberté, car non seulement le paladin consentit à la demande de Roger, mais il lui permit de choisir dans la flotte le navire qui lui conviendrait. Roger fit voile vers l'Afrique.

Après avoir levé l'ancre, il fit déployer la voile et se confia au vent perfide. Tout d'abord une brise favorable, gonflant les voiles, le pousse droit sur la bonne route, et remplit le nocher de courage. Le rivage fuit rapidement ; bientôt on n'en voit plus de

traces, et la mer semble sans limite. Mais pendant la nuit le vent démasque sa perfidie et sa trahison.

Il souffle tantôt à la proue, tantôt à la poupe, tantôt aux flancs du navire, sans jamais suivre une direction constante. Le bâtiment tournoie sur lui-même et trompe tous les efforts du nocher ; son avant, son arrière, son bâbord et son tribord sont tour à tour assaillis par les lames qui surgissent altières et menaçantes. Leur blanc troupeau court sur la mer en mugissant. Les passagers s'attendent à chaque instant à périr, tellement sont nombreuses les vagues qui les frappent.

Le vent souffle, tantôt à l'avant, tantôt à l'arrière, chassant le navire devant lui, ou le faisant revenir sur ses pas ; parfois il le prend en travers, et le naufrage paraît alors imminent à tous. Le matelot assis au gouvernail pousse d'énormes soupirs ; son visage est pâle et troublé. Il multiplie en vain ses cris ; en vain il fait signe de la main, tantôt de virer, tantôt de descendre les antennes.

Mais les signes et les cris servent à peu de chose ; la nuit, rendue plus obscure par la pluie, empêche de les voir et de les entendre. La voix se perd dans les airs où monte l'immense clameur des passagers, mêlée au fracas des ondes qui se brisent les unes sur les autres ; de la proue à la poupe, de bâbord à tribord, il est impossible d'entendre les cris de commandement.

Le vent, qui siffle avec rage dans les agrès, produit d'horribles sons. L'air est sillonné d'éclairs fréquents, le ciel retentit d'épouvantables coups de tonnerre. Les uns courent au gouvernail, les autres saisissent les rames ; chacun s'emploie selon ce qu'il sait faire ; ceux-ci s'efforcent de délier les câbles, ceux-là de les amarrer ; d'autres vident l'eau, et la rejettent dans la mer.

L’horrible tempête hurle, excitée par la fureur soudaine de Borée. La voile flagelle le long des mâts ; la mer se soulève et atteint presque le ciel. Les rames se brisent, et la fortune cruelle semble redoubler de rage ; la proue n’obéit plus au gouvernail, et laisse le navire sans défense à la merci des flots.

Tout le côté droit est envahi par l’eau, et est prêt à s’abîmer. Tous crient et se recommandent à Dieu, car leur perte est plus que certaine. La mauvaise fortune les fait tomber d’un péril dans un autre. Le premier à peine évité, un second se présente. Le navire, fatigué dans toutes ses parties, laisse passer dans ses flancs l’eau ennemie.

La tempête livre de tous côtés aux malheureux un assaut cruel, épouvantable. Parfois ils voient la mer s’élever si haut, qu’il semble qu’elle atteigne le ciel. D’autres fois, l’onde se creuse si profondément sous leurs pieds, qu’ils croient voir s’entr’ouvrir l’enfer. Leur espérance de salut est nulle ou bien petite, et la mort inévitable est devant eux.

Toute la nuit, ils errent çà et là sur la mer, au gré du vent qui, loin de cesser au lever du jour, redouble au contraire de violence. Soudain, un écueil dénudé leur apparaît ; ils veulent l’éviter ; mais cela ne leur est pas possible. Le vent cruel et la tempête sauvage les portent malgré eux droit dessus.

À trois ou quatre reprises, le pâle nocher déploie toute sa vigueur pour changer le gouvernail de direction, et prendre une route moins dangereuse. Mais la barre se rompt, et est enlevée par la mer. Le vent furieux enfle tellement la voile, qu’il est impossible de la larguer peu ou prou. En ce péril mortel, ils n’ont le temps ni de réparer leurs avaries, ni de tenir conseil.

Quand ils ont compris que la perte du navire est inévitable, chacun s’occupe uniquement de son salut, chacun cherche à sauver sa vie. C’est à qui descendra le plus vite dans la cha-

loupe ; mais celle-ci est tellement alourdie par la foule qui s'y entasse, que c'est avec beaucoup de difficultés qu'on l'a fait passer par-dessus bord.

Roger voyant le commandant, le patron et les autres abandonner en toute hâte le navire, et se trouvant sans ses armes et en simple pourpoint, veut aussi s'embarquer sur la chaloupe. Mais elle lui paraît déjà beaucoup trop chargée ; grâce aux personnes qui s'y pressent déjà et à celles qui ne cessent de s'y jeter, le bateau ne tarde pas à être submergé, et à couler avec sa charge.

Il coule et entraîne tous ceux qui, fondant leur espoir sur lui, ont quitté le navire. Alors, au milieu des plaintes douloureuses, on entend les malheureux naufragés demander secours au ciel ; mais ces voix sont vite étouffées, car la mer, pleine de rage et de colère, a bientôt balayé la place d'où s'échappent ces cris lamentables et impuissants.

Parmi les naufragés, les uns ne reviennent plus à la surface ; les autres reparaissent et se soulèvent sur les lames. Celui-ci nage et tient la tête hors des flots, celui-là montre un bras, cet autre une jambe. Roger, que les menaces de la tempête ne font point trembler, remonte sur l'eau, et aperçoit non loin de là l'écueil aride que lui et ses compagnons ont en vain voulu éviter.

Il espère atteindre en nageant ses bords et se mettre à l'abri de la vague. Il s'avance et rejette en soufflant loin de son visage l'onde importune. Pendant ce temps, le vent et la tempête chassent devant eux le navire abandonné par ceux qui, dans l'espoir de se sauver, ont trouvé la mort.

Oh ! que les prévisions des hommes sont trompeuses ! Le navire, qui semblait perdu, échappa au naufrage dès que le patron et les matelots l'eurent abandonné, sans gouvernail, à la merci des flots. On aurait dit que le vent avait attendu que le

dernier homme de l'équipage l'eût quitté, pour changer de direction. Il souffla de telle façon, que le navire, prenant une meilleure voie, évita l'écueil et fut emporté sur une mer moins furieuse.

Et tandis qu'il avait été incertain de sa route pendant que le pilote le dirigeait, il alla droit en Afrique, dès qu'il ne fut plus conduit par personne. Il s'en vint échouer à deux ou trois milles près de Biserte, du côté de l'Égypte. L'eau et le vent venant à lui manquer tout à coup, il resta enfoncé dans le sable de ce rivage stérile et désert. Juste à ce moment, arriva Roland, qui se promenait, comme je vous l'ai raconté plus haut.

Désireux de savoir si ce navire était vide ou chargé, Roland, suivi de Brandimart et de son beau-frère, sauta dans une barque légère et poussa jusqu'au bâtiment échoué. Étant monté sur le pont, il ne vit personne, et trouva seulement le bon destrier Frontin, ainsi que les armes et l'épée de Roger.

Ce dernier avait dû s'échapper en telle hâte, qu'il n'avait même pas eu le temps de prendre son épée. Le paladin la reconnut. Elle s'appelait Balisarde, et lui avait appartenu autrefois pendant quelque temps. Vous devez avoir lu comment il la prit à Falérine, lorsqu'il détruisit son jardin si beau, et comment elle lui fut volée plus tard par Brunel.

Vous savez comment Brunel la céda librement à Roger, au pied de la montagne de Carène. Roland avait autrefois bien éprouvé quelle taille et quelle force elle avait. Il fut donc enchanté de la retrouver, et il en rendit grâce à Dieu. Il crut alors, et il le dit souvent depuis, que Dieu la lui avait envoyée au moment où il en avait si grand besoin,

À la veille de se battre avec le prince de Séricane qui, outre sa force redoutable, possédait – Roland ne l'ignorait pas – Bayard et Durandal. Ne connaissant pas le reste de l'armure, il

ne put l'apprécier comme celui qui l'aurait éprouvée. Cependant elle lui parut bonne, mais plus riche et plus belle encore.

Et comme il n'avait pas à s'inquiéter de la qualité de son armure, puisqu'il était complètement invulnérable, il la céda avec plaisir à Olivier. Quant à l'épée, ce fut autre chose, car il se la mit aussitôt au flanc. À Brandimart il donna le destrier. Il voulut ainsi partager également avec chacun de ses compagnons les bénéfices de cette trouvaille.

Tout guerrier s'efforce d'avoir de beaux et riches vêtements pour le jour du combat. Roland fit broder sur son quartier la haute tour Babel, frappée de la foudre. Olivier voulut avoir sur le sien un chien d'argent couché, portant sa laisse sur le dos, avec cette légende : « Jusqu'à ce qu'il vienne ». Il voulut avoir une soubreveste en or et digne de lui.

Brandimart, en mémoire de son père, résolut d'aller au combat vêtu simplement d'une soubreveste couleur sombre et triste. Fleur-de-Lys la lui borda, du mieux qu'elle put, d'une frange belle et choisie, parsemée de riches pierreries. Le reste était en drap commun et tout noir.

La dame fit de sa propre main la soubreveste que le chevalier devait revêtir par-dessus son haubert, ainsi que la housse qui devait recouvrir la croupe, le poitrail et la crinière de son cheval. Mais du jour où elle se mit à ce travail, jusqu'à celui où elle l'acheva, on ne la vit ni sourire ni donner le moindre signe de joie.

Elle avait sans cesse au cœur la crainte, le tourment, que son cher Brandimart lui fût enlevé. Déjà elle l'avait vu s'engager, à plus de cent reprises différentes, dans de grandes batailles pleines de périls. Jamais elle n'avait éprouvé ce qu'elle ressentait en ce moment, car l'épouvante lui glaçait le sang et lui pâlis-

sait le visage. Et cette nouveauté même d'avoir peur lui faisait battre le cœur d'une double crainte.

Quand ils eurent terminé leurs préparatifs, les chevaliers déployèrent la voile. Astolphe et Sansonnet restèrent pour commander la grande armée de la Foi. Fleur-de-Lys, le cœur oppressé par la crainte, et remplissant l'air de ses vœux et de ses plaintes, suivit des yeux les voiles du navire aussi loin que ses regards purent les apercevoir sur la haute mer.

Astolphe et Sansonnet eurent beaucoup de peine à l'arracher à la contemplation des Îlots, et à la ramener au palais. Ils la laissèrent sur son lit, affolée d'angoisse. Cependant une bonne brise poussait le groupe illustre des trois braves chevaliers. Le navire s'en vint aborder droit à l'île où devait avoir lieu une telle bataille.

Le chevalier d'Anglante, son beau-frère Olivier et Brandimart, descendus à terre, plantèrent les premiers leur tente du côté de l'est. Peut-être ne le firent-ils pas sans intention. Le même jour, arriva Agramant qui s'établit au côté opposé. Mais, comme l'heure était déjà avancée, le combat fut remis au lever de l'aurore.

Des deux côtés, jusqu'au jour, les serviteurs armés font la garde. Le soir venu, Brandimart se dirige vers les logements des Sarrasins et, avec la permission de Roland, il va trouver le roi africain dont il avait été l'ami. Brandimart était venu autrefois en France sous la bannière du roi Agramant.

Après les salutations et l'échange de poignées de main, le fidèle chevalier s'adresse d'une manière amicale au roi païen, et l'engage à ne pas poursuivre le combat. Il lui offre de la part de Roland de remettre entre ses mains toutes les cités qui sont entre le Nil et les colonnes d'Hercule, s'il veut croire au Fils de Marie.

« Je vous ai toujours aimé, et je vous aime beaucoup – lui dit-il – c'est pourquoi je vous donne ce conseil. Et puisque je l'ai moi-même suivi jadis, vous pouvez croire que je l'estime bon. J'ai reconnu que le Christ est le vrai Dieu, et que Mahomet est un fourbe ; et je désire vous voir suivre la même voie que celle que j'ai suivie. Je désire, seigneur, que vous marchiez avec moi dans la voie du salut, comme je le souhaite à tous ceux que j'aime.

» C'est là qu'est votre intérêt ; vous ne sauriez recevoir de meilleur conseil. Je ne saurais vous en donner surtout un plus sensé que celui de ne pas engager le combat avec le fils de Milon, car le gain que vous retireriez de la victoire ne serait pas en rapport avec le grand péril que vous affronteriez. Vainqueur, vous en retirerez fort peu d'avantages. Vaincu, vous ne perdrez pas peu.

» Quand bien même vous tueriez Roland et nous qui sommes venus ici pour mourir ou vaincre avec lui, je ne vois pas que vous puissiez pour cela en recouvrer les États que vous avez perdus. Vous devez bien penser que, dans le cas où les choses tourneraient mal pour nous, les hommes ne manquent pas à Charles pour garder jusqu'à la dernière tour de vos citadelles. »

Ainsi parlait Brandimart et il allait ajouter encore beaucoup de choses, quand il fut interrompu par le païen, qui lui répondit d'une voix irritée et d'un air hautain : « Certes, c'est de ta part témérité et folie pure que de donner des conseils, bons ou mauvais, alors qu'on ne te les a pas demandés.

» Que le conseil que tu me donnes provienne du bien que tu m'as voulu jadis et que tu me veux encore, je ne sais, à dire vrai, comment je pourrais le croire, en te voyant ici avec Roland. Je croirai bien plutôt que, te voyant en proie au dragon qui dé-

vore les âmes, tu cherches à entraîner tout le monde avec toi dans l'enfer, au séjour de l'éternelle douleur.

» Que je sois vainqueur ou que je succombe, que je doive revoir le royaume de mes ancêtres, ou rester à jamais dans l'exil, Dieu l'a décidé dans son esprit, au fond duquel ni toi ni Roland ne pouvez lire. Advienne comme il voudra, jamais la crainte ne pourra m'abaisser à une action indigne d'un roi. Quand même je serais certain de mourir, je préférerais la mort plutôt que de déshonorer mon sang.

» Maintenant, tu peux t'en retourner. Si demain, tu n'es pas sur le champ de bataille meilleur champion que tu n'as été aujourd'hui orateur, Roland se trouvera mal accompagné. » Agramant exhala ces dernières paroles de sa poitrine embrasée de colère. Les deux guerriers se séparèrent et furent prendre du repos, jusqu'à ce que le jour fût sorti de la mer.

Aux premières blancheurs de l'aube nouvelle, les combattants se trouvèrent tous armés et à cheval. Peu de paroles furent échangées entre eux ; écartant tout retard, évitant tout préliminaire, ils abaissèrent les fers de leurs lances. Mais je croirais, seigneur, commettre une trop grande faute si, pour vouloir vous parler de ces guerriers, je laissais assez longtemps Roger dans la mer pour qu'il s'y noyât.

Le jouvenceau s'avance, luttant des pieds et des bras contre les vagues horribles. Le vent et la tempête le menacent en vain ; sa conscience seule l'inquiète. Il craint que le Christ ne se venge en ce moment du peu d'empressement qu'il a montré, alors qu'il le pouvait, à se faire baptiser dans les eaux saintes, en le condamnant à recevoir le baptême au milieu de l'onde amère et salée.

Les promesses qu'il a tant de fois faites à sa dame lui reviennent à la mémoire ; il se rappelle le serment qu'il a fait

quand il a dû combattre contre Renaud, et qu'il n'a pas tenu. Plein de repentir, il prie trois ou quatre fois Dieu de ne pas l'en punir ici, et dans la sincérité de son cœur et de sa foi, il fait vœu d'être chrétien, s'il pose le pied à terre.

Il promet de ne plus jamais prendre l'épée ni la lance contre les Fidèles, en faveur des Maures. Il retournera aussitôt en France, et ira rendre à Charles les hommages qui lui sont dus. Il ne laissera pas plus longtemps Bradamante en suspens, et donnera une fin honnête à ses amours. Ô miracle ! à peine a-t-il prononcé ce vœu, qu'il sent croître ses forces, et qu'il nage d'un bras plus vigoureux.

Sa force croît et son courage renaît. Roger lutte contre les vagues ; il repousse les ondes dont l'une suit l'autre, et qui l'assaillent tour à tour. Tour à tour soulevé ou submergé par elles, il atteint enfin le rivage, au prix de grands efforts ; et il arrive, ruisselant et harassé, au pied d'une colline baignée par la mer.

Tous ses compagnons qui s'étaient confiés à la mer avaient péri dans les flots. Roger, protégé par la bonté divine, put aborder sur cette plage solitaire. Une fois à l'abri des vagues sur la colline inculte et dénudée, une nouvelle crainte naît en sa pensée. Exilé dans un espace si restreint, il tremble d'y mourir de misère.

Mais bientôt son cœur indomptable reprend le dessus, et résolu à supporter tout ce qu'il est écrit dans le ciel qu'il doit souffrir, il porte un pied intrépide à travers les durs rochers, marchant droit à la cime de la montagne. Il n'a pas fait cent pas, qu'il aperçoit un homme courbé par les années et l'abstinence, et dont l'aspect et les vêtements annoncent un ermite. Il lui paraît digne du plus grand respect.

Quand Roger fut prés de lui, l'ermite cria : « Saul, Saul, pourquoi persécutes-tu ma religion ? – C'est ainsi qu'autrefois le seigneur parla à saint Paul en lui portant le coup salutaire. – Tu as cru passer la mer sans payer ton passage, et tu as voulu priver autrui de son gain. Tu vois que Dieu, dont la main est longue, t'a saisi, alors que tu pensais être le plus loin de lui. »

Le saint ermite avait eu la nuit précédente une vision envoyée par Dieu, et qui lui avait appris que Roger devait arriver sur l'écueil. Dieu lui avait en même temps révélé sa vie passée et future, sa mort misérable, et les fils et neveux qui devaient descendre de lui.

L'ermite poursuit ; il commence par réprimander Roger ; puis il le réconforte. Il le réprimande d'avoir si longtemps hésité à placer son cou sous le joug suave. Il lui fait comprendre que ce qu'il devait faire alors qu'il avait son libre arbitre, et que le Christ l'en priait et l'appelait à lui, n'avait plus le même prix, obtenu par la force et sous le coup du danger menaçant.

Puis il le réconforte en lui disant que le Christ ne refuse pas le ciel à qui lui en demande l'entrée, cette demande fût-elle tardive ou faite à temps. Il lui parle de ces ouvriers de l'Évangile qui reçurent tous une paye égale. L'instruisant avec un zèle plein de charité et de dévotion, il le conduit à pas lents vers sa cellule, creusée dans le dur rocher.

Au-dessus de cette cellule s'élève une petite chapelle tournée du côté de l'Orient, fort bien distribuée et très belle. Au-dessous, un bois de lauriers, de genévriers, de myrtes et de palmiers chargés de fruits, descend jusqu'à la mer. Ce bois est arrosé par un ruisseau toujours limpide, qui tombe en murmurant du sommet de la montagne.

Il y avait près de quarante ans que l'ermite s'était établi sur l'écueil. Le Sauveur lui avait indiqué ce lieu comme très favora-

ble à une vie solitaire et sainte. Les fruits des divers arbres et l'eau pure avaient soutenu sa vie, et il était parvenu à sa quatre-vingtième année en se conservant valide et robuste, et sans avoir jamais été malade.

Rentré dans la cellule, le vieillard alluma le feu, et chargea sa table de fruits variés avec lesquels Roger restaura un peu ses forces, après avoir fait sécher ses vêtements et ses cheveux. Là il apprit plus commodément tous les grands mystères de notre Foi, et, le jour suivant, il fut baptisé avec l'eau pure du ruisseau, par le vieillard lui-même.

Roger se trouvait très satisfait de ce séjour, d'autant plus que le bon serviteur de Dieu lui avait annoncé son intention de le renvoyer au bout de quelques jours là où il avait le plus grand désir d'aller. En attendant, il l'entretenait souvent de beaucoup de choses, tantôt du royaume de Dieu, tantôt de ses propres aventures, tantôt enfin de ses futurs descendants.

Le Seigneur, qui entend et qui voit tout, avait révélé au saint ermite que Roger, à partir du jour où il embrasserait la Foi, devait vivre sept années encore, et non davantage, et qu'à cause de la mort que sa dame avait donnée à Pinabel, mort qu'on lui attribuait, et aussi à cause du meurtre de Bertolas, il serait assassiné par les Mayençais impitoyables et malfaisants ;

Et que cet acte de trahison resterait si caché, que le bruit n'en transpirerait pas au dehors, la victime devant être enterrée sur le lieu même où elle serait tombée sous les coups de la race félonne. C'est pourquoi la mort de Roger ne serait vengée que fort tard par sa sœur et par son épouse fidèle, après que celle-ci, portant un enfant dans son sein, aurait longuement cherché son époux.

Entre l'Adige et la Brenta, au pied des collines qui plurent tant au Troyen Anténor avec leurs veines de soufre, leurs douces

rives, leurs gras sillons et leurs prairies agréables, qu'il oublia pour elles le sublime Ida, son regretté Ascagne et son cher Xante, Bradamante accoucherait au milieu des forêts voisines du froid Ateste.

L'enfant mis par elle au monde, et nommé aussi Roger, croîtrait en beauté et en vaillance, serait reconnu par ces Troyens comme étant de leur sang, et élu par eux pour leur prince. Plus tard, ayant prêté son concours à Charles contre les Lombards, il recevrait, malgré sa jeunesse, le gouvernement de ce beau pays, et serait honoré du titre de marquis.

Et Charles, au moment où il octroierait cette faveur, ayant dit en latin : *Este* seigneurs là, ce beau lieu serait depuis ce temps appelé Este, en supprimant les deux premières lettres de son ancien nom d'Ateste. Dieu avait encore prédit à son serviteur l'âpre vengeance que l'on tirerait de la mort de Roger.

Il lui avait révélé que Roger apparaîtrait dans une vision à sa fidèle épouse, qu'il lui dirait par qui il avait été mis à mort, et lui montrerait l'endroit où gisait son corps. Qu'alors Bradamante, accompagnée de sa vaillante belle-sœur, détruirait par le fer et le feu tous ceux de la maison de Poitiers, et que son fils Roger, parvenu à un certain âge, en ferait autant pour les Mayençais.

Il lui avait parlé des Azzons, des Alberti, des Obbizons et de leur belle postérité, jusqu'à Nicolo, Leonello, Borso, Hercule, Alphonse, Hippolyte et Isabelle. Mais le saint vieillard, qui sait retenir sa langue, ne dit pas tout ce qu'il connaît ; il ne raconte à Roger que ce qu'il doit lui raconter, et retient ce qu'il doit garder pour lui.

Cependant Roland, Brandimart et le marquis Olivier, la lance basse, se précipitent à la rencontre du Mars sarrasin. C'est ainsi qu'on peut nommer Gradasse. Du côté opposé, leurs deux

autres adversaires ont mis leurs bons destriers au galop, je veux parler du roi Agramant et du roi Sobrin. Le bruit de leur course fait retentir le rivage et la mer prochaine.

Quand ils en vinrent à s'entrechoquer, les lances volèrent en éclats jusqu'au ciel, et l'on vit la mer se soulever sous cette effroyable rumeur que l'on entendit jusqu'en France. Roland et Gradasse étaient en face l'un de l'autre. La balance aurait été égale entre eux, si la possession de Bayard n'eût constitué pour Gradasse un avantage qui le faisait paraître plus vaillant.

Bayard heurte le destrier de moindre force que monte Roland, avec une violence telle qu'il le fait ployer sur ses jarrets, et rouler tout de son long sur le sol. Roland s'efforce à trois ou quatre reprises de le relever avec les éperons et avec la bride. Quand il voit qu'il ne peut y parvenir, il met pied à terre, embrasse son écu, et tire Balisarde.

Olivier se rencontre avec le roi d'Afrique ; l'avantage reste égal pour tous les deux. Quant à Brandimart, il fait vider les arçons à Sobrin, mais on n'a jamais su bien clairement si ce fut la faute du cheval ou du cavalier, car désarçonner Sobrin était chose rare. Que ce fût la faute de son destrier ou la sienne, Sobrin se trouva à bas de son cheval.

Brandimart, voyant le roi Sobrin par terre, ne le pressa pas davantage, et se porta contre le roi Gradasse qui avait aussi abattu Roland. Entre le marquis et Agramant, le combat continue dans les mêmes conditions où il avait été commencé. Après avoir rompu leurs lances sur les écus, ils sont revenus à la charge l'épée nue à la main.

Roland, qui voit Gradasse dans l'impossibilité de revenir sur lui, tellement Brandimart le serre et le harcèle, regarde autour de lui, et aperçoit Sobrin qui n'a personne à combattre. Il

s'avance à sa rencontre, et sa démarche, son aspect terrible, font trembler le ciel.

Sobrin, qui voit venir l'attaque d'un tel guerrier, assure ses armes et s'apprête à le recevoir. De même que le nocher, menacé par les flots énormes qui se précipitent sur lui en mugissant, leur oppose la proue de son navire, et, voyant la mer s'élever si haut, regrette de n'être point à l'abri sur le rivage, Sobrin oppose son bouclier aux coups de l'épée de Falérine.

Balisarde est d'une trempe tellement fine, qu'aucune arme ne peut l'arrêter. Puis elle est entre les mains d'un guerrier si vaillant, entre les mains de Roland, unique au monde ! Elle fend l'écu de Sobrin sans être arrêtée par les cercles d'acier dont cet écu est protégé ; elle fend l'écu et retombe sur l'épaule du vieux chevalier.

Elle retombe sur l'épaule, et bien qu'elle rencontre le double obstacle de la cuirasse et de la cotte de mailles, elle continue sa route et ouvre dans l'épaule une large plaie. Sobrin riposte, mais c'est en vain qu'il essaye de blesser Roland auquel, par grâce spéciale, le Moteur du ciel et des étoiles a accordé le don de ne pouvoir jamais avoir la peau trouée.

Le valeureux comte porte un second coup à Sobrin dans l'intention de lui enlever la tête des épaules. Sobrin qui connaît la vigueur du prince de Clermont, et qui sait combien peu lui servirait de lui opposer son écu, se recule vivement, mais pas assez pour éviter de recevoir sur le front le coup de Balisarde. Le coup tombe à plat, mais d'une telle force, qu'il aplatit le casque de Sobrin, et étourdit le malheureux chevalier.

Sous le coup formidable, Sobrin tombe à terre, d'où il ne peut se relever qu'après un long moment. Le paladin croit en avoir fini avec lui et l'avoir étendu mort. Il se dirige vers le roi Gradasse, craignant que celui-ci ne mène à mal Brandimart, car

le païen a l'avantage des armes, de l'épée, du destrier et d'une plus grande vigueur.

L'intrépide Brandimart, monté sur Frontin, cet excellent destrier qui appartenait auparavant à Roger, se comporte si bravement, que le Sarrasin ne paraît pas avoir encore trop d'avantage sur lui. S'il avait un haubert d'aussi fine trempe que celui du païen, l'avantage serait même en sa faveur. Mais, se sachant mal armé, il est obligé de voltiger de droite et de gauche pour se défendre.

Frontin n'a pas son égal pour comprendre et exécuter les volontés de son cavalier ; il semble qu'il devine, selon que Durandal retombe, de quel côté il doit tourner afin de l'éviter. Agramant et Olivier se livrent d'autre part une terrible bataille, et montrent des qualités égales comme adresse et comme force.

Comme je viens de le dire, Roland laisse Sobrin à terre, et, pour venir en aide à Brandimart, il s'avance à grands pas, étant à pied, contre le roi Gradasse. Au moment où il va l'attaquer, il voit passer sur le champ de bataille le bon cheval que montait Sobrin quand il a été désarçonné. Roland s'empresse de courir après lui.

Il rattrape le destrier qui ne fait aucune résistance, et, d'un saut, il se trouve en selle. D'une main il tient son épée levée, de l'autre il prend la belle et riche bride. Gradasse aperçoit Roland ; il n'est nullement effrayé de le voir venir sur lui, et il l'appelle par son nom. Il espère le plonger dans la nuit éternelle, lui, Brandimart et leur autre compagnon, avant que le soir soit encore venu.

Il laisse Brandimart, et, se tournant vers le comte, il lui porte un coup de pointe au gorgerin. L'épée transperce tout, hormis la chair du comte qu'aucun effort ne peut parvenir à entamer. Au même instant, Roland laisse retomber Balisarde. Là

où elle frappe, nul enchantement ne prévaut ; casque, écu, haubert, harnais, elle fend tout ce qu'elle touche.

Elle blesse au visage, à la poitrine, à la cuisse, le roi de Séricane, dont le sang n'avait encore jamais coulé depuis qu'il avait endossé pour la première fois les armes de chevalier. Gradasse trouve étrange que cette épée, qui n'est pourtant pas Durandal, l'ait ainsi blessé. Il en éprouve de l'angoisse et du dépit. Il comprend que si le coup avait été plus avant, il aurait été fendu depuis la tête jusqu'au ventre.

Après l'expérience qu'il vient de faire, il n'a plus la même confiance qu'il avait eue jusque-là dans ses armes. Aussi procède-t-il avec un redoublement d'attention et de prudence. Brandimart, voyant que Roland est venu lui enlever le combat des mains, se place au milieu du champ de bataille, afin de se porter là où il sera besoin.

Le combat en est là, lorsque Sobrin, après être resté longtemps étendu sur le sol, revient à lui, souffrant beaucoup de la tête et de l'épaule. Il lève les yeux et regarde de tous côtés. Apercevant son maître, il se hâte de lui venir en aide, se dissimulant de façon à ne pas être vu.

Il s'approche d'Olivier qui, les yeux fixés sur Agramant, ne faisait pas attention à autre chose, et, le prenant par derrière, il frappe son destrier aux jarrets d'un coup qui force la malheureuse bête à trébucher. Olivier tombe, mais il ne peut se relever, car, dans cette chute inattendue, son pied gauche s'est trouvé pris sous son cheval.

Sobrin lui porte un second coup du revers de son épée. Il croit lui faire sauter la tête, mais il est arrêté par l'armure faite d'un acier trempé jadis par Vulcain, et qui a été portée autrefois par Hector. Brandimart voit le péril, et court à toute bride sur le

roi Sobrin. Il le frappe à la tête et le renverse ; mais le fier vieillard se relève sur-le-champ,

Et retourne à Olivier, afin de l'expédier pour l'autre monde, ou du moins pour l'empêcher de se dégager de dessous son cheval. Olivier a son meilleur bras libre, de sorte qu'il peut se défendre avec son épée. Il la fait tournoyer avec une telle vigueur, qu'il tient Sobrin à distance.

Il espère, s'il réussit à le maintenir en respect, avoir ainsi le temps de se dégager. Il voit du reste son adversaire couvert de sang dont il arrose le sable, et si faible qu'il se soutient à peine et ne peut tarder à être vaincu. Olivier fait de nombreux efforts pour se dégager de dessous son destrier, sans pouvoir y parvenir.

Brandimart est allé vers le roi Agramant, et a commencé à faire pleuvoir autour de lui une tempête de coups. Monté sur Frontin, il est tantôt sur les flancs, tantôt en face de son adversaire. Frontin tourne comme la roue d'un tour. Mais si le fils de Monodant a un bon cheval, le roi du Midi n'en a pas un moins bon, car il est monté sur Bride-d'Or, que lui a donné Roger après l'avoir enlevé au fier Mandricard.

Agramant a déjà un grand avantage grâce à son armure à toute épreuve et d'une perfection sans égale. Brandimart, au contraire, a pris la sienne au hasard, et comme il a pu la trouver dans un besoin si pressant. Mais son ardeur le rend tellement sûr de lui-même, qu'il ne doute pas d'avoir avant peu à la changer pour une meilleure. Bien que le roi africain lui ait mis toute l'épaule droite en sang,

Et qu'il garde au flanc une blessure grave faite par Gradasse, le guerrier de France trouve moyen d'atteindre son adversaire d'un coup d'épée. Il brise son écu, lui blesse le bras gauche, et l'atteint, mais légèrement, à la main droite. Mais tout

cela n'est qu'un jeu, qu'une plaisanterie auprès de ce qui se passe entre Roland et le roi Gradasse.

Gradasse a à moitié désarmé Roland. Il lui a brisé son casque en deux morceaux ; il lui a fait rouler son écu sur le sol, et a entr'ouvert son haubert et sa cotte de mailles. Mais il n'a pu le blesser encore, car Roland est fée. Le paladin, au contraire, a mis Gradasse dans un état pitoyable ; outre la blessure dont j'ai déjà parlé, il lui en a fait d'autres au visage, à la gorge, en pleine poitrine.

Gradasse est désespéré de se voir tout couvert de son propre sang, tandis que Roland, après avoir reçu tant de coups, est intact, de la tête aux pieds. Il lève son épée à deux mains, et il croit bien, cette fois, lui fendre la tête, la poitrine, le ventre et tout le reste. Il frappe le comte au front, juste à l'endroit où il a voulu l'atteindre.

Tout autre que Roland aurait été fendu, en deux jusqu'à la selle. Mais comme si Gradasse n'avait frappé que du plat de son épée, celle-ci rebondit, aussi luisante, aussi nette qu'avant. Roland, étourdi sous le coup, en vit, quoique forcé de regarder la terre, mille étoiles. Il lâcha la bride, et aurait laissé tomber son épée, si elle n'avait été attachée à son bras par une chaîne.

Le cheval qui portait Roland sur son dos fut tellement épouvanté du bruit que produisit l'horrible coup, qu'il se mit à fuir sur l'arène poudreuse, montrant combien il était bon à la course. Le comte, ayant perdu connaissance par suite de la commotion qu'il a éprouvée, n'a pas la force de le retenir. Gradasse le poursuit, et il l'aurait bientôt rejoint pour peu qu'il eût pressé Bayard.

Mais, en regardant autour de lui, il voit le roi Agramant dans le plus extrême péril. Le fils de Monodant l'a saisi par le casque avec son bras gauche, le lui a délacé par devant, et cher-

che à le frapper à la gorge avec son poignard. Le roi ne peut se défendre, car Brandimart lui a également enlevé son épée.

Gradasse fait volte-face, et ne pense plus à poursuivre Roland. Il accourt vers l'endroit où il voit le roi Agramant, L'imprudent Brandimart, ne pensant pas que Roland ait laissé échapper Gradasse, n'a d'autre préoccupation, d'autre pensée que de plonger son poignard dans la gorge du païen. Soudain Gradasse arrive sur lui et, prenant son épée à deux mains, lui en porte de toute sa force un coup sur le casque.

Père du ciel, fais parmi tes élus une place au martyr de ta foi. Arrivé à la fin de son tempétueux voyage, qu'il puisse désormais replier sa voile dans le port. Ah ! Durandal, peux-tu être assez infidèle à ton maître Roland, pour tuer ainsi sous ses yeux le compagnon le plus cher, le plus dévoué qu'il ait au monde ?

Un cercle de fer, épais de deux doigts, entourait le casque de Brandimart ; il fut partagé et rompu par le coup terrible, ainsi que la coiffe d'acier qui était par-dessous. Brandimart, la face toute pâle, tombe de cheval ; un énorme jet de sang s'échappe de sa tête, et se répand comme un fleuve sur le sable.

Le comte, ayant repris ses sens, jette les yeux autour de lui et aperçoit son cher Brandimart étendu par terre ; il voit, au maintien du Sérican, quel est celui qui lui a donné la mort. Je ne saurais dire quel sentiment l'emporta en lui, de la douleur ou de la colère. Mais il avait si peu de temps pour pleurer, qu'il fit taire sa douleur pour laisser sortir sa colère. Mais il est temps que je mette fin à ce chant.

# Chant XLII

*ARGUMENT. – Le combat de Lampéduse se termine par la mort de Gradasse et d'Agramant, occis par la main de Roland, qui accorde la vie à Sobrin. – Bradamante se désole du retard de Roger. – Renaud, en allant sur les traces d'Angélique, trouve un remède qui le guérit de son amoureuse passion. S'étant remis en chemin pour rejoindre Roland, il fait la rencontre d'un chevalier qui le reçoit dans un magnifique palais orné de statues représentant diverses dames de la maison d'Este. Son hôte lui propose un moyen de s'assurer de la fidélité de sa femme.*

Quel frein assez dur, quel nœud de fer, quelle chaîne de diamant, s'il peut en exister, feraient que la colère se pourrait contenir dans de justes bornes et ne dépassât point la mesure, quand on voit celui pour lequel Amour vous a mis au cœur une solide affection, frappé par ruse ou par violence de déshonneur ou d'un coup mortel ?

Et si l'âme devient alors cruelle et inhumaine, il faut l'excuser, car la raison n'a plus de prise sur elle. Achille, après avoir vu Patrocle, sous les armes qu'il lui avait prêtées, rougir la terre de son sang, ne put assouvir sa colère en tuant son meurtrier ; il fallut encore qu'il le traînât derrière son char et lui fît mille outrages.

Invincible Alphonse, c'est une colère pareille qui enflamma vos soldats, le jour où vous fûtes si gravement blessé au front d'un coup de pierre, que chacun crut votre âme partie pour l'autre monde ; leur fureur fut telle, que retranchements, murailles ou fossés, rien ne put protéger les ennemis contre leur

élan, et qu'ils ne s'arrêtèrent qu'après les avoir tous massacrés, sans en laisser un seul vivant pour porter la nouvelle.

C'est en vous voyant tomber, que les vôtres entrèrent dans une telle fureur, et se livrèrent à de telles cruautés. Si vous aviez été debout, vous auriez certainement modéré leur soif de carnage. Cela vous suffisait en effet d'avoir repris la Bastia en quelques heures, alors que les gens de Grenade et de Cordoue avaient dû employer plusieurs jours pour vous l'enlever.

Peut-être fut-ce une vengeance permise par Dieu, que vous vous soyiez trouvé en pareil état, afin que les ennemis fussent ainsi punis des épouvantables excès auxquels ils s'étaient livrés quelque temps auparavant. Le malheureux Vestidel, las et blessé, s'étant rendu leur prisonnier, fut frappé, alors qu'il était sans armes, et tué de plus de cent coups d'épée par ces forcenés, dont la plupart étaient mahométans.

Mais, pour conclure, je dis qu'il n'y a pas de colère comparable à celle qu'on éprouve quand on voit outrager sous ses yeux un parent ou un vieil ami. Il était donc tout naturel qu'une colère soudaine envahît le cœur de Roland, lorsqu'il vit un ami si cher étendu mourant, par suite de l'horrible coup que lui avait porté le roi Gradasse.

De même que le pasteur nomade, qui a vu s'enfuir en sifflant l'horrible serpent dont la dent venimeuse a causé la mort de son enfant qui jouait sur le sable, saisit son bâton avec colère et avec rage, ainsi le chevalier d'Anglante, plein de fureur, saisit l'épée au tranchant sans pareil. Le premier qu'il rencontra fut le roi Agramant,

Qui, tout ensanglanté, sans épée, avec une moitié d'écu, le casque délacé, et blessé en plus d'endroits que je ne puis dire, s'était tiré des mains de Brandimart, comme un épervier imprudent qui se serait attaqué à un vautour par voracité ou par

étourderie. Roland arrive sur lui, et lui porte un coup juste à l'endroit où la tête s'attache au buste.

Agramant avait son casque brisé, et le cou désarmé, de sorte que Roland le lui coupe net comme si c'eût été un jonc. La tête du roi de Libye tombe, et son corps roule lourdement sur le sable. Son âme prend sa course vers les ondes infernales, où Caron l'attire avec son croc dans sa barque. Roland ne s'attarde pas à le frapper une seconde fois ; il court au Sérican avec Balisarde.

Gradasse en voyant tomber Agramant, la tête séparée du buste, éprouve ce qu'il n'a jamais ressenti ; son cœur tremble ; son visage pâlit. Lorsque le chevalier d'Anglante arrive sur lui, il semble présager son sort, et, vaincu d'avance, il n'a pas encore songé à se mettre en défense quand le coup mortel descend sur lui.

Roland le frappe au flanc droit, sous la dernière côte ; le fer, entré par le ventre, ressort d'une palme du côté gauche, ruisselant de sang jusqu'à la garde. C'est de la main du plus franc et du meilleur guerrier de l'univers que fut porté le coup qui mit à mort le chevalier le plus redoutable de tous les païens.

Le paladin, peu joyeux d'une telle victoire, se jette promptement à bas de selle, et, le visage troublé et plein de larmes, il court en toute hâte à son cher Brandimart. Il voit tout autour de lui la terre couverte de sang. Son casque, qui semble ouvert d'un coup de hache, ne l'avait pas plus protégé que s'il eût été d'écorce.

Roland relève sa visière, et voit qu'il a la tête fendue jusqu'au nez, juste entre les deux sourcils. Cependant Brandimart a conservé assez de souffle pour demander pardon de ses fautes au roi du Paradis, pour consoler le comte dont les joues sont sillonnées de larmes, et l'exhorter à la patience.

Il lui dit : « Roland, souviens-toi de moi dans tes prières qui sont agréables à Dieu. Je te recommande ma Fleur-de… » Mais il ne peut en dire davantage ; il meurt sans achever le mot. Des voix d'anges, s'unissant en chœurs célestes, s'entendirent soudain dans les airs, dès qu'il eut exhalé son âme ; et celle-ci, dégagée de ses liens corporels, s'éleva vers le ciel au milieu d'une douce mélodie.

Roland, bien qu'il dût se réjouir d'une fin si chrétienne, et bien qu'il sût que Brandimart était monté aux demeures bienheureuses, car il avait vu le ciel s'ouvrir pour lui, ne pouvait cependant maîtriser sa nature humaine et ses sens fragiles. En songeant qu'il venait de se voir enlever celui qui était pour lui plus qu'un frère, il ne pouvait empêcher les larmes d'humecter son visage.

Sobrin gisait depuis longtemps à terre, perdant beaucoup de sang qui découlait de sa tête sur ses joues et sur sa poitrine. Il ne devait plus guère en rester dans ses veines. Quant à Olivier, il était encore renversé sous son cheval, et n'avait pu dégager son pied que le poids du destrier avait à moitié brisé.

Et si son beau-frère, gémissant et tout en larmes, n'était pas venu l'aider, il n'aurait pu se dégager de lui-même. Son pied lui faisait tellement mal, qu'une fois qu'il l'eut retiré de dessous son cheval, il ne put ni s'en servir, ni même s'appuyer dessus. Sa jambe elle-même était si engourdie, qu'il lui fallut se faire aider pour pouvoir changer de place.

Roland se réjouit peu de la victoire ; il lui était trop dur, trop cruel de voir Brandimart mort et son beau-frère dans un état si peu rassurant. Sobrin était encore vivant, mais c'est à peine s'il lui restait quelque souffle, car sa vie était prête à s'exhaler avec la dernière goutte de son sang.

Le comte le fit enlever tout sanglant du champ de bataille, et le fit soigner avec beaucoup de soin ; il le consolait par de douces paroles, comme s'il eût été de sa famille ; car, après le combat, il ne gardait aucune trace de colère, et son cœur était tout à la clémence. Il fit ramasser les armes et les chevaux des morts, et laissa le reste aux serviteurs.

Ici, je dois avouer que Frédéric Fulgose doute quelque peu de la véracité de mon histoire, car, ayant visité avec sa flotte les moindres recoins du rivage barbaresque, il descendit sur l'île où eut lieu le combat des six chevaliers, et en trouva le sol si montueux, si inégal, qu'il n'y a pas, dit-il, un seul endroit où l'on puisse mettre le pied à plat.

Il ne peut tenir pour vraisemblable que, sur cet écueil accidenté, six chevaliers, la fleur du monde entier, aient pu se livrer cette bataille à cheval. Je réponds à cette objection qu'au temps de Roland il y avait, sur la droite, une plaine assez vaste, qui depuis fut recouverte par suite de l'éboulement d'un immense rocher, détaché de sa base lors d'un tremblement de terre.

C'est pourquoi, ô splendeur éclatante de la race des Fulgoses, ô lumière sereine et toujours plus vivace, si vous me prenez encore à partie sur ce point, et surtout devant cet invincible duc, grâce auquel votre patrie jouit maintenant d'un doux repos et voit l'amour succéder pour elle à la haine, je vous prie de lui dire sans retard qu'il se peut fort bien qu'en cette circonstance je n'aie point dit un mensonge.

Cependant Roland, ayant tourné ses regards vers la mer, aperçut un navire léger qui venait à toutes voiles et paraissait vouloir aborder à l'île. Quel était ce navire ? Je ne veux pas vous le dire maintenant, parce que je suis attendu en plus d'un autre endroit. Pour le moment, voyons en France si les habitants, délivrés enfin des Sarrasins, sont chagrins ou joyeux.

Voyons ce que fait cette amante fidèle, qui voit de nouveau s'éloigner l'accomplissement de ses vœux ; je veux parler de la malheureuse Bradamante. Quand elle voit que Roger a encore manqué au serment qu'il a fait quelques jours avant le conflit survenu entre les deux armées, elle ne sait plus sur quoi placer son espérance.

Elle renouvelle ses pleurs et ses reproches, et, selon son habitude, elle recommence à appeler Roger cruel, et à traiter le destin d'impitoyable. Puis, déployant les voiles à sa grande douleur, elle accuse d'injustice, de complicité ou de faiblesse le ciel qui a permis un tel parjure, et qui n'a pas même fait un signe pour l'empêcher.

Elle en arrive à accuser Mélisse et à maudire l'oracle de la grotte qui, par ses conseils mensongers, l'a précipitée dans la mer d'amour où elle est sur le point de mourir. Puis elle va trouver Marphise, et se plaindre à elle de son frère qui a manqué à sa foi jurée. Elle soulage sa douleur en criant, en pleurant auprès d'elle, et lui demande aide et appui.

Marphise la serre dans ses bras, et fait ce qu'elle peut pour la consoler. Elle ne croit pas que Roger ait failli à ce point ; elle pense qu'il ne tardera pas à revenir auprès d'elle. Elle lui jure, s'il ne revient pas, qu'elle ne souffrira pas une si grave offense, et qu'elle se battra avec lui, ou lui fera observer sa promesse.

Par ces paroles, elle réussit à adoucir un peu la douleur de Bradamante qui, ayant quelqu'un pour s'épancher désormais, éprouve une angoisse moindre. Maintenant que nous avons vu Bradamante accuser dans son chagrin Roger de parjure, de cruauté et d'orgueil, voyons si son frère est plus heureux ; je veux parler de Renaud qui est brûlé jusqu'à la moelle des feux de l'amour.

Je veux parler de Renaud qui, comme vous le savez, aimait si passionnément la belle Angélique. C'était un enchantement, encore plus que la beauté de cette dernière, qui l'avait fait tomber ainsi dans les rets de l'amour. Les autres paladins vivaient en repos, depuis qu'ils étaient complètement débarrassés des Maures ; lui seul, parmi les vainqueurs, était resté captif de son amoureuse peine.

Il avait envoyé de côtés et d'autres plus de cent messagers pour s'enquérir de ce qu'elle était devenue ; lui-même l'avait cherchée longtemps. Enfin il était allé trouver Maugis qui l'aidait toujours dans les cas embarrassants. Le visage rouge de honte et les yeux baissés, il se décida à lui avouer son amour. Puis il le pria de lui enseigner où se trouvait Angélique si désirée par lui.

Maugis éprouve un grand étonnement d'un cas si étrange. Il sait que, seul entre ses rivaux, Renaud a eu jadis l'occasion de tenir plus de cent fois Angélique dans son lit, et lui-même, persuadé de cette vérité, avait fait tout ce qu'il avait pu, par ses prières et par ses menaces, pour le pousser à ce résultat, sans avoir pu jamais l'y amener.

Il l'avait d'autant plus vivement poussé dans cette voie, qu'en écoutant ses conseils, Renaud aurait alors retiré Maugis de prison. Et voilà que maintenant que l'occasion est manquée, et que rien ne peut plus lui venir en aide, Renaud demande de lui-même ce qu'il a jadis refusé plus que de raison ; voilà qu'il vient le prier, lui Maugis, alors qu'il doit se rappeler qu'il a failli causer sa mort en une obscure prison par ses refus d'autrefois !

Mais plus les sollicitations de Renaud paraissent importunes à Maugis, plus ce dernier reconnaît manifestement combien son amour est grand. Les prières de Renaud le touchent enfin ; il noie dans l'océan de sa mémoire le ressentiment de l'offense ancienne, et s'apprête à lui venir en aide.

Il met fin à ses obsessions, et lui rend l'espoir en lui disant qu'il lui sera favorable, et qu'il saura lui dire quelle route suit Angélique, qu'elle soit en France ou ailleurs. Aussitôt Maugis se rend à l'endroit où il a l'habitude de conjurer les démons. C'est une grotte située au sein de monts inaccessibles. Il ouvre son livre, et appelle la foule des esprits infernaux.

Puis il en choisit un fort instruit sur tous les cas amoureux, et il veut savoir de lui comment il se fait que Renaud, qui jadis avait le cœur si dur, l'a maintenant si sensible. Alors il apprend l'histoire de ces deux sources, dont l'une attise le feu, tandis que l'autre l'éteint ; il apprend que le mal causé par l'une des deux ne peut être guéri par rien, si ce n'est par l'eau de l'autre.

Il apprend aussi comment Renaud, ayant bu d'abord à celle des deux sources qui chasse l'amour, se montra si obstinément rebelle aux longues prières d'Angélique la belle ; mais ayant été plus tard amené par sa mauvaise étoile à boire à l'autre source qui donne l'amoureuse ardeur, Renaud se mit à aimer celle qui jusque-là lui avait déplu au delà de toute raison.

Il fut vraiment poussé par sa mauvaise étoile et le destin cruel à boire la flamme dans cette source glacée ; car, presque au même moment, Angélique s'en vint boire à l'autre source qui rendit son cœur si inaccessible à l'amour, que, depuis, elle se mit à fuir Renaud comme un serpent. Quant à Renaud, il l'aimait, et l'amour était aussi fort chez lui que la haine et le dédain chez elle.

Quand le démon eut pleinement instruit Maugis sur le cas étrange de Renaud, il raconta avec non moins de détails qu'Angélique s'était donnée tout entière à un jeune Africain, et comment elle avait quitté l'Europe et s'était embarquée en Espagne, sur les galères des hardis marins catalans, pour retourner dans l'Inde.

Lorsque Renaud vint chercher la réponse de son cousin, Maugis chercha fortement à le dissuader d'aimer plus longtemps Angélique. Il lui dit qu'elle s'était livrée à un vil Barbare ; elle était à cette heure si loin de France, qu'il aurait beaucoup de peine à retrouver ses traces, car elle avait déjà fait plus de la moitié du chemin pour arriver dans son pays, où elle retournait avec Médor.

Le départ d'Angélique n'aurait point semblé chose trop pénible à l'intrépide amant, et n'aurait point troublé son sommeil, ni empêché qu'il ne conçût l'idée de partir pour le Levant. Mais, en apprenant qu'un Sarrasin avait cueilli les prémices de son amour, il éprouve une telle souffrance, une telle angoisse, qu'en aucun autre moment de sa vie il ne souffrit davantage.

Il lui est impossible de faire la moindre réponse. Son cœur, au dedans, son cœur tremble ; au dehors, ses lèvres s'agitent vainement ; sa langue ne peut articuler une parole. Sa bouche est amère comme s'il avait avalé du poison. Il quitte soudain Maugis, et après avoir poussé de grands soupirs, exhalé de grandes plaintes, il se décide à partir pour le Levant où l'entraîne sa rage jalouse.

Il demande congé au fils de Pépin, et prend pour prétexte son destrier Bayard qu'emmène le Sarrasin Gradasse, au mépris des devoirs de tout vaillant chevalier. C'est le souci de son honneur qui le pousse à courir après lui, afin qu'il empêche le Sérican menteur de se vanter jamais d'avoir enlevé Bayard, par la lance ou l'épée, à un paladin de France.

Charles lui donne licence de partir, bien qu'il en soit triste, ainsi que toute la France. Mais il ne peut lui refuser cette faveur, tant son désir lui paraît honorable. Dudon et Guidon veulent accompagner Renaud, mais celui-ci repousse l'offre de l'un et de

l'autre. Il quitte Paris et s'en va seul, plein de soupirs et d'amoureux soucis.

Il a sans cesse à la mémoire, et cette pensée ne peut s'ôter de son esprit, qu'il a pu mille fois posséder Angélique, et qu'il a toujours obstinément, follement repoussé une si rare beauté. Mais le temps où il pouvait avoir un tel plaisir, et où il n'a pas voulu, ce bon temps est perdu, et maintenant il consentirait à la posséder un seul jour, sauf à mourir après.

Il se demande sans cesse – et il ne peut songer à autre chose – comment il a pu se faire qu'un pauvre soldat ait soumis son cœur, rebelle aux mérites et à l'amour de tant d'illustres amants. C'est avec une telle pensée, qui lui ronge le cœur, que Renaud s'en va vers le Levant. Il suit la route qui mène droit au Rhin et à Bâle, jusqu'à ce qu'il ait atteint la grande forêt des Ardennes.

Le paladin avait fait plusieurs milles dans l'intérieur de la forêt aventureuse, loin de tout village et de tout castel, et il était arrivé dans un endroit sauvage et plein de dangers, lorsqu'il vit soudain le ciel se troubler, et le soleil disparaître derrière une masse de nuages. Au même moment s'élançait d'une caverne obscure un monstre étrange ayant la figure d'une femme.

Sa tête avait mille yeux sans paupières ; il ne pouvait les clore et par conséquent je crois qu'il lui était impossible de dormir. Il avait autant d'oreilles que d'yeux. Au lieu de cheveux, il avait sur la tête une multitude de serpents. Ce spectre épouvantable était sorti des ténèbres infernales pour se répandre sur le monde. Il avait pour queue un féroce et immense serpent, qui roulait ses nœuds autour de sa poitrine.

Ce qui n'était jamais arrivé à Renaud en mille et mille aventures lui arriva là. Quand il vit le monstre s'apprêter à l'attaquer, et s'élancer sur lui, une peur inconnue jusque-là pé-

nétra dans ses veines. Cependant il dissimula, résolu à montrer son audace accoutumée. D'une main tremblante, il saisit son épée.

Le monstre s'apprête à lui donner un rude assaut, avec autant de science que s'il était maître de guerre. Le serpent venimeux se déroule en l'air, puis il s'élance contre Renaud, autour duquel il multiplie, de çà de là, ses bonds énormes. Renaud cherche à s'en défendre, mais c'est en vain qu'il prodigue ses coups à droite et à gauche. Aucun d'eux n'atteint son adversaire.

Tantôt le monstre dirige sur la poitrine de Renaud son serpent qui se glisse sous les armes du chevalier et le glace jusqu'au cœur ; tantôt il le fait pénétrer par la visière et le promène sur le cou et sur la figure de Renaud. Celui-ci finit par se débarrasser de cette étreinte, et donne tant qu'il peut de l'éperon à son cheval. Mais l'infernale Furie n'est pas boiteuse ; d'un bond elle le rattrape, et lui saute en croupe.

Qu'il aille à gauche, à droite, où bon lui semble, Renaud a toujours cette bête maudite acharnée après lui. Il ne sait comment s'en débarrasser, bien que son destrier ne cesse de lancer des ruades. Le cœur de Renaud tremble comme une feuille ; non pas que le serpent le tourmente davantage, mais il éprouve une telle horreur, un tel dégoût, qu'il crie, gémit, et se plaint de vivre encore.

Il se jette dans les sentiers les moins frayés, dans les chemins les plus affreux, au plus épais du bois ; il gravit les pentes les plus raides ; il s'enfonce dans les défilés les plus inextricables de la vallée, là où l'air est le plus obscur. Il espère ainsi arracher de dessus ses épaules l'abominable, l'horrible bête qui y est attachée. Il n'y serait sans doute point parvenu, si quelqu'un n'était soudain arrivé à son secours.

Mais il est secouru à temps par un chevalier couvert d'une armure d'acier éclatante et splendide, et portant pour cimier un joug rompu. Son écu jaune est semé de flammes ardentes, ainsi que le reste de ses vêtements d'un caractère sévère, et la housse de son cheval. Il a la lance au poing, l'épée au côté ; sa masse pendue à l'arçon projette du feu.

Cette masse est remplie d'un feu éternel qui brûle toujours sans la consumer jamais. La bonté d'un écu, la trempe d'une cuirasse, l'épaisseur d'un casque, rien ne lui résiste. Le chevalier se fait infailliblement faire place, partout où il en dirige l'inextinguible lumière. Il ne lui fallait pas moins que cet avantage pour sauver Renaud des mains du monstre cruel.

En chevalier avisé et prudent, il court au galop vers l'endroit où il a entendu la rumeur, jusqu'à ce qu'il aperçoive le monstre horrible qui a enlacé Renaud de mille nœuds, et qui couvre d'une sueur glacée le malheureux paladin, sans que celui-ci puisse s'en débarrasser. Le chevalier se précipite, frappe le monstre au flanc, et le fait tomber du côté gauche.

Mais à peine l'horrible bête a-t-elle touché terre, qu'elle se redresse, faisant tourner et siffler son long serpent. Le chevalier ne cherche plus à la frapper avec la lance ; il se décide à la poursuivre par le feu. Il saisit sa masse, et fait pleuvoir une tempête de coups partout où le serpent dresse la tête. Il ne laisse pas le temps au monstre de le saisir une seule fois.

Pendant qu'il le tient en échec, le frappe et lui fait mille blessures, il conseille au paladin de s'échapper par le chemin qui conduit au sommet de la montagne. Le paladin suit ce conseil, et prend le chemin qui lui est indiqué, et bien que la colline soit âpre et rude à escalader, il s'éloigne, sans retourner la tête, jusqu'à ce qu'on l'ait perdu de vue.

Le chevalier, après avoir contraint le monstre infernal de retourner à son antre obscur, où il se ronge de rage et de dépit, et où il verse des pleurs inépuisables par ses mille yeux, monte derrière Renaud, afin de lui servir de guide. Il ne tarde pas à le rejoindre sur le sommet de la colline et, marchant à ses côtés, il le conduit hors de ces lieux sombres et dangereux.

Dès que Renaud le voit revenu près de lui, il lui dit qu'il lui doit des remerciements infinis, et que partout où il sera, il peut disposer de sa vie. Puis il lui demande comment il se nomme, afin qu'il puisse proclamer le nom de celui qui est venu à son secours, et exalter sa vaillance parmi ses compagnons, devant Charles lui-même.

Le chevalier lui répond : « Ne te mets pas en peine de ce que je ne veux pas te dire mon nom maintenant. Je te le dirai avant que l'ombre n'ait cru d'un pas, ce qui ne tardera guère. » En continuant à marcher côte à côte, ils finirent par trouver une source fraîche, aux eaux claires, à laquelle les bergers et les voyageurs, attirés par son doux murmure, venaient boire l'amoureux oubli.

C'étaient là, seigneur, ces eaux glacées qui éteignent le feu de l'amoureuse ardeur. C'était après y avoir bu qu'Angélique avait conçu pour Renaud la haine qu'elle ne cessa depuis de lui porter ; et si lui-même avait autrefois montré tant de mépris pour elle, l'unique cause, seigneur, en était qu'il avait bu aussi de ces mêmes eaux.

Dès que le chevalier avec lequel Renaud chemine se voit devant la claire fontaine, il retient son destrier tout fumant et dit : « Nous reposer ici ne saurait nuire. » Renaud dit : « Cela ne peut que nous faire du bien ; car, outre que la chaleur de midi m'oppresse, le monstre m'a tellement travaillé, qu'il me sera doux et agréable de me reposer. »

L'un et l'autre descendent de cheval, et laissent leurs bêtes paître en liberté par la forêt. Tous deux mettent pied à terre dans l'herbe parsemée de fleurs rouges et jaunes, et retirent leur casque. Renaud, poussé par la chaleur et la soif, court aussitôt vers la source de cristal, et buvant à longs traits son eau fraîche, chasse en même temps de sa poitrine embrasée la soif et l'amour.

Quand le chevalier le voit relever la bouche de dessus la fontaine, et revenir entièrement guéri de son fol amour, il se lève tout debout, et d'un air altier, il lui dit ce qu'il n'a pas voulu lui dire auparavant : « Sache, Renaud, que mon nom est : le Dédain ! Je suis venu uniquement pour te délivrer d'un joug indigne. »

À ces mots, il disparaît et son destrier disparaît avec lui. Cette aventure semble un grand miracle à Renaud. Il cherche tout autour de lui et dit : « Où est-il passé ? » Il ne sait si tout ce qu'il vient de voir n'est pas du domaine de la magie, et si Maugis ne lui a pas envoyé un de ses serviteurs infernaux pour rompre la chaîne qui l'a si longtemps retenu captif.

Peut-être aussi, du haut de son trône, Dieu lui a-t-il, dans son ineffable bonté, envoyé, comme il fit jadis pour Tobie, un ange chargé de le guérir de son aveuglement. Mais que ce soit un ange, un démon, ou toute autre chose, il le remercie de lui avoir rendu la liberté. Il sent en effet que désormais son cœur est délivré de son angoisse amoureuse.

Angélique est redevenue l'objet de sa haine première ; non seulement elle ne lui paraît pas digne de tout le long chemin qu'il a déjà fait pour la suivre, mais il ne ferait pas maintenant une demi-lieue pour elle. Cependant il persiste dans sa résolution d'aller dans l'Inde, pour chercher Bayard jusqu'en Séricane, tant parce que l'honneur le lui commande, que parce que c'est le prétexte qu'il a invoqué près de Charles.

Il arrive le jour suivant à Bâle, où venait de parvenir la nouvelle que le comte Roland devait se battre contre Gradasse et le roi Agramant. Ce n'était point par un avis du chevalier d'Anglante que cette nouvelle avait été sue, mais un voyageur, venu rapidement de Sicile, l'avait donnée comme sûre.

Renaud désire ardemment se trouver à côté de Roland dans ce combat ; mais il est bien éloigné du champ de bataille. Tous les dix milles, il change de chevaux et de guides, et court à bride abattue. Il passe le Rhin à Constance, et, comme en volant, il traverse les Alpes et arrive en Italie. Laissant derrière lui Vérone et Mantoue, il atteint le Pô, et le passe en toute hâte.

Déjà le soleil touchait au terme de sa course, déjà la première étoile apparaissait au ciel, et Renaud, debout près de la rive, se demandait s'il devait changer de cheval, ou se reposer en ce lieu, jusqu'à ce que les ténèbres se fussent dissipées devant la belle aurore, lorsqu'il vit venir à lui un chevalier à l'aspect et aux manières pleins de courtoisie.

Celui-ci, après l'avoir salué, lui demanda poliment s'il était marié. Renaud lui dit : « Je suis en effet soumis au joug conjugal. » Mais en lui-même il s'étonnait de cette demande, lorsque son interlocuteur ajouta : « Je me réjouis qu'il en soit ainsi. » Puis, pour lui expliquer ses paroles, il dit : « Je te prie d'avoir pour agréable d'accepter ce soir l'hospitalité chez moi.

» Je te ferai voir une chose que doit volontiers connaître quiconque a femme à son côté. » Renaud, autant parce qu'il voulait se reposer, fatigué qu'il était d'avoir couru, autant par le désir inné qu'il avait toujours eu de voir et d'entendre de nouvelles aventures, accepta l'offre du chevalier, et le suivit.

Ils sortirent de la route à une portée d'arc, et se trouvèrent devant un grand palais, d'où accoururent un grand nombre

d'écuyers avec des torches allumées, qui projetèrent autour d'eux une grande clarté. Renaud, étant entré, jeta les regards autour de lui, et vit un palais comme on en voit rarement, admirablement construit et distribué, et trop vaste pour servir de demeure à un homme de condition privée.

La riche voûte de la porte d'entrée était toute en serpentine et en dur porphyre. La porte elle-même était en bronze, et ornée de figures qui semblaient respirer et remuer les lèvres. On passait ensuite sous un arc de triomphe, où un mélange de mosaïques flattait agréablement les yeux. De là partait une cour carrée, dont chaque côté avait cent brasses de long.

Chaque côté de cette cour était bordé de pavillons ayant chacun une porte spéciale. Les portes étaient séparées par des arcades d'égale grandeur, mais de formes variées. Chaque arcade pouvait facilement donner accès à un sommier avec sa charge, et conduisait à un escalier d'où l'on pénétrait dans une salle par une arcade supérieure.

Les arcades supérieures dépassaient l'alignement général de façon à recouvrir les portes. Chacune d'elles était soutenue par deux colonnes, l'une de bronze, l'autre de roche. Il serait trop long de vous faire une entière description des pavillons de la cour, et de vous parler, en outre, de ce que l'on apercevait au-dessus du sol, des souterrains que le maître de ce palais avait fait construire sous tous les bâtiments.

Les hautes colonnes avec leurs chapiteaux en or incrustés de pierreries ; les marbres étrangers sculptés de mille manières par une main habile ; les peintures et les stucs, et une foule d'autres ornements, dont la plupart étaient dérobés aux regards par l'obscurité, indiquaient que les richesses réunies de deux rois n'avaient pas dû suffire à bâtir un tel édifice.

Parmi les ornements magnifiques qui ornaient en profusion cette riante demeure, il y avait une fontaine qui répandait ses eaux fraîches et abondantes par une foule de petites rigoles. C'est là que les serviteurs avaient dressé les tables, droit au milieu de la cour. On l'apercevait des quatre portes du principal corps de bâtiment.

Élevée par un architecte instruit et habile, la fontaine avait la forme d'une galerie ou d'un pavillon octogone, recouvert de tous côtés par un plafond d'or tout parsemé d'émaux. Huit statues de marbre blanc soutenaient ce plafond avec leurs bras.

L'ingénieux architecte leur avait mis dans la main droite la corne d'Amalthée, d'où l'eau retombait, avec un agréable murmure, dans un vase d'albâtre. Tous ces pilastres, sculptés avec le plus grand art, représentaient de grandes femmes, différant d'habits et de visage, mais ayant toutes la même grâce et la même beauté.

Chacune d'elles reposait les pieds sur deux belles figures situées plus bas, et qui se tenaient la bouche ouverte, comme pour indiquer qu'elles prenaient plaisir à chanter et à jouer. Leur attitude semblait aussi indiquer que toute leur science, toute leur application était destinée à célébrer les louanges des belles dames qu'elles portaient sur leurs épaules.

Les statues inférieures tenaient à la main de longs et vastes rouleaux couverts d'écriture, où était inscrit, avec de grands éloges, le nom des plus illustres parmi les dames que représentaient les statues supérieures, et où pouvaient se lire aussi leurs propres noms en lettres brillantes. Renaud, à la lueur des torches, admirait une à une les dames et les chevaliers.

La première inscription qui frappa ses yeux portait le nom longuement honoré de Lucrèce Borgia, dont la beauté et l'honnêteté étaient mises par Rome, sa patrie, bien au-dessus de

celles de l'antique Lucrèce. Les deux statues qu'on avait destinées à supporter une si excellente et si honorable charge portaient écrits les noms de Antonio Tebaldo et Hercule Strozza, un Linus et un Orphée.

La statue qui venait après était non moins belle et non moins agréable à voir ; son inscription disait : Voici la fille d'Hercule, Isabelle. Ferrare se montrera plus heureuse de l'avoir vue naître que de tous les autres biens que la fortune favorable lui a accordés et lui accordera pendant la suite des siècles.

Les deux statues qui se montraient désireuses de célébrer constamment sa gloire avaient toutes deux le prénom de Jean-Jacques ; l'un s'appelait Calandra, l'autre Bardelone. Dans le troisième et le quatrième côté, où l'eau s'échappait hors du pavillon par d'étroites rigoles, étaient deux dames ayant même patrie, même famille, même réputation, même beauté et même valeur.

L'une s'appelait Elisabeth, l'autre Léonora. Ainsi que le racontait l'écrit sculpté sur le marbre, la terre de Mantoue se glorifiera encore plus de leur avoir donné naissance que d'avoir produit Virgile qui l'honore tant. La première avait à ses pieds Jacopo Sadoleto et Pietro Bembo.

L'autre était supportée par l'élégant Castiglione et le savant Muzio Arelio. Ces noms, alors inconnus, aujourd'hui si fameux et si dignes de louange, étaient sculptés sur le marbre. Après ces statues, venait celle à qui le ciel doit accorder tant de vertus, qu'elle n'aura pas sa pareille parmi les têtes couronnées, soit dans la bonne, soit dans la mauvaise fortune.

L'inscription d'or la signalait comme étant Lucrèce Bentivoglia ; parmi les éloges qui lui étaient donnés, on disait que le duc de Ferrare se réjouissait et s'enorgueillissait d'être son père. Ses louanges étaient célébrées d'une voix claire et douce par ce

Camille, dont le Reno et Felsina écoutent les chants[28] avec autant d'admiration et de stupeur que jadis l'Amphrise en mettait à entendre chanter son berger,

Et par un autre poète, grâce auquel la terre où l'Isaure verse ses eaux douces dans la vaste mer sera plus renommée, depuis le royaume de l'Inde jusqu'à celui des Maures, que la ville de Pesaro, qui reçut son nom de ce que les Romains y pesèrent leur or. Je veux parler de Guido Postumo, à qui Pallas et Phébus ont décerné une double couronne.

La statue de femme qui suivait était Diane. « Ne vous arrêtez pas – disait l'inscription – à son air altier ; car son cœur est aussi sensible que sa figure est belle. » Le savant Celio Calcaguin, de sa claire trompette fera longtemps retentir sa gloire et son beau nom dans le royaume des Parthes, dans celui de Mauritanie, dans l'Inde et dans toute l'Espagne.

Elle aura aussi, pour chanter sa gloire, un Marco Cavallo, qui fera jaillir d'Ancône une source de poésie aussi abondante que celle que le cheval ailé fit jaillir autrefois d'une montagne sacrée, le Parnasse ou l'Hélicon, je ne sais plus laquelle. Auprès de Diane, Béatrice levait son front ; l'inscription qui lui était consacrée s'exprimait ainsi : Vivante, Béatrice rendra son époux heureux ; elle le laissera malheureux après sa mort ;

Ainsi que toute l'Italie qui avec elle sera triomphante, et après elle retombera captive. Un seigneur de Corregio paraissait écrire et chanter ses louanges, ainsi que Timothée, l'honneur des Bendedeï. Tous deux feront s'arrêter sur ses rives, aux sons de leurs luths harmonieux, le fleuve où il fut pleuré jadis des larmes d'ambre.

---

[28] Camille Paleotto, de Bologne, attaché au cardinal de Bibbiena, et qui, de concert avec Guido Postumo, dont il est parlé quelques lignes plus loin, chanta les louanges de Lucrezia Bentivogli, fille naturelle du duc de Ferrare.

Entre celle-ci et la colonne représentant Lucrèce Borgia, dont je viens de parler, était une grande dame représentée en albâtre, et d'un aspect si grandiose et si sublime, que sous son simple voile, et sous ses vêtements noirs et modestes, sans ornements d'or et sans pierreries, elle ne paraissait pas moins belle, parmi toutes les autres statues, que Vénus au milieu des autres étoiles.

On ne pouvait, en la contemplant attentivement, reconnaître qui l'emportait le plus en elle, de la grâce, ou de la beauté, ou de la majesté du visage, indice de son grand esprit et de son honnêteté. « Celui qui voudra – disait l'inscription gravée sur le marbre – parler d'elle comme il convient qu'on en parle, entreprendra la plus honorable des tâches, mais sans pouvoir jamais arriver jusqu'au bout. »

La statue, douce et pleine de grâce, semblait s'indigner d'être célébrée dans un chant humble et bas par l'esprit grossier qu'on lui avait donné – je ne sais pourquoi – sans personne à côté de lui, pour le soutenir. Tandis que sur toutes les autres statues on avait sculpté leur nom, l'artiste avait omis de le faire sur ces deux dernières.

Toutes ces statues entouraient un espace rond, pavé de corail, maintenu constamment dans une fraîcheur délicieuse par l'eau pure et limpide comme du cristal qui s'échappait au dehors par un canal. Ce canal allait féconder, en l'arrosant, un pré aux riantes couleurs vertes, azurées, blanches et jaunes. L'eau, courant par de nombreuses rigoles, portait la vie aux plantes et aux arbrisseaux.

Le paladin se tenait à table, raisonnant avec son hôte si courtois ; de temps en temps, il lui rappelait de tenir sans plus différer ce qu'il lui avait promis. En attendant, il le regardait, et il avait remarqué qu'il avait le cœur oppressé d'un grand cha-

grin, car il ne se passait guère de moment sans qu'un cuisant soupir s'échappât de ses lèvres.

Souvent la parole, poussée par le désir, vint jusque sur les lèvres de Renaud, prêt à renouveler sa demande ; mais la courtoisie l'arrêtait aussitôt et ne lui permettait pas de la laisser sortir au dehors. Soudain, le repas terminé, un jeune page, averti par le majordome, plaça sur la table une belle coupe d'or fin, ornée à l'extérieur de pierres précieuses, et remplie de vin.

Le châtelain se mit alors à sourire, et leva les yeux sur Renaud ; mais à qui l'aurait bien examiné, il eût fait l'effet de quelqu'un plus disposé à pleurer qu'à rire. Il dit : « Le moment me semble venu de satisfaire ta curiosité, et de te montrer un chef-d'œuvre qui doit être précieux pour quiconque a femme à son côté.

» À mon avis, chaque mari doit sans cesse épier sa femme pour savoir si elle l'aime, si elle lui fait honneur par sa conduite, ou si elle le déshonore ; si, en un mot elle en fait une bête, ou si elle le traite comme un homme. Le poids des cornes est le plus léger qui soit au monde, bien que le plus outrageant. Presque tous les autres le voient, celui-là seul qui l'a sur la tête ne le sent jamais.

» Si tu sais que ta femme est fidèle, tu as un motif pour l'aimer et l'honorer davantage ; il n'en est pas de même de celui qui sait que sa femme est coupable, ou de celui qui doute d'elle et qui souffre de ce doute. Beaucoup de femmes, chastes et vertueuses, sont soupçonnées à tort par leurs maris. Beaucoup de maris, au contraire, sont dans la plus grande confiance à l'endroit de leurs épouses, qui vont le chef orné de cornes.

» Si tu désires savoir si ta femme est chaste – comme je crois que tu le penses et que tu dois le penser, car croire le contraire serait un tourment inutile si tu ne pouvais t'assurer de

la vérité par des preuves – tu peux l'apprendre toi-même sans que personne ait à te le dire, en buvant dans ce vase. Je ne l'ai pas fait apporter sur cette table pour un autre motif que pour te montrer ce que je t'ai promis.

» Si tu y bois, tu verras se produire un effet surprenant. Si tu portes le cimier de Cornouailles, le vin se répandra entièrement sur ta poitrine, sans que tu puisses en faire entrer une gouttelette dans ta bouche. Si tu as une épouse fidèle, tu boiras tout. Or il t'appartient de connaître ton sort. » À ces mots, l'hôte s'apprête à regarder si le vin va se répandre sur la poitrine de Renaud.

Renaud, presque décidé à savoir ce qu'ensuite il sera peut-être très fâché d'avoir appris, avance la main et prend le vase. Il va pour tenter l'épreuve ; mais, sur le point d'y porter les lèvres, une pensée vient l'arrêter. Mais permettez, seigneur, que je me repose ; puis je vous dirai ce que le paladin répondit.

# Chant XLIII

*ARGUMENT. – Renaud entend raconter deux nouvelles, l'une contre les femmes, l'autre contre les hommes qui se laissent vaincre par l'ignoble passion de l'avarice. Après un long chemin sur terre et sur mer, Renaud arrive à Lampéduse, au moment où venait de se terminer le combat entre les paladins et les païens. Ils descendent tous en Sicile et, sur la plage d'Agrigente, ils rendent les derniers honneurs aux dépouilles mortelles de Brandimart. De là, ils vont à l'ermitage où est Roger, devenu déjà chrétien. Le bon ermite rend la santé à Olivier et à Sobrin qui se fait aussi baptiser.*

Ô exécrable avarice, ô insatiable soif de l'or, je ne m'étonne pas que tu puisses si facilement t'emparer d'une âme vile et déjà souillée d'autres vices ; mais ce que je ne puis comprendre, c'est que tu tiennes dans tes liens, que tu déchires de ton même ongle crochu ceux qui, par leur grandeur d'âme, auraient mérité une éternelle gloire, s'ils avaient pu échapper à ton atteinte.

Celui-ci mesure la terre, la mer et le ciel ; il connaît à fond les causes et les effets de toutes les forces de la nature ; il va jusqu'à scruter les volontés de Dieu. Mais s'il vient à être mordu de ton venin mortel, il n'a plus d'autre souci que d'entasser des trésors. Cette seule pensée le domine ; il y place tout son salut, toute son espérance.

Celui-là met les armées en déroute, et force les portes des villes de guerre. On le voit, cœur intrépide, se jeter le premier dans les aventures périlleuses, et s'en retirer le dernier. Mais il ne peut éviter d'être pris pour le reste de ses jours dans tes filets

ténébreux. Combien d'autres, qui se seraient illustrés dans les arts et dans les sciences, n'as-tu pas plongés dans l'obscurité !

Et que dirai-je de certaines belles et grandes dames ? Pendant longtemps, je les vois garder à leurs amants une fidélité plus ferme, plus inébranlable qu'une colonne. Mais voici venir l'Avarice qui semble les transformer comme par enchantement. En un jour, qui le croirait ? elle les jette, sans amour, en proie à un vieillard, à un scélérat, à un monstre.

Ce n'est pas sans raison que je m'en indigne ; m'entende qui pourra ; pour moi, je m'entends bien. Dans tous les cas, je ne m'écarte pas de mon sujet, et je n'oublie pas le thème de mon chant. Mais je ne veux rien ajouter à ce que je viens de vous dire, pas plus qu'à ce que je vais vous raconter. Revenons au paladin qui avait été sur le point d'essayer la vertu de la coupe.

Je vous disais qu'au moment d'y porter les lèvres, une pensée lui était venue. Après avoir un instant réfléchi, il dit : « Bien fol serait celui qui chercherait à savoir ce qu'il serait très fâché d'apprendre. Ma femme est femme, et toute femme est faible. Gardons ma croyance sur elle telle qu'elle est. Jusqu'ici, je m'en suis bien trouvé ; que gagnerais-je à vouloir en faire l'épreuve ?

» Cela me servirait à peu de chose, et pourrait m'être très désagréable. Il en coûte parfois de tenter Dieu. Je ne sais si en cela je suis sage ou imprudent, mais je ne veux pas en savoir davantage. Qu'on ôte donc ce vin de devant moi ; je n'ai pas soif, et je ne veux pas que l'envie me vienne de boire. Dieu a interdit ces sortes d'expériences aussi expressément que la science de l'arbre de la vie à notre premier père.

» De même qu'Adam, après qu'il eut goûté au fruit que Dieu lui-même lui avait défendu, vit son bonheur se changer en larmes, et fut obligé de gémir à jamais sur sa propre misère, ainsi l'homme qui veut savoir tout ce que sa femme fait ou dit,

risque de passer de la joie dans les pleurs, et de ne plus retrouver sa tranquillité première. »

Ainsi dit le brave Renaud et, comme il repoussait loin de lui la coupe pour laquelle il montrait tant de répugnance, il vit un ruisseau de larmes s'échapper abondamment des yeux du châtelain. Quand il se fut un peu calmé, ce dernier dit à son tour : « Maudit soit celui qui m'engagea à tenter l'épreuve ! Hélas ! il est cause que j'ai perdu ma douce compagne !

» Que ne t'ai-je connu dix ans plus tôt ! Que n'ai-je pu te demander conseil avant que mes malheurs aient commencé ! Je n'aurais pas versé tant de pleurs que j'en suis presque aveugle. Mais levons-nous de table. Tu vois ma douleur et tu y compatis. Je veux te raconter la cause et l'origine de mon infortune sans pareille.

» Tu as passé près d'une cité voisine de ce château ; tout autour d'elle s'étend comme un lac un fleuve qui prend son origine du lac de Benaco, et qui va se jeter dans le Pô. Cette cité s'éleva sur les ruines de celle qui avait été fondée par le fils d'Agénor avec les dents du dragon. C'est là que je naquis d'une famille très honorable, mais sous un humble toit, et au sein de la pauvreté.

» Si la Fortune n'eut pas assez souci de moi pour me donner la richesse due à ma naissance, la nature y suppléa en me douant d'une beauté fort au-dessus de celle des gens de ma condition. Bien qu'il soit ridicule à un homme de se vanter lui-même, je puis dire que, dans ma jeunesse, j'ai vu dames et damoiselles s'éprendre de ma figure et de mes belles manières.

» Il y avait dans notre cité un homme sage, et savant au delà de toute croyance. Il comptait cent vingt ans accomplis, quand ses yeux se fermèrent à la lumière. Il avait passé toute sa vie seul et sauvage ; mais, dans son extrême vieillesse, féru

d'amour pour une belle matrone, il l'avait obtenue à prix d'argent, et en avait eu secrètement une fille.

» Pour éviter que la fille ne fît comme sa mère, qui pour de l'argent avait vendu sa chasteté, bien précieux que tout l'or du monde ne saurait payer à sa valeur, il résolut de la soustraire au contact populaire. Choisissant le lieu qui lui parut le plus solitaire, il y fit bâtir ce palais si ample et si riche, de la main de démons évoqués par ses enchantements.

» Il fit élever sa fille par de vieilles femmes réputées pour leur chasteté. Celle-ci devint par la suite d'une grande beauté. Non seulement son père ne permit pas qu'on lui laissât apercevoir un homme, mais il défendit qu'on en prononçât le nom devant elle. Afin de lui mettre un continuel exemple sous les yeux, il fit sculpter ou peindre l'image de toutes les dames qui ont su résister à un amour coupable.

» Il ne se borna pas à faire représenter celles qui par leur vertu ont été l'honneur des premiers âges, et dont l'histoire ancienne a consacré à jamais la renommée ; il voulut aussi y faire figurer les dames dont les mœurs pudiques devaient dans l'avenir illustrer l'Italie. En raison de leur belle conduite, il fit élever leur statue, comme les huit que tu vois autour de cette fontaine.

» Quand le vieillard jugea que sa fille était un fruit assez mûr pour que l'homme pût le cueillir, je fus, soit malechance, soit hasard, choisi entre tous par lui comme le plus digne. Outre ce beau château, tous les champs, tous les étangs à vingt milles à la ronde me furent donnés comme dot de sa fille.

» Celle-ci était aussi belle et aussi bien élevée qu'on pût le désirer. Elle surpassait Pallas pour les travaux à l'aiguille et la broderie ; à la voir marcher, à l'entendre parler ou chanter, on

aurait dit une déesse, et non une mortelle. Elle était presque aussi versée que son père dans tous les arts libéraux.

» À cette haute intelligence, à cette beauté non moindre qui aurait séduit les rochers eux-mêmes, elle joignait une sensibilité, une douceur de caractère dont je ne puis me souvenir sans sentir le cœur me manquer. Elle n'avait pas de plus grand plaisir, de plus vive satisfaction que d'être auprès de moi partout et toujours. Nous vécûmes longtemps ensemble sans avoir la moindre querelle, mais, à la fin, cette paix intérieure fut troublée, et par ma faute.

» Il y avait cinq ans que j'avais mis mon cou sous le nœud conjugal, lorsque mon beau-père mourut. Cette mort fut comme le signal des malheurs dont je ressens encore le contre-coup. Je te dirai comment. Pendant que je me renfermais ainsi dans l'amour de celle dont je viens de te faire un tel éloge, une noble dame du pays s'éprit de moi autant qu'on peut s'éprendre.

» Elle en savait, en fait d'enchantements et de maléfices, autant que pas une magicienne. Elle aurait pu rendre la nuit lumineuse et le jour obscur, arrêter le soleil et faire marcher la terre. Cependant elle ne put parvenir à ce que je consentisse à poser sur sa blessure d'amour le remède que je n'aurais pu lui donner sans offenser souverainement ma femme.

» Non pas qu'elle ne fût très gente et très belle dame, non pas que j'ignorasse qu'elle m'aimait à ce point ; mais ni ses offres, ni ses promesses, ni ses obsessions continuelles ne purent jamais détourner à son profit une étincelle de l'amour que je portais à ma femme. La certitude que j'avais dans la fidélité de cette dernière m'empêchait de songer à une autre qu'elle.

» L'espoir, la croyance, la certitude que j'avais dans la fidélité de ma femme m'auraient fait dédaigner toutes les beautés de la fille de Léda, toutes les richesses offertes jadis au grand

berger du mont Ida. Mais mes refus ne pouvaient me débarrasser de la poursuite de la magicienne.

» Un jour qu'elle me rencontra hors du palais, la magicienne, qui se nommait Mélisse, put me parler tout à son aise, et trouva le moyen de troubler la paix dont je jouissais. Elle chassa, avec l'éperon de la jalousie, la foi que j'avais en ma femme. Elle commença par m'insinuer que j'étais fidèle à qui ne l'était pas envers moi.

« "Tu ne peux pas – fit-elle – dire qu'elle t'est fidèle, avant d'en avoir vu la preuve. De ce qu'elle n'a point encore failli, tu crois qu'elle ne peut faillir, et qu'elle est fidèle et chaste. Mais si tu ne la laisses jamais sortir sans toi, si tu ne lui permets jamais de voir un autre homme, d'où te vient cette hardiesse d'affirmer qu'elle est chaste ?

» "Absente-toi, absente-toi un peu de chez toi ; fais en sorte que les citadins et les villageois sachent que tu es parti et que ta femme est restée seule. Laisse le champ libre aux amants et aux messagers d'amour : si les prières, si les cadeaux ne peuvent la pousser à souiller le lit nuptial, alors, tu pourras dire qu'elle est fidèle."

» Par de telles paroles et d'autres semblables, la magicienne poursuivit jusqu'à ce qu'elle eût éveillé eu moi le désir de mettre à l'épreuve la fidélité de ma femme. "Supposons – lui dis-je alors – qu'elle ne soit pas ce que je pense ; comment pourrai-je savoir d'une manière certaine si elle mérite le blâme ou l'éloge ?"

» Mélisse répondit : "Je te donnerai une coupe qui possède une rare et étrange vertu. Morgane la fit autrefois, afin de prouver à son frère la faute de Ginevra. Celui dont la femme est sage peut y boire ; mais celui dont la femme est une putain ne le

peut, car le vin, au moment où il croit le porter à sa bouche, s'échappe de la coupe, et se répand sur sa poitrine.

» "Avant de partir tu en feras l'épreuve, et je crois que cette fois tu pourras boire d'un trait. Je pense en effet que ta femme est encore innocente, et tu le verras bien. Mais si, à ton retour, tu tentes une nouvelle épreuve, je ne réponds pas que ta poitrine ne soit inondée. En tout cas, si tu ne la mouilles pas, si tu bois sans a obstacle, tu seras le plus fortuné des maris."

» J'acceptai la proposition. Mélisse me donna la coupe ; je fis l'expérience en question et tout alla bien : je vis que ma chère femme était jusque-là chaste et bonne. Mélisse me dit : "Maintenant, laisse-la pendant quelque temps. Reste loin d'elle pendant un mois ou deux, puis reviens, et fais une nouvelle expérience avec la coupe. Tu verras alors si tu pourras boire, ou si tu te mouilleras la poitrine."

» Il me sembla dur de quitter ma femme, non pas que je doutasse de sa fidélité, mais il ne me semblait pas possible de m'en séparer, même une heure. Mélisse me dit : "Je te ferai connaître la vérité par d'autres moyens encore. Tu changeras de vêtements, tu déguiseras ta voix et tu te présenteras à ta femme sous un visage d'emprunt."

» Seigneur, il y a près d'ici une cité que le Pô entoure et défend, et qui étend sa juridiction jusqu'aux rivages battus par le flux et le reflux de la mer. Si elle le cède en antiquité à ses voisines, elle lutte avantageusement avec elles en richesses et en beautés. Elle fut fondée par les descendants des Troyens échappés à Attila, ce fléau de Dieu.

» Cette ville est soumise à un jeune chevalier riche et beau. Un jour, entraîné à la chasse à la suite de son faucon, il entra dans ma demeure. Il vit ma femme, et dès la première entrevue elle lui plut tellement, qu'il emporta son image gravée au cœur.

Depuis, il ne négligea aucun moyen pour l'amener à satisfaire ses désirs.

» Elle le repoussa si obstinément, qu'à la fin il se lassa de tenter de la séduire. Mais la beauté qu'Amour lui avait gravée au cœur ne sortit pas de sa mémoire. Mélisse me pressa tellement, qu'elle me fit consentir à prendre la figure de ce jeune chevalier. Aussitôt, et sans que je sache te dire comment, elle changea complètement mon visage, ma voix et mes cheveux.

» J'avais auparavant fait semblant, devant ma femme, de partir pour le Levant. Ayant ainsi pris la démarche, la voix, les vêtements et la physionomie du jeune amoureux, je m'en revins chez moi, accompagné de Mélisse, qui s'était elle-même transformée en jeune domestique. Elle avait porté avec elle les plus riches pierreries qu'eussent jamais envoyées en Europe les Indiens ou les Eytriens[29].

» Moi qui connaissais les êtres de mon palais, j'entrai sans obstacle, suivi de Mélisse, et je pénétrai d'autant plus facilement près de ma femme, qu'elle n'avait autour d'elle ni écuyer ni dame de compagnie. Je lui expose mes désirs, et je m'efforce de la pousser à mal faire, en lui mettant sous les yeux les rubis, les diamants et les émeraudes qui auraient ébranlé les cœurs les plus fermes.

» Et je lui dis que tous ces présents étaient peu de chose comparés à ceux qu'elle devait attendre de moi. Puis je lui parle de la facilité qu'elle a, grâce à l'absence de son mari. Je lui rappelle que depuis longtemps je l'aime, et qu'elle le savait bien. J'ajoute qu'un amour si fidèle est digne de recevoir enfin quelque récompense.

---

**29** Sic. *(Note du correcteur – ELG.)*

» Ma femme montra tout d'abord un grand courroux ; elle rougit et ne voulut pas en écouter davantage. Mais, à l'aspect des belles pierreries qui lançaient des étincelles comme si c'eût été du feu, son cœur s'amollit peu à peu. D'un ton bref et saccadé, que je ne puis me rappeler sans sentir la vie m'abandonner, elle me dit qu'elle satisferait à mes désirs, si elle croyait que personne ne le saurait jamais.

» Cette réponse fut comme un trait empoisonné dont je me sentis l'âme transpercée ; je sentis un froid glacial se répandre dans mes veines, et pénétrer jusqu'au fond de mes os. Ma voix hésita dans ma gorge. Levant alors le voile de l'enchantement, Mélisse me rendit ma forme première. Pense de quelle couleur dut devenir ma femme, en se trouvant surprise par moi en une faute si grande !

» Nous devînmes tous deux couleur de la mort ; tous deux nous restions les yeux baissés. Ma langue était tellement paralysée, que c'est à peine si je pus crier : "Femme, tu me trahirais donc, si tu trouvais quelqu'un pour acheter mon honneur ?" Elle ne put me faire d'autre réponse que d'inonder ses joues de larmes.

» Elle avait beaucoup de honte, mais encore plus de dépit de voir que je lui avais fait un tel affront. Le dépit, montant bientôt jusqu'à la rage, ne tarda pas à se changer en haine profonde. Aussitôt elle prend la résolution de fuir loin de moi, et, à l'heure où le soleil descend de son char, elle court au fleuve et, se jetant dans une barque, elle en descend le cours pendant toute la nuit.

» Le matin, elle se présente devant le chevalier qui l'avait autrefois aimée, et dont j'avais emprunté le visage et la ressemblance pour la tenter. Le chevalier l'aimait toujours, et tu peux croire si son arrivée lui fut agréable. De là, elle me fit dire que je

ne devais plus espérer qu'elle m'appartînt, ni qu'elle m'aimât jamais plus.

» Hélas ! depuis ce jour elle demeure avec lui, vivant dans les plaisirs, et se raillant de moi ; et moi je languis encore du mal que je me suis fait à moi-même, et je ne puis rester en place. Mon mal croît sans cesse, et il est juste que j'en meure. Il y a, du reste, peu à faire pour cela. Je crois bien que je serais mort avant la fin de la première année, si une chose ne m'apportait quelque consolation.

» Cette consolation, la voici : parmi tous ceux qui se sont assis sous mon toit depuis dix ans – et je leur ai présenté la coupe à tous – il n'en est pas un dont la poitrine n'ait été inondée. C'est pour moi une sorte de soulagement que d'avoir tant de compagnons dans mon infortune. Toi seul, parmi tant d'autres, tu t'es montré sage, en refusant de faire la périlleuse expérience.

» Quant à moi, pour avoir voulu en savoir plus qu'on n'en doit chercher à savoir au sujet de sa femme, j'ai perdu le repos pour toute ma vie, longue ou courte. Tout d'abord Mélisse se réjouit de l'aventure, mais sa joie fut de peu de durée. Comme elle était la cause de mon malheur, je la pris en une telle haine, que je ne pouvais plus la voir.

» Elle avait cru prendre auprès de moi la place de ma femme, une fois que celle-ci serait partie, mais elle finit par s'impatienter d'être haïe de moi, qu'elle disait aimer plus que sa vie, et, pour fuir un tourment inutile, elle ne tarda pas à quitter ces lieux et à abandonner le pays. Depuis, on n'en a plus entendu parler. »

Ainsi narrait le triste chevalier. Quand il eut fini son histoire, Renaud resta quelque temps pensif, vaincu de pitié, puis il lui fit cette réponse : « En vérité, Mélisse te donna un aussi

mauvais conseil que si elle t'avait proposé d'aller visiter un essaim de guêpes, et toi tu fus peu avisé d'aller chercher ce que tu aurais été très fâché de trouver.

» Si la cupidité a poussé ta femme à te manquer de fidélité, ne t'en étonne pas : ce n'est pas la première, ni la cinquième qui ait succombé en un si grand combat. Il en est de plus vertueuses qui, pour un moindre prix, se laisseraient entraîner à des actes plus coupables encore. Combien d'hommes n'as-tu pas entendu accuser d'avoir pour de l'or trahi leurs maîtres ou leurs amis ?

» Tu ne devais pas l'attaquer avec de si puissantes armes, si tu voulais la voir résister. Ne sais-tu pas que, contre l'or, le marbre et l'acier le plus dur ne peuvent tenir ? Tu as été, à mon avis, plus coupable en essayant de la tenter, qu'elle en succombant si vite. Si c'eût été elle qui t'eût tenté, je ne sais si tu aurais été plus vertueux. »

Ici Renaud mit fin à son discours et, se levant de table, il demanda la permission d'aller dormir. Son intention était de se reposer un peu, puis de partir une heure ou deux avant le jour. Il avait peu de temps à lui, et le peu qu'il avait, il l'employait avec beaucoup de mesure et ne perdait pas une minute. Le châtelain lui dit qu'il pouvait aller se reposer à sa fantaisie,

Car sa chambre et son lit étaient tout préparés ; mais que, s'il voulait suivre son conseil, il pourrait dormir tranquillement toute la nuit, tout en avançant de quelques milles pendant son sommeil. « Je te ferai – lui dit-il – préparer un bateau sur lequel tu pourras dormir à l'abri de tout danger, et qui, descendant le fleuve pendant toute la nuit, te fera gagner une journée de chemin. »

La proposition plut à Renaud, qui s'empressa de l'accepter, et remercia vivement son généreux hôte. Puis, sans plus de retard, il descendit sur la rive où les marins l'attendaient. Il put

ainsi reposer tout à son aise, pendant que le bateau, poussé par six rameurs, descendait le cours du fleuve, léger et rapide comme l'oiseau dans les airs.

Dès qu'il eut la tête sur l'oreiller, le chevalier de France s'endormit. Quand il se réveilla, le bateau était déjà près de Ferrare. On laissa Melara sur la rive gauche, et Sermido sur la rive droite ; on dépassa Figarolo et Stellata, là où le Pô fougueux se divise en deux bras.

Le patron s'engagea dans le bras de droite, laissant celui de gauche qui se dirigeait du côté de Venise. Il dépassa Bondeno, et déjà l'on voyait à l'Orient pâlir l'azur du ciel, et l'aurore, blanche et vermeille, épuiser toutes les fleurs de sa corbeille, quand Renaud, découvrant de loin les deux forteresses de Téaldo, leva la tête.

« Ô ville heureuse – dit-il – mon cousin Maugis, après avoir consulté les étoiles errantes et fixes, et appelé à son aide toute sa science de devin, m'a prédit – car j'ai déjà fait ce chemin avec lui – que dans les siècles futurs ta gloire rejaillirait si haut, que tu l'emporterais sur tout le reste de l'Italie. »

Pendant qu'il parlait ainsi, le bateau, qui semblait avoir des ailes, descendait rapidement le roi des fleuves, et passait tout près de la petite île qui est la plus proche de la ville. Bien qu'elle fût alors inculte et déserte, Renaud se fit une véritable fête de la revoir, car il savait combien, plus tard, elle serait belle et cultivée.

Dans son précédent voyage, qu'il avait fait en compagnie de Maugis, il avait appris de ce dernier qu'au bout de sept cents ans révolus cette île deviendrait la plus agréable de toutes celles qu'environnent mer, étang ou rivière ; à tel point, qu'après

l'avoir vue, personne ne voudrait plus entendre parler de la patrie de Nausica[30].

Il avait appris qu'elle surpasserait par ses beaux monuments l'île si chère à Tibère, et que les arbres du jardin des Hespérides n'étaient rien en comparaison des plantes rares de toutes sortes qui devaient croître en ce beau lieu. Elle devait renfermer également plus d'espèces d'animaux que Circé n'en possédait dans ses écuries ou dans ses haras ; les Grâces et Cupidon viendraient y faire leur séjour, abandonnant à tout jamais Chypre et Cnide.

Elle devait être ainsi transformée par les soins d'un homme qui joindrait la science au pouvoir suprême, et dont l'énergique volonté élèverait autour de sa bonne ville une ceinture de digues et de murailles, de façon à lui permettre de braver les attaques du monde entier, sans qu'il fût besoin d'appeler personne à son secours. Celui qui accomplirait de telles merveilles s'appellerait Hercule, et serait fils et père de deux autres Hercule.

C'est ainsi que Renaud, tout en contemplant l'humble cité, se rappelait ce que lui avait dit son cousin, avec lequel il s'entretenait souvent des choses à venir révélées à Maugis par sa science de devin. « Comment – se disait-il – peut-il se faire qu'un jour florissent sur ces marécages les arts et les belles-lettres ;

» Et qu'une cité si grande et si belle sorte d'une si petite bourgade ? Comment peut-il se faire que ces marais, qui l'entourent aujourd'hui de tous côtés, deviennent jamais des campagnes riantes et couvertes de richesses ? Ô ville, dès à présent je me lève pour saluer le dévouement, la générosité, la no-

---

[30] L'île de Corfou, renommée dans l'antiquité pour la beauté des jardins d'Alcinoüs, père de Nausica.

blesse de tes princes, et les mérites si prisés de tes chevaliers et de tes citoyens illustres !

» Puisse l'ineffable bonté du Rédempteur te faire vivre toujours en paix, dans l'abondance et dans la joie, protégée par la sollicitude, le génie, la justice de tes princes ; qu'elle te garde de la fureur de tes ennemis, et dévoile leurs projets perfides ; que tes voisins envient ton bonheur, et que tu n'aies toi-même à porter envie à aucune autre cité ! »

Pendant que Renaud parlait ainsi, le bateau léger fendait si rapidement les ondes, que le faucon, rappelé par son maître, ne descend pas plus vite à l'aspect du leurre. Le patron s'étant engagé dans un des canaux de droite, les murs et les toits de la bourgade disparurent soudain, et on laissa bien loin en arrière Saint-George, ainsi que la tour de la Fosse et de Gaïcana.

Comme d'habitude une pensée en amène une autre et ainsi de suite, Renaud vint alors à se rappeler le chevalier dans le palais duquel il avait soupé la veille, et qui, à dire vrai, avait de justes raisons pour se plaindre de cette ville. Il se rappela la coupe où chacun, en buvant, pouvait s'assurer de la conduite de sa femme.

Il se souvint aussi de ce que lui avait dit le chevalier, à savoir que parmi tous ceux qui avaient fait l'expérience de la coupe, il ne s'en était pas trouvé un seul dont la poitrine n'eût été inondée. Tantôt il se repentait de n'avoir point tenté l'épreuve, tantôt il se disait : « Je me réjouis de n'avoir point voulu courir une telle chance ; si l'épreuve avait réussi, je n'aurais fait que confirmer ma certitude ; si elle n'avait pas réussi, à quoi me serais-je exposé ?

» Je crois à la vertu de ma femme comme si j'en avais eu des preuves certaines, et je ne pourrais qu'augmenter fort peu cette certitude. De sorte que, si la preuve m'en était donnée, j'en

tirerais un minime bénéfice ; tandis que le mal que j'éprouverais ne serait pas petit, si je voyais, concernant ma Clarisse, ce que je ne voudrais point voir. Ce serait risquer mille contre un, à ce jeu où l'on peut perdre beaucoup et gagner peu. »

Pendant que le chevalier de Clermont songeait à cela tout pensif, et le visage baissé, un des marins qui se trouvaient en face de lui le regardait fixement et avec une attention profonde. Cet homme, beau parleur et hardi compagnon, ayant deviné la pensée qui le préoccupait, l'amena à lier conversation avec lui.

La conclusion de leur entretien fut qu'il avait été bien mal avisé celui qui avait tenté sur son épouse la plus délicate expérience qu'on pût tenter sur une femme, car celle qui, s'armant de pudeur, aura su défendre son cœur contre l'or et l'argent, le défendra bien plus facilement au milieu de mille épées levées ou de la flamme ardente.

Le marin ajoutait : « Tu lui as très justement dit qu'il n'aurait pas dû offrir de si riches présents à sa femme. Tous les cœurs ne sont point trempés pour résister à de tels assauts et à de tels coups. Je ne sais si tu as entendu parler d'une jeune femme – peut-être cette histoire est-elle connue chez vous ? – que son mari avait surprise en semblable faute, et qu'il avait, pour cela, condamnée à mourir ?

» Mon maître aurait dû se rappeler que l'or et les présents adoucissent la plus dure ; mais il l'a oublié au moment où il avait besoin de s'en souvenir, et il est allé au-devant de son propre malheur. Il connaissait pourtant aussi bien que moi l'exemple qu'il avait eu sous les yeux dans la ville voisine, sa patrie et la mienne, que les eaux endormies du Mincio entourent d'un lac marécageux.

» Je veux parler du riche présent d'un chien que fit Adonio à la femme d'un juge. » « Le récit de cette aventure – dit le pa-

ladin – n'a pas traversé les Alpes, et est seulement connu chez vous, car en France, ni dans les pays étrangers où je suis allé, je ne l'ai jamais entendu raconter. De sorte que si cela ne t'ennuie pas de me la dire, je suis volontiers disposé à t'écouter. »

Le marin commença : « Jadis était dans cette ville un certain Anselme, de famille honorable. Après avoir passé sa jeunesse à apprendre la science qu'enseigne Ulpian, il chercha une femme de noble race, belle, honnête, et en rapport avec sa position ; il en trouva une, dans une ville voisine, qui était d'une beauté surhumaine.

» Ses manières étaient si aimables et si gracieuses, qu'elle paraissait n'être qu'amour et beauté. Peut-être était-elle plus belle qu'il ne convenait à la position d'Anselme. À peine l'eut-il en sa possession, qu'il dépassa en jalousie tous les jaloux qui furent jamais en ce monde ; et cependant elle ne lui avait encore donné d'autre motif de jalousie que d'être trop accorte et trop belle.

» Dans la même cité vivait un chevalier de famille ancienne et honorable. Il descendait de cette race altière qui sortit de la mâchoire d'un serpent, de même que jadis ma patrie Mantoue et ses premiers habitants. Le chevalier, qui s'appelait Adonio, s'énamoura de cette belle dame ;

» Et, pour mener son amour à bonne fin, il se lança sans retenue dans de folles prodigalités, se ruinant en riches habits, en banquets, menant le train luxueux d'un chevalier beaucoup plus riche qu'il n'était. Le trésor de l'empereur Tibère n'aurait pas suffi à de telles dépenses, et je crois bien qu'il ne se passa pas deux hivers avant qu'il eût complètement dévoré l'héritage paternel.

» Sa maison, qui était auparavant fréquentée matin et soir par une foule d'amis, devint vide dès qu'il n'y eut plus de per-

drix, de faisans, de cailles sur sa table. Quant à lui, qui avait été comme le chef de toute la bande, il resta seul, et quasi au nombre des mendiants. Se voyant tombé dans la misère, il songea à aller dans un endroit où il serait inconnu.

» Dans cette intention, sans rien dire à personne, il laisse un beau matin sa patrie, et s'en va, pleurant et soupirant, le long du marais qui entoure les remparts de la ville. Son angoisse est doublée par la pensée de la dame, reine de son cœur. Soudain, voici qu'il lui arrive une aventure qui doit changer sa peine extrême en souverain bien.

» Il aperçoit un villageois qui, armé d'un grand bâton, frappe à coups redoublés sur des buissons. Adonio s'arrête, et lui demande la raison d'un travail si pénible. Le villageois lui dit qu'au milieu de ces broussailles il a vu un serpent très vieux, plus long et plus gros que tous ceux qu'il a rencontrés de sa vie, tel enfin qu'il ne croit pas en rencontrer jamais un aussi gros ;

» Et qu'il ne veut pas s'en aller avant de l'avoir retrouvé et de l'avoir tué. Adonio ne peut écouter ces paroles sans impatience. Il avait toujours protégé les serpents, sa famille en portant un gravé sur ses armes, pour rappeler qu'elle était sortie des dents d'un serpent répandues sur la terre.

» Il dit et fait tant, qu'il force le paysan à abandonner son entreprise, et à s'en aller sans avoir tué le serpent et sans plus chercher à lui faire de mal. Puis Adonio poursuit son chemin vers le pays où il pense que sa condition sera le moins connue. Pendant sept ans, au milieu des privations et des soucis, il vit hors de la patrie.

» Et jamais l'éloignement, ni la difficulté de vivre qui, d'habitude, ne laissent point la pensée libre, ne purent faire qu'Amour ne continuât de lui brûler le cœur et d'entretenir sa blessure. À la fin, il ne put résister au désir de revenir vers la

beauté que ses yeux avaient soif de revoir. Barbu, triste, et en fort pauvre équipage, il reprit le chemin d'où il était venu.

» À ce moment, il arriva que ma ville envoya au Saint-Père un ambassadeur qui devait séjourner près de Sa Sainteté pendant un temps indéterminé. On tira au sort, et le choix tomba sur le juge. Ô jour d'éternelle douleur pour lui ! Il s'excusa, il pria, il multiplia les offres et les promesses pour ne point partir ; enfin il fut forcé d'obéir.

» Ce fut pour lui une douleur aussi cruelle à supporter que s'il s'était vu ouvrir les flancs et arracher le cœur. Pâle et blême de crainte jalouse au sujet de sa femme, il la supplie, par les prières qu'il croit le plus convaincantes, de ne pas manquer à sa foi pendant qu'il sera au loin ;

» Lui disant que ni beauté, ni noblesse, ni grande fortune ne suffisent à une femme pour la faire tenir en honneur, si, de réputation et de fait, elle n'est point chaste ; que la chasteté est une vertu d'autant plus prisée qu'elle a résisté à plus d'attaques, et que son absence va lui fournir une belle occasion d'éprouver sa pudeur.

» Par ces raisonnements et beaucoup d'autres du même genre, il cherche à lui persuader de lui être fidèle. Sa femme se lamente de ce dur départ, Dieu sait avec quelles larmes, quelles doléances ! Elle jure que le soleil verra s'obscurcir sa lumière avant qu'elle soit assez criminelle pour rompre sa foi, et qu'elle mourra plutôt que d'en avoir même la pensée.

» Bien qu'il croie à ces promesses et à ces serments, et qu'il en soit quelque peu rassuré, le juge ne laisse point pour cela d'essayer d'un autre moyen pour conjurer ses alarmes. Il avait un ami qui se vantait et faisait métier de prédire l'avenir, et fort versé dans l'art de la magie et des sortilèges.

» Il lui demande, comme une grâce, de chercher à voir si sa femme, nommée Argia, pendant le temps qu'il serait séparé d'elle, resterait fidèle et chaste, ou si le contraire devait arriver. L'ami, cédant à ses prières, tire ses lignes et les applique sur le ciel, comme il paraît qu'elles doivent être. Anselme le laisse à sa besogne, et revient le voir le jour suivant pour connaître la réponse.

» L'astrologue tenait les lèvres closes, pour ne pas dire au docteur quelque chose qui lui aurait fait de la peine ; il cherche une foule d'excuses pour se taire. Quand enfin il voit qu'Anselme est résolu à voir son propre mal, il lui apprend qu'à peine aura-t-il franchi le seuil de sa maison, sa femme rompra sa foi, séduite non par la beauté ou par les prières, mais gagnée par des présents et de l'argent.

» Combien ces prédictions menaçantes des puissances supérieures, jointes à la crainte, au doute qu'il avait déjà, lui bouleversèrent le cœur, tu peux le penser toi-même, si les accidents d'amour te sont connus. Ce qui lui causait le plus de chagrin, ce qui lui tourmentait par-dessus tout l'esprit, c'était de savoir que sa femme, poussée par l'avarice, oublierait pour de l'argent toute pudeur.

» Afin de faire tout son possible pour ne pas la laisser tomber dans une telle faute – car souvent le besoin pousse les hommes à dépouiller les autels – il remit entre les mains de sa femme tous ses joyaux, tout son argent, et il en avait beaucoup. Il lui donna tout ce qu'il possédait au monde.

» "Non seulement – lui dit-il – je te donne la liberté de t'en servir pour tes besoins, mais tu peux en faire ce que tu voudras : tu peux les dépenser, les jeter, les donner ou les vendre. Je ne veux te demander aucun compte, pourvu que tu te conserves à moi telle que je t'ai laissée. Pourvu que je te retrouve comme tu

es maintenant, je me soucie peu de ne retrouver ni fortune ni maison.”

» Il la prie, pendant qu’il sera absent, de ne pas demeurer dans la ville, mais d’aller habiter dans sa villa, où elle pourra vivre plus facilement loin de toute relation. Il parlait ainsi, parce qu’il pensait bien que l’humble population qui travaille aux champs, ou qui garde les troupeaux, n’était pas de nature à troubler les chastes pensées de sa femme.

» Cependant Argia, ses beaux bras jetés autour du cou de son craintif mari, lui arrose le visage de larmes qui s’échappent comme un fleuve de ses yeux ; elle s’attriste de ce qu’il la traite en coupable, comme si elle lui avait déjà manqué de foi ; un pareil soupçon provient de ce qu’il n’a aucune confiance dans sa fidélité.

» J’aurais trop à dire, si je voulais rapporter tout ce qui se dit entre les deux époux à l’heure du départ. “Je te recommande mon honneur” dit en dernier lieu Anselme. Puis il prend congé d’elle et part enfin. À peine son cheval est-il tourné, qu’il se sent arracher le cœur de la poitrine. Sa femme, tant qu’elle peut, le suit des yeux, d’où les larmes se répandent sur ses joues.

» Cependant Adonio, misérable, malade, comme j’ai déjà dit, pâle et le menton couvert de barbe, s’acheminait vers sa patrie, espérant qu’on ne l’y reconnaîtrait plus. Il arriva sur les bords du lac voisin de la ville, à l’endroit où il avait secouru le serpent poursuivi dans les buissons par le villageois qui voulait lui donner la mort.

» Parvenu à cet endroit vers la pointe du jour, alors que quelques étoiles brillaient encore au ciel, il voit le long de la rive venir à sa rencontre une damoiselle vêtue de beaux habits de voyage, et d’aspect noble, bien qu’elle n’eût autour d’elle ni

écuyer, ni suivante. Celle-ci l'aborde d'un air gracieux, et lui adresse les paroles suivantes :

» "Bien que tu ne me connaisses pas, chevalier, je suis ta parente, et je t'ai grande obligation. Je suis ta parente, car notre haut lignage à tous deux descend du fier Cadmus. Je suis la fée Manto ; c'est moi qui ai posé la première pierre de cette ville, et c'est de mon nom – comme tu l'as sans doute entendu dire – que je l'ai nommée Mantoue.

» "Je suis une des Fées ; afin de t'apprendre ce qu'il importe que tu saches, je te dirai que le sort nous fit naître de telle sorte que nous pouvons être affligées de tous les maux, hors la mort. Mais l'immortalité nous est accordée à une condition plus dure que la mort, car, tous les sept jours, chacune de nous se voit infailliblement changée en couleuvre.

» "Se voir toute couverte d'écailles ignobles, et s'en aller en rampant, est chose si douloureuse, qu'il n'y a pas au monde de peine plus grande. Chacune de nous maudit l'existence. Tu sauras – et je veux t'apprendre en même temps quelle obligation je t'ai – que ce jour-là, à cause de la forme que nous avons, nous sommes exposées à une infinité d'accidents.

» "Il n'y a pas d'animal sur la terre plus odieux que le serpent ; et nous, qui en avons la forme, nous subissons les outrages et la poursuite de tout le monde, car quiconque nous aperçoit nous frappe et nous chasse. Si nous ne pouvons trouver un abri sous terre, nous éprouvons ce que pèse le bras des hommes. Mieux vaudrait pouvoir mourir, que de rester broyées et mutilées sous les coups.

» "L'obligation que je t'ai est grande ; un jour que tu passais sous ces frais ombrages, tu m'as arrachée aux mains d'un paysan qui m'avait vivement poursuivie. Si tu n'avais pas été là, je ne m'en serais pas allée sans avoir la tête et les reins brisés.

J'en serais restée fourbue et difforme, car je ne pouvais pas mourir.

» "Les jours où, sous la rude écaille d'un serpent, nous sommes forcées de ramper à terre, le ciel, le reste du temps soumis à nos volontés, refuse de nous obéir, et nous sommes sans force. Le reste du temps, sur un signe seul de nous, le soleil s'arrête et adoucit ses rayons ; la terre immobile tourne et change de place ; la glace s'enflamme, et le feu se congèle.

» "Maintenant je suis ici pour te récompenser de ce que tu fis autrefois pour moi. En ce moment nul ne me demande en vain une faveur, car je suis hors de la peau du serpent. Je te ferai dans un instant trois fois plus riche que tu ne le fus par héritage paternel. Et je veux que tu ne redeviennes plus jamais pauvre ; au contraire, plus tu dépenseras, plus ta fortune augmentera.

» "Et parce que je te retrouve encore enchaîné dans les liens dont Amour t'avait lié jadis, je veux te montrer de quelle façon tu dois t'y prendre pour satisfaire tes désirs. Je veux que, pendant que le mari est loin d'ici, tu mettes sans retard mon conseil à exécution. Tu vas aller trouver la dame qui habite hors la ville, à la campagne, et je serai encore près de toi."

» Elle poursuivit en lui disant de quelle façon elle entendait qu'il se présentât devant sa dame ; comment il devait s'habiller ; comment il devait la prier et la tenter. Elle lui dit quelle forme elle prendrait elle-même, car, hormis le jour où elle rampait avec les serpents, elle pouvait, à sa volonté, prendre toutes les formes du monde.

» Elle lui fit prendre l'habit d'un pèlerin qui va quêtant de porte en porte au nom de Dieu ; quant à elle, elle se changea en chien, le plus petit que jamais nature eût fait, à poils longs, plus blancs qu'hermine, agréable d'aspect et merveilleux de formes.

Ainsi transformés, ils s'acheminèrent vers la demeure de la belle Argia.

» Le jeune homme s'arrêta aux premières cabanes de paysans qu'il rencontra, et commença à sonner d'un chalumeau, aux sons duquel le chien, se dressant sur ses pattes, se mit à danser. Le chant et la rumeur parvinrent jusqu'à la maîtresse du logis, et firent tant, qu'elle se dérangea pour voir ce que c'était. Elle fit alors venir le pèlerin dans la cour de son logis ; ainsi s'accomplissait la destinée du docteur.

» Là, Adonio se mit à commander au chien, et le chien à lui obéir : à danser les danses de notre pays et celles de pays étrangers, en exécutant des pas et en prenant des attitudes selon les ordres de son maître ; faisant, en un mot, avec des façons humaines, tout ce que ce dernier lui commandait, au grand ébahissement de ceux qui le regardaient les yeux grands ouverts et retenant leur respiration.

» Grandement émerveillée, la dame se sent bientôt prise d'un vif désir de posséder ce chien si gentil. Elle en fait, par sa nourrice, offrir au pèlerin un prix convenable : "Si ta maîtresse, – répond celui-ci, – possédait plus de trésors qu'il n'en faut pour assouvir la convoitise d'une femme, elle ne pourrait donner un prix capable de payer seulement une patte de mon chien."

» Et pour lui montrer qu'il dit vrai, il amène la nourrice dans un coin, et dit au chien de donner un marc d'or à cette dame pour la remercier de sa courtoisie. Le chien se secoue, et le marc d'or apparaît aussitôt. Adonio dit à la nourrice de le prendre, ajoutant : "Crois-tu que rien puisse payer un chien si beau et si utile ?

» "Quoi que je lui demande, je ne reviens jamais les mains vides ; en se secouant, il fait tomber tantôt des perles, tantôt des

bagues, tantôt des vêtements superbes et d'un grand prix. Cependant, dis à ta maîtresse qu'il sera à elle, non point pour de l'or, car l'or ne pourrait le payer ; mais, si elle veut me laisser coucher une nuit avec elle, elle aura le chien, et pourra en faire ce qu'elle voudra."

» Tout en parlant ainsi, il lui donne une pierrerie que le chien vient de faire tomber pour qu'elle la présente à sa maîtresse. Le marché semble à la nourrice beaucoup plus avantageux que s'il fallait payer le chien dix ou vingt ducats. Elle retourne vers la dame, et lui fait la commission ; puis elle l'engage à se contenter et à acheter le chien, car elle peut, dit-elle, l'avoir à un prix où l'on ne perd rien à donner.

» La belle Argia se fâche tout d'abord, soit qu'elle ne veuille pas manquer à sa foi, soit qu'elle ne croie pas possible tout ce qu'on vient de lui raconter. La nourrice recommence son récit ; elle la presse, elle l'ébranle ; elle lui insinue qu'une pareille occasion se présente bien rarement ; elle fait si bien que, le jour suivant, Argia consent à voir le chien, loin de tous les yeux.

» Cette nouvelle exhibition qu'Adonio fit de son chien fut la perte et la mort du docteur. Il fit pleuvoir les doubles sequins par dizaines, des chapelets de perles et des pierreries de toute sorte, jusqu'à ce que le cœur altier d'Argia s'amollît au point de ne plus pouvoir lutter, surtout quand elle apprit que le pèlerin était le chevalier qui l'avait aimée jadis et qui était parti.

» Les excitations de sa putain de nourrice, les prières et la présence de son amant, la vue du prix qu'on lui offrait, la longue absence du malheureux docteur, l'espoir que personne n'en saurait jamais rien ; tout cela fit tellement violence à ses projets de chasteté, qu'elle accepta le beau chien, et, pour prix, se livra à son amant.

» Adonio jouit longuement de sa belle dame, à laquelle la fée voua une si grande amitié, qu'elle ne voulut plus la quitter. Mais, avant que le soleil eût parcouru tous les signes du Zodiaque, congé fut donné au docteur qui s'en revint enfin, plein d'un grave soupçon, à cause de ce que l'astrologue lui avait dit.

» Aussitôt de retour dans sa patrie, son premier soin est de voler chez l'astrologue et de lui demander si sa femme l'a trompé, ou si elle lui a gardé son amour et sa foi. L'astrologue, après avoir consulté le pôle et toutes les planètes, lui répond que ce qu'il avait craint était arrivé, ainsi qu'il lui avait prédit ;

» Que sa femme, séduite par de riches présents, s'était livrée à un autre. Cette réponse porta un si grand coup au cœur du docteur, que lance ni épée ne lui aurait rien fait éprouver de si douloureux. Afin de s'assurer de son malheur, – bien qu'il crût trop, hélas ! à son ami le devin, – il alla trouver la nourrice et, la prenant à part, il usa de toute son habileté pour savoir le vrai.

» Tournant et retournant autour d'elle, il chercha de çà de là à trouver une piste ; mais tout d'abord, quelque ardeur qu'il y mît, il ne découvrit rien, car la nourrice, qui n'était pas neuve en cette matière, niait toujours effrontément. Pendant plus d'un mois, elle tint son maître suspendu entre le doute et la certitude.

» Combien le doute devait lui sembler bon, lorsqu'il songeait à la douleur que lui causerait une certitude ! Quand il eut essayé, en vain, près de la nourrice, des prières et des cadeaux ; quand il eut vu qu'elle ne voulait lui dire que des choses fausses, il attendit, en homme expert, que la discorde éclatât entre elle et sa maîtresse, car là où sont deux femmes, il y a toujours conflit et querelle.

» Il advint comme il s'y attendait. Au premier dissentiment qui naquit entre elles, la nourrice s'en vint, sans qu'il allât la chercher, lui raconter tout. Elle ne lui cacha plus rien. Il serait trop long de dire le coup que ressentit au cœur le malheureux docteur, et combien il eut l'esprit bouleversé. Son chagrin fut si fort, qu'il faillit perdre la raison.

» Enfin, cédant à la colère, il se résolut à mourir ; mais, auparavant, il voulut tuer sa femme. Il lui semblait que le même fer, teint de leur sang à tous les deux, excuserait en même temps son crime, et le délivrerait de sa douleur. Il s'en revient à la ville, nourrissant toute sorte de pensées furieuses et aveugles. Puis il envoie au château un de ses affidés après lui avoir expliqué ce qu'il doit faire.

» Il ordonne à ce serviteur d'aller au château de sa femme Argia, et de lui dire de sa part qu'il a été pris d'une si méchante fièvre, qu'elle aura grand'peine à le retrouver vivant ; pour quoi, il la prie, sans attendre d'avoir quelqu'un autre pour l'accompagner, de venir sur-le-champ avec son serviteur, si elle a de l'amitié pour lui. "Elle viendra – ajoute Anselme, qui sait bien qu'elle ne fera pas même une observation, – et, en chemin, tu lui couperas la gorge."

» Le familier s'en va chercher sa maîtresse, pour faire d'elle ce que son maître lui avait commandé. Argia, après avoir pris avec elle son chien, monte aussitôt à cheval et se met en route. Le chien l'avait prévenue du danger, mais en l'engageant à partir quand même, car il avait tout prévu, tout disposé pour lui venir en aide en un si grand besoin.

» Le serviteur s'était détourné de la route, et, prenant par des sentiers solitaires et nombreux, il arrive sur les bords d'une rivière qui tombe du haut de l'Apennin dans notre fleuve, au beau milieu d'une forêt obscure et profonde, loin du château et

de la ville. Le lieu lui paraît favorable à l'accomplissement de l'ordre cruel qui lui a été donné.

» Il tire son épée et dit à sa maîtresse quel ordre lui avait donné son maître afin qu'avant de mourir elle demande pardon à Dieu de son crime. Je ne saurais te dire comment elle disparut ; mais, au moment même où le serviteur crut la frapper, il ne la vit plus. Il la chercha en vain tout autour de lui, et en resta tout ébahi.

» Il revient vers son maître tout honteux et le visage tout effaré. Il lui raconte l'étrange aventure, ajoutant qu'il ne sait pas ce qui s'en est suivi. Le mari ne savait pas que sa femme avait à ses ordres la fée Manto, car la nourrice, qui connaissait tout le reste, ignorait ce point que sa maîtresse lui avait caché.

» Il ne sait que faire ; il n'a ni vengé son injure, ni diminué sa peine. Ce qui était auparavant un fétu de paille est devenu une poutre, tant cela lui pèse sur le cœur. Il craint que la faute de sa femme, qui était sue de quelques personnes seulement, ne devienne tellement connue qu'elle soit la fable de tous. Il aurait pu tout d'abord la cacher, mais maintenant la rumeur publique va la répandre par le monde entier.

» Il comprend bien que sa femme, voyant qu'il a découvert sa félonie, se sera mise, afin de ne plus retomber en son pouvoir, sous la protection d'un homme puissant. Celui-ci la gardera, et en jouira, à l'ignominie du mari qu'il tournera en risée. Peut-être tombera-t-elle entre les mains de quelqu'un qui exploitera en rufian son adultère.

» Pour y remédier, il envoie en hâte dans tous les environs des messagers et des lettres pour la chercher ; il ne laisse pas une ville de Lombardie sans y envoyer quelqu'un pour avoir de ses nouvelles. Il y va même en personne, et il n'est recoin qu'il

ne visite ou qu'il ne fasse visiter par ses espions. Mais il ne peut retrouver sa trace, ni en avoir la moindre nouvelle.

» Enfin il fait venir le serviteur auquel il avait donné l'ordre cruel qui ne put s'accomplir. Il se fait conduire par lui à l'endroit où Argia avait, comme il le lui avait raconté, disparu à ses yeux. Il s'imagine que le jour elle se cache parmi les broussailles, et qu'elle se réfugie la nuit dans quelque demeure voisine. Le serviteur le conduit à l'endroit où il croit trouver la forêt sauvage, mais il y voit un grand palais.

» Entre temps, la belle Argia s'était fait élever par sa fée un palais d'albâtre, bâti par enchantement en une minute. Au dedans et au dehors, il était tout recouvert d'ornements d'or. Aucune langue ne pourrait dire, aucune imagination ne pourrait se représenter la beauté de son extérieur, ni les trésors qu'il contenait. Le palais de mon maître, qui t'a semblé si beau hier soir, serait une masure à côté de celui d'Argia.

» Les salles et les appartements étaient tendus de tapis d'Arras et de riches tissus de toute sorte, et non seulement les appartements de maître, mais encore les chambres et les logements des serviteurs. On y voyait à profusion des vases d'or et d'argent ; des pierreries ciselées, couleur d'azur, d'émeraude ou de rubis, façonnées en forme de grands plats, de coupes ou de bassins ; et, en quantité infinie, des draps d'or et de soie.

» Le juge, comme je vous disais, vint donner droit sur ce palais, alors qu'il croyait arriver dans une campagne déserte, dans un bois solitaire. Il en fut tellement émerveillé, qu'il crut un instant avoir perdu l'esprit. Il ne savait s'il était ivre, s'il rêvait, ou si son cerveau s'envolait.

» Il aperçoit devant la porte un Éthiopien au nez et aux lèvres épatés ; jamais, à son avis, il n'a vu visage si laid et si disgracieux. Cette ignoble figure, ressemblant au portrait qu'on fait

d'Ésope, serait capable d'attrister tout le paradis si elle s'y trouvait. Quand j'aurai ajouté que ce personnage était crasseux comme un porc, qu'il était vêtu comme un mendiant, je n'aurai pas dépeint la moitié de sa laideur.

» Anselme, qui ne voit pas d'autre que lui pour savoir à qui est ce château, s'approche et l'interroge. L'Éthiopien lui répond : "Cette demeure est à moi." Le juge est persuadé que cet homme se moque de lui et lui fait une mauvaise plaisanterie. Mais le nègre lui affirme par serment que cette demeure est bien à lui, et que personne autre n'a rien à y faire.

» Il lui offre même, s'il veut la voir, d'y entrer, et de la parcourir à sa fantaisie, et, s'il y trouve quelque chose qui lui plaise, soit pour lui, soit pour ses amis, de le prendre sans crainte. Anselme donne son cheval à garder à son serviteur, et franchit le seuil. On le conduit à travers les salles et les chambres où, de bas en haut, il admire toutes ces merveilles.

» Il va, regardant la forme, le style, la beauté, la richesse du travail, et tous ces ornements vraiment royaux. Parfois il dit : "Tout l'or qui est sous le soleil ne pourrait payer ce splendide monument." À cela, l'ignoble Maure répond et dit : "Il peut encore trouver son prix ; on peut le payer, sinon avec de l'or et de l'argent, du moins d'une manière moins coûteuse."

» Alors, il lui fait la même proposition qu'Adonio avait faite à sa femme. On peut, par cette proposition brutale et honteuse, juger combien il était bestial et sauvage. Repoussé trois ou quatre fois, il ne se laisse point décourager, et il insiste tellement, en offrant toujours le palais pour prix, qu'il finit par faire consentir Anselme à satisfaire son appétit dépravé.

» Argia, sa femme, qui se tenait cachée près de là, le voyant tombé dans une telle faute, se montre soudain, en criant : "Ah ! la belle chose que je vois, et bien digne d'un docteur tenu pour

sage !” Tu peux penser si le docteur, surpris en si honteuse posture, devint rouge de honte, et resta bouche close. Ô terre, pourquoi ne t’entr’ouvris-tu pas en ce moment pour le cacher dans ton sein ?

» La dame, heureuse de se disculper et de faire honte à Anselme, l’assourdit de ses cris, disant : “Comment faudra-t-il te punir de ce que je viens de te voir faire avec un homme si vil, alors que tu as voulu me tuer parce que j’ai obéi à la loi de nature, vaincue par les prières de mon amant, noble et beau, et qui m’avait fait un présent en comparaison duquel ce château n’est rien ?

» ”Si je t’ai paru mériter la mort, avoue que tu es digne de mourir cent fois. Bien que je sois toute-puissante en ce lieu, et que je puisse disposer de toi à mon gré, cependant je ne veux pas tirer une plus forte vengeance de ton crime. Mari, pèse le doit et l’avoir, et fais comme je fais à ton égard, pardonne-moi.

» ”Et que la paix et l’accord soient conclus entre nous, de telle sorte que tout le passé s’en aille en oubli, et que jamais une parole, un geste, ne nous rappellent notre faute à l’un ou à l’autre.” Le mari, content de s’en tirer à si bon compte, ne se montra pas en reste pour pardonner. Ils firent donc la paix et, depuis, ils ne cessèrent de se chérir. »

Ainsi dit le marin, et la fin de son histoire fit quelque peu rire Renaud, bien qu’une rougeur de feu lui vînt au visage en entendant raconter l’action honteuse du docteur. Renaud loua beaucoup Argia d’avoir été assez avisée pour tendre à cet oiseau un piège qui le fît tomber dans le même filet où elle était tombée elle-même, mais avec moins de raison d’excuse.

Quand le soleil fut plus élevé sur l’horizon, le paladin fit apprêter la table que le courtois chevalier mantouan avait fait abondamment approvisionner dès la veille. Pendant ce temps,

on voyait fuir à gauche le splendide palais et, à droite, le marais immense. On vit surgir et disparaître à son tour Argenta et son territoire, ainsi que l'endroit où le Santerno se jette dans le Pô.

Je crois qu'à cette époque n'existait pas encore la Bastia, où plus tard les Espagnols n'eurent pas trop à se glorifier d'avoir planté leur bannière, mais dont les Romagnols eurent encore plus sujet de se plaindre. De là, le bateau, descendant la rivière en droite ligne, atteignit Filo. Puis les matelots l'engagèrent dans une branche morte du fleuve se dirigeant vers le Midi, et qui le porta à Ravenne.

Bien que Renaud fût souvent à court d'argent, il en avait assez en ce moment, pour se montrer généreux envers les mariniers quand vint l'heure de les quitter. Changeant le plus souvent possible de chevaux et de bêtes de somme, il passa le soir même à Rimini, et sans s'y arrêter, pas plus qu'à Montefiore, il arriva à Urbino au lever du jour.

Là ne vivaient pas encore Frédéric, ni Elisabeth, ni le bon Guido, ni Francesco Maria, ni Léonora. S'ils y eussent été alors, ils eussent fait tous leurs efforts pour retenir plus d'un jour auprès d'eux un guerrier si fameux, comme ils devaient le faire plus tard pour les dames et les chevaliers qui passent par leur cité.

Renaud n'ayant été retenu par personne monta droit à Cagli. Il franchit l'Apennin en suivant les vallées du Métaure et du Gauno, de sorte qu'il n'eut plus cette chaîne de montagnes à sa droite. Il traversa les provinces d'Ombrie et d'Étrurie, et descendit à Rome. De Rome, il gagna Ostie ; de là, il se transporta par mer dans la ville à qui le pieux fils d'Anchise confia les os de son père.

Là, changeant de navire, il cingla en toute hâte vers l'île de Lampéduse, qui avait été choisie comme champ de combat et où

la rencontre avait déjà eu lieu. Renaud presse le pilote et lui fait faire force de voiles et de rames. Mais les vents adverses, s'opposant à la marche du navire, le firent arriver un peu trop tard.

Il arriva comme le prince d'Anglante venait d'achever son entreprise utile et glorieuse, en donnant la mort à Gradasse et à Agramant. Mais sa victoire avait été rude et sanglante. Le fils de Monodant était mort, et Olivier gisait sur le sable, atteint d'une grave et dangereuse blessure au pied, dont il souffrait beaucoup.

Le comte ne put s'empêcher de pleurer, en embrassant Renaud, et en lui racontant la mort de Brandimart qui lui était si fidèle et si attaché ; les larmes vinrent également aux yeux de Renaud, quand il vit son ami, la tête fendue. Puis il alla embrasser Olivier, qui gisait le pied brisé.

Il les consola tous du mieux qu'il sut, bien que lui-même fût inconsolable d'être arrivé au banquet au moment où la table venait d'être levée. Les écuyers partirent pour la cité détruite de Biserte, dans les ruines de laquelle ils déposèrent les os de Gradasse et d'Agramant, et où ils apportèrent la nouvelle de l'issue du combat.

Astolphe et Sansonnet se réjouirent beaucoup de la victoire de Roland, mais ils se seraient réjouis bien davantage, si Brandimart n'avait pas perdu la vie. Leur joie fut fort amoindrie par la nouvelle de sa mort, et il leur fut impossible de ne pas laisser voir leur trouble sur leur visage. Qui d'entre eux irait maintenant annoncer une telle catastrophe à Fleur-de-Lys ?

La nuit précédente, Fleur-de-Lys avait rêvé qu'elle voyait la soubreveste qu'elle avait brodée de sa main, pour que Brandimart partît richement vêtu, toute déchirée et couverte d'une pluie de gouttes de sang. Il lui semblait que c'était elle qui avait ainsi brodé cette soubreveste, et elle se le reprochait.

Elle se disait dans son rêve : « Il me semblait cependant que mon seigneur m'avait priée de lui faire cette soubreveste entièrement noire. Pourquoi donc l'ai-je brodée, contre son désir, d'une si étrange façon ? » Elle avait tiré de ce songe un fâcheux présage. La nouvelle arriva le même soir, mais Astolphe la tint cachée jusqu'à ce qu'il pût aller trouver Fleur-de-Lys, accompagné de Sansonnet.

Dès qu'ils entrèrent, et qu'elle vit leur visage si triste, elle n'eut pas besoin d'autre indice, d'autre avis pour comprendre que son cher Brandimart était mort. Son cœur éprouve un tel saisissement, que ses yeux se ferment soudain, et que, perdant tout sentiment, elle se laisse tomber sur le sol comme morte.

Quand elle revient à elle, elle porte les mains à ses cheveux et à ses belles joues ; elle les arracha et les déchira, répétant en vain le nom cher à son cœur. Elle arrache ses cheveux, et les jette autour d'elle ; elle pousse des cris, et se roule à terre comme une femme possédée du démon, et comme jadis on en entendait pousser aux Ménades furieuses.

Elle prie tantôt Astolphe, tantôt Sansonnet de lui donner un couteau, pour se le plonger dans le cœur. Tantôt elle veut courir au port, à l'endroit où est mouillé le navire qui a apporté les corps de Gradasse et d'Agramant ; elle veut déchirer leurs cadavres de ses mains, et tirer ainsi une vengeance sauvage et féroce. Tantôt elle veut passer la mer, et aller au-devant de Brandimart pour mourir à côté de lui.

« Oh ! Brandimart – disait-elle – pourquoi t'ai-je laissé partir sans moi pour une pareille entreprise ? Jamais plus tu n'étais parti sans que ta Fleur-de-Lys te suivît. Si j'étais allée avec toi, je t'aurais été grandement utile. J'aurais eu sans cesse les yeux fixés sur toi, et quand j'aurais vu Gradasse prêt à te frapper par derrière, je t'aurais prévenu par un seul cri.

» Peut-être même aurais-je été assez prompte pour me jeter entre vous deux et recevoir le coup qui t'était destiné. Je t'aurais fait un bouclier de ma poitrine, car ma mort à moi n'aurait pas été un bien grand malheur. De toute façon ne mourrai-je pas ? mais ma mort ne t'aura servi à rien ; tandis que si j'étais morte en préservant tes jours, je n'aurais pu perdre plus utilement la vie.

» Et si le ciel contraire et le destin cruel ne m'avaient pas permis de te sauver, au moins je t'aurais donné mes derniers baisers, j'aurais arrosé ton visage de mes larmes. Avant que les anges bienheureux eussent emporté ton âme vers le Créateur, je t'aurais dit : Va en paix, et attends-moi ; où tu seras, je ne tarderai pas à te rejoindre.

» Est-ce là, Brandimart, est-ce là ce royaume où tu devais prendre le sceptre en main ? Est-ce ainsi que je devais aller avec toi à Damogère ; est-ce ainsi que tu devais me recevoir dans ton royal palais ? Ah ! Fortune cruelle, quels projets d'avenir es-tu venue briser ! quelles espérances viens-tu me ravir aujourd'hui ! Hélas ! puisque j'ai perdu tout mon bien, qu'attends-je pour quitter la vie ? »

À ces mots, suivis de beaucoup d'autres semblables, la fureur et la rage lui reviennent avec une telle force, qu'elle se met de nouveau à déchirer ses beaux cheveux, comme si ses beaux cheveux étaient coupables. Elle se frappe, et se mord les deux mains, et plonge ses ongles dans son sein et sur ses lèvres. Mais pendant qu'elle se détruit de ses propres mains, et qu'elle se consume de douleur, revenons à Roland et à ses compagnons.

Roland, dont le beau-frère avait grand besoin des soins d'un médecin, et qui voulait donner à Brandimart une sépulture digne de lui, se dirigea vers la colline qui éclairait la nuit avec ses flammes, et répandait pendant le jour une fumée obscure.

Les paladins ont le vent favorable, et ils ne tardent pas à aborder le rivage à main droite.

Grâce à la fraîche brise qui leur venait vent-arrière, ils levèrent l'ancre au déclin du jour, guidés par la taciturne déesse dont la corne lumineuse leur montrait le droit chemin. Ils abordèrent le jour suivant au rivage où s'étale la douce Agrigente. Là Roland fit préparer pour le soir du lendemain tout ce qu'il fallait pour la pompe des funérailles.

Après qu'il se fut assuré qu'on exécutait ses ordres, et voyant que la lumière du soleil avait disparu derrière l'horizon, Roland rejoignit la foule des nobles chevaliers accourus de toutes parts à Agrigente, sur son invitation. Le rivage resplendissait de torches enflammées, et retentissait de cris et de lamentations. C'est là que Roland avait fait déposer le corps de celui auquel, vivant ou mort, il avait voué une si fidèle amitié.

Bardin, chargé d'années, se tenait, pleurant, auprès du cercueil. Il avait tellement versé de larmes à bord du navire, qu'il aurait dû en avoir les yeux et les paupières brûlés. Traitant le ciel de cruel, les étoiles d'infâmes, il rugissait comme un lion qui a la fièvre. De ses mains impitoyables, il s'arrachait les cheveux, et déchirait sa poitrine rugueuse.

Au retour du paladin, les cris et les plaintes redoublent. Roland, s'étant approché du corps de Brandimart, reste un moment à le contempler sans prononcer une parole. Pâle comme le troène ou comme la molle acanthe cueillie au matin, il pousse un profond soupir. Puis, les yeux toujours fixés sur son ami, il lui parle ainsi :

« Ô brave, ô cher et fidèle compagnon, dont le corps est là, mort, tandis que ton âme, je le sais, vit au ciel d'une vie que tu as si bien gagnée et où tu n'auras plus jamais à souffrir du chaud ou du froid, pardonne-moi de pleurer ici sur toi. Si je me plains,

c'est d'être resté, et de ne pas goûter avec toi une telle félicité, et non pas de ce que tu n'es plus ici-bas avec moi.

» Sans toi, je suis seul ; sans toi, il n'y a plus rien sur terre qui puisse me plaire désormais. Ayant été avec toi à la tempête et à la lutte, pourquoi ne suis-je pas aussi avec toi dans le repos et dans le calme ? Bien grandes sont mes fautes, puisqu'elles m'empêchent de sortir de cette fange en même temps que toi. Si j'ai partagé avec toi les angoisses, pourquoi maintenant n'ai-je point aussi ma part de la récompense ?

» C'est toi qui as gagné, et c'est moi qui ai perdu ; mais si le bénéfice est tout entier pour toi, la perte n'est pas pour moi seul : l'Italie, les royaumes de France et d'Allemagne partagent ma douleur. Oh ! combien, combien mon seigneur et oncle, oh ! combien les paladins ont sujet de s'affliger ! Combien doivent pleurer l'Empire et l'Église chrétienne, qui ont perdu leur meilleure défense !

» Oh ! comme ta mort va enlever de terreur et d'épouvante aux ennemis ! Combien la race païenne va être plus forte ! Quel courage, quelle ardeur elle en va reprendre ! que va devenir ton épouse dont je vois ici les pleurs, et dont j'entends les cris ? Je sais qu'elle m'accuse et qu'elle me hait peut-être, car je suis cause que toute espérance est morte pour elle avec toi.

» Mais, Fleur-de-Lys, il nous reste du moins une consolation, à nous qui sommes séparés de Brandimart, c'est que tous les guerriers, aujourd'hui vivants, doivent l'envier d'être mort avec tant de gloire. Les deux Décius, et celui qui se précipita dans le forum romain, ce Codrus si loué par les Grecs, n'acquirent pas plus de gloire, en se vouant à la mort, que n'en a acquis ton seigneur. »

C'était ces paroles, et d'autres encore, que disait Roland. Entre temps les moines gris, blancs, noirs, et tous les autres

clercs, marchaient à la suite, deux par deux, sur une longue file, priant pour l'âme du défunt, afin que Dieu lui accordât le repos parmi les bienheureux. Les torches qui étaient répandues à profusion devant le cortège, au milieu et tout autour, semblaient avoir changé la nuit en jour.

On enleva le cercueil, et tour à tour les comtes et les chevaliers le portèrent sur leurs épaules. Il était recouvert d'un drap de pourpre et de soie, tout brodé d'or et de perles précieuses. Sur des coussins non moins beaux et non moins richement ouvragés, gisait le chevalier, revêtu d'un habit de même couleur et d'un travail exquis.

Le cortège était précédé de trois cents individus, pris parmi les plus pauvres de la ville, et tous couverts de vêtements noirs et retombant jusqu'à terre. Derrière le corps suivaient cent pages, montés sur autant de chevaux choisis, et bons pour le combat. Chevaux et pages marchaient balayant le sol de leurs habits de deuil.

Devant et derrière le catafalque se déployaient de nombreuses bannières aux couleurs éclatantes. Elles avaient été enlevées au milieu de mille escadrons vaincus, et conquises sur César et sur Pierre par le vaillant dont les forces gisaient maintenant éteintes. On voyait aussi une multitude d'écuyers, portant les insignes des illustres guerriers auxquels ces bannières avaient été enlevées.

Puis venaient cent et cent autres personnages, préposés aux diverses cérémonies des funérailles. Ils portaient, comme les autres, des torches allumées. Ils disparaissaient, plutôt qu'ils n'en étaient vêtus, sous leurs vêtements noirs. Roland les suivait ; par moments, ses yeux rouges et abattus se noyaient de larmes. Renaud venait, non moins triste. Olivier avait été retenu sur son lit de douleur par son pied brisé.

Il serait trop long de vous décrire, dans ces vers, toutes les cérémonies qui eurent lieu, et de vous dire la quantité de vêtements noirs ou de couleur sombre qui y furent employés, ainsi que le nombre de torches allumées qui s'y consumèrent. En se rendant à l'église cathédrale, le cortège, partout où il passait, arrachait des larmes de tous les yeux. Tant de beauté, tant de bonté, tant de jeunesse, émouvaient de pitié tous les sexes, tous les rangs, tous les âges.

On plaça le corps dans l'église. Puis, quand les femmes eurent versé sur lui des larmes impuissantes ; quand les prêtres eurent chanté *l'eleison* ; quand toutes les autres saintes prières eurent été dites, on le déposa sur un cercueil porté sur deux colonnes, et que Roland fit recouvrir d'un riche drap d'or, en attendant qu'on pût le mettre dans un sépulcre d'un plus grand prix.

Roland ne quitta point la Sicile avant d'avoir envoyé chercher les porphyres et les albâtres, et fait faire sous ses yeux le dessin du monument par les meilleurs maîtres de l'art qu'il paya grandement. Puis, après le départ de Roland, Fleur-de-Lys fit dresser les plaques commémoratives, et les grands pilastres qu'elle fit transporter des rivages africains.

Voyant que ses larmes ne s'arrêtaient point, et que ses soupirs continuaient plus que jamais à s'exhaler de son sein ; sentant que les offices et les messes qu'elle faisait constamment ne parvenaient point à calmer ses regrets, elle résolut de ne plus quitter ces lieux, jusqu'à ce que son âme se séparât de son corps. Elle fit construire une cellule dans le sépulcre même, s'y renferma, et y passa sa vie.

Outre les messagers et les lettres qu'il lui envoya, Roland vint en personne pour l'emmener, lui proposant, si elle voulait revenir en France, de lui donner pour compagne Galerane, et de lui servir une riche pension ; si elle voulait retourner auprès de

son père, il l'accompagnerait jusqu'à Lizza ; enfin, si elle avait l'intention de se consacrer à Dieu, il lui ferait bâtir un monastère.

Mais elle resta auprès du sépulcre, et là, consumée de regrets, priant jour et nuit, elle vit avant peu le fil de sa vie coupé par les Parques. Cependant les trois guerriers de France avaient quitté l'île où les Cyclopes avaient creusé leurs antiques cavernes, affligés et chagrins d'y avoir laissé leur quatrième compagnon.

Ils ne voulurent point partir sans emmener un médecin chargé de prendre soin d'Olivier dont la blessure, mal soignée dans le principe, était devenue très dangereuse. Le blessé poussait de tels gémissements, qu'ils avaient tous de grandes craintes à son sujet. Comme ils en parlaient entre eux, une idée vint au pilote qui la leur communiqua, et cette idée leur plut à tous.

Il leur dit que, non loin de là, sur un écueil solitaire, vivait un ermite auquel on n'avait jamais eu recours en vain, qu'il s'agît d'un conseil à demander ou d'un secours à recevoir ; que cet ermite accomplissait des actes surhumains ; qu'il rendait la lumière aux aveugles, la vie aux morts, arrêtait le vent d'un signe de croix, et apaisait la mer au plus fort de la tempête ;

Et qu'ils ne devaient point douter que, s'ils allaient trouver cet homme si cher à Dieu, il ne leur rendît Olivier sain et sauf, car il avait donné des signes plus merveilleux de son pouvoir. Ce conseil plut tellement à Roland, que lui et ses compagnons se dirigèrent immédiatement vers le saint lieu, et naviguant sans détourner un instant la proue du droit chemin, ils aperçurent l'écueil au lever de l'aurore.

À peine le navire eut-il été aperçu, que des marins expérimentés l'abordèrent résolument, et aidèrent les serviteurs et les matelots à descendre le marquis dans leur barque. Les cheva-

liers, portés sur les ondes écumeuses, furent débarqués sur le rude écueil et conduits à l'hôtellerie sainte, à la sainte hôtellerie où demeurait ce même vieillard, par les mains duquel Roger avait reçu le baptême.

Le serviteur du maître du paradis reçut Roland et ses compagnons d'un air joyeux, les bénit, et s'informa de leurs désirs, bien qu'il eût eu avis de leur arrivée par les célestes hérault. Roland lui répondit qu'il était venu pour réclamer des secours pour son cher Olivier,

Qui, en combattant pour la Foi du Christ, avait été mis en grand danger de mort. Le Saint lui enleva toute inquiétude, et lui promit de guérir entièrement Olivier. Se trouvant dépourvu d'onguent, ignorant du reste l'art de la médecine tel que le pratiquent les hommes, il alla à l'église ; puis, après avoir prié le Sauveur, il en ressortit plein de confiance ;

Et, au nom des trois Personnes éternelles, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, il donna la bénédiction à Olivier. Ô pouvoir que donne le Christ à qui croit en lui ! le vieillard fit cesser complètement les souffrances du chevalier, et lui remit le pied en bon état et plus vigoureux, plus alerte que jamais. Sobrin fut témoin de ce miracle.

Sobrin souffrait tellement de ses blessures, que chaque jour il se sentait plus mal. À peine a-t-il vu le grand et manifeste miracle du saint moine, qu'il se décide à laisser de côté Mahomet et à confesser le Christ comme le Dieu vivant et tout-puissant. D'un cœur consumé par la foi, il demande à être initié à notre rite sacré.

L'homme juste le baptise et, par ses prières, lui rend toute sa vigueur première. Roland et les autres chevaliers ne montrent pas moins de joie d'une telle conversion, que de voir Oli-

vier hors de péril. Roger en eut plus de joie que les autres, et sa foi et sa dévotion ne firent que s'en accroître.

Roger était resté sur cet écueil depuis le jour où il y avait abordé à la nage. Au milieu de ces guerriers, le pieux vieillard allait et venait plein de douceur, et les réconfortait entre temps dans le désir de traverser, purs de toute fange et de toute souillure, ce défilé mortel du monde qu'on appelle la vie, et qui plaît tant aux sots. Il leur disait d'avoir sans cesse les yeux fixés sur le chemin du ciel.

Roland envoya un de ses gens sur le navire, et en fit rapporter du pain, du bon vin, du fromage et du jambon, et à l'homme de Dieu qui en avait oublié le goût, habitué qu'il était à ne se nourrir que de fruits, on fit manger par charité de la viande, boire du vin, faire en un mot comme tous les autres. Quand ils se furent restaurés, ils causèrent entre eux de beaucoup de choses.

Et comme il arrive souvent qu'en parlant, une chose en amène une autre, Roger finit par être reconnu par Renaud, par Olivier, par Roland, pour être ce Roger si excellent sous les armes, et dont la vaillance était l'objet des éloges de tous. Renaud ne l'avait pas reconnu, bien qu'il se fût déjà mesuré avec lui dans la lice.

Le roi Sobrin l'avait bien reconnu dès qu'il l'avait vu venir avec le vieillard, mais, de peur de le compromettre, il avait cru devoir rester muet. Mais quand chacun eut appris que c'était lui ce Roger dont l'audace, la générosité et la grande vaillance étaient renommées dans le monde entier,

Quand ils surent qu'il était déjà chrétien, ils vinrent tous à lui, le visage joyeux et ouvert ; qui lui serre la main, qui le baise, qui le serre dans ses bras. Le seigneur de Montauban lui fait plus de caresses, et lui témoigne plus de considération que tous

les autres. Je me réserve de vous dire pourquoi dans l'autre chant, si vous voulez bien venir m'écouter.

# Chant XLIV

*ARGUMENT. – Les cinq guerriers se lient d'une fraternelle amitié. Renaud, tenant Roger en grande estime, et sur les conseils de l'ermite, lui promet la main de sa sœur Bradamante. De là, ils s'en vont à Marseille, où arrive en même temps Astolphe, qui a licencié son armée de Nubiens, et rendu sa flotte à son premier état de feuilles. Les paladins et Sobrin sont magnifiquement accueillis par Charles dans Paris, mais la joie générale est troublée par le refus du duc Aymon et de sa femme Béatrice de consentir à l'union de Roger et de Bradamante, celle-ci ayant été déjà fiancée par eux à Léon, fils de l'empereur des Grecs. Roger prend ses armes et, plein de haine contre Léon, il se transporte au camp des Bulgares qui sont en guerre avec les Grecs. Il défait ces derniers, puis va loger dans une hôtellerie qu'il ignore être située sur les terres de l'empire grec. Il y est dénoncé comme l'auteur du désastre éprouvé par les Grecs.*

Souvent dans les pauvres demeures et sous le toit des petits, au milieu des calamités et des disgrâces, les âmes se lient plus étroitement d'amitié qu'au sein des cours et des palais splendides, d'où les richesses envieuses et les intrigues pleines d'embûches et de soupçons ont complètement banni la charité, et où l'on ne voit jamais qu'amitié feinte.

De là vient que les conventions et les traités entre les princes et seigneurs sont si fragiles. Aujourd'hui, rois, papes et empereurs font alliance ; demain, ils seront ennemis mortels. Ils n'ont en effet que l'apparence extérieure de l'amitié ; leurs cœurs, leurs âmes ne battent pas à l'unisson. Peu leur importe d'avoir tort ou raison ; ils ne considèrent uniquement que leur intérêt.

Cependant, bien qu'ils soient peu capables d'amitié, habitués qu'ils sont à tout traiter avec dissimulation, les choses graves aussi bien que les choses légères, si la fortune acerbe et félonne les a par hasard rassemblés dans un lieu modeste, ils éprouvent en peu de temps les bienfaits de l'amitié, ce qui ne leur était jamais arrivé pendant de longues années.

Le saint vieillard eut bien moins de peine à enserrer d'un nœud d'amitié solide les hôtes de sa pauvre demeure, que s'ils eussent été à la cour d'un roi. Le lien dont il les unit fut tellement fort, qu'il ne se brisa qu'à leur mort. Le vieillard les trouva tous bons, et put comparer la blancheur de leur âme à la blancheur extérieure des cygnes.

Il les trouva tous affables et courtois, et fort éloignés de ce vice, dont je viens de vous parler, habituel à ceux qui ne disent jamais leur pensée véritable, mais vont toujours dissimulant. Le souvenir de toutes les offenses qu'ils avaient pu se faire jusque-là les uns les autres fut effacé entre eux, et ils auraient eu la même mère, qu'ils n'auraient pu s'aimer tous davantage.

Par-dessus tous les autres, le seigneur de Montauban était celui qui comblait le plus Roger de louanges et de caresses. Non seulement il avait déjà éprouvé les armes à la main sa force et sa vaillance, mais il le trouvait affable et bon plus que chevalier qui fût au monde. Il n'ignorait pas surtout qu'il lui avait de grandes obligations.

Il savait qu'il avait délivré d'un grave péril Richardet surpris la nuit par le roi d'Espagne dans le lit de sa fille ; il savait aussi, comme je vous l'ai déjà raconté, qu'il avait tiré les deux fils du duc de Beuves des mains des Sarrasins et des malandrins aux ordres du Mayençais Bertolas.

Cette dette lui faisait un devoir de l'aimer et de l'honorer, et il avait un vrai chagrin de ne pas avoir pu le faire déjà quand ils étaient l'un à la cour du roi d'Afrique, l'autre au service du roi Charles. Maintenant qu'il l'a retrouvé, et qu'il est devenu chrétien, Renaud est heureux de faire ce qu'il n'a pu faire encore.

Le paladin courtois combla Roger d'offres et de caresses. L'ermite avisé saisit avec empressement l'occasion de cette affection naissante ; il leur dit : « Il reste encore quelque chose à faire entre vous, et j'espère l'obtenir sans difficulté, maintenant que vous êtes amis. Les liens doivent encore se resserrer entre vous,

» Afin que de deux races illustres, et qui n'ont pas leur égale dans le monde, naisse une lignée qui jette encore plus d'éclat que le soleil quand il poursuit son cours, et qui, brillant toujours d'un lustre de plus en plus vif, durera – selon ce que Dieu, qui ne veut rien vous celer, me le dévoile – tant que les cieux rouleront dans leur orbite habituel. »

Le saint vieillard poursuit son discours, et fait si bien qu'il persuade à Renaud de donner Bradamante à Roger, bien que ni l'un ni l'autre ne l'en ait prié. Olivier et le prince d'Anglante louent beaucoup ce projet ; ils espèrent qu'Aymon et Charles l'approuveront ; ils ajoutent que l'intérêt de la France entière l'exige.

Ils parlaient ainsi, ignorant qu'Aymon, avec l'assentiment du fils de Pépin, avait écouté ces jours derniers les propositions de l'empereur grec Constantin, qui lui avait fait demander la main de sa fille pour son fils Léon, héritier de ses vastes États. Le jeune homme, ayant entendu parler de la vaillance de Bradamante, s'en était épris sans l'avoir vue.

Aymon avait répondu qu'il ne pouvait pas conclure seul cette affaire, et qu'il voulait auparavant en parler à son fils Re-

naud, alors absent de la cour. Il ne mettait pas en doute que Renaud ne se montrât flatté d'une telle alliance ; cependant, à cause de la déférence profonde qu'il lui portait, il ne voulait rien résoudre sans lui.

Pendant ce temps, Renaud loin de son père, et ignorant la démarche de l'empereur d'Orient, promit sa sœur à Roger, sur les instances de l'ermite, et après avoir pris l'avis de Roland et de ses autres compagnons. Il croit que cette alliance ne peut qu'être très agréable à Aymon.

Pendant tout ce jour-là, et une grande partie du jour suivant, ils restèrent auprès du sage anachorète, oubliant presque de regagner leur navire, bien que le vent fût propice à leur voyage. Mais le nocher, qu'un tel retard commençait à inquiéter, leur ayant envoyé messager sur messager pour presser leur départ, force leur fut enfin de se séparer de l'ermite.

Roger, qui avait passé tout le temps de son exil sans mettre les pieds hors de l'écueil, prit congé du maître vénérable qui lui avait enseigné la vraie Foi. Roland lui ceignit lui-même son épée, et lui rendit les armes d'Hector, ainsi que le bon Frontin, autant pour lui donner un témoignage de son amitié, que parce qu'on lui avait appris que ces objets avaient appartenu auparavant à Roger.

Et bien qu'il eût des droits plus légitimes sur l'épée enchantée, attendu qu'il l'avait jadis enlevée au risque de grands périls, dans le redoutable jardin de Falérine, tandis qu'elle avait été simplement cédée à Roger en même temps que Frontin par celui qui la lui avait dérobée, il la lui donna volontiers avec les autres armes, quand celui-ci la lui demanda.

Ayant reçu la bénédiction du saint vieillard, ils retournèrent enfin au navire, et mirent les rames à l'eau et les voiles au vent. Le temps leur fut si favorable, qu'ils n'eurent besoin ni de

vœux ni de prières pour aborder au port de Marseille. Ils doivent y rester assez longtemps pour que j'aie moi-même le temps d'y conduire le glorieux duc Astolphe.

Quand Astolphe eut appris la victoire sanglante et douloureuse de Roland, il comprit que la France pourrait désormais être à l'abri des attaques de l'Afrique, et il songea à renvoyer le roi des Nubiens, avec son armée, par le même chemin qu'il avait suivi pour venir avec elle assiéger Biserte.

Le fils d'Ogier avait déjà renvoyé en Afrique la flotte avec laquelle il avait mis en pièces l'armée païenne. Astolphe avait alors produit un nouveau miracle. Aussitôt que l'armée mauresque eut quitté les navires, le duc remit chaque carène, chaque proue et chaque poupe dans son premier état, c'est-à-dire qu'il les changea en feuilles. Puis vint le vent qui les emporta dans les airs comme une chose légère, et les fit promptement disparaître.

Qui à pied et qui à cheval, tous les escadrons nubiens quittèrent l'Afrique. Mais auparavant, Astolphe remercia vivement Sénapes de lui être venu en aide de sa personne et avec toutes ses forces. Astolphe lui donna à emporter le terrible vent d'Austral, renfermé dans l'outre.

Je veux parler du vent du midi qui d'habitude soulève avec une telle rage les sables du désert, qu'il les fait se dresser comme des vagues jusqu'au ciel où il fait monter une fine poussière. Il le leur donna prisonnier dans l'outre, afin qu'ils l'emportassent avec eux, et qu'il ne pût leur nuire. Une fois arrivés dans leurs pays, ils pourraient rendre la liberté à leur prisonnier.

Turpin raconte comment, arrivés aux défilés de l'Atlas, tous les chevaux des Nubiens redevinrent en un instant des rochers, de sorte que l'armée dut s'en retourner comme elle était venue. Mais il est temps désormais qu'Astolphe passe en France. Dès

qu'il eut pourvu à la sûreté des principales villes du pays maure, il fit déployer les ailes de l'hippogriffe.

D'un battement d'ailes il vola en Sardaigne ; de Sardaigne, il passa en Corse ; puis il plana sur la mer, appuyant légèrement à main gauche. Il arrêta enfin la course de sa légère monture sur les bords marécageux de la riche Provence, où il fit ce que le saint évangéliste lui avait recommandé au sujet de l'hippogriffe.

Le saint évangéliste lui avait ordonné, une fois arrivé en Provence, de ne plus lui faire sentir l'éperon, et de ne pas le soumettre plus longtemps à la selle et au frein, mais de lui donner la liberté. Déjà, depuis son retour du divin lieu qui s'enrichit de tout ce que nous perdons, Astolphe avait vu son cor perdre tous ses sons rauques, du moment où il avait quitté le paradis terrestre pour rentrer dans un air plus lourd, et devenir muet.

Astolphe vint à Marseille, juste le jour de l'arrivée de Roland, d'Olivier, du sire de Montauban, du brave Sobrin et du non moins brave Roger. Le souvenir de leur compagnon défunt empêchait les paladins de se réjouir de leur victoire comme ils auraient dû le faire.

Charles avait reçu, de Sicile, avis de la mort des deux rois, et de la prise de Sobrin. Il avait appris aussi la perte de Brandimart, ainsi que le retour de Roger. Il avait le cœur joyeux, et éprouvait un grand soulagement de sentir ses épaules allégées du grand poids qui les avait fait si longtemps ployer.

Pour faire honneur aux cinq guerriers, le meilleur appui du saint empire, Charles convoqua sur les bords de la Saône toute la noblesse du royaume, à la tête de laquelle il voulut les recevoir. Il sortit hors des murs, avec sa plus belle bannière, entouré de rois et de ducs, et accompagné de son épouse qui était escortée d'une suite nombreuse de belles et nobles damoiselles.

L'empereur aborda d'un air joyeux et ouvert les paladins, leurs amis et leurs parents. La noblesse et le peuple les comblèrent de marques de respect et de sympathie ; et l'on acclamait les noms de Montgraine et de Clermont. Après les premiers embrassements, Renaud, Roland et Olivier présentèrent Roger à leur maître.

Ils lui racontèrent qu'il était fils de Roger de Risa, et l'égal de son père par la vaillance. Nos escadrons connaissaient du reste sa force et son courage. En ce moment parurent Bradamante et Marphise, les deux nobles et belles compagnes. Marphise courut embrasser son frère Roger ; l'autre damoiselle l'aborda avec plus de retenue.

L'empereur fit remonter à cheval Roger qui en était descendu par respect, et le fit marcher à ses côtés, ne laissant échapper aucune occasion de l'honorer. Il savait bien qu'il s'était rangé à la vraie Foi ; il en avait eu l'assurance par les chevaliers dès leur arrivée.

Ils rentrèrent tous ensemble dans la ville où les attendait un véritable triomphe ; les rues étaient jonchées de verdure, et tendues de riches tapis ; une pluie de fleurs retombait de toutes parts sur les vainqueurs, jetées à pleines mains par les dames et les damoiselles, du haut des balcons et des fenêtres.

À chaque carrefour, des chœurs célébraient leur gloire ; ils passèrent sous des arcs de triomphe et des trophées improvisés, où était représentée la prise de Biserte, ainsi que d'autres faits d'armes. En d'autres endroits, on avait dressé des théâtres en plein vent où l'on se livrait à divers jeux de mimique et de spectacles variés ; partout se voyait cette inscription : Aux libérateurs de l'empire !

Ce fut au son des trompettes retentissantes, des clairons, et de toutes sortes d'instruments, au milieu des rires et des ap-

plaudissements, de la joie et de la faveur du peuple dont le cortège avait peine à percer la foule, que le magnanime empereur descendit au palais. Là, pendant plusieurs jours, les tournois, les spectacles, les danses et les banquets partagèrent les loisirs de l'illustre compagnie.

Un jour Renaud fit savoir à son père son intention de donner sa sœur à Roger. Il lui dit qu'il lui en avait fait la promesse en présence de Roland et d'Olivier, qui étaient comme lui d'avis qu'on ne pouvait trouver, en fait de noblesse de race et de vaillance, une alliance non seulement égale, mais meilleure.

Aymon écouta son fils avec quelque dédain ; il s'étonna de ce qu'il eût osé marier sa fille sans en conférer avec lui. Il lui dit qu'il avait décidé qu'elle serait la femme du fils de Constantin, et non de Roger, lequel non seulement ne possédait pas de royaume, mais n'avait chose au monde dont il pût dire : Ceci est à moi. Il ajouta qu'il prisait peu la noblesse et le courage sans la richesse.

Béatrix, la femme d'Aymon, blâma bien davantage son fils, et le traita d'insolent. Elle s'opposa ouvertement et secrètement à ce que Bradamante devînt la femme de Roger, car elle poussait de tout son pouvoir à en faire une impératrice du Levant. Renaud, de son côté, s'obstinait, ne voulant pas manquer d'un iota à sa parole.

La mère, qui croyait que sa magnanime fille n'aurait d'autre volonté que la sienne, l'engage à dire hautement qu'elle aimerait mieux mourir que de devenir la femme d'un pauvre chevalier ; elle ne la reconnaîtrait plus jamais pour sa fille, si elle supportait l'injure que lui fait son frère. Qu'elle ne craigne donc pas de dire non, et qu'elle se rassure ; Renaud ne pourra la forcer.

Bradamante se tait ; elle n'ose pas contredire sa mère, car elle a pour elle un tel respect, qu'elle ne pourrait songer un instant à lui désobéir. D'un autre côté, il lui semblerait commettre un crime si elle avait l'air de consentir à ce qu'elle ne veut pas faire. Elle ne veut pas parce qu'elle ne peut pas. Aymon lui a enlevé le pouvoir de disposer peu ou prou d'elle même.

Elle n'ose ni dire non, ni se montrer satisfaite. Elle se contente de soupirer sans répondre. Mais quand elle est seule, et que personne ne peut la voir, ses yeux répandent des torrents de larmes. Elle se frappe la poitrine, et déchire sa belle chevelure blonde, et se parle ainsi tout en pleurant :

« Hélas ! puis-je vouloir le contraire de celle qui doit posséder tout pouvoir sur ma volonté ? J'aurais la volonté de ma mère en si petite estime, que je la ferais passer après ma propre volonté ? Ah ! quelle faute plus grave une damoiselle peut-elle commettre ? quel blâme plus grand peut-elle encourir, que de prendre un mari contre la volonté de ceux auxquels elle doit obéissance ?

» Ah ! malheureuse ! la piété filiale pourra-t-elle m'amener à t'abandonner, ô mon Roger, et faire que je me livre à de nouvelles espérances, à de nouveaux désirs, à un nouvel amour ? Ou bien, oubliant le respect et la soumission que les bons fils doivent aux bons parents, ne dois-je considérer que mon bien, que ma joie, que mon affection ?

» Je connais, hélas ! ce que j'ai à faire ; je sais quel est le devoir d'une honnête fille ; je le sais, mais à quoi cela me sert-il, si la raison a moins de pouvoir que mes sens ; si Amour la repousse et lui impose silence ; s'il ne me laisse pas disposer de moi autrement que selon son bon plaisir, et s'il ne me laisse dire ou faire que selon ce qu'il fait ou dit lui-même ?

» Je suis la fille d'Aymon et de Béatrice, et je suis malheureuse, esclave d'Amour. Si je viens à faillir, je puis espérer trouver pardon et pitié auprès de mes parents. Mais si j'offense l'Amour, qui pourra détourner de moi sa juste fureur ? Voudra-t-il seulement écouter une seule de mes excuses, et ne me fera-t-il pas promptement mourir ?

» Hélas ! j'ai longtemps cherché à amener Roger à la vraie Foi, et je l'y ai enfin amené. Mais à quoi cela me sert-il, si ma bonne action ne profite qu'aux autres ? Ainsi l'abeille renouvelle chaque année son miel, mais non pour elle, car elle n'en jouit jamais. Mais je mourrai plutôt que de prendre pour mari un autre que Roger.

» Si je n'obéis pas à mon père, ni à ma mère, j'obéirai à mon frère qui est beaucoup plus sage qu'eux, car l'âge n'a pas affaibli sa raison. Il y a encore Roland qui approuve Renaud. Je les ai l'un et l'autre pour moi. Le monde les honore et les craint plus que tous nos autres chevaliers ensemble.

» Si chacun les regarde comme la fleur, comme la gloire et la splendeur de la maison de Clermont ; si chacun les met autant au-dessus de tous que le front est supérieur au pied, pourquoi souffrirais-je qu'Aymon disposât de moi, plutôt que Renaud et le comte ? Je ne dois pas y consentir ; d'autant plus que tout n'est encore qu'un projet avec le prince de Grèce, tandis que j'ai été promise à Roger. »

Si la dame s'afflige et se tourmente, l'esprit de Roger n'est pas plus tranquille. Bien que la nouvelle ne soit pas encore connue dans la ville, elle n'est pas un secret pour lui. Il s'en prend à la fortune qui s'oppose à son bonheur. Elle ne lui a cependant donné ni richesse, ni royaume, alors qu'elle s'est montrée si large envers des milliers de gens indignes de ses faveurs.

De tous les autres biens que la nature donne ou que l'on acquiert par le travail, il se voit aussi bien partagé que qui que ce soit au monde. Sa beauté l'emporte sur toutes les autres ; il est rare qu'il trouve quelqu'un capable de résister à sa force ; à nul autre que lui n'est dû le prix de la magnanimité et de la grandeur d'âme.

Mais le vulgaire, qui est en somme l'arbitre des honneurs, les refuse ou les donne comme il lui plait. Et sous ce nom de vulgaire je ne veux excepter personne, si ce n'est les hommes de bon sens, car ce n'est pas d'eux que les papes, les rois et les empereurs obtiennent leur sceptre. Mais la prudence et le bon sens sont des grâces que le ciel n'accorde qu'à peu de gens.

Le vulgaire, pour dire toute ma pensée, qui n'honore absolument que la richesse, ne voit rien de plus admirable au monde ; il n'estime, il n'apprécie aucune autre chose, ni la beauté, ni la vaillance, ni la force corporelle, ni l'adresse, ni la vertu, ni l'esprit, ni la bonté, et plus encore dans le cas dont il s'agit ici que le reste du temps.

Roger disait : « Bien qu'Aymon soit disposé à faire de sa fille une impératrice, la chose ne sera pas terminée de sitôt avec Léon. J'ai bien encore un an devant moi. J'espère d'ici là avoir détrôné Léon et son père, et quand je leur aurai pris leur couronne, je ne serai plus un gendre indigne d'Aymon.

» Mais si, comme il l'a dit, il donne sans retard sa fille au fils de Constantin ; s'il n'a aucun égard pour la promesse qui m'a été faite par Renaud et par son cousin Roland, promesse faite en présence du saint vieillard, du marquis Olivier et du roi Sobrin, que ferai-je ? Souffrirai-je une si grave offense, ou mourrai-je plutôt que de la souffrir ?

» Hélas ! que ferai-je ? Est-ce contre le père de Bradamante que je me vengerai de cet outrage ? Je ne vois pas que je sois

prêt à le faire, et je suis à me demander si je serai sage ou fou en le tentant. Mais supposons que je mette à mort l'inique vieillard et toute sa famille, non seulement cela ne m'avancera pas beaucoup, mais cela sera au contraire un nouvel obstacle à mon désir.

» Mon intention a toujours été et est toujours de me faire aimer par ma belle dame, et non de me rendre odieux à ses yeux. Mais si je tue Aymon, ou si je trame quelque chose contre son frère ou les siens, ne lui donnerai-je pas le droit de me traiter d'ennemi, et de ne plus vouloir être ma femme ? Que dois-je donc faire ? Dois-je souffrir ce mariage ? Ah ! non, par Dieu ! plutôt mourir !

» Mais je ne veux pas mourir ; il est bien plus juste que ce soit ce Léon qui meure, lui qui est venu troubler toute ma joie. Je veux qu'il meure, lui et son injuste père. La belle Hélène n'aura pas coûté autant à son amant troyen, ni Proserpine à Pirithoüs, que mon ressentiment ne coûtera au père et au fils.

» Est-il possible, ô ma vie, qu'il ne t'en coûte rien d'abandonner ton Roger pour ce Grec ? Ton père pourra-t-il te décider à l'accepter, même quand il aurait tous tes frères pour lui ? Mais je tremble que tu préfères contenter Aymon plutôt que moi, et qu'il te paraisse plus agréable d'avoir un César pour mari, qu'un simple chevalier.

» Quoi ! il serait possible qu'un nom royal, qu'un titre d'impératrice, que la grandeur et la pompe des cours en vinssent à corrompre assez l'âme élevée, la grande vaillance, la haute vertu de ma Bradamante, pour que j'aie à craindre qu'elle manque à sa promesse, à sa foi donnée ? Hésiterait-elle à rompre avec Aymon, plutôt que de démentir ce qu'elle m'a juré ? »

Roger se parlait ainsi souvent à lui-même, et parfois il parlait assez haut pour que ses paroles fussent entendues par ceux

qui passaient près de lui. De sorte que plus d'une fois elles furent rapportées à celle pour qui il souffrait si cruellement, et Bradamante ne souffrait pas moins de l'entendre ainsi se plaindre, que de ses propres tourments.

Mais ce qui l'afflige encore plus que la douleur de Roger, c'est d'apprendre les craintes qu'il a d'être abandonné par elle pour ce prince grec. Afin de le réconforter, et pour lui enlever cette erreur de l'esprit, elle lui fait transmettre ces paroles par une de ses fidèles suivantes :

« Roger, telle j'ai toujours été, telle je veux être jusqu'à la mort et au delà, s'il est possible. Qu'Amour me soit favorable ou ennemi, que la Fortune m'élève ou m'abaisse sur sa roue, ma fidélité sera comme l'écueil battu de tous côtés par les vents et la mer ; jamais la bonace ou la tempête ne pourront l'ébranler ; elle restera éternellement debout.

» Le ciseau de plomb ou la lime pourront tailler le diamant en formes variées, avant que les coups de la Fortune, ou que la colère de l'Amour, aient dompté mon cœur constant, et l'on verra les fleuves troublés et bruyants remonter vers leur source au sommet des Alpes, avant que mes pensées, quoi qu'il arrive de bon ou de mauvais, aient changé de direction.

» C'est à vous, Roger, que j'ai donné le souverain empire sur mon âme, et cet empire est plus fort qu'on ne croit. Quant à moi, je sais bien que jamais foi plus sincère ne fut jurée à l'avènement d'un prince ; je sais bien que roi ni empereur au monde ne peut compter sur une plus grande fidélité ; vous n'avez pas besoin de faire creuser un fossé, ni de faire élever des tours, pour être sûr que personne ne viendra vous l'enlever.

» Sans que vous ayez à payer des gardiens pour la défendre, elle résistera à tous les assauts. Il n'y a pas de richesse capable de la faire capituler, et un cœur noble ne s'achète pas à vil

prix. Je ne connais pas de couronne royale sur laquelle je voulusse seulement abaisser mes yeux, ni de beauté assez puissante sur mon âme, pour me plaire plus que la vôtre.

» Vous n'avez pas à craindre que mon cœur puisse recevoir une nouvelle image. La vôtre y est si profondément gravée, qu'elle ne peut en être effacée. Je n'ai pas un cœur de cire, et j'en ai donné la preuve. Amour peut le frapper cent fois pour une, avant d'en enlever une parcelle, alors que votre image y est peinte.

» L'ivoire, les pierreries et les pierres qui résistent le mieux à la taille peuvent être brisés, mais ne peuvent recevoir une autre forme que celle qu'ils ont primitivement reçue. Mon cœur est aussi résistant que le marbre, et le fer ne peut l'entamer. Amour le briserait plutôt que d'y graver d'autre image que la vôtre. »

Elle ajoutait à ces douces protestations d'autres paroles pleines d'amour, d'assurances de fidélité, et de nature à le réconforter et à le rendre mille fois à la vie s'il l'eût perdue mille fois. Mais au moment où ses espérances semblaient devoir toucher au port, elles furent ressaisies par une nouvelle tempête plus impétueuse et plus sombre, et rejetées au large, loin du rivage.

Bradamante, désireuse de faire encore plus qu'elle n'a dit, et rappelant dans son cœur sa fermeté habituelle, laisse de côté tout respect des convenances. Elle se présente un jour à Charles, et dit : « Si jamais j'ai accompli quelque action qui ait paru bonne et utile à Votre Majesté, je la prie de ne pas me refuser une grâce.

» Et avant que je lui exprime plus expressément ce que je désire d'elle, je veux qu'elle m'engage sa parole royale de m'accorder cette grâce ; elle verra ensuite combien ma demande

est juste et loyale. » Charles lui répondit : « Ô jeune fille que j'aime, ta vertu doit te faire obtenir ce que tu demandes. Je jure de te satisfaire, quand bien même tu me demanderais la moitié de mon royaume. »

« La grâce que je réclame de Votre Altesse – dit la damoiselle – c'est de ne pas permettre qu'on me marie à quiconque n'aura pas montré qu'il est plus vaillant que moi sous les armes. Celui qui me voudra pour femme, devra d'abord se mesurer avec moi, l'épée ou la lance à la main. Le premier qui me vaincra, m'obtiendra ; quant à ceux qui seront vaincus, ils iront chercher compagne ailleurs. »

L'empereur, le visage joyeux, répond que la demande est bien digne d'elle. Il lui dit de se rassurer, qu'il sera fait comme elle le désire. Cette entrevue ayant eu lieu en public, le bruit ne tarde pas à s'en répandre, et parvient le jour même aux oreilles de Béatrix et du vieux Aymon.

Tous deux sont saisis d'une grande indignation, d'une grande colère contre leur fille ; ils voient bien, par cette demande, qu'elle songe plus à Roger qu'à Léon. Aussi, pour l'empêcher de mettre son projet à exécution, ils usèrent de ruse pour l'entraîner loin de la cour, et la conduisirent avec eux à Rochefort.

C'était une forteresse que Charles avait donnée quelques jours auparavant au duc Aymon, et située entre Perpignan et Carcassonne, sur un point important du littoral. Là, ils la retinrent prisonnière, dans l'intention de l'envoyer au bout de quelque temps dans le Levant. De cette façon, qu'elle le voulût ou non, elle serait forcée de renoncer à Roger et de prendre Léon.

La vaillante dame, qui n'était pas moins modeste que forte et courageuse, bien qu'il n'y eût pas de gardes autour d'elle pour l'empêcher de franchir les portes du castel, se tenait soumise

aux ordres de son père. Mais elle était fermement résolue à souffrir la prison et la mort, à supporter toutes les tortures, plutôt que de renoncer à Roger.

Renaud, qui voit que sa sœur lui a été enlevée des mains par ruse, et qui comprend qu'il ne pourra plus disposer d'elle, et que c'est en vain qu'il aura engagé sa promesse à Roger, se plaint à son père, et lui adresse de vifs reproches, oubliant jusqu'au respect filial. Mais Aymon se soucie peu de ses paroles, et veut disposer de sa fille selon sa volonté.

Roger, informé de tout cela, craint de perdre sa dame, et de la voir tomber, par force ou autrement, au pouvoir de Léon, si ce dernier reste plus longtemps vivant. Sans en parler à personne, il prend la résolution de le faire périr, et d'Auguste qu'il est déjà, de le rendre Divin. Si rien ne vient tromper son espoir, il compte enlever, à son père et à lui, la vie et le trône tout ensemble.

Il se revêt des armes qui ont appartenu jadis au Troyen Hector, et tout récemment à Mandricard. Il fait mettre la selle au brave Frontin, et change lui-même de cimier, d'écu et de soubreveste. Il répugne à prendre, pour tenter cette entreprise, l'aigle blanche sur fond d'azur. Il fait mettre sur son écu une licorne, blanche comme lys, sur champ de gueule.

Parmi ses écuyers, il choisit le plus fidèle, et ne veut pas permettre que d'autres l'accompagnent. Il lui fait jurer de ne jamais révéler à qui que ce soit qu'il est Roger. Il passe la Meuse et le Rhin, franchit l'Autriche et la Hongrie, et chevauche le long de la rive droite du Danube, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à Belgrade.

Il descend le fleuve jusqu'à l'endroit où la Sarre vient s'y jeter pour se précipiter avec lui dans la mer. Là, il aperçoit de nombreuses troupes campées sous des tentes où flotte l'étendard impérial. C'est l'armée de Constantin qui veut re-

prendre Belgrade que les Bulgares lui ont enlevée. Constantin commande en personne ; il a près de lui son fils, et la plus grande partie des forces de l'empire grec.

L'armée des Bulgares occupe Belgrade ; une partie est campée hors la ville, sur la colline dont le pied est baigné par le fleuve, et fait front aux troupes grecques. Les deux armées vont boire dans la Sarre. Au moment où Roger arriva, les Grecs s'apprêtaient à jeter un pont sur le fleuve, et les Bulgares se tenaient prêts à les en empêcher. Une escarmouche très vive était engagée entre les deux armées.

Les Grecs étaient quatre contre un, et avaient des bateaux et des ponts pour jeter sur la rivière. Ils avaient fait semblant de vouloir passer de force sur la rive gauche. Pendant ce temps, Léon, se dissimulant, avait remonté le fleuve, après avoir fait un grand détour, avait jeté des ponts à la hâte, et était passé sur l'autre rive.

À la tête d'une nombreuse troupe de gens à pied et à cheval – il n'en avait guère moins de vingt mille – il avait redescendu la rivière, et était tombé impétueusement sur le flanc des ennemis. Aussitôt que l'empereur voit paraître son fils sur la rive gauche du fleuve, il fait à son tour jeter des ponts et des bateaux, et passe de l'autre côté avec toute son armée.

Vatran, roi des Bulgares, guerrier prudent et courageux, s'efforce en vain de repousser une attaque si imprévue. Soudain, Léon, le saisissant dans sa robuste main, le fait tomber de cheval, et comme il ne veut pas se rendre prisonnier, il est tué de mille coups d'épée.

Jusque-là, les Bulgares avaient tenu tête à l'ennemi ; mais quand ils se virent privés de leur chef ; quand ils se sentirent pressés de toutes parts, ils se hâtèrent de tourner les épaules au lieu du visage. Roger qui s'avançait mêlé aux Grecs, et qui voit

cette défaite, sans plus réfléchir, se dispose à secourir les Bulgares, par la seule raison qu'il hait Constantin et plus encore Léon.

Il éperonne Frontin, qui semble courir comme le vent, et dépasse tous les autres cavaliers. Il arrive parmi les fuyards qui, délaissant la plaine, se réfugiaient sur la colline. Il en arrête un grand nombre, les fait revenir contre l'ennemi, et, baissant sa lance, il fond sur les Grecs avec un air si terrible, que Mars et Jupiter en tremblent jusque dans les profondeurs du ciel.

Il aperçoit en avant de tous un chevalier, dont les riches vêtements tout brodés d'or et de soie annoncent un prince illustre. C'était le neveu de Constantin, par sa sœur, et il ne lui était pas moins cher que son fils. Roger brise son écu et son haubert comme du verre et sa lance ressort d'une palme derrière son dos.

Il le laisse mort, et tire Balisarde. Il se précipite sur la troupe la plus rapprochée ; il frappe indifféremment tout ce qui se trouve devant lui ; à l'un il tranche, à l'autre il fend la tête ; il plonge son épée dans la poitrine de celui-ci, dans le flanc de celui-là, dans la gorge de cet autre. Il taille les bustes, les bras, les mains, les épaules, et le sang, comme un ruisseau, court dans la vallée.

À la vue des coups qu'il porte, personne ne lui oppose plus la moindre résistance, tellement chacun en est épouvanté. Aussi la face du combat change soudain. Les Bulgares, retrouvant leur ardeur, cessent de fuir et donnent la chasse aux Grecs. En un moment le désordre est au comble parmi ces derniers, et l'on voit fuir leurs étendards.

Léon, César-Auguste, voyant les siens fuir, s'était réfugié sur une éminence du haut de laquelle il pouvait tout voir. Triste et surpris, il arrête ses regards sur le chevalier qui avait occis tant de ses gens, qu'à lui seul, il aurait détruit tout le camp. Bien

qu'il soit la cause de son désastre, il ne peut s'empêcher de l'admirer, et de lui accorder le prix de vaillance.

À son enseigne, à sa soubreveste, à ses armes brillantes et enrichies d'or, il comprend bien que si ce guerrier est venu en aide à ses ennemis, ce n'est point par intérêt pour eux. Cloué par l'admiration, il regarde ses gestes surhumains, et parfois il pense que Dieu, si souvent offensé par les Grecs, a détaché de ses chœurs célestes un ange chargé de les châtier.

En homme de cœur généreux et élevé, loin de le prendre en haine comme beaucoup d'autres l'auraient fait à sa place, il s'enthousiasme de sa vaillance ; il regretterait de le voir blesser ; il aimerait mieux voir mourir six des siens, ou perdre une partie de son royaume, que de voir tomber un si digne chevalier.

De même que l'enfant, lorsque sa mère irritée le bat et le repousse loin d'elle, ne va pas demander appui à sa sœur ni à son père, mais revient à sa mère et l'embrasse doucement, ainsi Léon, bien que Roger lui ait anéanti ses premiers escadrons, et menace d'anéantir les autres, ne peut le haïr, car la haute vaillance du chevalier l'invite bien plus à l'aimer que ses funestes exploits ne le portent à le haïr.

Mais si Léon admire Roger et se sent porté à l'aimer, il ne me paraît pas qu'il soit payé de retour, car Roger le hait et ne désire qu'une chose, lui donner la mort de sa main. Il le cherche longtemps des yeux, et demande à chacun de le lui montrer ; mais le Grec, en homme avisé et prudent, ne se hasarde pas à l'affronter.

Léon, pour ne pas laisser périr complètement ses gens, fait sonner la retraite ; il envoie un message à l'empereur pour le prier de faire repasser le fleuve, alors que la retraite n'est pas encore coupée. Lui-même, avec tous ceux qu'il peut rassembler, se hâte de regagner le pont sur lequel il était passé.

De nombreux prisonniers restèrent au pouvoir des Bulgares, sans compter les morts qui couvraient la colline jusqu'au fleuve. L'armée des Grecs y serait restée tout entière, si le fleuve n'avait servi à protéger leur retraite. Un grand nombre tombèrent de dessus les ponts, et se noyèrent ; beaucoup, sans retourner la tête, s'en allèrent jusqu'à ce qu'ils eurent trouvé le gué. Beaucoup furent conduits prisonniers à Belgrade.

Ainsi finit la bataille de ce jour, dès le commencement de laquelle les Bulgares, après la perte de leur chef, auraient éprouvé une honteuse défaite, si le guerrier à la licorne blanche peinte sur son écu n'avait vaincu pour eux. Tous se précipitent sur ses pas ; tous reconnaissent qu'ils lui doivent la victoire, et ils lui font joyeuse fête.

L'un le salue, l'autre se prosterne devant lui ; celui-ci lui baise la main, celui-là lui baise le pied. Chacun cherche à se rapprocher le plus possible de lui, et s'estime heureux de le voir de près et de le toucher, car il leur semble voir et toucher un être divin et surnaturel. Tous le prient, avec des cris qui montent jusqu'au ciel, d'être leur roi, leur capitaine, leur chef.

Roger leur répond de choisir pour leur capitaine et pour leur roi celui d'entre eux qui leur conviendra le mieux ; quant à lui il ne veut ni bâton de commandement ni sceptre ; il ne veut pas non plus entrer dans Belgrade. Ce qu'il veut, c'est poursuivre Léon Auguste, avant qu'il se soit éloigné davantage, et qu'il ait repassé le gué. Il ne veut point perdre sa trace, qu'il ne l'ait rejoint et mis à mort.

Il est venu de plus de mille milles pour cela seul, et non pour autre chose. Après leur avoir dit cela, il quitte l'armée, et prend sans retard le chemin par lequel Léon cherche à regagner le pont, dans la crainte que le passage ne lui soit intercepté. Ro-

ger marche sur ses traces avec une telle rapidité, qu'il part sans prévenir et sans attendre son écuyer.

Léon a une telle avance dans sa fuite – car c'est bien plutôt une fuite qu'une retraite – qu'il trouve le passage ouvert et libre. Une fois passé, il rompt le pont et brûle les bateaux. Roger n'arrive qu'après le coucher du soleil, et ne sait où se loger. Il continue sa route, à la clarté de la lune, mais il ne trouve ni castel, ni villa.

Ne sachant où s'arrêter, il chemine toute la nuit sans quitter un seul instant les arçons. Au lever du jour, il aperçoit à main gauche une cité où il se propose de s'arrêter toute la journée, afin de laisser reposer son bon Frontin, à qui il a fait faire, sans le laisser se reposer, ou sans lui retirer la bride, un si grand nombre de milles dans la nuit.

Le gouverneur de cette cité était Ungiard, sujet de Constantin qui l'aimait beaucoup. En prévision de cette guerre, il avait rassemblé un grand nombre de cavaliers et de fantassins. L'entrée de la ville n'étant point interdite aux étrangers, Roger y pénètre, et la trouve si à son gré, qu'il estime n'avoir pas besoin de pousser plus avant pour trouver un endroit meilleur et plus commode.

Vers le soir, arrive à la même auberge que lui un chevalier de Romanie qui avait assisté à la terrible bataille où Roger était venu en aide aux Bulgares, et qui avait eu grand'peine à s'échapper de ses mains. Il avait éprouvé une telle épouvante, qu'il en tremblait encore, et qu'il croyait voir partout le chevalier de la licorne.

À peine a-t-il vu l'écu, qu'il reconnaît le chevalier qui porte cette devise pour celui qui a causé la défaite des Grecs, et qui leur a tué tant de monde. Il court au palais, et réclame une audience du gouverneur pour une communication importante. Il

est introduit sur-le-champ, et il dit ce que je me réserve de vous dire dans l'autre chant.

# Chant XLV

*ARGUMENT. – Roger, saisi pendant son sommeil, devient le prisonnier de Théodora, sœur de l'empereur Constantin. – Entre temps, Charles, à la requête de Bradamante, a fait publier que quiconque voudra l'avoir pour femme devra se battre avec elle et la vaincre. – Léon, qui a conçu de l'amitié et de l'estime pour Roger, sans le connaître, le tire de prison et l'engage à combattre en son nom contre Bradamante. Roger, portant les insignes de Léon, se bat contre la guerrière. Survient la nuit ; Charles fait cesser le combat et donne Bradamante à celui qu'il croit être Léon. Roger, désespéré, veut se tuer ; mais Marphise va trouver Charles et empêche ce mariage.*

Plus l'on voit l'homme misérable au faîte de la roue mobile de la Fortune, et plus on est près de le voir les pieds où il avait la tête, et d'assister à sa chute profonde. Nous en avons pour exemples Polycrates, le roi de Lydie, Denys et d'autres que je ne nomme pas, et qui sont passés en un jour du sommet de la Fortune à l'extrême misère.

Par contre, plus l'homme est au bas de cette même roue, et plus il se trouve près de remonter et de se trouver au faîte. On en a vu qui, après avoir la tête presque sur le billot, ont donné, quelques jours après, des lois au monde. Servius, Marius et Ventidius l'ont montré dans l'antiquité, et, de notre temps, le roi Louis[31] ;

[31] Le roi de France Louis XII.

Le roi Louis, beau-père de mon duc, qui, mis en déroute à Saint-Albin, tomba entre les griffes de son ennemi, et fut près d'être décapité. Quelque temps auparavant, le grand Mathias Corvin échappa à un péril semblable. Cependant, une fois le danger passé, le premier devint roi des Français, et le second roi des Hongrois.

On voit par ces exemples, dont fourmille l'histoire ancienne et moderne, que le bien suit le mal et que le mal suit le bien ; que le blâme ou la gloire sont la conséquence l'un de l'autre ; et que l'homme ne doit pas se reposer sur ses richesses, sur son royaume, sur ses victoires, pas plus qu'il ne doit désespérer dans la fortune contraire, car la roue tourne toujours.

La victoire que Roger avait remportée sur Léon et sur l'empereur son père l'avait rendu tellement confiant dans sa fortune et dans sa grande vaillance, que, sans compagnons pour lui venir au besoin en aide, il pensait pouvoir traverser seul plus de cent escadrons de cavaliers et de fantassins, et occire de sa main le fils et le père.

Mais celle qui ne permet pas que l'on escompte ses faveurs, ne tarda pas à lui montrer qu'elle abat aussi vite qu'elle élève, et qu'elle devient contraire ou amie avec la même promptitude. Elle le fit reconnaître précisément par le chevalier qu'il avait forcé à fuir en toute hâte et qui, pendant la bataille, avait eu grand'peine à s'échapper de ses mains.

Ce dernier fit savoir à Ungiard que le guerrier qui avait mis en déroute les gens de Constantin, et qui les avait détruits pour de longues années, était dans la ville depuis le matin, et qu'il devait y passer la nuit. Il lui dit qu'il fallait saisir par les cheveux la Fortune qui lui permettait, sans peine et sans lutte, de rendre un grand service à son roi ; et qu'en faisant le chevalier prisonnier, il permettrait à Constantin de subjuguer les Bulgares.

Ungiard, par les fuyards qui s'étaient réfugiés dans la ville – et il en était arrivé une grande quantité, tous n'ayant pas pu passer sur les ponts – savait quel carnage il avait été fait de l'armée des Grecs qui avait été à moitié détruite, et comment un seul chevalier avait causé la déroute d'une des deux armées et le salut de l'autre.

Il s'étonne que ce chevalier soit venu donner lui-même de la tête dans ses filets, et sans qu'il ait eu la peine de lui donner la chasse. Il témoigne de sa satisfaction par son air, par ses gestes et par ses paroles joyeuses. Il attend que Roger soit endormi ; puis il envoie sans bruit des gens chargés de saisir dans son lit le brave chevalier qui n'avait aucun soupçon.

Roger, accusé par son propre écu, resta prisonnier dans la cité de Novengrade, aux mains d'Ungiard, homme des plus cruels, et qui se réjouit fort de cette aventure. Que pouvait faire Roger qui était tout nu, et qui fut chargé de liens avant même d'être réveillé ? Ungiard dépêche en toute hâte un courrier en estafette, pour annoncer la nouvelle à Constantin.

Pendant la nuit, Constantin avait fait entièrement évacuer les bords de la Saxe par ses troupes, et les avait ramenées avec lui à Beltech, ville appartenant à son beau-frère Androphile, père du chevalier que Roger, maintenant prisonnier du féroce Ungiard, avait transpercé de part en part, comme s'il eût été de cire.

L'empereur avait fait fortifier les remparts et réparer les portes, car il redoutait une nouvelle attaque des Bulgares, et il craignait qu'ayant à leur tête un guerrier si redoutable, ils ne fissent plus que de lui faire peur, et ne détruisissent le reste de son armée. Mais, dès qu'il apprend que ce guerrier est prisonnier, il ne redoute plus les Bulgares, quand bien même le monde entier serait avec eux.

L'empereur nage dans une mer de lait ; dans sa joie, il ne sait plus ce qu'il fait. Il affirme d'un air satisfait que les Bulgares sont défaits d'avance. L'empereur, dès qu'il a appris la capture du guerrier étranger, est aussi sûr de la victoire que celui qui irait au combat après avoir fait rompre les bras à son ennemi.

Le fils n'a pas moins sujet que son père de se réjouir ; outre qu'il espère reconquérir Belgrade, et subjuguer tout le pays des Bulgares, il forme aussi le projet de gagner l'amitié du guerrier étranger et de l'attacher à son service. Une fois qu'il l'aura pour compagnon d'armes, il n'enviera ni Renaud ni Roland à Charlemagne.

Mais Théodora est bien loin d'approuver les mêmes sentiments. Roger a tué son fils en lui plongeant, sous la mamelle, sa lance qui est ressortie d'une palme derrière l'épaule. Elle se jette aux pieds de Constantin, dont elle est la sœur, et par les larmes abondantes qui coulent sur son sein, elle cherche à l'attendrir et à gagner son cœur à la pitié.

« Seigneur – lui dit-elle – je ne me lèverai point que tu ne m'aies accordé de me venger du félon qui a tué mon fils, maintenant que nous le tenons prisonnier. Outre que mon fils était ton neveu, tu sais combien il t'aimait, et quelles actions d'éclat il avait accomplies pour toi. Ne serais-tu pas coupable de ne point tirer vengeance de son meurtrier ?

» Prenant notre deuil en pitié, Dieu a permis que ce cruel quittât les champs et vînt, comme un oiseau, se prendre au vol dans nos filets, afin que, sur la rive du Styx, mon fils ne reste pas plus longtemps sans vengeance. Donne-moi ce prisonnier, seigneur, et permets que j'apaise ma douleur par son supplice. »

Ainsi elle pleure, ainsi elle se lamente, ainsi elle supplie. Et, bien que Constantin ait voulu à plusieurs reprises la relever, elle ne veut point le faire avant qu'il ne lui ait accordé ce qu'elle de-

mande. Ce que voyant, l'empereur ordonne qu'on aille chercher le prisonnier, et qu'on le remette aux mains de Théodora.

Pour ne pas la faire attendre, on va, le jour même, chercher le guerrier de la licorne, et on le remet sans plus de retard aux mains de la cruelle Théodora. Celle-ci estime que le faire écorcher vif, et le faire mourir publiquement au milieu des opprobres et des outrages, est une peine trop douce ; elle cherche un supplice plus nouveau et plus atroce.

En attendant, la cruelle femme le fait jeter, les mains, les pieds et le cou pris dans une lourde chaîne, au fond d'une tour obscure, où n'entrait jamais le moindre rayon de soleil. Elle lui fit donner pour toute nourriture un peu de pain moisi ; elle le laissa même pendant deux jours privé de tout aliment. Elle le donna à garder à des gens qui étaient encore plus disposés qu'elle à le maltraiter.

Ah ! si la belle et vaillante fille d'Aymon, si la magnanime Marphise avaient su que Roger était en prison, torturé de cette façon, l'une et l'autre auraient risqué leur vie pour le sauver. Pour voler à son secours, Bradamante aurait fait taire tout respect pour Béatrix et Aymon.

Cependant Charles, se rappelant la promesse qu'il a faite à Bradamante de ne pas lui laisser imposer un mari sans que celui-ci ait prouvé qu'il est supérieur en vaillance et en vigueur, fait annoncer sa volonté à son de trompe, non seulement à sa cour, mais sur toutes les terres soumises à son empire. De là, la renommée répand la nouvelle par le monde entier.

Le ban impérial contient l'avis suivant : quiconque prétendra devenir l'époux de la fille d'Aymon devra lutter contre elle, l'épée à la main, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Ce délai passé, si l'adversaire de Bradamante n'a pas été vaincu, la

dame se déclarera, sans plus de contestation, vaincue par lui, et ne pourra refuser de le prendre pour mari.

La dame accorde le choix des armes sans s'inquiéter de savoir quels seront ceux qui le réclameront. Elle pouvait en effet le faire sans danger, car elle maniait admirablement toutes les armes, soit à cheval, soit à pied. Aymon, qui ne peut ni ne veut s'opposer à la volonté royale, est enfin forcé de céder ; après avoir longtemps hésité, il retourne à la cour avec sa fille.

Bien que Béatrix éprouve encore un vif ressentiment contre sa fille, elle lui fait cependant, par orgueil, revêtir de riches et beaux vêtements, aux broderies et aux couleurs variées. Bradamante revient donc à la cour avec son père, mais, n'y retrouvant pas celui qu'elle aime, la cour est loin de lui paraître aussi belle qu'avant.

De même que celui qui, après avoir vu, en avril et en mai, un beau jardin tout resplendissant de feuillage et de fleurs, le revoit à l'époque où le soleil incline ses rayons vers le pôle austral et raccourcit les jours, et le trouve désert, horrible et sauvage, ainsi, au retour de Bradamante, la cour, où Roger n'est plus, lui paraît tout autre que lorsqu'elle l'a quittée.

Elle n'ose demander des nouvelles de Roger, de peur d'augmenter les soupçons. Mais, sans interroger personne, elle prête l'oreille à tout ce qu'elle entend dire à ce sujet. Elle apprend qu'il est parti, mais elle ne peut parvenir à savoir quelle voie il a prise, car en partant il n'a pas dit un mot à d'autres qu'à l'écuyer qu'il a emmené avec lui.

Oh ! comme elle soupire ; oh ! comme elle tremble en apprenant qu'il s'est enfui ; comme elle a peur qu'il ne s'en soit allé afin de l'oublier ! Voyant qu'il avait Aymon contre lui, et ayant perdu tout espoir de l'avoir pour femme, ne s'est-il pas éloigné dans l'espérance de se guérir de son amour ?

Peut-être aussi a-t-il formé le projet de chercher une autre dame, dont l'empire chasse plus vite de son cœur son premier amour. Ne dit-on pas que c'est ainsi qu'un clou chasse l'autre ? Mais en y songeant davantage Bradamante revoit Roger tel qu'il est, c'est-à-dire plein de la foi qu'il lui a jurée.

Elle se reproche d'avoir un seul instant prêté l'oreille à cette supposition injuste et absurde. Ainsi Roger est tour à tour accusé et défendu par ses propres pensées. Elle écoute l'une et l'autre, et se livre tantôt à celle-ci, tantôt à celle-là, sans pouvoir se résoudre à en adopter une. Cependant elle penche vers celle qui est la plus douce à son cœur, et elle s'efforce de repousser l'autre.

Parfois aussi, se rappelant ce que Roger lui a dit tant de fois, elle s'accuse et se repent, comme si elle avait commis une faute grave, de sa jalousie et de ses soupçons. Comme si Roger était présent, elle se reconnaît coupable et frappe sa poitrine. « J'ai commis une faute – disait-elle – et je le reconnais. Mais celui qui en est la cause a causé bien plus de mal encore.

» C'est Amour qui en est cause ; c'est lui qui m'a imprimé au cœur ta belle et ravissante image. C'est lui qui t'a donné la vaillance, l'esprit et la vertu dont chacun parle. Aussi me paraît-il impossible qu'en te voyant toute dame ou damoiselle ne se sente pas éprise de toi, et ne mette tout en œuvre pour t'enlever à mon amour et te soumettre au leur.

» Hélas ! qu'Amour n'a-t-il imprimé tes pensées dans les miennes, comme il y a imprimé ton visage ! Je suis bien sûre que je les trouverais telles que je les crois sans les voir, et que je serais si éloignée d'en être jalouse, que je ne me ferais pas, comme en ce moment, une pareille injure, une peine qui non seulement me brise et m'abat, mais qui finira par me tuer.

» Je ressemble à l'avare dont les pensées sont tellement tournées vers le trésor qu'il a enfoui, qu'il ne peut vivre en paix, et tremble toujours qu'on le lui ait dérobé. Maintenant que je ne te vois plus, que je ne te sens plus auprès de moi, ô Roger, la crainte a sur moi plus de pouvoir que l'espérance. J'ai beau traiter cette crainte de menteuse et la croire vaine, je ne puis m'empêcher de m'y abandonner.

» Mais ton visage joyeux, maintenant caché à mes regards en je ne sais quel lieu du monde, ô mon Roger, n'aura pas plus tôt frappé mes yeux de sa vive lumière, que mes fausses terreurs disparaîtront, ne laissant plus de place qu'à l'espérance. Ah ! reviens à moi, Roger, reviens et rends-moi l'espérance que la crainte a quasi tuée en mon cœur !

» De même qu'après le coucher du soleil l'ombre s'épaissit et inspire la terreur, et que, lorsqu'il resplendit de nouveau, les ténèbres diminuent et toute crainte s'envole ; ainsi sans Roger j'éprouve de la peur, et si je vois Roger la peur s'efface aussitôt. Ah ! reviens à moi, Roger ; reviens avant que la crainte n'ait complètement chassé l'espérance !

» De même que, la nuit, la moindre étincelle brille d'une vive lueur, et s'éteint subitement dès que le jour paraît, ainsi, quand je suis privée de mon soleil, la peur me montre son spectre hideux. Mais dès qu'il reparaît à l'horizon, la crainte fuit et l'espérance revient. Reviens, reviens à moi, ô chère lumière, et chasse la peur malsaine qui me consume !

» Lorsque le soleil s'éloigne de nous et que les jours se raccourcissent, la terre perd toutes ses beautés. Les vents frémissent, et portent à leur suite les glaces et les neiges. Ainsi quand tu détournes de moi tes doux rayons, ô mon beau soleil, mille terreurs funestes s'abattent sur moi, et font dans mon cœur un âpre hiver plus d'une fois dans l'année.

» Ah ! reviens vers moi, ô mon soleil ; reviens, et ramène le doux printemps si désiré ! Viens fondre les glaces et les neiges et rasséréner mon esprit troublé par de sombres vapeurs ! » Semblable à Progné qui se lamente, ou à Philomèle qui était allée chercher de la pâture pour ses petits et qui retrouve le nid vide, ou bien encore à la tourterelle qui pleure sa compagne perdue,

Bradamante se plaint et se désespère. Elle craint que son Roger ne lui ait été ravi. Son visage est la plupart du temps baigné de larmes, mais elle se cache le plus qu'elle peut pour pleurer. Oh ! combien elle se plaindrait davantage si elle savait ce qu'elle ignore ; si elle savait que son époux est en prison, où il endure de cruels tourments, et où il attend une mort affreuse !

La cruauté dont la méchante vieille use envers le brave chevalier qu'elle tient prisonnier et qu'elle se prépare à faire mourir au milieu de tourments nouveaux et de supplices inouïs, parvient enfin, grâce à la Bonté suprême, aux oreilles du généreux fils de César. Celui-ci ne peut consentir à laisser périr un guerrier si vaillant, et il forme le projet de lui venir un aide.

Le généreux Léon qui aime Roger, sans savoir encore que c'est Roger, et simplement parce qu'il a été touché de cette vaillance qu'il proclame unique au monde et qui lui semble surhumaine, cherche le moyen de le sauver. Il ourdit enfin une trame fort habile, et qui lui permettra de sauver Roger, sans que sa cruelle tante puisse s'en offenser et lui faire de reproches.

Il va trouver en secret le geôlier de la prison, et lui dit qu'il voulait voir le chevalier avant que la sentence capitale prononcée contre lui n'ait reçu son exécution. La nuit venue, il prend avec lui un de ses plus fidèles serviteurs, plein de force et d'audace, et tout à fait apte à un coup de main ; il s'arrange ensuite de façon que le geôlier, sans dire à personne qu'il est Léon, vienne lui ouvrir.

Le geôlier, sans prendre aucun de ses acolytes avec lui, conduit secrètement Léon et son compagnon à la tour où est gardé le malheureux condamné au dernier supplice. Arrivés dans la tour, et comme le geôlier leur tourne le dos pour ouvrir la trappe, Léon et son compagnon lui jettent un nœud coulant autour du cou, et l'étranglent sur l'heure.

Ils ouvrent la trappe, et Léon y descend, suspendu à une corde qu'ils avaient apportée à cette intention, et tenant à la main une torche allumée. Il trouve Roger plongé dans une obscurité profonde, enchaîné et couché sur un grabat baignant à moitié dans l'eau. Ce lieu infect l'aurait à lui seul fait mourir au bout d'un mois, et même en moins de temps.

Léon, saisi de grande pitié, embrassa Roger et lui dit : « Chevalier, ta haute vaillance m'a lié indissolublement à toi d'une volontaire et éternelle amitié. Tes intérêts me sont plus chers que les miens, et pour te sauver j'expose ma propre vie. L'amitié que je porte à mon père et à toute ma famille passe après ton affection.

» Tu me comprendras mieux quand tu sauras que je suis Léon, fils de Constantin, et que je viens te sauver, comme tu vois, en personne, bravant le danger d'être chassé à jamais par mon père, s'il vient à savoir ce que je fais pour toi. Tu as mis ses gens en déroute et tu lui en as tué la plus grande partie devant Belgrade ; c'est pourquoi il te hait. »

Il poursuit en lui disant tout ce qu'il pense de nature à le rappeler à l'amour de la vie. Pendant ce temps, il le débarrasse de ses chaînes. Roger lui dit : « Je vous ai une reconnaissance infinie ; cette vie que vous me donnez, j'entends qu'elle vous soit rendue à quelque heure que vous la demandiez, et toutes les fois que vous aurez besoin que je l'expose pour vous. »

Roger une fois hors de ce cachot obscur, on descendit à sa place le cadavre du geôlier, sans que Roger ni ses compagnons fussent reconnus par personne. Léon conduisit Roger dans ses appartements, où il lui conseilla de rester caché quatre ou cinq jours. Pendant ce temps, il essaierait de ravoir les armes et le vaillant destrier qu'Ungiard lui avait enlevés.

Le jour venu, on trouva la prison ouverte, le geôlier étranglé, et l'on constata la fuite de Roger. Chacun parlait de cet événement ; tous donnaient leur avis, mais pas un ne devina juste. On aurait pensé à tout le monde, hormis à Léon, qui avait, aux yeux du plus grand nombre, des motifs pour détruire Roger, et non pour lui venir en aide.

De tant de courtoisie Roger reste si confus, si rempli d'étonnement, et tellement revenu de la pensée qui l'avait poussé là à une si grande distance, que, comparant sa nouvelle pensée à la première, il trouve qu'elles ne se ressemblent aucunement l'une à l'autre. La première n'était rien que haine, colère, venin ; la seconde est pleine de pitié et d'affection.

Il y pense souvent la nuit, il y pense souvent le jour ; il n'a d'autre souci, d'autre désir que de se libérer de l'immense obligation qu'il a contractée, par une courtoisie égale sinon plus grande. Il lui semble que, quand même il consacrerait à servir Léon sa vie tout entière, longue ou courte, quand même il s'exposerait à mille morts certaines, il ne pourrait encore assez faire pour s'acquitter.

Cependant la nouvelle du ban qu'avait fait publier le roi de France, et par lequel il ordonnait que quiconque prétendrait à Bradamante, aurait à lutter contre elle l'épée et la lance à la main, était parvenue en Grèce. Cette nouvelle fut si désagréable à Léon, qu'on le vit pâlir en l'apprenant. Il connaissait en effet sa force, et il savait bien qu'il ne pourrait pas lutter les armes à la main contre Bradamante.

Après avoir réfléchi, il pensa qu'il pourrait suppléer par une ruse à la vigueur qui lui faisait défaut. L'idée lui vint de faire combattre, couvert de ses armes, le guerrier dont il ne savait pas encore le nom, mais qui lui paraissait pouvoir lutter avantageusement contre n'importe quel chevalier de France. Il est persuadé que s'il lui confie cette entreprise, Bradamante sera vaincue par lui et faite prisonnière.

Mais, pour cela, il lui faut deux choses : d'abord faire consentir le chevalier à cette entreprise, puis le faire entrer dans la lice à sa place, sans que personne puisse soupçonner la ruse. Il fait appeler Roger, lui expose le cas, et le prie avec instances de consentir à combattre sous le nom d'autrui et sous une devise menteuse.

L'éloquence du Grec avait grand pouvoir sur Roger, mais l'obligation que ce dernier avait à Léon avait plus de puissance encore, car il ne devait jamais s'en délivrer. Aussi, quoique l'entreprise lui parût dure et presque impossible, il lui répondit, le visage joyeux mais le cœur brisé, qu'il était prêt à tout faire pour lui.

À peine a-t-il fait cette promesse, qu'il se sent le cœur frappé d'une atroce douleur. Elle le ronge jour et nuit ; elle le tourmente et l'afflige, et la mort est sans cesse devant ses yeux. Cependant, il ne se repent pas de l'avoir faite, car, avant de désobéir à Léon, il mourrait mille fois pour une.

Il est bien assuré de mourir, car, s'il lui faut renoncer à sa dame, il doit renoncer aussi à la vie. D'un autre côté, la douleur et l'angoisse lui viendront en aide pour mourir, et si la douleur et l'angoisse ne sont pas suffisantes, il s'ouvrira la poitrine de ses propres mains et s'en arrachera le cœur. Tout lui semble facile, excepté de voir sa dame n'être pas à lui.

Il est résolu à mourir, mais il ne sait pas encore quel genre de mort il choisira. Il songe parfois à dissimuler sa force, et à présenter sa poitrine nue aux coups de la damoiselle ; pourrait-il trouver mort plus heureuse, que celle qu'il recevrait de cette main ? Mais il comprend que s'il ne fait pas tout ce qu'il pourra pour qu'elle devienne la femme de Léon, il n'aura point payé sa dette de reconnaissance.

Car il a promis d'entrer en champ clos, et de s'y battre contre Bradamante, mais non pas d'une manière feinte et seulement pour la forme, ce qui ferait paraître Léon inférieur à son adversaire. Il tiendra donc ce qu'il a promis ; et bien que toutes sortes de pensées viennent l'assaillir, il les repousse toutes, et ne veut s'arrêter qu'à une seule, celle qui l'invite à ne point manquer à la foi jurée.

Léon, avec l'autorisation de son père, avait déjà fait préparer ses armes, ses chevaux, et était parti, emmenant avec lui une suite selon son rang. Il avait à côté de lui Roger auquel il avait fait rendre ses armes et Frontin. De journée en journée, ils marchèrent si bien, qu'ils arrivèrent en France, sous les murs de Paris.

Léon ne voulut pas entrer dans la ville. Il fit dresser ses tentes dans la campagne, et, le jour même, il fit prévenir par ambassade le roi de France de son arrivée. Le roi en témoigna sa satisfaction en lui faisant force présents, et en allant à plusieurs reprises lui rendre visite. Léon lui exposa le motif de sa venue, et le pria de hâter le combat.

Il le pria de faire descendre au plus tôt dans la lice la damoiselle qui ne voulait pas avoir un mari moins vigoureux qu'elle, car il était venu dans l'intention de la conquérir pour femme, ou de recevoir la mort de sa main. Charles y consentit, et décida que le combat aurait lieu le jour suivant, hors des por-

tes de la ville, dans une enceinte que l'on prépara en toute hâte pendant la nuit, sous les remparts.

La nuit qui précéda le jour du combat fut pour Roger semblable à celle que passe un homme condamné à mourir le lendemain matin. Il avait choisi de combattre armé de toutes pièces, afin de ne pas être reconnu. Il ne voulut prendre ni lance, ni destrier, et se contenta de son épée pour toute arme offensive.

Il ne choisit pas la lance, non qu'il craignît la lance d'or qui avait appartenu d'abord à l'Argail, puis à Astolphe et que possédait actuellement Bradamante. C'était cette lance qui faisait vider les arçons à tous ceux qui en étaient touchés. Personne ne connaissait du reste ce pouvoir surnaturel ; on ignorait même qu'elle fût l'œuvre de la nécromancie ; seul le roi qui l'avait fait faire et qui l'avait donnée à son fils, l'avait su autrefois.

Astolphe et la dame qui l'avaient portée après l'Argail, ne savaient pas qu'elle était enchantée ; ils attribuaient ses coups merveilleux à leur propre vigueur, et ils croyaient qu'ils en auraient fait autant avec toute autre lance. La seule raison qu'eût Roger pour ne pas jouter avec la lance, fut la crainte de voir son bon Frontin reconnu.

La dame aurait pu facilement le reconnaître en le voyant, car elle l'avait longtemps monté, et elle l'avait gardé avec elle à Montauban. Roger qui n'avait d'autre souci, d'autre préoccupation que de n'être pas reconnu par elle, ne voulut pas prendre Frontin, ni conserver aucune marque extérieure qui eût pu donner le moindre soupçon.

Il voulut même prendre une autre épée que son épée ordinaire. Il savait trop bien que, pour résister à Balisarde, toute armure serait comme une pâte molle, et qu'aucune trempe ne pouvait l'arrêter. Il eut soin encore d'enlever avec un marteau le tranchant de sa nouvelle épée, afin de la rendre moins dange-

reuse. C'est armé de la sorte que Roger, aux premières lueurs qui pointèrent à l'horizon, entra en champ clos.

Afin qu'on le prît pour Léon, il avait endossé la soubreveste que ce dernier portait la veille. Sur son écu, peint en rouge, s'étalait l'aigle d'or à deux têtes. On pouvait d'autant plus facilement s'y méprendre, que tous deux étaient de même taille et de même grosseur. Tandis que l'un se montrait avec ostentation, l'autre se dissimulait avec mille précautions.

Les dispositions de Bradamante étaient bien différentes de celles de Roger ; si ce dernier avait pris la peine de frapper sur le tranchant de son épée afin de la rendre moins dangereuse, la dame au contraire avait aiguisé la sienne et n'avait qu'un désir, celui de la plonger dans le sein de son adversaire, et de lui arracher la vie. Elle aurait voulu que chaque coup de taille ou de pointe pût pénétrer jusqu'au cœur.

De même qu'en deçà de la barrière, le cheval sauvage et plein de feu, qui attend le signal du départ, ne peut se tenir tranquille sur ses pieds, gonfle les narines et dresse les oreilles, ainsi l'impatiente dame qui ignore qu'elle va combattre contre Roger, attend le signal de la trompette ; elle semble avoir du feu dans les veines, et ne peut rester en place.

Souvent, après un coup de tonnerre, un vent violent s'élève soudain, soulevant les vagues de la mer et faisant voler jusqu'au ciel des tourbillons de poussière ; on voit alors fuir les bêtes féroces, les pasteurs et leurs troupeaux, tandis que les nuées se résolvent en grêle et en pluie. Ainsi la damoiselle, à peine a-t-elle entendu le signal, saisit son épée et se précipite sur son Roger.

Mais le chêne antique ou les épaisses murailles d'une tour, ne cèdent pas davantage sous les efforts de Borée ; l'écueil impassible n'est pas plus ébranlé par la mer en courroux dont les

vagues l'assaillent jour et nuit, que le brave Roger, en sûreté sous les armes que Vulcain donna jadis à Hector, ne ploie sous la tempête de haine et de colère qui fond sur ses flancs, sur sa poitrine, sur sa tête.

La damoiselle frappe de taille et d'estoc ; elle n'a d'autre préoccupation que de plonger son fer dans le sein de son adversaire, afin d'assouvir sa rage. Elle le tâte d'un côté et d'autre, tournant de çà, de là. Elle se plaint, elle s'irrite de voir qu'elle ne peut aboutir à rien.

De même que celui qui assiège une cité forte et bien pourvue de fossés et de murailles épaisses, redouble ses assauts, essaye tantôt d'enfoncer les portes, tantôt d'escalader les tours élevées, tantôt de combler les fossés, et voit ses gens tomber morts autour de lui sans qu'il puisse pénétrer dans la place ; ainsi, malgré tous ses efforts, la dame ne peut ouvrir une seuls pièce, une seule maille de son adversaire.

Mille étincelles jaillissent de l'écu, du casque, du haubert, sous les coups terribles qu'elle porte aux bras, à la tête, à la poitrine, plus rapides et plus pressés que la grêle qui rebondit sur les toits sonores des grandes cités. Roger se tient sur la défensive et détourne les coups avec beaucoup d'adresse, sans riposter jamais.

Tantôt il s'arrête, tantôt il bondit de côté ; tantôt il recule, se couvrant de son écu ou de son épée qu'il oppose sans cesse à l'épée de son ennemie. Il ne la frappe point, ou s'il la frappe, il a bien soin de ne l'atteindre que là où il pense lui nuire le moins. La dame, avant que le jour ne s'achève, n'a d'autre désir que de mettre fin au combat.

Elle se rappelle le ban publié, et s'aperçoit du danger qu'elle court, si, à la fin du jour, elle n'a pas tué ou fait prisonnier celui qui l'a provoquée. Déjà Phébus est prêt à plonger sa

tête dans les flots par derrière les colonnes d'Hercule, lorsqu'elle commence à se défier de ses forces, et à perdre l'espérance.

Mais plus son espérance décroît, plus sa colère augmente, et plus elle redouble ses bottes furieuses. Elle voudrait mettre en pièces d'un seul coup ces armes dont elle n'a pu, pendant tout un jour, détacher une seule maille. C'est ainsi que l'ouvrier en retard pour un travail qu'il doit livrer, et qui voit venir la nuit, se dépêche en vain, s'inquiète et se fatigue, jusqu'à ce que les forces viennent à lui manquer en même temps que le jour.

Ô malheureuse damoiselle ! si tu connaissais celui à qui tu veux donner la mort ; si tu savais que c'est Roger, auquel la trame de ta vie est attachée ; tu voudrais j'en suis sûr te tuer plutôt que d'essayer de le faire périr, car je sais que tu l'aimes plus que toi-même. Et quand tu sauras que c'est Roger, tu regretteras, je le sais, les coups que tu lui portes maintenant.

Charles et la plupart de ceux qui l'entourent, croyant que c'est Léon et non Roger qui combat, et voyant combien il a déployé de force et d'adresse contre Bradamante, sans jamais lui porter un coup qui pût la blesser, changent de sentiment à son égard, et disent : « Ils se conviennent bien tous deux, car il est digne d'elle, et elle est digne de lui. »

Dès que Phébus s'est tout entier caché dans la mer, Charles fait arrêter le combat ; il décide que la dame doit prendre Léon pour son époux, et qu'elle ne peut plus refuser. Roger, sans prendre le moindre repos, sans ôter son casque ou s'alléger d'une seule pièce de son armure, monte sur une petite haquenée, et se hâte de regagner la tente où Léon l'attend.

Léon se jette à plusieurs reprises au cou du chevalier qu'il accueille comme un frère. Il lui retire lui-même son casque, et l'embrasse avec de grands témoignages d'affection : « Je veux –

dit-il – que tu fasses compte de moi comme de toi ; sans jamais me lasser, tu peux disposer de ma personne et de mes États selon ton désir.

» Je ne vois pas de récompense qui puisse jamais m'acquitter de l'obligation que je viens de contracter envers toi, quand même je m'ôterais la couronne de la tête pour la poser sur la tienne. » Roger, sous le coup d'une angoisse amère, et maudissant la vie, lui répond à peine. Il rend à Léon ses insignes, et reprend la devise de la Licorne.

Feignant d'être fatigué et las, il prend congé de lui le plus tôt qu'il peut, et rentre tout armé dans sa tente, un peu après minuit. Aussitôt il selle son destrier, et sans se faire accompagner, sans prévenir personne, il monte à cheval, et prend le chemin qu'il plaît à Frontin de suivre.

Frontin s'en va tantôt droit devant lui, tantôt faisant de longs détours. Il franchit les forêts et les champs, emportant son maître qui passe toute la nuit à se plaindre. Roger appelle la mort, et n'a plus d'espérance qu'en elle, pour s'affranchir de la douleur qui l'obsède. Il ne voit que la mort qui puisse mettre fin à son insupportable martyre.

« Hélas – disait-il – à qui dois-je m'en prendre de la perte de mon unique bien ? contre qui faut-il venger mon injure ? mais je ne vois personne qui m'ait offensé ; c'est moi seul qui suis coupable et qui me suis rendu malheureux. C'est donc contre moi-même que je dois me venger, car c'est moi qui ai fait tout le mal.

» Cependant si je n'avais nui qu'à moi seul, j'aurais pu peut-être me pardonner, bien que difficilement. À vrai dire, je ne le voudrais pas. Mais lorsque Bradamante ressent l'offense autant que moi, je le voudrais encore moins. Quand je serais

assez faible pour me pardonner à moi-même, je ne puis laisser Bradamante sans être vengée.

» Pour la venger, je dois et je veux de toute façon mourir. Ce n'est pas cela qui me pèse, car je ne vois pas d'autre soulagement à ma douleur, si ce n'est la mort. Je regrette seulement de n'être pas mort avant de l'avoir offensée. Heureux, si j'étais mort alors que j'étais prisonnier de la cruelle Théodora !

» Si j'avais péri dans les supplices que sa cruauté me destinait, j'aurais du moins espéré que mon malheureux sort inspirerait quelque pitié à Bradamante. Mais quand elle saura que j'ai aimé Léon plus qu'elle, et que j'ai, de ma propre volonté, renoncé à elle pour la lui donner, elle aura raison de me haïr, mort ou vivant. »

Tout en exhalant ces plaintes et bien d'autres, entrecoupées de soupirs et de sanglots, il se trouve, au lever du soleil, au milieu d'un bois sombre, dans un endroit désert et inculte. Désespéré, voulant mourir et cacher sa mort le plus possible, ce lieu reculé lui paraît propice à son dessein.

Il pénètre au plus épais du bois, là où l'obscurité est plus profonde et le taillis plus enchevêtré. Mais auparavant il délivre Frontin de la bride et lui rend la liberté. « Ô mon Frontin – lui dit-il – si je pouvais te récompenser selon tes mérites, tu n'aurais rien à envier à ce destrier que l'on voit courir dans le ciel parmi les étoiles.

» Cillare et Arion, je le sais, ne furent pas meilleurs que toi, ni plus dignes de louange. Aucun destrier dont il est fait mention chez les Grecs et les Latins ne t'a surpassé. Si, en quelques circonstances, ils t'ont égalé, pas un d'eux ne peut se vanter d'avoir jamais joui de l'honneur que tu as eu.

» Tu as été cher à la plus gente, à la plus belle, à la plus vaillante dame qui fût jamais ; elle t'a nourri de sa main et t'a mis elle-même le frein et la selle. Tu étais cher à ma dame. Hélas ! pourquoi l'appeler ainsi, puisqu'elle n'est plus à moi ; puisque je l'ai donnée à un autre ? Ah ! qu'attends-je plus longtemps pour tourner cette épée contre moi-même ? »

Si, dans ce lieu, Roger s'afflige et se tourmente, et émeut de pitié les bêtes et les oiseaux de proie, seuls témoins de ses cris et des larmes qui baignent son sein, vous devez bien penser que Bradamante n'est pas moins malheureuse à Paris, où rien ne peut plus empêcher ou retarder son mariage avec Léon.

Mais plutôt que d'avoir un autre époux que Roger, elle est résolue à tenter l'impossible, à manquer à sa parole, à braver Charles, la cour, ses parents et ses amis. Et quand elle aura tout essayé, elle se donnera la mort par le poison ou par le fer, car elle aime mieux mourir que de vivre séparée de Roger.

« Ô mon Roger – disait-elle – où es-tu ? Es-tu donc allé si loin, que tu n'as pas eu nouvelle du ban publié par Charles ? Tout le monde le connaît-il donc, excepté toi ? Si tu l'avais connu, je sais bien qu'aucun autre ne serait accouru avant toi. Ah ! malheureuse, que dois-je croire, sinon ce qui serait pour moi le pire des malheurs ?

» Est-il possible, Roger, que toi seul n'aies pas appris ce que tout le monde a su ? Si tu l'as appris et si tu n'as pas volé vers moi, se peut-il que tu ne sois pas mort ou prisonnier ? Mais qui connaît la vérité ? Ce fils de Constantin t'aura sans doute retenu dans les fers ; le traître t'aura enlevé tout moyen de partir, dans la crainte que tu ne sois ici avant lui.

» J'ai imploré de Charles la faveur de n'appartenir qu'à celui qui serait plus fort que moi, dans la croyance que toi seul pourrais me résister les armes à la main. Hors toi, je ne crai-

gnais personne. Mais Dieu m'a punie de mon audace, puisque Léon, qui jamais de sa vie n'a accompli d'action d'éclat, m'a faite ainsi prisonnière.

» À vrai dire, je ne suis sa prisonnière que parce que je n'ai pu ni le tuer, ni le faire prisonnier lui-même. Mais cela ne me paraît pas juste, et je ne veux pas me soumettre au jugement de Charles. Je sais que je me ferai accuser d'inconstance si je reviens sur ce que j'ai promis ; mais je ne serai pas la première ni la dernière qui aura paru inconstante.

» Il me suffit de garder la foi que j'ai jurée à mon amant, et de me garer de tout écueil. En cela, j'entends laisser bien loin derrière moi tout ce qui s'est fait dans les temps anciens et de nos jours. Que pour tout le reste on me traite d'inconstante, je n'en ai nul souci, pourvu que je retire les profits de l'inconstance. Pourvu que je ne sois pas contrainte à épouser Léon, je consens à passer pour plus mobile que la feuille. »

C'est en se plaignant de la sorte, et en poussant des soupirs mêlés de larmes, que Bradamante passa la nuit qui suivit ce jour fatal. Mais quand le dieu de la nuit se fut retiré dans les grottes cimmériennes où il renferme ses ténèbres, le ciel, qui avait résolu dans ses décrets éternels de faire de Bradamante l'épouse de Roger, lui apporta un secours inattendu.

Il poussa Marphise, l'altière donzelle, à se présenter le matin suivant devant Charles. Elle lui dit qu'on faisait la plus grande injure à son frère Roger ; qu'elle ne souffrirait pas qu'on lui ravît sa femme, ni qu'on prononçât une parole de plus à ce sujet. Elle s'offrit à prouver, contre quiconque le nierait, que Bradamante était la femme de Roger.

En présence de tous, elle s'offrit à combattre contre quiconque serait assez hardi pour le nier. Elle affirma que Bradamante avait, en sa présence, dit à Roger les paroles sacramen-

telles qui engagent dans les liens du mariage. Ces paroles avaient été plus tard consacrées par les cérémonies d'usage, de sorte que ni l'un ni l'autre ne pouvait plus se délier de son serment, et contracter une nouvelle union.

Que Marphise dît vrai ou faux, je l'ignore, mais je crois qu'elle parlait ainsi pour arrêter les projets de Léon, bien plus que pour dire la vérité. Elle ne voyait pas de moyen plus prompt et plus loyal pour dégager la parole de Bradamante, écarter Léon et la rendre à Roger.

Le roi fort troublé par cette déclaration, fait sur-le-champ appeler Bradamante. En présence d'Aymon, il lui fait savoir ce que Marphise offre de prouver. Bradamante tient les yeux baissés vers la terre, et dans sa confusion, ne nie ni n'avoue rien, et les assistants en concluent que Marphise pouvait bien avoir dit vrai.

Renaud et le chevalier d'Anglante sont heureux de cet incident, qui leur paraît devoir arrêter les projets d'alliance déjà presque conclus avec Léon. Roger obtiendra la belle Bradamante malgré l'obstination d'Aymon, et quant à eux, ils n'auront pas besoin de l'arracher de force des mains de son père, pour la donner à Roger.

Car si les paroles susdites ont été prononcées entre Roger et Bradamante, l'hymen est chose arrêtée et ne tombera pas à terre. De la sorte, ils rempliront leur promesse envers Roger, sans être obligés de soutenir une nouvelle lutte. « Tout cela – disait de son côté Aymon – tout cela est une ruse ourdie contre moi. Mais vous vous trompez. Quand même ce que vous avez imaginé entre vous tous serait vrai, je ne m'avouerais pas encore vaincu.

» Je suppose – et je ne veux pas encore le croire – que Bradamante se soit liée secrètement à Roger, comme vous le dites,

et que Roger se soit lié à elle. Quand et où cela s'est-il passé ? Je voudrais le savoir d'une manière plus expresse et plus claire. Le fait est faux, je le sais ; en tout cas, il ne pourrait s'être produit qu'avant le baptême de Roger.

» Mais si la chose a eu lieu avant que Roger fût chrétien, je n'ai pas à m'en préoccuper, car Bradamante étant alors chrétienne et lui païen, j'estime que ce mariage est nul. Léon ne doit pas, pour un motif si vain, risquer le combat, et je ne pense pas non plus que notre empereur le trouve suffisant pour revenir sur sa parole.

» Ce que vous me dites maintenant, il fallait me le dire quand rien n'était encore décidé, et avant que Charles, sur les prières de Bradamante, n'eût fait publier le ban qui a fait venir ici Léon, et qui l'a fait affronter la bataille. » C'est ainsi qu'Aymon raisonnait contre Renaud et contre Roland, pour prouver la fausseté de la promesse contractée par les deux amants. Quant à Charles, il se bornait à écouter, et ne voulait se prononcer ni d'un côté ni de l'autre.

De même que, lorsque l'austral et l'aquilon soufflent, on entend les feuilles frémir dans les forêts profondes, ou de même que l'on entend mugir les ondes sur le rivage, quand Éole se dispute avec Neptune, ainsi, par toute la France, court et se répand une rumeur immense. À force de se propager de côtés et d'autres, la nouvelle finit par se dénaturer tout à fait.

Les uns prennent parti pour Roger, les autres pour Léon. Cependant le plus grand nombre est pour Roger. Aymon a à peine une voix sur dix en sa faveur. L'empereur ne se prononce pour aucune des deux parties, mais il renvoie la cause à son parlement. Marphise, voyant que le mariage est différé, s'avance et propose un nouveau moyen.

Elle dit : « Comme je sais que Bradamante ne peut appartenir à un autre, tant que mon frère sera vivant, si Léon le veut, qu'il se montre assez hardi et assez fort pour arracher la vie à Roger. Celui des deux prétendants qui plongera l'autre dans la tombe restera sans rival, et possédera l'objet de ses désirs. » Aussitôt Charles transmet cette proposition à Léon, comme il lui avait transmis les autres.

Léon est tellement assuré de vaincre Roger, tant qu'il aura avec lui le chevalier de la Licorne, qu'aucune entreprise ne lui paraît à craindre. Ignorant que le chagrin a poussé le chevalier jusqu'au fond d'un bois solitaire et sombre, et croyant qu'il est allé se promener à un mille ou deux, et qu'il reviendra bientôt, il accepte la proposition.

Il ne tarde pas à s'en repentir, car celui sur lequel il compte ne reparaît pas, ni ce jour, ni les deux jours suivants, et l'on n'a de lui aucune nouvelle. Entreprendre sans lui de lutter contre Roger, paraît dangereux à Léon. Désireux d'échapper au péril et à la honte, il envoie messager sur messager à la recherche du chevalier de la licorne.

Il envoie par les cités, les villas et les châteaux, aux environs et au loin, afin de le retrouver. Non content de cela, il monte lui-même en selle et part à sa recherche. Mais il n'en aurait pas eu de sitôt des nouvelles, non plus que les messagers envoyés par Charles, si Mélisse ne s'était pas trouvée là pour accomplir ce que je me réserve de vous faire entendre dans l'autre chant.

# Chant XLVI

*ARGUMENT. – Le poète, se sentant arriver au port, nomme les nombreux amis qui l'attendent pour fêter son retour. – Mélisse va à la recherche de Roger, et lui sauve la vie avec le concours de Léon qui, ayant appris le motif du désespoir de Roger, lui cède Bradamante. Tous vont à Paris, où Roger, élu déjà roi des Hongrois, est reconnu pour le chevalier qui a combattu contre Bradamante. On célèbre les noces avec une splendeur royale ; le lit nuptial est préparé sous la tente impériale que Mélisse, grâce à son art magique, a fait venir de Constantinople. Pendant le dernier jour des fêtes, survient Rodomont qui défie Roger ; le combat a lieu, et Rodomont reçoit la mort de la main de Roger.*

Maintenant, si ma carte dit vrai, je ne serai pas longtemps à découvrir le port. C'est pourquoi j'espère, en abordant au rivage, accomplir les vœux de ceux qui m'ont suivi sur la mer dans ce long voyage, pendant lequel la crainte de voir mon vaisseau brisé, ou de m'égarer à tout jamais, m'a fait pâlir bien souvent. Mais il me semble apercevoir, mais j'aperçois certainement la terre, et je vois le rivage à découvert.

J'entends comme un cri d'allégresse qui fait frémir les airs et frappe les ondes. J'entends un bruit de cloches et de trompettes qui se confond avec les acclamations du peuple. Voici que je commence à distinguer ceux qui remplissent les deux jetées du port. Tous semblent se réjouir de me voir revenu d'un si long voyage.

Oh ! comme je vois le rivage orné de dames belles et sages, et de chevaliers illustres ! Que d'amis, et combien je suis touché

de la joie qu'ils montrent de mon retour ! je vois sur l'extrémité du môle, Mamma et Ginevra, et les autres dames de Corregio. Véronique de Gambera, si chère à Phébus et au cœur sacré d'Aonie, est avec elles.

Je vois une autre Ginevra, issue du même sang. Près d'elle se tient Julie. Je vois Hippolyte Sforce, et Trivulzia, la damoiselle élevée dans l'antre sacré. Je te vois, ô Émilia Pia, et toi, Marguerite, qui as auprès de toi Angela Borgia et Graziosa. Avec Ricciarda d'Este, voici les belles Bianca et Diana, ainsi que leurs autres sœurs.

Voici la belle, mais plus sage encore et plus modeste Barbara Turca, qui a Laure pour compagne. Des Indes aux plus lointains rivages maures, le soleil n'éclaire pas un couple plus parfait. Voici Ginevra dont la maison de Malatesta tire un éclat tel, que jamais palais impériaux ou royaux ne possédèrent pierre plus précieuse.

Si elle se fût trouvée à Rimini, à l'époque où César, tout glorieux de la Gaule domptée, hésitait à passer le Rubicon pour marcher sur Rome, je crois qu'il aurait ployé à tout jamais sa bannière, et, se dépouillant de ses riches trophées, il les aurait mis à la disposition de Ginevra, et n'aurait plus songé à étouffer la liberté.

Voici la femme, la mère, les sœurs et les cousines de mon seigneur de Bozzolo, avec les Torella, les Bentivoglio, les Visconti et les Palavicini. Parmi toutes les dames de nos jours, parmi celles que la renommée a rendues illustres chez les Grecs, les Barbares ou les Latins, aucune n'a eu et n'a la grâce et la beauté

De Giulia Gonzaga. Partout où elle porte ses pas, partout où elle tourne ses regards sereins, non seulement toutes les autres beautés s'effacent, mais on l'admire comme une déesse des-

cendue du ciel. Près d'elle est sa cousine, dont la fortune en courroux n'a jamais pu ébranler la fidélité. Voici Anna d'Aragon, flambeau de la maison du Guast,

Anna, belle, gente, courtoise et sage, sanctuaire de chasteté, de fidélité et d'amour. Sa sœur est avec elle ; partout où rayonne son altière beauté, toutes les autres sont éclipsées. Voici celle qui, donnant un exemple unique au monde, et bravant les Parques et la mort, a arraché aux sombres plages du Styx, et a fait resplendir au ciel son invincible époux.

Là sont les dames de Ferrare et celles de la cour d'Urbino. Je reconnais celles de Mantoue, et toutes les belles que possèdent la Lombardie et le pays toscan. Si mes yeux ne sont point éblouis par l'éclat de visages si beaux, le chevalier qui s'avance au milieu d'elles, et qu'elles entourent de tant de respect, est la grande lumière d'Arezzo, l'unique Accolti.

Je vois aussi dans ce groupe Benedetto, son neveu, qui porte le chapeau et le manteau de pourpre ; il est, avec le cardinal de Mantoue et celui de Campeggio, la gloire et la splendeur du saint consistoire. Si je ne me trompe, chacun d'eux paraît si content de mon retour, qu'il ne me semble pas facile de jamais m'acquitter de tant d'obligation.

Avec eux je vois Lactance, Claude Toloméi, Paulo Pansa, et le Dresino qui me fait l'effet du Juvénal latin, et mes chers Capilupi, et le Sasso, et le Molza, et Florian Montino, et celui qui, pour nous guider vers les rives poétiques, nous montre un chemin plus facile et plus court que tous les autres, je veux dire Giulio Camillo. Je crois distinguer encore Marc-Antoine Flaminio, le Sanga, le Berna.

Voici mon seigneur Alexandre Farnèse. Oh ! quelle docte compagnie l'entoure ! Fedro, Capella, Porzio, le Bolonais Philippe, le Volterrano, le Madalena, Blosio, Pierio, Vida de Cré-

mone, à la veine intarissable, et Lascari, et Musuro, et Navagero, et Andrea Marone, et le moine Severo.

Voici deux autres Alexandre dans le même groupe ; l'un est de la maison des Orologi, l'autre est le Guarino. Voici Mario d'Olvito ; voici le flagellateur des princes, le divin Pierre Arétin. Je vois deux Jérôme, l'un est celui de Verita, l'autre est le Cittadino. Je vois le Mainardo, je vois le Leoniceno, le Pannizzato, et Celio et le Teocreno.

Là je vois Bernardo Capello, là Pierre Bembo, qui a délivré notre pur et doux idiome des langes du parler vulgaire, et qui nous a montré, par son exemple, ce qu'il devait être. Celui qui le suit est Gaspard Obizi, qui admire et observe si bien ses excellentes leçons. Je vois le Fracastorio, le Bevazzano, Trifon Gabriele, et plus loin le Tasso.

Je vois Niccolo Tiepoli, et, avec lui, Niccolo Amanio, qui ont les yeux fixés sur moi ; Anton Fulgoso, qui se montre étonné et joyeux de me voir si près du rivage. Celui qui s'est mis à l'écart des dames est mon cher Valerio ; sans doute il cause avec Barignano, qui est près de lui, du mal que n'ont cessé de lui faire les femmes, bien qu'il ait toujours été fort épris d'elles.

Je vois, esprits sublimes et surhumains, le Pico et le Pio, unis par les liens du sang et de l'affection. Je n'ai jamais vu celui qui vient avec eux, et devant qui les plus illustres s'inclinent ; mais, si mes pressentiments ne me trompent pas, c'est l'homme que j'ai tant désiré connaître, c'est Jacob Sannazar, qui, faisant déserter l'Hélicon aux Muses, les a attirées sur le rivage de la mer.

Voici le docte, le fidèle, le diligent secrétaire Pistofilo qui se réjouit avec les Acciaiuoli, et mon cher Angiar, de ne plus craindre pour moi les dangers de la mer. Je vois avec l'Adoardo, mon parent Annibal Malaguzzo, qui me fait espérer que le nom de

ma ville natale retentira des colonnes d'Hercule aux rivages de l'Inde.

Victor Fausto, Tancrède, se font une fête de me revoir, et cent autres se réjouissent avec eux. Je vois toutes ces dames, tous ces hommes illustres se montrer joyeux de mon retour. Aussi je ne veux plus mettre de retard à parcourir le peu de chemin que j'ai encore à faire, maintenant que le vent m'est propice. Revenons à Mélisse, et disons comment elle s'y prit pour sauver la vie au brave Roger.

Mélisse, comme je crois vous l'avoir dit souvent, avait le plus grand désir de voir Bradamante s'unir à Roger dans les liens étroits du mariage. Elle prenait tellement à cœur ce qui pouvait arriver de bon ou de mauvais à l'un et à l'autre, qu'elle ne les perdait pas une heure de vue. C'est dans ce but qu'elle entretenait sans cesse de nombreux esprits sur tous les chemins, en en faisant partir un dès qu'un autre était revenu.

C'est ainsi qu'elle vit Roger dans un bois obscur, en proie à une douleur forte et tenace, et fermement résolu à se laisser mourir de faim. Mais voici qu'aussitôt Mélisse lui vient en aide. Quittant sa demeure, elle prit le chemin par où Léon s'avançait.

Celui-ci, après avoir envoyé l'un après l'autre tous ses gens, afin de fouiller les environs, était parti en personne à la recherche du guerrier de la Licorne. La sage enchanteresse, montée sur un esprit auquel elle avait donné la forme d'une haquenée, vint à la rencontre du fils de Constantin.

« Seigneur – lui dit-elle – si la noblesse de votre âme répond à celle de votre visage, si votre courtoisie et votre bonté sont telles que l'indique votre physionomie, venez en aide au meilleur chevalier de notre temps. Si vous ne vous hâtez de le secourir et de lui rendre le courage, il ne tardera pas à mourir.

» Le meilleur chevalier qui ait jamais porté épée au côté ou écu à son bras ; le plus beau, le plus accompli qui ait jamais existé au monde, est sur le point de mourir des suites d'un acte de générosité, si personne ne vient à son aide. De par Dieu, seigneur, venez vite et essayez, si vous pouvez, quelque chose pour le sauver. »

Il vint sur-le-champ à la pensée de Léon que le chevalier dont parlait son interlocutrice était celui qu'il avait fait chercher partout et qu'il cherchait lui-même. Aussi s'empressa-t-il de la suivre. Mélisse lui montrant le chemin, ils ne tardèrent pas à arriver à l'endroit où Roger était près de mourir.

Lorsqu'ils le trouvèrent, il n'avait pris aucune nourriture depuis trois jours, et il était si abattu, que, s'il s'était à grand'peine levé, il serait vite retombé, s'il n'avait pas expiré. Il était étendu, tout armé, sur le sol, le casque en tête et l'épée au côté. Il s'était fait un oreiller avec l'écu sur lequel était peinte la licorne blanche.

Là, pensant à l'offense qu'il a faite à sa dame, et combien il a été ingrat envers elle, il s'abîme dans sa douleur. Son affliction est telle, qu'il se mord les mains et les lèvres, et ne cesse de répandre des torrents de larmes. Il est tellement absorbé dans sa pensée, qu'il ne voit venir ni Léon, ni Mélisse.

Il n'interrompt point ses lamentations ; il ne cesse de soupirer et de verser des pleurs. Léon s'arrête un instant pour l'écouter, puis il descend de cheval et s'approche de lui. Il voit bien qu'Amour est cause d'un tel martyre, mais il ne sait pas le nom de la personne qui en est l'objet, car Roger n'a point encore fait entendre son nom.

Léon s'approche doucement, doucement, jusqu'à ce qu'il soit face à face avec Roger ; il l'aborde avec l'affection d'un frère, s'incline vers lui et lui jette les bras autour du cou. Je ne saurais

dire si l'arrivée imprévue de Léon est agréable à Roger ; il craint qu'il ne vienne le troubler dans ses projets, et qu'il ne veuille pas le laisser mourir.

Léon, du ton le plus doux, le plus affable qu'il peut trouver, de l'air le plus affectueux qu'il peut prendre, lui dit : « Ne crains pas de m'apprendre le motif de ta douleur. Il y a bien peu de maux sur la terre dont l'homme ne puisse se guérir, alors qu'on en connaît la cause. On ne doit point désespérer, tant qu'il reste un souffle de vie.

» Je vois avec beaucoup de peine que tu as voulu te cacher de moi ; tu sais cependant que je suis pour toi un ami véritable. Non seulement depuis que je te connais, je n'ai jamais manqué aux devoirs de l'amitié, mais je t'en ai donné des preuves, alors même que j'aurais dû voir en toi un ennemi à jamais mortel. Sois persuadé que je suis tout disposé à employer pour toi ma fortune et mes amis, à donner ma vie s'il le faut.

» Ne crains donc pas de me confier ton chagrin ; laisse-moi voir si la force, la ruse, les richesses, l'astuce, pourront te tirer de peine. Si tout cela ne réussit pas, tu pourras toujours avoir recours à la mort. Mais tu ne dois pas en venir à cette extrémité, avant d'avoir fait tout ce qu'il faut pour l'éviter. »

Il poursuit en lui adressant de si touchantes prières, en lui faisant entendre un langage si doux, si affectueux, que Roger ne peut se défendre d'en être ému, car son cœur n'est ni de fer, ni de marbre. Il comprend que, s'il refuse une réponse, il commettra un acte de discourtoisie et de grossièreté. Il va pour répondre, mais à deux ou trois reprises, les mots lui rentrent dans la gorge avant de pouvoir sortir de sa bouche.

« Mon seigneur – dit-il enfin – quand tu sauras qui je suis – et je vais te le dire sans plus tarder – je suis certain que tu ne seras pas moins désireux que moi de me voir mourir. Sache que

je suis celui que tu hais tant ; je suis Roger, qui t'ai également haï autrefois. C'est dans l'intention de te donner la mort que j'avais, il y a quelque temps, quitté cette cour.

» Je voulais t'empêcher de m'enlever Bradamante, car je voyais bien qu'Aymon s'était prononcé en ta faveur. Mais l'homme propose et Dieu dispose ; ta générosité envers moi me fit changer de sentiments, et non seulement je dépouillai la haine que je t'avais d'abord portée, mais je me fis pour toujours ton fidèle.

» Ne sachant pas que j'étais Roger, tu m'as prié de te faire avoir Bradamante ; c'était m'arracher le cœur de la poitrine et me voler mon âme. Je t'ai fait voir si j'ai hésité à satisfaire ton désir plutôt que le mien. Bradamante est à toi ; possède-la en paix. Ton bonheur m'est plus cher que mon propre bonheur.

» Mais puisque je suis séparé d'elle, laisse-moi quitter la vie, car j'aime mieux mourir que vivre sans Bradamante Du reste, tu ne saurais la posséder légitimement tant que je vivrai ; nous sommes, elle et moi, unis déjà par les liens du mariage, et elle ne peut avoir deux maris en même temps. »

Léon est resté si pétrifié d'étonnement, quand Roger s'est fait connaître à lui, que, la bouche ouverte, les yeux fixes, il est immobile sur ses pieds, comme une statue. Il ressemble en effet beaucoup moins à un homme qu'à ces statues que l'on place en ex-voto dans les églises. L'acte de Roger lui semble si grand, si généreux, qu'il ne croit pas qu'on en ait jamais vu, ni qu'on en voie jamais de semblable.

Non seulement cette découverte ne change pas son amitié pour Roger, mais elle l'accroît au point qu'il ne souffre pas moins des maux de Roger, que Roger lui-même. Pour le lui témoigner, pour lui montrer qu'il est digne fils d'empereur, il ne

veut pas être vaincu en générosité par lui, s'il doit lui céder pour le reste.

Il dit : « Roger, bien que j'eusse dû te haïr le jour où mon armée fut défaite par ton étonnante vaillance, si ce jour-là j'avais appris, comme je l'apprends maintenant, que tu étais Roger, ta vertu ne m'aurait pas moins séduit qu'elle ne le fit alors que j'ignorais ton nom. Elle ne m'en aurait pas moins chassé la haine du cœur, et inspiré l'amitié que je te porte depuis ce jour.

» Que j'aie haï le nom de Roger, avant de savoir que tu étais Roger, je ne le nierai pas ; mais maintenant, ne te préoccupe pas de la haine que j'ai eue pour toi. Sois persuadé que le jour où je te tirai de prison, si j'avais su la vérité, j'aurais agi de même en ta faveur.

» Et si j'eusse volontiers agi ainsi, alors que je n'étais pas, comme maintenant, ton obligé, quelle ingratitude ne montrerais-je pas en me conduisant autrement aujourd'hui ? N'as-tu pas renoncé à ton propre bien pour me le donner ? Mais je te le rends, et j'éprouve plus de plaisir à te le rendre, que je n'en ai eu à le recevoir de toi.

» Bradamante te convient bien plus qu'à moi ; je l'aime, il est vrai, pour ses grandes qualités, mais la pensée qu'un autre doit la posséder ne saurait me pousser à mourir. Je ne veux pas, au prix de ta mort qui la délivrerait des liens du mariage contracté avec toi, avoir le droit de la prendre légitimement pour femme.

» Non seulement je renonce à elle, mais j'aimerais mieux me dépouiller de tout ce que je possède au monde, et même perdre la vie, que de m'entendre accuser d'avoir causé la mort d'un chevalier tel que toi. Je me plains seulement de ta dé-

fiance ; alors que tu pouvais disposer de moi comme de toi, tu as mieux aimé mourir que me demander aide. »

Ces paroles et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de rapporter, et qui allaient au-devant de toutes les objections de Roger, firent tant, qu'à la fin celui-ci dut se rendre et dit : « Je consens à vivre. Mais comment m'acquitterai-je jamais envers toi, à qui je dois deux fois la vie ? »

Mélisse fit apporter sur-le-champ des mets exquis et des vins généreux, grâce auxquels Roger, prêt à tomber de faiblesse, put se réconforter. Pendant ce temps, Frontin qui avait entendu hennir les chevaux, était accouru. Léon le fit prendre par ses écuyers, lui fit mettre la selle, et l'amena à Roger.

C'est avec beaucoup de peine que ce dernier, bien qu'aidé par Léon, put se mettre en selle. Il avait perdu cette vigueur dont, quelques jours auparavant, il avait donné des preuves si éclatantes sous des armes d'emprunt, et qui lui aurait permis de vaincre toute une armée. Ils quittèrent enfin ces lieux, et arrivèrent en moins d'une demi-heure à une abbaye

Où ils passèrent le reste de la journée et les deux jours suivants, jusqu'à ce que le chevalier de la Licorne eût retrouvé sa vigueur première. Puis, accompagné de Mélisse et de Léon, Roger revint dans la cité royale où était arrivée la veille au soir une ambassade des Bulgares.

Cette nation, après avoir élu Roger pour son roi, avait envoyé des ambassadeurs à Paris, croyant qu'il était en France auprès de Charlemagne. Ils étaient chargés de lui jurer fidélité, de le mettre en possession de leurs États, et de le couronner. L'écuyer de Roger, les ayant rencontrés, leur avait donné des nouvelles de son maître.

Il raconta la bataille que Roger avait livrée à Belgrade en faveur des Bulgares, et dans laquelle Léon et l'empereur avaient été vaincus, après avoir vu leur armée défaite et en partie massacrée. En reconnaissance de ce fait d'armes, les Bulgares, à l'exclusion de tous ceux de leur race, l'avaient pris pour leur roi. Puis il dit comment il avait été fait prisonnier à Novigrade par Ungiard, et livré à Théodora,

Et qu'il était venu la nouvelle certaine qu'on avait trouvé le geôlier étranglé, la porte de la prison ouverte et le prisonnier enfui. Depuis, on n'en avait pas eu d'autre nouvelle. Roger entra dans la ville par un chemin ouvert, et sans être vu de personne. Le lendemain matin, accompagné de Léon, il se présenta devant Charlemagne.

Ainsi qu'il était convenu entre Léon et lui, Roger se présenta avec l'oiseau d'or à deux têtes sur champ de gueule, la même soubreveste et les mêmes insignes qu'il avait lors de son combat avec Bradamante, et qui étaient encore toutes tailladées, toutes percées de coups, de sorte qu'on le reconnut tout de suite pour le chevalier qui avait combattu contre Bradamante.

Léon se tenait à ses côtés sans armes, revêtu de ses riches habits royaux, et entouré d'une suite nombreuse et choisie. Il s'inclina devant Charles, qui s'était déjà levé pour venir à sa rencontre, et, tenant par la main Roger, sur lequel tous les regards étaient fixés, il s'exprima ainsi :

« Celui-ci est le brave chevalier qui s'est défendu depuis le lever de l'aurore jusqu'à la chute du jour. Puisque Bradamante n'a pu le mettre à mort, le faire prisonnier, ou lui faire abandonner la place, je crois, magnanime seigneur, si j'ai bien compris votre ban, qu'il l'a gagnée pour femme. Aussi vient-il pour qu'on la lui donne.

» Outre que les termes du ban sont précis, aucun autre guerrier ne saurait lui disputer Bradamante. Si elle doit être le prix de la vaillance, quel chevalier est plus digne d'elle que lui ? Si elle doit appartenir à celui qui a le plus d'amour pour elle, il n'est personne qui l'aime plus ardemment. Il est, du reste, prêt à soutenir ses raisons par les armes, contre quiconque les contredira. »

Charles, ainsi que toute la cour, resta stupéfait en entendant ces paroles. Tout le monde avait cru que c'était Léon, et non pas ce chevalier inconnu, qui avait combattu contre Bradamante. Marphise, qui était au nombre des assistants, et qui avait eu grand'peine à se taire jusqu'à ce que Léon eût fini de parler, s'avança soudain, et dit :

« Quoique Roger ne soit pas ici pour disputer sa femme à ce nouveau venu, celle-ci n'en sera pas moins défendue, et on ne l'aura point sans tapage. Moi, qui suis sa sœur, je me charge de répondre à quiconque prétendra avoir des droits sur Bradamante, ou qui niera que Roger ait des droits antérieurs sur elle. »

Elle prononça ces paroles avec tant de colère, d'un air si hautain, que la plupart des assistants crurent qu'elle allait commencer l'attaque sans attendre l'autorisation de Charles. Ce voyant, Léon ne crut pas devoir cacher plus longtemps Roger. Il lui ôta son casque, et, se tournant vers Marphise : « Le voici – dit-il – tout prêt à vous tenir tête. »

Le vieil Égée, en reconnaissant à l'épée que portait Thésée, que c'était à son fils que son épouse criminelle avait versé le poison – et s'il eût tardé plus longtemps à le reconnaître il aurait été trop tard, – le vieil Égée, dis-je, ne fut pas plus stupéfait que Marphise, quand elle reconnut que le chevalier qu'elle haïssait était Roger.

Elle courut se jeter dans ses bras et ne pouvait se détacher de son cou. Renaud, Roland, et Charles tout le premier, l'embrassèrent avec effusion. Dudon, Olivier, le roi Sobrin ne pouvaient se rassasier de lui prodiguer leurs caresses. C'était à qui, des paladins et des barons, ferait le plus fête à Roger.

Quand les embrassements eurent cessé, Léon, très savant à bien dire, recommença, en présence de Charles, à rappeler à tous ceux qui l'écoutaient, comment la vaillance, l'audace, déployées par Roger à Belgrade, avaient effacé en lui le ressentiment qu'il eût dû éprouver du dommage souffert par son armée.

Il avait été pris d'une telle amitié pour Roger, qu'aussitôt qu'il eut appris que ce dernier avait été fait prisonnier et livré à sa plus cruelle ennemie, il l'avait tiré de prison malgré toute sa famille. Il dit comment le brave Roger, pour le récompenser de ce dévouement, avait déployé à son égard une générosité qui dépassait tout ce qu'on avait jamais vu, et tout ce qu'on verrait jamais.

Poursuivant, il narra de point en point ce que Roger avait fait pour lui, et comment, désespéré d'être obligé de renoncer à sa femme, il avait résolu de mourir. Il dit comment l'infortuné était près de rendre l'âme quand il put venir à son secours, et le détourner par ses affectueuses paroles de sa fatale résolution ; et il exprima tout cela en termes si doux, si affectueux, qu'il n'y avait pas un œil qui restât sec.

Puis il s'adresse d'une manière si efficace à l'obstiné duc Aymon, que, non seulement il l'émeut, l'entraîne et le fait changer de sentiment, mais qu'il le fait consentir à aller lui-même supplier Roger de lui pardonner et de l'accepter pour beau-père, lui promettant enfin la main de Bradamante.

Pendant ce temps, celle-ci, doutant de sa propre existence, pleurait sur ses malheurs au fond de sa chambre la plus retirée.

Soudain des cris joyeux se font entendre ; on accourt en toute hâte lui annoncer l'heureuse nouvelle. Tout son sang, qui s'était porté au cœur sous le coup de sa douleur intense, reflue subitement aux extrémités, et la donzelle reste quasi morte de joie.

La force l'abandonne tellement, qu'elle ne peut se tenir debout, elle, si renommée pour sa vigueur corporelle et pour son énergie. Elle n'éprouve pas plus de joie que le criminel condamné au gibet ou à la roue, et qui, ayant déjà les yeux recouverts du bandeau fatal, entend proclamer sa grâce.

Les maisons de Montgraine et de Clermont se réjouissent de voir deux de leurs rameaux s'unir dans de nouveaux liens. Par contre, Ganelon, le comte Anselme, Falcon, Gini et Ginarni en sont fort marris. Mais ils cachent sous un front joyeux leurs pensées d'envie et de haine. Ils attendent l'occasion de se venger, comme le renard attend le lièvre au passage.

Renaud et Roland avaient déjà, à plusieurs reprises, occis un grand nombre de ces traîtres. Bien que leurs querelles eussent été sagement assoupies par le roi, elles s'étaient de nouveau réveillées depuis la mort de Pinabel et de Bertolas. Mais les traîtres dissimulaient leurs projets félons, et faisaient semblant d'ignorer la vérité.

Les ambassadeurs bulgares, venus, comme je l'ai dit, à la cour de Charles, dans l'espoir d'y trouver le brave chevalier de la Licorne, auquel ils avaient donné la couronne, apprenant qu'il y était en effet, s'applaudirent de l'heureux destin qui avait réalisé leur espoir, et, courant se jeter respectueusement à ses pieds, ils le supplièrent de revenir en Bulgarie,

Où étaient conservés dans Andrinople le sceptre et la couronne royale. Ils le pressèrent de venir défendre ses États, menacés d'une nouvelle invasion plus nombreuse que la première, et conduite par Constantin en personne ; ajoutant que, s'ils

avaient leur roi avec eux, ils étaient certains d'enlever l'empire grec à ce dernier.

Roger accepta le trône et consentit à leurs prières ; il promit de se rendre en Bulgarie dans trois mois au plus tard, si la Fortune n'avait pas autrement disposé de lui. Léon Auguste, ayant appris cette résolution, dit à Roger qu'il pouvait se fier à sa parole, et que, puisqu'il était roi des Bulgares, la paix était faite entre eux et Constantin.

Il n'aurait donc pas besoin de se hâter de quitter la France pour aller se mettre à la tête de ses troupes, car Léon s'engageait à faire renoncer son père à toutes les terres des Bulgares déjà conquises. Aucune des qualités qu'on admirait chez Roger n'avait pu émouvoir l'ambitieuse mère de Bradamante, et lui faire aimer le généreux chevalier ; il n'en fut pas de même quand elle l'entendit appeler du titre de roi.

Les noces furent splendides et royales, et comme il convenait à celui qui s'en était chargé. C'était Charles qui avait voulu en faire les apprêts, et il n'aurait pas mieux fait les choses, s'il eût marié sa propre fille. Les services de Bradamante étaient tels, sans compter ceux de toute sa famille, que l'empereur n'aurait pas cru faire trop s'il avait dépensé la moitié des trésors de son royaume.

Il fit publier dans tous les environs que chacun pouvait venir librement à sa cour, accordant toute sûreté pendant neuf jours francs à quiconque voudrait s'y rendre. Par ses ordres, on dressa dans la campagne des tentes ornées de feuillage et de fleurs, tapissées d'or et de soie, et plus agréables à voir que n'importe quel lieu du monde.

Jamais Paris n'aurait pu contenir l'innombrable quantité d'étrangers, pauvres ou riches, de tous rangs, Grecs, Barbares, Latins, qui y étaient accourus. Les grands seigneurs et les am-

bassades venues de toutes les parties du globe, ne cessaient d'affluer. Tous ces hôtes furent très commodément logés sous les pavillons et sous les tentes de verdure.

La nuit qui précéda les noces, la magicienne Mélisse avait fait superbement et très originalement orner l'appartement nuptial. Elle avait du reste tout préparé de longue main, car, dans sa science de l'avenir, elle avait depuis longtemps prévu que ce beau couple serait enfin uni ; elle savait que leurs douloureuses épreuves se termineraient heureusement.

Elle avait fait placer le lit nuptial, – ce lit qui devait être si fécond – au milieu d'un vaste pavillon, le plus riche, le plus orné, le plus agréable qu'on eût jamais élevé pour faire la guerre ou pour célébrer la paix. On n'en vit plus de pareil depuis, dans tout l'univers. Mélisse l'avait fait transporter des rivages de Thrace, après l'avoir enlevé à Constantin qui en avait fait sa tente sur le bord de la mer.

Mélisse, du consentement de Léon, ou plutôt pour jouir de son étonnement et lui montrer à quel point elle avait dompté les esprits infernaux et comment elle pouvait commander à son gré à la grande famille ennemie de Dieu, avait fait transporter le pavillon, de Constantinople à Paris, par des messagers du Styx.

Elle l'avait enlevé à l'empereur grec Constantin, en plein jour, avec les cordes et les filets et tous ses ornements extérieurs et intérieurs. Elle l'avait fait transporter par les airs, et en avait fait la chambre de Roger. Une fois les noces terminées, elle le renvoya de la même façon là où elle l'avait pris.

Il y avait près de deux mille ans que ce riche pavillon avait été construit. Une damoiselle du royaume d'Ilion, qui joignait à la fureur prophétique une science acquise dans de longues veillées, l'avait fait tout entier de sa main. Elle s'appelait Cassandre, et elle avait donné ce pavillon à son frère, l'illustre Hector.

Elle y avait retracé en riches broderies de soie et d'or, l'histoire du plus généreux chevalier qui dût jamais sortir de la race de son frère, bien qu'elle sût que ce chevalier naîtrait sur des rameaux fort éloignés de leur tige. Pendant tout le temps qu'il vécut, Hector conserva précieusement ce pavillon, auquel il tenait beaucoup à cause de son beau travail et de celle qui l'avait fait.

Mais, après sa mort, arrivée par trahison ; après que les Grecs se furent emparés de Troie, dont le traître Sinon leur ouvrit la porte, et eurent fait un carnage de la nation troyenne, le pavillon échut à Ménélas qui l'emporta en Égypte, où il le céda au roi Prothée, en échange de sa femme que ce tyran retenait captive.

La dame, en échange de laquelle le pavillon fut cédé à Prothée, s'appelait Hélène. Le pavillon passa plus tard entre les mains de Ptolémée, pour arriver à Cléopâtre. Il fut enlevé à cette dernière avec d'autres richesses, par les gens d'Agrippa, dans la mer de Leucade. Puis il tomba entre les mains d'Auguste et de Tibère, et resta à Rome jusqu'à Constantin.

Je veux parler de ce Constantin dont la belle Italie aura à se plaindre tant que les cieux tourneront sur eux-mêmes. Constantin, lassé d'habiter les bords du Tibre, emporta le précieux pavillon à Byzance. Mélisse l'enleva à un autre Constantin. Les cordes étaient en or, et le mât en ivoire. Les parois étaient ornées de belles peintures, belles, comme jamais le pinceau d'Apelles n'en produisit.

Ici les Grâces aux vêtements légers, venaient en aide à une reine sur le point d'accoucher. Un enfant recevait le jour, si beau, qu'on n'en vit point un pareil du premier au quatrième siècle. On voyait Jupiter, l'éloquent Mercure, Vénus et Mars

répandre à pleines mains sur son berceau les fleurs éthérées, l'ambroisie céleste et les célestes parfums.

Le nom d'Hippolyte était inscrit au-dessous en lettres minuscules. Plus loin, ce même enfant, parvenu à un âge plus avancé, était conduit par la Fortune, précédée de la Vertu. La peinture montrait une nouvelle troupe de gens aux longs habits et aux longs cheveux, et qui étaient venus de la part de Corvin demander le tendre bambin à son père.

On voyait l'enfant prendre respectueusement congé d'Hercule et de sa mère Léonora, et arriver sur les bords du Danube, où les habitants accouraient pour le voir et l'adoraient comme un dieu. On voyait le sage roi des Hongrois admirer un savoir précoce dans un âge si tendre, et l'élever au-dessus de tous ses barons.

On le voyait remettre entre ses mains d'enfant le sceptre de Strigonie. Le jeune Hippolyte le suivait partout, dans le palais, comme sous la tente. Dans toutes les expéditions entreprises par ce roi puissant contre les Turcs ou les Allemands, Hippolyte était toujours à ses côtés, attentif aux moindres gestes de ce héros magnanime, et s'inspirant de ses vertus.

Là, on le voyait passer dans la discipline et l'étude la fleur de ses premières années. Il avait près de lui Fusco, chargé de lui expliquer le sens des chefs-d'œuvre de l'antiquité, et qui semblait lui dire : « Voici ce qu'il faut éviter, voici ce qu'il faut faire pour acquérir la gloire et l'immortalité, » tant on avait bien rendu les gestes des personnages qui y étaient peints.

Puis il allait s'asseoir, quoique bien jeune encore, au Vatican, en qualité de cardinal. Il y révélait son éloquence et son intelligence hors ligne. Autour de lui ce n'était qu'un cri : que sera-t-il dans l'âge mûr ? semblaient se dire entre eux ses collègues remplis d'étonnement. Oh ! si jamais il met sur ses épaules

le manteau de Pierre, quelle ère fortunée, quel siècle de merveilles !

D'un autre côté, étaient retracés les récréations libérales et les jeux de l'illustre jeune homme. Tantôt il affrontait les ours terribles des cimes alpestres, tantôt il chassait les sangliers au sein des marais, des vallées profondes. Ici, monté sur un genêt, il semblait dépasser les vents, à la poursuite du chevreuil ou du cerf antique, qu'il atteignait sans peine et partageait en deux d'un seul coup d'épée.

Ailleurs, on le voyait au milieu d'une illustre compagnie de philosophes et de poètes. Les uns lui démontraient le cours des planètes ; les autres lui dépeignaient la surface de la terre ; d'autres lui dévoilaient les mystères des cieux. Ceux-ci lui faisaient entendre de plaintives élégies, ceux-là des strophes joyeuses, des chants héroïques ou quelque ode sublime. Ici, il prêtait l'oreille aux accords variés de la musique ; là, il exécutait, non sans grâce, un pas de danse.

Dans cette première partie, Cassandre avait peint la jeunesse de cet enfant sublime. Dans l'autre, elle avait rappelé ses actes marqués au coin de la prudence, de la justice, du courage, de la modestie et de cette vertu étroitement unie à toutes les autres, je veux parler de la générosité qui éclaire et illumine tout.

Ici, on voyait le jeune homme, à côté de l'infortuné duc des Insubrien, tantôt lui prodiguer ses conseils dans la paix, tantôt déployer avec lui l'étendard portant les couleuvres. Il lui restait fidèle dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Il le suivait dans sa fuite, le réconfortant par ses paroles et l'aidant de son bras, à l'heure du péril.

Ailleurs, on le voyait consacrer ses hautes facultés au salut d'Alphonse et de Ferrare. À force de chercher, il découvrait et

faisait voir à son frère, ce prince très juste, la trahison de ses plus proches parents. En cela, il héritait du titre que Rome, rendue libre, donna à Cicéron.

Plus loin, recouvert d'armures brillantes, il courait prêter son aide à l'Église ; à la tête d'un petit nombre de gens, il ne craignait pas d'affronter une armée aguerrie. Sa seule présence était d'un tel secours pour les troupes du pape, que le feu de la guerre était éteint, pour ainsi dire, avant d'avoir brûlé ; de sorte qu'il pouvait dire : Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

Plus loin enfin, sur le rivage natal, il résistait à la plus grande flotte que les Vénitiens eussent jamais équipée, même contre les Turcs et les Génois. Il la mettait en déroute, et rapportait à son frère un butin immense, ne gardant rien pour lui, si ce n'est l'honneur qu'on ne peut céder à d'autres.

Les dames et les chevaliers regardaient ces peintures sans en comprendre le sens, car ils n'avaient auprès d'eux personne pour les prévenir que toutes ces choses devaient arriver dans l'avenir. Ils prenaient plaisir à contempler tous ces beaux personnages aux formes élégantes, et à lire les inscriptions. Seule, Bradamante, instruite par Mélisse, se réjouissait en elle-même, car elle connaissait toute cette histoire.

Roger, bien qu'il fût moins avancé sous ce rapport que Bradamante, se rappelait cependant que, parmi ses descendants, Atlante lui avait souvent parlé de cet Hippolyte. Quel poème serait assez vaste pour qu'on pût y relater toutes les munificences dont Charles entoura ses hôtes ? Ce n'étaient que fêtes continuelles, jeux de toutes sortes, tables constamment chargées de mets délicats.

On put voir, à cette occasion, ceux qui étaient bons chevaliers, car, chaque jour, il se rompait plus de mille lances. On combattait à pied, à cheval, deux par deux ou en troupes plus ou

moins nombreuses. Roger surpassait tout le monde en vaillance ; il joutait jour et nuit, et était toujours vainqueur. À la danse, comme aux luttes et à tous les autres jeux, il remportait sans cesse le prix à son grand honneur.

Le dernier jour, au moment où un banquet solennel venait de commencer, Charles ayant à sa gauche Roger et Bradamante à sa droite, on vit accourir du côté de la campagne un chevalier armé. Son armure et celle de son destrier étaient entièrement noires. Il était de haute stature, et s'avançait d'un air hautain.

C'était le roi d'Alger. Après la chute honteuse que lui avait fait faire Bradamante du haut du pont, il avait juré de ne pas revêtir d'armure, de ne pas toucher une épée et de ne pas remonter en selle, avant un an, un mois et un jour accomplis. Puis il s'était retiré dans une cellule comme un ermite. C'est ainsi qu'à cette époque les chevaliers se punissaient eux-mêmes de s'être laissé battre.

Bien qu'il eût appris les succès remportés par Charles et la mort de son prince, il n'avait pas voulu manquer à sa parole, ni prendre les armes pour des faits qui ne le touchaient pas personnellement. Mais, au bout du terme fixé, c'est-à-dire après un an, un mois et un jour accomplis, il endossa des armes neuves, remonta à cheval et, reprenant l'épée et la lance, il s'en revint droit à la cour de France.

Sans mettre pied à terre, sans incliner la tête, sans donner aucun signe de respect, il s'arrêta devant la tente de l'empereur, montrant, par ses gestes hautains, combien il méprisait Charles et tous les illustres seigneurs qui l'entouraient. Chacun resta étonné de tant d'audace, et s'arrêta de manger ou de parler pour écouter ce que le guerrier allait dire.

Quand il fut bien en face de Charles et de Roger, le nouveau venu d'une voix forte et dédaigneuse : « Roger – dit-il – je suis

le roi de Sarze, Rodomont, qui viens te défier au combat. Avant que le soleil ne se couche, je veux te prouver ici que tu as été infidèle à ton prince, et qu'en ta qualité de traître, tu ne mérites pas d'être à la place d'honneur parmi ces chevaliers.

» Quoique ta félonie soit chose connue – et tu ne peux la nier puisque tu t'es fait chrétien, – je suis venu ici pour la prouver. Si tu as quelqu'un qui veuille combattre pour toi, je l'accepterai. Si un seul champion ne te paraît pas suffisant, j'accepte de combattre contre cinq ou six. Je maintiendrai, envers et contre eux tous, ce que je t'ai dit. »

À ces mots, Roger se leva, et, avec la permission de Charles, il lui répondit qu'il mentait et que personne n'avait le droit de l'appeler traître ; qu'il s'était toujours conduit loyalement envers son roi sans qu'on pût le blâmer en rien. Il ajouta qu'il était prêt à soutenir qu'il avait toujours fait son devoir.

Il n'avait besoin de solliciter l'aide de personne pour défendre sa propre cause, et il espérait lui montrer qu'il aurait assez, et peut-être trop, d'un adversaire. Renaud, Roland, le marquis, ses deux fils, aux armes blanches et noires, Dudon, Marphise s'étaient levés pour prendre, contre le fier païen, la défense de Roger ;

Prétendant qu'en sa qualité de nouveau marié, il ne devait pas troubler ses propres noces. Roger leur répondit : « Tenez-vous tranquilles ; une pareille excuse serait honteuse pour moi. » Puis il se fait apporter les armes qu'il a enlevées au comte Tartare, et les endosse pièce par pièce. Le fameux Roland lui chausse les éperons, et Charles lui attache l'épée au flanc.

Bradamante et Marphise lui avaient lacé sa cuirasse et ses autres armes. Astolphe lui tient son destrier et le fils d'Ogier le Danois lui présente l'étrier. Renaud, Naymes, et le marquis Oli-

vier lui font faire place, et font évacuer en toute hâte la lice toujours prête pour pareille besogne.

Les dames et damoiselles, toutes pâles d'effroi, tremblent comme des colombes surprises dans un champ de blé par l'orage, et que la rage des vents chasse vers leur nid, au milieu du fracas du tonnerre ; des éclairs qui sillonnent la nue obscure, à travers la grêle et la pluie qui portent le ravage dans les campagnes. Elles tremblent pour Roger, qui ne leur semble pas de force à lutter avec le fier païen.

La foule et la plupart des chevaliers et des barons partageaient la même crainte ; on n'avait pas oublié ce que le païen avait fait dans Paris assiégé ; on se souvenait qu'à lui seul il avait détruit une grande partie de la ville par le fer et par le feu. Les traces de son passage existaient encore et devaient exister longtemps ; jamais le royaume n'avait subi plus cruel désastre.

Plus que tous les autres, Bradamante se sentait le cœur troublé ; elle ne croyait pas, il est vrai, que le Sarrasin eût plus de force que Roger, et surtout plus de vaillance, car c'est du cœur seul que vient le courage. Elle ne croyait pas au bon droit de Rodomont. Cependant, en digne amante qu'elle était, elle ne pouvait bannir ses craintes.

Oh ! combien volontiers elle aurait voulu courir les chances de ce combat incertain, eût-elle été assurée d'y laisser la vie ! Elle aurait accepté de mourir mille fois, plutôt que de savoir son amant exposé à périr.

Mais sachant qu'aucune prière ne saurait faire renoncer Roger à son entreprise, elle regarde le combat, le visage triste, et le cœur tremblant. Roger et le païen se précipitent au-devant l'un de l'autre, le fer baissé ; au choc terrible, les lances semblent être de verre ; leurs éclats font l'effet d'oiseaux volant vers le ciel.

La lance du païen, frappant l'écu de Roger au beau milieu, ne produit qu'un faible effet, tellement parfaite est la trempe de l'acier forgé par Vulcain pour le célèbre Hector. Roger frappe également son adversaire sur l'écu et le traverse net, bien qu'il ait près d'une palme d'épaisseur, et qu'il soit fait d'os doublé d'acier au dedans et au dehors.

Si la lance de Roger avait pu supporter ce rude choc, et si, au premier coup, elle ne s'était pas rompue en mille morceaux qui volèrent jusqu'au ciel comme s'ils eussent eu des ailes, elle aurait percé le haubert, ce dernier eût-il été plus dur que le diamant, et le combat aurait été fini. Mais elle se rompit. Les deux destriers allèrent toucher la terre avec leur croupe.

Cependant les cavaliers relèvent promptement leurs destriers de la bride et de l'éperon ; jetant leurs lances, ils tirent leur épée, et reviennent l'un sur l'autre pleins de fureur et de rage. Faisant caracoler de côté et d'autre, avec beaucoup d'adresse, leurs chevaux dociles et légers, ils cherchent de la pointe de l'épée le défaut de leurs cuirasses.

La poitrine de Rodomont n'était plus protégée par la rude écaille du serpent ; il n'avait plus à la main l'épée tranchante de Nemrod, et son front n'était plus armé de son casque ordinaire. Il avait laissé les armes qu'il portait d'habitude, suspendues au monument d'Isabelle, après avoir été vaincu sur le pont par la dame de Dordogne, comme il me semble vous l'avoir dit plus haut.

Il avait une nouvelle armure fort bonne, mais qui était loin d'être aussi parfaite que la première. Mais pas plus l'ancienne que la nouvelle n'aurait arrêté Balisarde, à laquelle ne résistait ni enchantement, ni finesse d'acier, ni dureté de trempe. Roger s'escrime si bien de çà et de là, qu'il a déjà percé les armes du païen en plus d'un endroit.

Quand le païen voit son sang rougir ses armes de tous côtés, et qu'il ne peut éviter que la plus grande partie des coups qu'on lui porte arrivent jusqu'à sa chair, il est saisi d'une rage plus grande, d'une fureur plus intense que la mer un jour de tempête au cœur de l'hiver. Il jette son écu, et prenant son épée à deux mains, il frappe de toutes ses forces sur le casque de Roger.

La machine qui est supportée sur le Pô par deux bateaux, et dont le marteau relevé au moyen d'hommes et de roues, retombe sur les poutres aiguisées en pointes, ne frappe pas des coups plus formidables que celui que le fier païen asséna de toutes ses forces sur la tête de Roger. Ce dernier fut protégé par son casque enchanté ; sans cela, lui et son cheval auraient été fendus d'un seul coup.

Roger s'incline à deux reprises ; il ouvre les bras et les jambes comme s'il allait tomber. Avant qu'il ait eu le temps de se remettre, le Sarrasin lui porte un second coup plus terrible, suivi d'un troisième. Mais son glaive trop faible ne peut supporter une si rude besogne ; il vole en éclats, et laisse la main du cruel païen désarmée.

Rodomont ne s'arrête point pour cela. Il s'approche de Roger qui est encore privé de sentiment, tellement les coups qu'il a reçus sur la tête lui ont troublé la cervelle. Mais le Sarrasin ne tarde pas à le réveiller de ce lourd sommeil ; de son bras puissant, il lui enlace le cou et le serre avec une telle force, qu'il l'enlève des arçons, et le jette à terre.

Roger n'a pas plus tôt touché la terre, qu'il se redresse plein de colère et de vergogne. Il jette les yeux sur Bradamante. Il la voit si troublée de sa chute, que son beau visage pâlit et que la vie est prête à l'abandonner. Roger, désireux d'effacer promp-

tement cette honte que Rodomont lui a fait subir, saisit son épée et fond sur le païen.

Celui-ci le heurte de son destrier, mais Roger l'esquive adroitement en se rejetant en arrière. Au moment où le destrier passe devant lui, il le saisit à la bride de la main gauche, et le force à tourner sur lui-même, tandis que, de la main droite, il cherche à frapper le cavalier soit au flanc, soit au ventre, soit à la poitrine. Il finit par lui porter deux coups de pointe, l'une au flanc, l'autre à la cuisse.

Rodomont, qui tenait encore à la main le pommeau de son épée brisée, en assène un tel coup sur le casque de Roger, qu'il aurait dû l'étourdir de nouveau. Mais Roger qui devait vaincre, ayant le bon droit pour lui, le saisit par le bras, et joignant sa main droite à la première, tire son adversaire tant et si bien, qu'il finit par l'arracher de selle.

Soit force, soit adresse, le païen tombe de façon qu'il n'a plus d'avantage sur Roger ; je veux dire qu'il retombe à pied. Mais Roger qui a encore son épée, est mieux partagé. Il s'efforce de tenir le païen à distance, afin d'éviter une lutte corps à corps avec un adversaire d'une taille si gigantesque.

Il voit le sang couler de son flanc, de sa cuisse et de ses autres blessures. Il espère que, peu à peu, les forces lui manqueront, et qu'il pourra achever de le vaincre. Le païen avait encore à la main le pommeau de son épée ; réunissant toutes ses forces, il en porte un coup qui étourdit Roger plus qu'il ne le fut jamais.

Roger, frappé à la visière de son casque et à l'épaule, vacille et chancelle sous le coup, et a toutes les peines du monde à se tenir debout. Le païen veut s'élancer sur lui, mais le pied lui manque, affaibli qu'il est par sa blessure à la cuisse. Dans sa précipitation à s'élancer sur Roger, il tombe sur un genou.

Roger ne perd pas de temps ; il lui porte de grands coups à la poitrine et à la figure ; il le martelle, et le tient en respect en le maintenant à terre avec la main. Mais le païen fait si bien, qu'il réussit à se relever ; il saisit Roger, et l'enlace dans ses bras. L'un et l'autre, joignant l'adresse à la force, cherche à ébranler, à étouffer son adversaire.

Rodomont, blessé à la cuisse, et le flanc ouvert, avait perdu une grande partie de ses forces. Roger, depuis longtemps rompu à tous les exercices du corps, possédait une grande adresse. Il comprend son avantage et ne s'en dessaisit pas. Là où il voit le sang sortir avec le plus d'abondance des blessures du païen, il pèse de tout le poids de ses bras, de sa poitrine, de ses deux pieds.

Rodomont, plein de rage et de dépit, a saisi Roger par le cou et par les épaules. Il le tire, il le secoue, il le soulève de terre et le tient suspendu sur sa poitrine. Il le serre étroitement, l'ébranle de çà de là, et cherche à le faire tomber. Roger, ramassé sur lui-même, fait appel à toute son adresse, à toute sa vigueur, pour garder l'avantage.

Le franc et brave Roger finit par saisir Rodomont. Il pèse avec sa poitrine sur le flanc droit de son adversaire, et le serre de toutes ses forces ; en même temps, il lui passe la jambe droite sous le genou gauche, tandis que son autre jambe enlace la jambe de Rodomont. Il le soulève ainsi de terre, et le renverse la tête la première.

Rodomont va frapper le sol de la tête et des épaules. La secousse est si violente, que le sang jaillit de ses blessures comme de deux fontaines, et rougit au loin la terre. Roger qui sent que la Fortune est pour lui, redouble d'efforts. Afin d'empêcher le Sarrasin de se relever, il lui porte d'une main le poignard à la visière, de l'autre il le tient à la gorge ; avec ses genoux, il lui presse le ventre.

Parfois, dans les mines d'or de la Pannonie ou de l'Ibérie, un éboulement subit vient ensevelir ceux que leur avarice y a fait descendre ; les malheureux sont tellement étouffés, que leur souffle peut à peine s'exhaler. Il en est de même du Sarrasin, oppressé sous le poids de son vainqueur et renversé par terre.

Roger a tiré son poignard ; il en porte la pointe à la visière de Rodomont et lui crie de se rendre, en lui promettant de lui laisser la vie. Mais celui-ci, qui redoute moins de mourir que de montrer un seul instant de faiblesse, s'agite, se secoue et, sans répondre, cherche à mettre Roger sous lui.

De même qu'un mâtin, renversé par un dogue féroce qui lui a enfoncé ses crocs dans la gorge, s'agite et se débat en vain, les yeux ardents et la gueule baveuse, et ne peut se débarrasser de son redoutable adversaire qui le surpasse en force mais non en rage, ainsi le païen finit par perdre tout espoir de se délivrer de l'étreinte de Roger victorieux.

Cependant, il se tord et se débat de telle sorte qu'il réussit à dégager son bras droit et à tirer son poignard. Il cherche à frapper Roger sous les reins ; mais le jeune homme s'aperçoit du danger qu'il court s'il tarde plus longtemps à donner la mort à cet indomptable Sarrasin.

Levant le bras le plus qu'il peut, il plonge deux ou trois fois tout entier le fer de son poignard dans le front horrible de Rodomont, et se dégage ainsi de tout péril. Vers les affreuses rives d'Achéron, délivrée du corps plus froid que glace, s'enfuit, en blasphémant, l'âme dédaigneuse qui fut si altière et si orgueilleuse au monde.

FIN

# À propos de cette édition électronique

**Texte libre de droits.**

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
***Ebooks libres et gratuits***
**http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits**

Adresse du site web du groupe :
**http://www.ebooksgratuits.com/**

—
**Janvier 2008**
—

**– Élaboration de ce livre électronique :**
Ce livre électronique est le fruit de la collaboration de *Wikisource* – http://fr.wikisource.org/ et de *Ebooks libres et gratuits*.
Ont participé à l'élaboration de ce livre :
Pour *Wikisource*, Zephyrus.
Pour *Ebooks libres et gratuits*, PatriceC, Coolmicro et Fred.

**– Dispositions :**
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

**– Qualité :**
Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

*Votre aide est la bienvenue !*

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.